P. FRÉDÉ

DEUX ANS
SOUS
L'ÉTOILE POLAIRE

OFFERT PAR

MADAME MERRÉ

BIBLIOTHÈQUE MORALE

DE

LA JEUNESSE

1re SÉRIE IN-4°



Une chasse à l'ours au pôle nord.

DEUX ANS

SOUS

L'ÉTOILE POLAIRE

SUÈDE, NORVÈGE & LAPONIE

PAR PIERRE FRÉDÉ

AVEC GRAVURES DANS LE TEXTE



ROUEN

MÉGARD ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

1887

DEUX ANS

SOUS L'ÉTOILE POLAIRE.

I.

Il y a quelques années, après un séjour prolongé dans les steppes de l'Ouralsk et de la Grande-Horde, je me décidai à rentrer en France pour quelques mois et à goûter l'air et le doux soleil du clocher natal. Avant d'arriver aux frontières de l'Allemagne, j'avais à traverser l'immense empire moscovite, une course infernale à travers la neige, tantôt en kibitka, tantôt en traîneau, attelés de petits chevaux tartares, maigres carcasses vivantes, harnachées de bric et de broc; bouts de ficelles, lanières d'écorces de tilleul, chiffons nattés, etc., mais trotteurs nerveux, infatigables, et que le fouet du cocher ne touche jamais. Le trente-deuxième jour, c'est-à-dire sept cent quatre-

vingt-douze heures sans désemparer, ne prenant de repos que les heures nécessaires aux relais des yemthick, après mon départ de Salines d'Ouralskoï, sur le haut Ischim, j'arrivai à Tilsitt, moulu, disloqué, brisé, rompu, affamé, avec le nez gelé, par une brise mordante et atroce. Mais l'eau glacée et la neige fondue le rétablirent en quelques instants dans son état primitif. J'en fus quitte pour un rhume de cerveau et pour voir mon appendice nasal s'écailler et changer de peau comme les serpents. Un repos de vingt-quatre heures dans ce bourg infect composé de deux rues parallèles au Niémen.

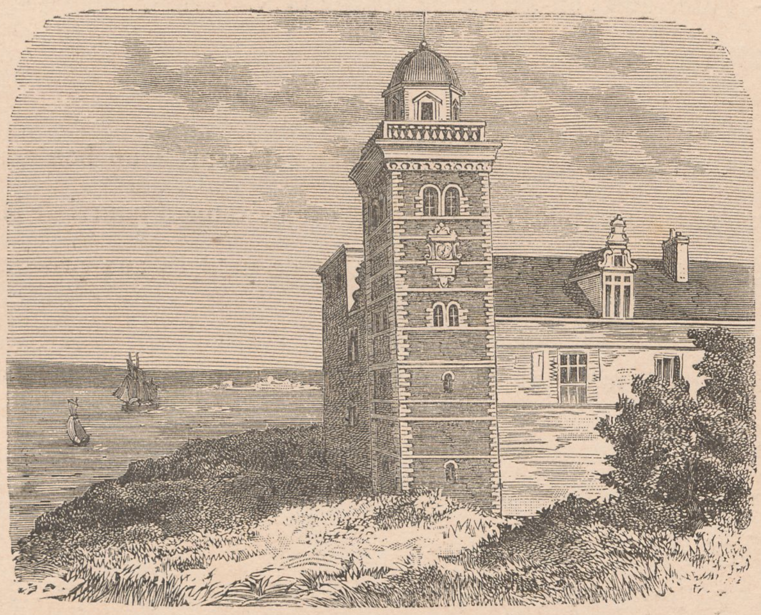
Je pris la route du Danemark par Kœnigsberg, Dantzig et Copenhague, où j'avais un parent fixé en ce pays depuis quelques années. Quand on revient de si loin, on ne regarde pas à un tel écart de route — quelques centaines de lieues — pour aller serrer la main d'un membre de sa famille. D'ailleurs, cette ville renfermait des musées meublés d'objets d'art de premier ordre, des chefs-d'œuvre de Thorwaldsen, un grand artiste que j'avais rencontré quelquefois à Rome, vers 1837. Coupée de canaux et de bassins, comme la plupart des villes de la Hollande, Copenhague possédait des monuments d'une certaine valeur artistique, entre autres cette gracieuse tour cannelée et légèrement penchée au haut de laquelle Tycho-Brahé faisait des observations astronomiques.

Un matin, comme je me disposais à prendre congé de mon parent, Constantin de H..., attaché à la légation de France, je le vis entrer chez moi avec un sac de voyage à la main.

— Je vais à Upsal, me dit-il, et même un peu plus loin, où je te ménage une singulière surprise. Viens avec moi. Tu ne dois pas

quitter le Nord, l'étoile polaire, avant d'avoir fait une excursion, si courte qu'elle soit, dans la péninsule scandinave : un pays fort curieux, avec ses étés sans nuits et ses hivers presque sans lumière, mais souvent illuminés par des aurores boréales qui font danser de joie les ours blancs et les Lapons.

— Si loin que ça!



Tour penchée de Copenhague.

— La Suède est à deux pas d'ici; à peine une heure de navigation.

— Oui. Mais Stockholm?...

— Trois jours de navigation par les bateaux de Lubeck et le long des côtes suédoises, à travers une poussière d'îles et d'îlots, ou bien par terre, cinq jours de poste-wagon, espèce de petite charrette non suspendue.

— J'aimerais mieux aller en ce pays-là en voiture. C'est la seule façon de voir et d'étudier la physionomie du pays, les mœurs et l'hygiène des habitants, les productions du sol, les phénomènes atmosphériques.

— Pardon de te contrarier, mais cela est presque impossible.

— Pourquoi?

— Parce que l'on ne fait ce voyage en carriole que quand on ne peut l'exécuter autrement.

— La raison?

— C'est qu'à bord d'un bâtiment on est assuré d'un bon confort, et que sur les grandes routes on est exclusivement nourri de laitage, de beurre salé, de harengs saurs, et de potages aux pruneaux et aux pommes tapées....

— Tiens! mais ça doit être excellent un potage aux fruits confits.

— Oui; mais une demi-heure après, l'estomac joue une drôle de musique. Tu regretteras....

— Qu'importe! Allons par terre, si cela ne te gêne pas. Je vote pour le tapecu, la soupe aux pruneaux et aux pommes tapées, le beurre salé, les harengs saurs, et le reste.

Nous n'étions qu'aux premiers jours de mai. J'avais encore devant moi huit ou dix semaines de beau temps. Devais-je passer si près de la patrie d'Odin, de Charles XII, du grand Wasa, de Svédenborg, l'inventeur du spiritisme, de Gustave-Adolphe, et de sa fille la reine Christine, qui aimait la musique et faisait égorger les musiciens à son service? Je me laissai gagner par la curiosité. Le Sund était uni

comme un miroir, le ciel de cette clarté froide et limpide d'un bloc de glace.

De l'autre côté du détroit, à trois ou quatre lieues dans le nord, les côtes blanches crayeuses et déboisées de la Suède montraient leurs silhouettes uniformes dans un horizon gris de plomb. On apercevait même les lignes blanchâtres des murailles et le bout du clocher de la petite bourgade de Helsinborg.

En une petite heure de navigation sur le vapeur *l'Ophelia*, faisant chaque jour le service de la poste et des voyageurs entre les deux pays, je pouvais poser le pied sur cette terre des Wasa, terre bénie de la liberté sage et vraie, gouvernée par un roi qui, comme son confrère de Belgique, est un véritable roi constitutionnel. L'*Ophelia* nous débarqua à Helsinborg, où nous prîmes une carriole. Après une course de cinq jours, sur la plus jolie route que l'on puisse imaginer, contournant des mamelons de granit, longeant des cours d'eau bordés de plantes aquatiques, peuplés d'innombrables palmipèdes, nous entrâmes enfin dans la capitale de la patrie adoptive de Bernadotte.

La nature du Nord se résume en trois choses : des mamelons couverts de sapins, des lacs, des maisons en bois peintes en rouge.

Stockholm est une jolie petite ville de près de cent mille âmes. Elle est à cheval sur les deux rives de l'étroit canal naturel qui sert de vomitoire aux eaux du Mélar dans la Baltique, ce qui en fait en quelque sorte deux villes distinctes. La principale s'étend en forme d'éventail sur la rive gauche; l'autre, sur la rive opposée, renferme le palais du roi, dont on parlera plus loin, le port, et un groupe considérable de maisons, quelques établissements maritimes.

En traversant le pont de pierre faisant face au magnifique palais des monarques suédois, je vis des loutres chassant le poisson aux abords des quais, pour ainsi dire au milieu des passants; c'était de bon augure.

Quand la loutre, l'amphibie le plus méfiant, le plus antisocial de la création, vient habiter les eaux bordant dans tous les sens une



Loutres se disputant un poisson.

cité populeuse, on peut augurer que les habitants ont des mœurs paisibles et patriarcales.

Nous étions en plein mois de mai, mais nulle trace de végétation ne se montrait encore. Les sapins seuls cachaient de leur verdure perpétuelle le flanc de ces énormes falaises de granit à pic, et les mamelons inaccessibles qui enveloppent l'entrée de la rade. Cette rade n'est, à vrai dire, qu'une série de canaux qui vont se perdre

dans le golfe de Bothnie à travers des îles, des îlots, la plupart nus ou frangés de maigres sapins et de bouleaux. En arrivant à Stockholm par mer, cette rade offre un panorama à nul autre pareil. La tranquillité de ses eaux, que les tempêtes de la mer ne soulèvent jamais, la longue ligne de maisons blanches qui bordent le quai, le pittoresque amas de gros mornes de granit qui se reflètent en sombre dans les profondeurs des eaux noirâtres autour du palais royal, perché aussi sur un rocher, une centaine de navires de diverses nationalités, à l'ancre ou amarrés au bord du quai, forment un panorama d'une sévérité un peu sinistre, mais saisissant. En été, le soleil, qui éclaire le pôle pendant trois mois consécutifs, vient aussi jeter un peu de vie sur cette ville; mais en hiver, lorsque tout est couvert de neige et de glace, on dirait une ville tombée des terres boréales.

Après la traversée de ce pont en pierre de granit qui n'a qu'une seule arche d'une ouverture d'une trentaine de mètres, on débouche sur une place publique assez spacieuse, flanquée de deux palais symétriques, d'un style sans grandeur, et que l'on serait tenté de prendre pour deux auberges. Je dis palais; cet appellatif m'est indifférent, et ça peut faire plaisir aux habitants de Stockholm, qui sont de braves gens et qui désignent sous ce nom deux grandes constructions en briques badigeonnées. Donc le palais de gauche — le palais de Gustave — était destiné à un musée. Jusqu'ici on n'y a jamais vu d'autres objets curieux que de vieux serviteurs des princes, hors de service, et l'évêque catholique, Bavarois de naissance, dont la mission est de confesser une centaine d'âmes et de dire la messe

les dimanches et jours de fête à autant de fidèles dans une petite chapelle perdue dans les vieux quartiers, contrairement à la loi qui prohibe complètement l'exercice du culte catholique sur les terres scandinaves, mais que la population tolère par respect pour la reine-mère, adorée du peuple.

Le palais de droite est l'Opéra, où fut assassiné Gustave III, en 1792, par Ankarstrœm, qui fut roué sur la même place quelques mois après; salle fort belle qui ferait certainement figure à Paris.

La ville est en quelque sorte dominée par le palais des rois, lourde construction, masse imposante cependant, à plusieurs étages, d'architecture sévère rappelant les monuments romains et toscans du XVI[e] siècle. Les quatre façades regardent exactement les quatre points cardinaux. Je dois ajouter que ce genre d'architecture est plutôt fait pour recevoir le soleil et la lumière des régions méridionales que pour affronter les neiges, les bises et les glaces du pôle boréal. Les appartements de ce palais ont une destination particulière, selon leur exposition. Ceux du levant sont occupés par les jeunes princes de la famille, ceux du sud par le monarque, ceux du couchant par les reines douairières. Les appartements en regard du nord logent les gens de service. Dans les étages supérieurs sont les appartements pour les grandes réceptions. Une partie est destinée à la bibliothèque, au musée, etc.

Nous descendons à l'*Hôtel de Paris*, qui ne rappelle pas absolument par son confort ceux de la grande ville dont il porte le nom. Mais on y est assez bien, et l'on a affaire à de très braves et honnêtes gens, qui sont aux petits soins pour les voyageurs. A tout

prendre, quand on est sous l'étoile polaire, cette charmante constellation d'un vert de mer, enchâssée dans la petite ourse, et que l'on n'est pas très exigeant, on peut encore s'y trouver bien. Je n'eus pas à me repentir d'y avoir fixé ma demeure; je n'ai eu, au contraire, qu'à me louer des prévenances et des gracieuses obligeances de l'hôtelier et de sa femme, une ravissante Suédoise, dont la délicate beauté rappelle celle de l'Ophélie de l'Opéra....

On me fit monter dans une chambre meublée d'un poêle en faïence à reliefs, haut de six pieds, large de trois, occupant un des angles de la pièce, d'une couchette en bois de bouleau, étroite et à bateau, contenant deux matelas en crin ou en bourre de renne, d'une commode, d'un canapé du même bois, tapissés d'une étoffe fabriquée vers l'époque d'Odin, c'est-à-dire bien antérieure à la naissance du roi Dagobert.

Je fais grâce à mes lecteurs de la cuisine de l'endroit; elle est ce qu'on la mange partout en Allemagne. Si, comme l'affirment les voyageurs qui n'ont jamais été au delà de Pontoise, on peut juger de la civilisation d'un peuple par sa manière de manger et ses appétits, on croira difficilement que les Suédois sont un peuple très civilisé, où l'instruction est très répandue, où les sciences et les arts sont cultivés avec passion. En aucun pays de l'Europe la liberté n'est plus grande, et le respect de la loi, du monarque et de la religion, plus rigoureusement observé.

Je ne sais plus quel est le voyageur grincheux qui a écrit ces lignes :

« On peut déterminer en quelque sorte, en Suède, la limite lati-

tudinale du progrès, de la civilisation et du bien-être matériel, par celle des plantes.

« Plus on s'élève vers le cercle polaire, plus la végétation se rabougrit, plus le bien-être matériel s'amoindrit et finit par disparaître. A Stockholm, on vit à peu près comme en Allemagne, à Hambourg. Mais en s'élevant vers le nord, tout disparaît peu à peu par morceaux ; on arrive à coucher sur des lits impossibles, puis sur le foin, puis sur l'herbe sèche, la mousse, sous la tente ou dans des cabanes, au milieu d'une atmosphère qui sent l'huile de poisson et autres parfums analogues. »

Le tableau est un peu exagéré. Les gourmands et les gourmets ne trouveraient pas à satisfaire leurs goûts, cela est certain; mais on n'y meurt pas de faim. Le Suédois est économe et sobre de sa nature. Il connaît la valeur de l'argent par les peines qu'il se donne et par les rudes labeurs qui le lui procurent. S'il n'éprouve pas le besoin de vivre mieux, l'étranger peut y trouver le confortable que l'on rencontre à Paris; et, sous le rapport du gibier, nul pays en Europe n'en possède de plus excellent et en aussi grand nombre.

Ma première visite, en arrivant dans la capitale de la Suède, fut tout naturellement pour la légation de mon pays, non que j'eusse besoin de sa protection, mais parce que je crois qu'il est toujours bon, et surtout convenable, quand on est si loin, de s'ouvrir une voie de communication par ce canal avec la mère-patrie, quand on veut bien vous ouvrir la porte, ce qui est encore assez rare : les représentants du gouvernement français ne sont pas toujours d'une excessive urbanité pour leurs nationaux appelés par leurs affaires ou

la curiosité en pays étrangers. Il est vrai que, la plupart du temps, ceux qui la réclament sont peu dignes d'intérêt.

J'y rencontrai comme chancelier du consulat un ancien condisciple, que son gouvernement, disait-il, laissait confire dans les neiges comme un mastodonte de la Sibérie, pour conserver à la postérité la plus reculée un spécimen de son espèce.

C'était dans toute l'acception du mot une véritable sinécure qu'il occupait; car il n'avait absolument rien à faire pendant six mois de l'année, en hiver; et les six autres mois d'été sa besogne consistait, une ou deux fois par mois, à copier, cacheter et faire jeter à la poste la littérature de l'ambassadeur, vulgairement appelée : *Dépêches à son gouvernement;* à viser les papiers de bord des deux ou trois bâtiments français qui viennent charger du bois et du fer, et le reste du temps à flâner, à chasser, pêcher, faire des excursions dans le pays, fumer comme la cheminée d'une fonderie, patiner sur les lacs, potiner avec ses confrères sur le compte des indigènes des deux sexes, etc. Au demeurant, Léon Berty était un charmant garçon, très obligeant, fort spirituel, aimable, instruit, un peu artiste, conteur intarissable, philosophe sceptique, vivant là, isolé, à son aise, comme un bouticoudos au milieu des pampas.

— Voyons, mon cher Frédé, me dit-il, le soir, en me conduisant au Parc, grande île rocailleuse, espèce de bois de Boulogne, constellé de vieux chênes étiques et chauves, plantés là au temps des croisades, est-ce que tu as un héritage à recueillir ici?

— Non.

— Tu es peut-être chargé d'une mission astronomique par l'Académie des sciences?

— Pas davantage.

— Alors, tu viens étudier la maladie des champignons et des pommes de terre aux frais du gouvernement?

— Non plus.... Mais pourquoi ces questions?

— Ah! voilà : c'est que, pour s'aventurer en ce pays, il faut avoir tué père et mère dans une église, ou avoir une succession à recueillir.

— Tu y es donc bien mal?

— Comme un poisson congelé dans un cube de glace.

— Il n'y a donc pas de société?

— Pendant deux mois et demi de l'année seulement, janvier, février et mars, on danse, on déjeune, on dîne et l'on soupe tous les jours onze heures durant....

— Et le reste du temps?

— On dort comme les hibernants; on fume, on se gorge de thé, de café ou de punch; on se communique les nouvelles étrangères, les cancans de la ville et de la cour; et quand on n'a plus rien à se dire, on reste silencieux comme des pingouins.

— Des cancans ici, sous l'étoile polaire?

— On ne vit que de cela. Et ce qu'il y a de plus singulier, c'est le corps diplomatique qui fait l'office de portière. Reste avec nous cet hiver, tu seras le bienvenu. Tu verras le pays. C'est une curiosité que l'on payerait pour voir de près.

— Tu n'es pas encourageant.

— C'est vrai. Mais nous chasserons, nous pêcherons. Ici chasse et pêche sont entièrement libres. Pas de port d'armes, ni de permis de chasse, ni de passeport....

— Les Suédois chassent-ils ?

— J'en connais peu qui se livrent à ce genre d'exercice.

— A quoi passent-ils donc leur temps dans leurs terres?

— Tous les jours de la semaine, je crois qu'ils font du beurre salé pour l'hiver et fument des harengs....

— Et le dimanche?

— Le dimanche? Ils attellent trois ou quatre bêtes, chevaux, bœufs ou vaches, à un chariot; la famille s'y entasse sur la paille, vieillards, jeunes gens, jeunes filles, marmots, domestiques, etc., et ils vont en cet équipage primitif et sauvage à l'église, à deux ou trois lieues de là, quelquefois quatre, isolée au milieu des forêts ou des landes, et ils reviennent de même. On emporte des provisions, bière, fromage, pâtés d'oignons, vins de Portugal, et un baril de harengs. Le hareng est ici très populaire. Après l'office, plus ou moins dévotement écouté, on s'installe sur l'herbe, si le temps le permet, on ouvre le baril de harengs et on se restaure. L'église et le presbytère ressemblent à un champ de foire. Tu vois d'ici le tableau. Le soir, chacun rentre chez soi, gelé, mouillé, rôti, selon la température qu'il fait.

— Et ils trouvent ce pèlerinage hebdomadaire amusant?

— Il faut le croire, puisqu'ils n'y renoncent pas.

— Si les gens sont ainsi par voie et par chemin, les médecins ne doivent pas faire fortune.

— Certainement non; mais le médecin ici ne trafique pas de sa science; il va où on l'appelle, sans demander si on le payera. Tous se rendent à l'office comme tout le monde. Là, on les consulte pour

les bestiaux, pour les malades restés à la maison ou à l'écurie. Ils voyagent avec une pharmacie ambulante, distribuent des pilules ici, des emplâtres là-bas, des purgatifs d'un côté, des vomitifs de l'autre, selon les prodromes qu'on leur a signalés tant bien que mal.

— Le malade, pendant ce temps-là, peut mourir, si on ne rencontre l'Esculape que le dimanche à l'église?

— Eh! cher ami, on meurt ici comme partout, ni plus vite ni plus tôt. En Suède, où chacun vit en plein air, au milieu des émanations résineuses et balsamiques des sapins, les maladies sont rares.... Que ferait-on des médecins?

— Parbleu, pour prolonger la vie....

— Ah! tu crois que les médecins prolongent la vie des habitants. Eh bien! pour la conservation de la tienne, je souhaite que tu n'aies jamais recours à ces messieurs. Dans le temps où la médecine ne florissait guère, est-ce que les empires étaient moins peuplés? Est-ce que le cours de la vie humaine est de leur ressort? Guérissent-ils les cholériques, les fièvres endémiques ou malignes, le vomito-negro? En fait de médecine, les Cosaques et les Kalmouks en savent plus que la docte Faculté, ou du moins tout autant. Et toi-même, quand, il y a vingt ans, à ton retour en France, tu as signalé à tes amis médecins et pharmaciens la propriété de la ouate de coton pour arrêter les hémorragies, on t'a ri au nez. Aujourd'hui, dans tous les hôpitaux, on n'emploie plus que la ouate de coton. Les médecins connaissent-ils un remède efficace contre le venin des serpents, la pulmonie? Meurt-il moins de monde à la ville qu'au village?

En ce moment, nous arrivions au pied du palais des rois scandinaves, où est le débarcadère des petits bateaux conduisant au Parc. Avant d'aller plus loin, je dois faire une légère esquisse de la ville.

Nous avons dit plus haut que la ville est à cheval sur le canal servant d'exutoire du lac Mélar, dont les eaux se jettent en rapides dans la mer, à travers un vaste labyrinthe d'îles boisées et d'îlots de



Une vue de Stockholm.

granit. La partie de Stockholm qui entoure le palais renferme ce qu'on peut appeler le quartier des négociants et des banquiers, où se trouvent la Bourse, la Poste. A gauche est le port, avec une ligne de maisons bordant le quai ; à droite est la petite île de Riddarholm (ou des chevaliers). L'église, avec sa grande flèche gothique, est le Saint-Denis de la Suède. Les souverains et les princes et princesses de la famille royale y ont leur sépulture. Plus loin est un autre

débarcadère pour les bateaux de Gothembourg, d'Upsal, d'Œrebro, de Motala, à travers les lacs.

De l'autre côté de l'eau, faisant face au côté nord du palais, est la ville proprement dite, qui a presque la forme d'un éventail, et qui s'étend à l'ouest le long du lac, et à l'est le long des canaux naturels conduisant à la mer. Plusieurs églises gothiques, avec hauts clochers, dominent cette partie de Stockholm. Du haut de ces clochers, la nuit venue, des *watchmann* (gardiens de nuit) répètent avec une longue trompe les heures de l'horloge, et terminent leurs lamentations en invitant le public à dormir, aucun incendie ne menaçant le quartier. Le commerce est tout extérieur; pas plus de mouvements que dans une ville de province.

Le palais royal possède une riche bibliothèque. Bien qu'elle renferme un nombre assez considérable d'ouvrages de choix, elle est loin d'avoir l'importance de celle d'Upsal. Elle a été créée par la reine Christine. Peu de manuscrits. Le plus curieux est la Vulgate dont s'est servi Luther et annotée de sa main. Elle possède encore un ouvrage très curieux : c'est une espèce de Bible terminée par un traité de magie, orné d'une figure, assez grossièrement faite, du diable, et écrit sur peau d'âne, dit-on. C'est le fameux *Codex giganteus*, plus connu sous le nom de Bible du Diable, énorme in-folio, avec reliure en peau et bois, datant de plusieurs siècles.

Cette bibliothèque est accessible à tous ceux qui demandent l'autorisation de la visiter et d'y travailler. L'École de médecine renferme une collection précieuse de crânes de toutes les races humaines connues, collection unique, qui n'existe que là. Je ne me

rappelle pas le nom du savant docteur suédois qui a passé la moitié de sa vie à rassembler tant de crânes.

Je reviens aux petits bateaux conduits par des Dalicarliennes, solides et rudes matrones, types de la force, du courage et de la santé. Le costume qu'elles portent rappelle celui des femmes des Abruzzes, de la campagne de Rome. Depuis assez longtemps, ces bateaux ne sont plus en usage; on les a remplacés par de petits pyroscaphes, portant un plus grand nombre de passagers. La traversée de Stockholm au Parc est de dix ou douze minutes et du prix de 10 cent.

— Examine bien le paysage, poursuivit mon compagnon; tel tu le vois en traversant la rade, tel il est partout en Suède : des roches, des sapins, des maisons en bois peintes en rouge d'oxyde de fer, des poissons et de l'eau, d'un aspect sinistre comme l'œil d'un serpent.

Nous arrivâmes au Parc.

Toutes les grandes villes ont chacune une promenade populaire, où les oisifs vont goûter l'air la semaine et le peuple le dimanche. Paris a le bois de Boulogne; Pétersbourg a les îles d'Yélaguine et de Christowsky; Londres, les parcs de Saint-James, Hyde-Park, Regent's-Park, trois promenades d'une vastitude énorme. Les Madrilènes vont goûter l'air au Prado, les Romains au monte Pincio, les Florentins aux jardins Boboli, aux cascines. Les Turcs ont leurs cimetières, les Génois l'Aquasola; les Prussiens vont à Charlottembourg, les Autrichiens au Praters. Stockholm a son Parc, qui est son bois de Boulogne, mais un bois très pittoresque, moins boisé, sans

doute, mais plus accidenté. C'est une grande île granitique, contournée dans toute son étendue par une fort belle route macadamisée et bordée de chalets enveloppés de fleurs en caisse et en pots. Les jardins y sont impossibles, la terre végétale y est maigre et caillouteuse. Des cirques, des gargottes, des caboulets y sont ouverts durant la belle saison; mais les restaurants et les cafés toute l'année. Quelques riches familles suédoises, quelques-uns des ambassadeurs y ont de chétives résidences d'été. On est dans le Parc, tout est dit. A l'entrée de ce Parc, on voyait encore il y a quelques années une douzaine de vieux chênes aux troncs courts, plantés sous Gustave Wasa, entre 1523 et 1560. Ces pauvres chênes, aux troncs courts et monstrueux, très maigres de branches et de feuillage, ressemblaient de loin à de vieux saules chauves. Depuis plus de trois siècles ils sont restés là souffreteux, transis, gelés, mais semblant défier la violence des éléments.

Chaque année, dans les premiers jours de mai, le roi et la famille royale y viennent en voiture de gala ouvrir le printemps. Il gèle, il neige, il grésille; la glace et la neige couvrent le sol, la mer et les lacs; on souffle sur ses doigts, on grelotte, on a le nez gelé, les pieds cristallisés, les membres engourdis, qu'importe! c'est le printemps scandinave qui sonne l'ouverture des lilas, des violettes et des pâquerettes; il faut que tout le monde y assiste, et toute la ville y vient à pied ou en traîneau. Ambassades, consulats, ministres, en un mot, toute la gent officielle prendrait garde d'y manquer. Après deux heures de promenade en voiture découverte ou à pied, chacun rentre chez soi, à moitié gelé, la plupart avec un rhume de

cerveau, une fluxion de poitrine, mais sans avoir vu un atome de verdure, autre que celle des sapins. C'est le printemps suédois. Deux mois après fleurissent les lilas.

— Comme je crois n'avoir pas à faire un long séjour ici, tu devrais me rendre le service de me faire une courte conférence sur l'état politique, social et industriel, de la Suède.

— Politique! Diable! tu m'embarrasses. Pittoresque et industriel, si cela peut t'amuser. Je commence.

II.

Après la Suisse, la Suède est le pays le plus curieux de l'Europe. Ce n'est pas qu'elle se recommande par un climat d'une beauté et d'une douceur provençales. La nature du Nord n'a certainement pas donné naissance aux palmiers, aux orangers, aux lauriers roses ; mais elle ne manque pas tout à fait de charmes. C'est une autre Ecosse poétique, moins les hyglanders aux jaquettes impudiques.

Sa constitution géologique ne manque pas non plus d'attraits pour certaines classes de savants et pour les touristes aimant la chasse, la pêche, le patinage, les courses en traîneau, la botanique, la minéralogie. Aimes-tu la botanique ? Tu pourras faire ici une ample provision de lichen pour lénifier tes bronches sur tes vieux jours, quand l'âge te fera cacochyme. Ici, il y en a partout, sur le sol, les cailloux, les rochers, aux troncs et aux branches des arbres, dans les appar-

tements ; tu en trouveras même sur tes bottes, si tu les laisses vingt-quatre heures au grand air. On ne manque pas de verdure, comme tu vois.

La péninsule scandinave n'est pas, comme on se plaît à le croire, un pays couvert de neiges et de glaces. Si les hivers y sont âpres et longs, en revanche les étés y sont fort beaux ; c'est un jour de trois mois sans nuit. Sur une superficie près de trois fois plus étendue que notre France, on n'y compte que cinq millions d'habitants, — et encore ! — disséminés, isolés comme des anachorètes sur toute la surface du pays, du cap Nord au Sund, par familles habitant des huttes en bois, un chalet, une ferme, ou encore par petits groupes formant un hameau ou un bourg que l'on décore pompeusement du nom de ville. Les villes un peu importantes — de cinq à six mille habitants et au delà — sont en très petit nombre. C'est à grand'peine que l'on compte une ville par district, et qui est de fait la capitale où siègent les autorités constituées, l'évêque, le médecin, l'apothicaire, qui est aussi barbier ; quelque officier de l'armée et ses soldats établis en bostelles, petites fermes imposées à tous les domaines particuliers à tant d'acres par homme, selon son grade, affecté à perpétuité à l'entretien de l'armée active. L'étendue d'un bostelle est en raison de l'importance du domaine sur lequel il est établi. C'est une création de Gustave-Adolphe, un genre de colonies militaires où le soldat ne coûte absolument rien à l'Etat.

La Suède se divise en plusieurs provinces, qui toutes ont conservé leurs mœurs et leurs anciennes coutumes. Ici, la mode, le plus grand despote du temps présent, qui a bouleversé tant de bonnes choses en

Europe, n'a pas encore avarié les mœurs du pays. La péninsule scandinave se compose, on le sait, de deux pays distincts l'un de l'autre, la Suède et la Norvège, collés ensemble comme les frères Siamois, et dont les habitants sont de même origine et parlent la même langue. Je le répète, c'est le pays par excellence de la liberté vraie. Les frimas hyperboréens, la glace, la neige, les rudes hivers, le lichen, les ours, ne sont pas absolument des obstacles à la civilisation. Les deux peuples ont chacun sa constitution et son parlement. Ici comme partout, le clergé (luthérien) n'est pas le moins remuant, dominateur et intolérant des corps politiques. Le roi règne et ne gouverne pas.... comme en Angleterre. La constitution suédoise, après avoir flotté pendant plus de trois siècles entre l'absolutisme et l'oligarchie, a pris enfin la forme démocratique la plus raisonnable. Les Suédois, fort braves gens, honnêtes, laborieux et très sages, ne rêvent rien de mieux. Ils aiment leurs princes et respectent leur autorité. Ils ont fait une révolution pour expulser du pays la famille des Wasa, qui avait peu de sympathies pour la constitution, et l'ont remplacée par le maréchal Bernadotte, prince de Ponte-Corvo, qui, en montant sur le trône, a eu le bon esprit de ne plus se souvenir de ses anciennes attaches jacobines, et de s'étudier à rendre son peuple heureux, à développer son industrie, son commerce, son agriculture, les élevages.

Son successeur, le roi Oscar Ier, était un excellent homme, doux, affable, bon de nature, connaissant à fond toutes les questions économiques de son pays; il s'est toujours montré strict observateur de la foi jurée, que ses successeurs ont également respectée. La Suède

et la Norvège sont les deux seuls pays vraiment libres qu'il y ait en Europe, plus libres que l'Angleterre. La Norvège n'a point de noblesse. La Suède a conservé ses vieilles institutions ; mais sa noblesse est loin d'être millionnaire, et pas plus que la bourgeoisie, elle ne songe à écraser les petits d'un luxe dépravant. On y paye peu d'impôts, et cependant la Scandinavie — c'est-à-dire les deux pays réunis — a une armée respectable, une marine considérable, peuplée d'excellents marins et de matelots braves et vigoureux. L'administration est peu nombreuse. Les fonctionnaires, du plus petit au plus grand, sont d'une politesse et d'une obligeance que l'on ne rencontre pas partout, même chez les nations les plus policées. Tous remplissent religieusement leurs devoirs et ne perdent pas la moitié de leur temps à cancaner dans les bureaux, à tailler leurs plumes, à lire des journaux et à déjeuner....

La population est honnête, douce, réservée, bien qu'un peu rude de formes. Cette rudesse tient plutôt à l'isolement où vivent le Suédois et le Norvégien qu'à un penchant naturel de leur caractère.

Les Scandinaves en général, et les Suédois en particulier, ne sont pas industrieux dans le sens que nous donnons à ce mot. L'industrie ne les émeut pas ; les grandes entreprises les effrayent. Il y a vingt ans qu'ils s'occupent des chemins de fer, et ils n'ont aujourd'hui que deux lignes un peu importantes. D'ailleurs, la rudesse du climat s'y prête peu. Faute de hardiesse et de confiance en eux-mêmes, ils manqueront les plus belles entreprises. Mais si la bourgeoisie n'est pas entreprenante, le paysan, lui, est industrieux par nécessité, dans son intérieur. Perdu au milieu des forêts, des plaines immenses,

loin, très loin des villes, il ne peut et ne doit compter que sur lui-même. L'été, le travail des champs, ainsi que la grande pêche, absorbe tout son temps. L'hiver, quand la neige, la glace et les froids le tiennent interné dans sa maison, il se fait des habits, des bottes, ferre ses chevaux se fabrique des voitures, des charrettes, des meubles, fait des filets, répare ses barques, fait des bateaux, des outils, etc.

De leur côté, les femmes ne sont point inactives ; elles filent, tissent de la toile et du drap, des étoffes de fantaisie pour l'usage de la famille, tout en veillant aux soins de la basse-cour, des étables et du ménage.

La cour vit bien simplement, reçoit peu, donne trois ou quatre soirées par hiver, suivies d'un petit bal qui se termine invariablement par un souper des plus plantureux, où rien n'est ménagé pour réparer les forces des danseurs et des danseuses, et chacun se retire à minuit.

— A t'entendre, dis-je à mon compagnon, la Suède est un pays modèle, un pays de cocagne, un pays peuplé de gens qui aiment à voir lever l'aurore....

— Si j'ai plaisanté sur certains travers de la société — et quel est le peuple qui n'en a pas ? — je dois dire que je professe le plus religieux respect pour cette population perdue dans les glaces boréales et qui est, autant qu'il est permis à la sagesse humaine de l'être, exempte de ces turpitudes, de ces dépravations honteuses dont sont affligés les peuples latins et les races allemandes.

On ne connaît pas ici cette ridicule vanité, cette imbécile ambition

d'éclipser son voisin de son luxe. Chacun vit pour soi, à sa manière, un peu pour le plaisir, mais un plaisir d'honnêtes gens. Toutefois les réceptions ne commencent qu'en décembre et finissent en avril. Les riches provinciaux viennent passer une partie de l'hiver à Stockholm. Les vieux jouent aux cartes et s'ingurgitent du punch ; les jeunes gens dansent, valsent, et commencent un mariage qui se réalisera Dieu sait quand, au bout d'un an, peut-être deux, voire même cinq. Quand le Suédois est fiancé, il se donne le temps de réfléchir à l'arrangement de son ménage. Quand les lampes filent faute d'huile, chacun fait comme elles et se retire discrètement sans rien dire : c'est l'habitude du pays.

Il est une coutume que l'on devrait bien introduire en France. On est invité à dîner ou à passer la soirée, n'importe chez qui. L'invitation ne marque pas à quelle heure on doit se retirer pour laisser les maîtres de la maison libres de se rendre de leur côté à une autre invitation. Or, tout le monde est censé venir en équipage ; et en entrant, le domestique qui vous ouvre la porte vous dit ces mots sacramentels : *L'équipage pour telle heure ;* ce qui, en bon suédois, signifie que vous devez vous retirer à *telle heure*.

Pour compléter autant que possible le tableau que je viens d'esquisser *grosso modo*, je dois ajouter que les Suédois ont une horreur profonde pour la famille des Bonaparte. Ils se souviendront éternellement que c'est à l'ineptie de Napoléon Ier qu'ils doivent d'avoir perdu, en 1808, la Finlande, le plus beau joyau de la couronne des Wasa. Cette haine est si profonde et si vivace, que Napoléon III s'est vu refuser la main de sa cousine, fille du roi Oscar et petite-fille par

sa mère du prince Eugène Beauharnais et du maréchal Bernadotte, princesse extrêmement distinguée, d'une haute intelligence, de mœurs élevées, d'une simplicité et d'une sévérité de mise qui contrastent singulièrement avec les habitudes de la cour de Napoléon III. Le roi Oscar n'osa pas affronter l'impopularité que ce mariage lui eût value. Il est regrettable que ce mariage ne se soit pas fait. Peut-être la France n'eût-elle pas subi l'invasion prussienne.

III.

Comme toutes les contrées voisines du pôle, la Suède a des hivers longs et rudes, et par contre, en été, des jours sans nuit et d'une température suffocante.

Pendant ces *nuits claires*, la réflexion des teintes pourprées du ciel, des dômes, des flèches, des monuments, des grands mornes chevelus des sapins, dans les eaux endormies, puis ce silence de cimetière et de mort, infini, fantastique, effrayant, vous jettent dans l'esprit une tristesse invincible, un sentiment qu'on ne peut définir. La sonorité de l'air est étrange; la voix humaine a un retentissement, un écho plus bizarre encore; elle se développe dans l'air, semblable aux cercles que fait une pierre jetée dans l'eau, et qui vont s'éloignant peu à peu, puis disparaissent. Je ne puis mieux définir l'aspect du pays qu'en le résumant en trois choses : des rochers, des lacs, des

maisons en rondins de sapin peints en rouge. J'allais oublier dans ce tableau un petit badigeonnage de couleur locale : des forêts de sapins, encore et toujours des sapins; des flottes de canards, d'oies, de cygnes, de goëlands, de damiers, de phoques.

Les Suédois trouvent leur pays le plus beau, le plus pittoresque du monde.... Je n'y contredirai pas, je suis de leur avis : cette nature du pôle a des charmes infinis. Toutefois, quand je ne partagerais pas leur enthousiasme, j'excuserais leur amour-propre national; c'est un sentiment naturel et respectable, même dans ce qu'il peut avoir d'excessif.

Cependant, si la Scandinavie, au point de vue du climat, laisse beaucoup à désirer, je m'empresse de dire que les habitants masculins ne rappellent pas les temps odiniques et que les Suédoises bien élevées y sont ornées de toutes les froides vertus qu'on peut souhaiter dans la compagne de sa vie : économie, science culinaire, et juste assez de coquetterie pour plaire à leurs maris. J'oubliais un détail : dès leur enfance on les forme à la tenue d'un ménage; on leur apprend à fumer des harengs, à mariner des champignons, à faire des conserves, à tricoter et remmailler des bas, à faire la lessive, à repasser le linge; en un mot, à devenir d'excellentes femmes d'intérieur. On peut dire d'elles que l'aptitude aux soins domestiques est la couronne des femmes.

Dans ces longs hivers, quand tout a disparu sous la neige, quand rien ne vit plus autour de lui, que tout est silencieux comme un cimetière, l'imagination rêveuse du Suédois enfante des légendes fantastiques. Les Eddas et les Sagas sont évidemment le fruit de cet

isolement; il ne doit donc pas paraître étonnant que ce pays ait vu naître le somnambulisme et le magnétisme, exploités aujourd'hui par les disciples de Swédenborg. Ce fou de Swédenborg passe pour un prophète dans la cervelle des vieilles culottes de peau de la Suède. Parmi les vieilles barbes qui croient très sérieusement au somnambulo-magnétisme, on rencontre des généraux, des amiraux, des diplomates, des ambassadeurs antédiluviens qui ont joué un rôle important au congrès de Vienne.

La plupart des femmes sont atteintes de pyrosis (pituite), infirmité due à l'usage immodéré du poisson salé et du laitage aigre. Les Russes en sont aussi infestées; mais, chose curieuse à signaler aux savants, les Lapons ne connaissent point ce genre d'affection de l'estomac, ni la phtisie. Est-ce à leur alimentation?

— Peut-être que les Lapons meurent généralement avant d'avoir ces maladies?

— Ta plaisanterie ne me paraît pas impossible.

Nous arrivons au Parc.

— Je vais te présenter à mes collègues et à mes amis, qui nous attendent pour dîner, ajouta mon compagnon, en mettant pied à terre. Il y a parmi eux un Suédois avec qui je vais te faire faire connaissance. C'est un garçon affable, plein d'urbanité. Il possède à une douzaine de lieues d'ici un domaine du nom de Galaad, au milieu de l'eau et des forêts. Il n'y va que très rarement, et l'a mis à ma disposition. J'y passe deux ou trois jours la semaine à chasser et à pêcher. Nous irons ces jours-ci. De là, si le gibier ne nous retient pas, nous nous acheminerons vers les mines de Dannemorah, l'une

des plus grandes merveilles du monde ; puis, au retour, nous nous arrêterons au château de Skokloster et à l'ancienne capitale d'Odin, au pied d'une colline exposée au soleil du midi, baignée par une vaste nappe d'eau. Il ne reste plus que des tronçons de ruines de cette antique demeure des rois scandinaves, partout semée de fragments de poteries, de briques, de vases à travers lesquels l'herbe pousse.

— J'accepte ta proposition ; nous chasserons le long du chemin....

— Je vais te faire confectionner une peau de génisse. Ici, pour chasser les bêtes, et principalement les canards et les oies, il faut s'habiller en bête. Ce costume est indispensable. Ces oiseaux-là ne se laissent pas approcher facilement. En attendant, nous visiterons les monuments de la ville. Ils ne sont pas nombreux. Il y a trois statues en bronze, un théâtre, un observatoire, que la foudre a écrasé il y a une trentaine d'années, pendant que les savants étaient à dîner, et trois casernes, que je ne te ferai voir qu'à l'extérieur. Tu serais affligé d'en visiter le dedans.

— Elles sont donc bien misérables ?

— Elles sont au contraire d'une propreté luxueuse.

— Alors....

— C'est que sous chaque lit il y a un cercueil en sapin tout peint en noir et blanc, les uns avec des larmes d'argent, les autres tout unis, que le propriétaire de sa dernière demeure s'est payé de son vivant, de crainte que personne ne songe à en verser sur sa tombe le jour de son enterrement. La vue de ces choses-là n'est pas amusante. Le choléra sévit affreusement en Finlande, dans les îles d'Abo. D'un moment à l'autre il peut franchir le détroit et pénétrer

en Suède. Les Suédois sont gens de précaution. Au premier choléra tout le monde a perdu la tête, et la mortalité a été assez considérable. Dès qu'un homme est mort, on ne lui donne pas le temps de moisir sur son lit, on le coffre dans sa boîte, on le porte au cimetière comme un chien mort.

Tu as dû voir dans la grande rue, la rue de la Reine, toute pavée en pierres de toutes formes, des marchands de cercueils. Ici on vend de ces sortes de boîtes comme on vend des malles de voyage. C'est un commerce très lucratif. On en fait des grands, des petits, des moyens, en sapin, en bouleau, en acajou, en bois des îles, pour hommes, pour femmes, pour fillettes, pour enfants des deux sexes, pour les riches, pour les pauvres. Il y en a pour toutes les bourses, pour tous les goûts. Le Suédois aime, comme le Chinois et le Japonais, à connaître de son vivant le logement qu'il occupera un jour, à l'embellir, à l'orner, à le capitonner, à le rendre aussi confortable et aussi douillet que possible. Tu verras de ces boîtes toutes tapissées de taffetas de couleur, de velours, de toile même, depuis la toile chamarrée de dessins fantastiques jusqu'à la toile d'emballage. C'est une mode chinoise. Ici on se fait cadeau d'un cercueil comme ailleurs on s'offre une boîte à savon, un sac d'oranges.

— Tu abuses de ma crédulité.

— Ah ! tu crois que je plaisante. Quelle est ta taille? Cinq pieds quatre pouces, à peu près. Aimes-tu le chêne ou le sapin? Le chêne est froid, le sapin est résineux et parfumera ta dernière demeure. Va donc pour le sapin. Aimes-tu le capiton bleu, ou vert, ou gris, orange, amaranthe, ou en soie blanche comme une vierge imma-

culée ? Dans un quart d'heure tu trouveras ta boîte chez toi : on ne sait pas ce qui peut arriver. Le choléra peut tomber sur Stockholm comme la foudre. Si tu succombes, je n'aurai qu'à visser le couvercle et à l'expédier à Paris par le prochain bateau comme un colis de gibier. Si le choléra reste en Russie, eh bien ! tu emporteras ta caisse en France, comme un objet de curiosité.

Nous arrivions au restaurant, un grand chalet bâti sur une place bordée par un grand chemin faisant le tour de l'île. Ce chalet était orné d'une galerie circulaire au rez-de-chaussée et d'une autre au premier étage, où le couvert se trouvait mis. Une dizaine de personnes accoudées sur la rampe découpée à jour accueillirent mon compagnon avec des hourras, manifestation bruyante accusant un solide appétit à la dernière limite de la patience. Après les présentations d'usage, nous nous mîmes tous à table.

Les populations qui habitent des localités montagneuses où la pierre est trop dure pour être taillée, où l'argile est rare, ont absolument le même génie architectural. En Suède et en Norvège, en Russie, la pierre est du granit d'une très grande densité, lourd, peu maniable; on bâtit en bois à peu près partout dans le même style, excepté là où la terre argileuse permet de fabriquer de la brique. Une maison en bois fait un assez long usage et elle coûte trois fois moins. Penche-t-elle d'un côté ou d'un autre, on l'étaye; quand elle tombe, on la redresse; quand elle brûle, ça flambe comme des allumettes. Tout brûle, le mobilier, les punaises, etc., avec le monument. On la rebâtit sur le même plan. Si elle est adossée à une forêt, ce qui arrive fréquemment, la forêt brûle aussi, à la

grande stupéfaction du gibier, qui tire des pattes droit devant lui, de crainte de se roussir le poil.

La restauration suédoise est d'une simplicité patriarcale. Le Scandinave a des mœurs très naïves ; il n'éprouve pas le besoin de s'envelopper d'un confort luxueux, mais c'est d'une propreté éclatante de blancheur ; en voyage, c'est inappréciable. Le Scandinave est ménager de son argent, il en connaît la valeur par la peine qu'il coûte. Le couvert était mis sur une longue table couverte d'une nappe d'une bonne odeur de lessive. On nous servit du brandwinn, de la bière, du vin, selon les goûts de chacun, du pain noir un peu gélatineux, pailleté de pellicules de son, des galettes minces, noires et dures comme un fond d'assiette de faïence, et quelques apéritifs, puis un ragoût d'un arome exquis, composé de viandes empruntées aux entrecôtes et au filet d'un bœuf, un coq de bruyère rôti, un plat de poisson entouré de tranches de jambon, d'oignons crus, du fromage de Hollande, du beurre salé, des airelles dans leur jus, des champignons dans leur saumure. On termina le dîner par un punch. Je dois dire à la gloire des Suédois qu'ils sont le seul peuple en Europe qui sache fabriquer cette excellente liqueur.

Le soir, nous rentrions en ville par les mêmes petits bateaux à roues des Dalicarliennes aux épaules robustes et au torse plantureux. Ce sont peut-être les seules femmes grasses que l'on rencontre en Suède.

— Diable ! exclama mon ami Berty, j'oubliais que nous sommes invités chez l'ambassadeur de Prusse, le comte B. de S.-S., à une séance extraordinaire de magnétisme qui se donne dans ses salons.

— Je croyais les diplomates trop rusés pour croire comme les vieilles femmes à ces turpitudes idiotes.

— Il s'occupe de magnétisme par désespoir. Il n'est plus d'un âge printanier; il a dépassé la cinquantaine, et il est chauve comme un caillou.

— Et il cherche dans le magnétisme le secret de se faire pousser des cheveux ?

— Il prétend, ce brave homme, que l'âme humaine a la faculté de sortir de son enveloppe, de s'allonger mystérieusement, à l'infini, comme la flamme d'une bougie que le vent fait vaciller, et sortir de son orbe pour se mettre en communication avec un individu quelconque logé aux antipodes ou ailleurs, et dont l'âme se livre à ce même exercice d'allongement pour causer avec celle qui l'appelle. Le Prussien va évoquer ce soir l'ombre d'Esculape, de Galien et de tous les médecins de l'antiquité, pour les consulter sur l'art de reconstituer le pigment. Ici tout le monde croit au somnambulisme et au magnétisme. Il n'en pouvait être autrement, Swédenborg étant Suédois. Mais le fâcheux, c'est que je passe ici pour un hérétique, un païen, un musulman, un Hottentot, parce que je me moque tout haut de leurs bêtises épileptiques. Allons nous faire donner un coup de brosse et un coup de fer pour nous présenter décemment. La toilette n'est pas de rigueur. Ah ! j'oubliais : l'entrée est de 5 fr.

— Ah ! on paye pour voir ces momeries?

— As-tu jamais vu quelque part que l'on payât pour voir autre chose?

Une heure après le dîner, nous entrions dans le salon de l'ambassadeur de Prusse, M. B. de S.-S..., à qui je fus présenté et chez qui se trouvaient déjà réunis tous les membres des deux sexes du corps diplomatique, russes, autrichiens, espagnols, anglais, hollandais, et la fine fleur de l'aristocratie suédoise.

Parmi les spectateurs les plus enragés on comptait un membre du congrès de Vienne, où fut signé le fameux traité de la Sainte-Alliance.

Le sujet magnétisé était une jeune fille de seize à dix-sept ans, légèrement rousse, mouchetée d'éphélides, rondelette comme une asperge, pas jolie, et vêtue comme une femme de chambre endimanchée.

La pauvre enfant, petite-fille d'Ankarstrœm, l'assassin de Gustave III, subissait ce terrible et cruel anathème de l'Ecriture sainte : *Sa postérité sera maudite jusqu'à la quatrième génération.* La colère céleste s'appesantissait lourdement sur cette jeune tête, innocente du crime de son aïeul. Elle était réduite, pour manger du pain, à servir de comparse à une espèce d'histrion. Et ce qu'il y avait d'odieux dans cette exhibition immorale et dépravante, c'est que parmi ce public d'élite qui se trouvait là, il y avait des femmes, des mères, toutes appartenant à la diplomatie, et pas une ne fut prise de pitié pour cette malheureuse jeune fille, naissant à peine à la vie; pas une ne trouva au fond de son cœur un sentiment d'indignation pour flétrir cette abominable exploitation; pas une ne songea à l'arracher des mains de ce bateleur qui exploitait sans pudeur le jeune âge et l'inexpérience de cette enfant. Non! Toutes

admiraient ce genre de spectacle. Et c'est, je crois, à la pieuse et généreuse reine Eugénie que cette jeune fille dut de sortir des mains de l'acrobate qui l'exploitait, et d'être placée, sous les auspices de son haut patronage, dans une maison honnête.

« Dans les pays froids, on a peu de sensibilité, dit Montesquieu (livre III, chap. II). Les mœurs sont dures, un peu égoïstes. Les sentiments de la nature humaine sont le reflet du climat. »

Le magnétiseur, ou, pour parler le langage de ces exploiteurs, l'hypnologue, était un homme d'une quarantaine d'années, trapu, carré; une grosse tête anguleuse, tudesque, brutale, s'emmanchant sur un torse raccourci et musculeux de satyre; des yeux noirs, brillants, sombres, miroitants ou immobiles, selon les circonstances, comme ceux d'un reptile à venin dangereux, enfoncés dans le crâne, sous des sourcils buissonneux, en fagots; des lèvres épaisses, lippues, bleutées, marquetées au dehors de veines noirâtres; en un mot, un tempérament bestial donnait à sa physionomie quelque chose de luxurieux, de colère, de repoussant, de hideux. Il s'exprimait assez facilement en français, et la séance eut lieu en notre langue.

Ce magnétiseur de tréteaux avait été, dit-on, écuyer à la cour de Danemark.

— Comment, demandai-je, un homme ayant occupé une position officielle peut-il à ce point oublier toute pudeur, jusqu'à se faire saltimbanque?

— Mon cher ami, ajouta mon compagnon, chacun cherche à gagner son pain comme il peut. Le Danemark n'est pas riche, tant

s'en faut, et paye très chichement ses employés et ses militaires, et il est venu ici ouvrir un cours de magnétisme.

— Et on se fait acrobate.

— Même histrion, si tu veux. Le mot ne fait rien à la chose.

— Je suis de ton opinion, quand le métier qu'on exerce est honorable ; mais acrobate, histrion, bateleur ! tu avoueras que c'est raide ; il aurait pu choisir un autre genre d'industrie.

— Ce monsieur a trouvé qu'il avait du fluide à revendre, apparemment, et il cherche à le placer....

— Sur une pauvre fille ! une enfant !

— Hélas ! oui.

Cette séance fut ce que furent toutes celles que nous avons vues à Paris : une femme endormie qui divaguait à plaisir, à la grande jubilation de l'assistance.

Vers la fin, un vieux bonhomme gros, gras, joufflu, plein, la mise débraillée, bavant en parlant, le nez ruisselant de tabac, les mains ornées d'ongles longs, et portant le deuil, vint à moi. C'était le comte de X..., un grand parmi les grands de la péninsule scandinave. Il m'apostropha d'une façon assez brutale.

— Monsieur, me dit-il, croyez-vous à la métempsychose ?

— Je suis catholique romain, monsieur....

— On peut être catholique et croire au magnétisme et à sa puissance révélatrice.

— J'avoue, monsieur, que jusqu'à présent je ne suis pas convaincu, et que ce qui vient de se passer ici ne m'encourage nullement à y croire.

— Alors, monsieur, vous ne croyez à rien?

— Pardon, monsieur, je ne sais pas à qui j'ai l'honneur de parler, mais votre questionnaire indiscret et peu poli m'oblige à vous répondre qu'il faut avoir la tête bien faible pour ajouter foi aux momeries de ce saltimbanque.

— C'est-à-dire, monsieur, que vous me prenez pour un imbécile.

— Pour tout ce que vous voudrez, répondis-je à ce vieillard idiot. Et si vous n'êtes pas satisfait, je demeure à l'*hôtel de Paris.*

— Eh bien ! monsieur, reprit le bonhomme en souriant et sans se fâcher, quand vous serez de retour à Paris, car vous habitez Paris, je crois, faites-moi l'amitié de m'envoyer par la poste un morceau de votre gilet de flanelle, de votre culotte ou de votre chemise ; je me mettrai en communication avec vous et je vous dirai tout ce que vous y avez fait....

— Dans mon pantalon?

— Non, tout ce que vous aurez fait chez vous, ou dehors, jour par jour, heure par heure.

Le bonhomme, en compagnie de l'ambassadeur de Prusse, évoquait dans le silence du cabinet l'âme des grands politiques morts. Ils s'étaient donné réciproquement un morceau de leur chemise et s'en servaient, paraît-il, comme de fil électrique pour correspondre ensemble. Et l'un et l'autre affirmaient publiquement, sans rire, qu'ils se disaient exactement leurs faits et gestes.

Nous sortîmes des salons de M. B. de S.-S.... le cœur soulevé de dégoût, et en pensant au terrible anathème rapporté par l'Evangile. En rentrant à l'hôtel, mon ami me fit une peinture si séduisante des

environs de Stockholm, que nous convînmes de commencer dès le lendemain nos excursions aux alentours de la ville.

— Par la rapide esquisse que je t'ai ébauchée tantôt, ajouta mon compagnon le soir, quand nous fûmes devant une bouilloire distillant du plus excellent thé de caravane venant de Moscou, tu as compris qu'à l'inverse de notre chère patrie, où la terre cultivée forme le sol du pays, ici la forêt et l'eau sont le sol ; la culture est l'accident. Or, partout où le sol est forêt et bruyère, on peut affirmer que c'est un pays de chasses nemrodiennes et que l'immense chapelet de lacs aux berges échancrées est un véritable paradis pour la gent aquatique emplumée ou écaillée de cinquante espèces diverses. Ces lacs ne forment point, tu le verras dans les courses que nous allons faire à travers la Suède, une étendue d'eau d'une seule pièce, comme le lac de Genève, comme le Baïkal ; ce sont des archipels d'îles, d'îlots plus ou moins grands, groupés ou isolés, les uns sortant à peine de l'onde, les autres couverts de mamelons coniques, rocailleux, troués, fissurés, marquetés de roches cassées, branlants, peu ou point boisés ici, forêts touffues plus loin, et assez généralement bordés, le long de l'eau, d'aunes, de saules, et enveloppés d'une ceinture d'herbages aquatiques. Toutes ces eaux sont trop encombrées ou resserrées pour être agitées par les vents, qui ne font qu'en rider à peine la surface. Tout cela est tranquille, uniforme, désert, attristant comme ces grands parcs anglais sans perspective. Dans tous leurs contours la végétation est la même, de ce vert sombre du sapin, quelquefois tranché du vert plus tendre du bouleau. Le touriste peut se donner avec peu de peine le plaisir d'une

innombrable variété de pêches, depuis le hareng jusqu'aux saumons, aux phoques, pesant les uns jusqu'à vingt kilos, les autres jusqu'à deux cents livres, et capables, dans leurs efforts pour échapper au perfide et mortel hameçon, d'entraîner le pêcheur, fût-il à cheval. On n'y est jamais dérangé par des curieux et des concurrents. C'est à peine si l'on rencontre sur les bords de ces eaux une habitation de trois en trois lieues.

Un voyage par terre, malgré l'étroitesse des routes, est toujours intéressant. La Suède a jadis été habitée par des peuplades énergiques, qui n'ont laissé d'autres monuments que des pierres runiques de diverses formes et de diverses attitudes. Les unes sont rangées en cirque, les autres sont isolées ou au nombre de trois ; plus loin, elles sont alignées sur deux rangs parallèles et presque toujours placées sur des éminences factices ou naturelles.

Le lendemain, à quatre heures du matin, trois coups de canon donnèrent le signal du départ très prochain du bateau d'Upsal. Il nous restait vingt minutes environ pour nous rendre à bord. A quatre heures et demie on lâchait les amarres, et il prenait sa course à toute vapeur. Après trois heures de navigation sur les eaux du Mélar, à travers d'innombrables petites îles boisées dont les sapins reflétaient leur sinistre verdure dans les ondes troubles, le capitaine fit stoper sa machine. Un batelet se détacha du rivage et nous descendit à terre sur un îlot, près d'une hutte en bois mal équilibrée, étayée de toutes parts, prête à tomber sous le premier coup de vent d'équinoxe, et isolée là de tous secours humains. A cent pas de cette masure passe la grande route, ou plutôt le grand chemin d'Upsal à Stockholm.

— Tu vois cette masure, me dit mon compagnon ; il s'y est passé, il y a deux ans, un drame horrible, que je te raconterai ce soir. Si tu aimes les histoires de bêtes féroces, c'en est une qui te donnera le frisson de la tête aux pieds.

Un autre paysan sortit, portant sur son épaule un mât enveloppé d'une toile rapiécée, deux rames et un crochet. Le mât posé sur un batelet, l'homme poussa au large, et nous prîmes notre course à travers un autre labyrinthe de canaux. Une demi-heure après, nous abordions au pied d'une maison de campagne en bois, rappelant les chalets suisses, assez jolie d'apparence, entourée de plates-bandes, de petits arbustes malingres, en caisse et en pot, isolés là comme une vingtaine de casques prussiens dans les Champs-Elysées. Derrière s'étendait un vaste terrain entouré de haies et de touffes de lilas, figurant un potager sans légumes. Dans le haut une serre chaude où l'on cultivait des melons !! C'était la terre de Galaad, où mon ami venait chaque semaine passer un jour ou deux à pêcher ou à chasser.

Le gardien, ou plutôt le jardinier, qui avait reconnu mon compagnon, vint au-devant de nous, le sourire aux lèvres, et nous souhaita la bienvenue dans un idiome sauvage, en passant ses doigts noueux dans sa chevelure hirsute, de filasse.

— Nous voici arrivés, fit Léon Berty. Nous allons tout d'abord nous occuper de notre dîner. Ici comme en Espagne, le voyageur nourrit l'hôtelier ; il faut s'occuper soi-même des provisions.

— Et les provisions, où sont-elles ?

— Là, répondit-il en montrant de la main les eaux du lac.

— Si nous comptons là-dessus, nous courons grand risque de faire maigre chère.

— Avec un ou deux bouts de ficelles et autant d'épingles crochues, une heure de patience, nous aurons du poisson à revendre. Saturnin va jeter la ligne ; le jardinier va mettre des pommes de terre sur le feu et visiter les couloirs de la maison pour ramasser des champignons qui poussent dans tous les coins. C'est un légume qui pousse partout ici. Pour aujourd'hui ce sera suffisant. Demain nous mangerons du lièvre, de la perdrix, du coq de bruyère, de l'oie, du cygne, et même du phoque et du canard sans navets....

— Et un permis ?

— Inconnu en Suède et en Norvège. Chacun va où il veut et chasse comme il peut. Les Suédois, très hospitaliers, apprécient et pratiquent l'antique hospitalité dans la mesure la plus large du mot, et, bien entendu, selon leurs moyens. Vois-tu, mon cher ami, l'hospitalité n'est pas une vertu comme on le croit généralement. Elle est pratiquée religieusement dans toutes les contrées où les habitations sont très isolées l'une de l'autre, et le pays éloigné du centre du monde civilisé. L'étranger à qui on offre place au feu, à la chandelle et au gîte, paye son dîner et son gîte avec des histoires, voilà tout ; c'est une manière comme une autre de voyager comme Rubruquis, et de se tenir au courant des choses de ce monde.

Les lignes furent jetées ; et pendant que le poisson venait s'y prendre, nous nous amusâmes à plumer une vieille poule oubliée dans la cheminée de la cuisine, où elle avait établi son perchoir sur un jambon mis à fumer, et à la préparer avec des champignons

recueillis çà et là dans les escaliers, les couloirs, et autour de la maison.

— Quel heureux pays que celui-ci, exclamai-je, où l'on n'a pas besoin d'acheter les assaisonnements et les condiments de ses sauces !

Une heure après, Saturnin releva ses lignes. A l'une se trouvait accrochée une superbe yeuse (espèce de barbillon) et à l'autre un



Saturnin relève sa ligne, où se trouve un magnifique saumon.

magnifique saumon, long et gros comme le bras. Mais, ô douleur! au moment où notre valet de chambre amenait à bord cette magnifique prise, un phoque passe comme une flèche, happe le saumon, entraîne la ligne et l'homme, là sous nos yeux, si rapidement, que nous eûmes à peine le temps de voir ce qui se passait. Le pauvre Saturnin revint sur l'eau, gagna le rivage en hurlant toutes les imprécations du vocabulaire suédois.

— C'est un petit accident ; cela arrive quelquefois. Il ne faut pas s'en étonner. Seulement, quand tu iras à la pêche à la ligne morte, ne la tiens que du bout des doigts ; si elle t'échappe, ne cours pas après, laisse-la voyager. L'eau n'est point absolument froide ; Saturnin va changer de vêtement et se faire passer dans l'estomac un verre de brandwinn.

En somme, nous fîmes un dîner de chasseurs à l'aide du marsala et du xérès dont le propriétaire avait meublé la cave de son chalet, afin de n'être jamais pris au dépourvu.

Pour être sur pied le lendemain dès l'aurore, nous nous couchâmes de bonne heure, c'est-à-dire au moment où le soleil commençait à baisser, vers onze heures ; et pour causer à l'aise, nous nous retirâmes dans une chambre à deux lits.

— Eh bien ! me demanda mon compagnon, comment trouves-tu le chalet et ses dépendances ?

— Pas trop mal ; le vin de la cave y est délicieux ; mais il y a un détail qui m'a singulièrement frappé.

— Ah ! oui, celui des champignons, n'est-ce pas ?...

— Non ; c'est le toit de la maison, un mètre de terre gazonnée en place de tuiles, qui lui donne l'apparence d'une prairie aérienne, émaillée de toutes sortes de cryptogames, de marguerites des prés, et peut-être aussi de lapins....

— Tu verras cela souvent ici ; chaque chose a sa raison d'être.

— Et la raison d'être de ces toits terrassés, s'il te plaît ?

— Ça empêche le pain de moisir.

Cette réponse, bien qu'elle fût faite d'un ton très naturel et sans

prétention au sarcasme, me fit bondir comme un homme qui s'assied sur un fagot d'épines.

— Si tu continues tes plaisanteries....

— Je ne plaisante pas. Dans ce pays, le boulanger est un mythe, excepté dans les grandes villes. Chaque famille fait son pain pour une année. Le Suédois est prévoyant comme la fourmi et aime à amonceler des victuailles pour la saison dure. On donne à ce pain la forme, l'épaisseur d'une très mince galette, trouée au milieu comme les sous chinois. Au sortir du four, on les enfile dans de longues perches que l'on suspend au plancher du grenier ; quand ce grenier est plein, on le ferme, et l'on va y puiser selon les besoins du jour ; en voilà pour une année. Un toit de tuiles donnerait au pain la dureté du silex ; un toit en planche laisserait pénétrer la fraîcheur, le froid, la gelée, et enfin la moisissure. Vois comme la Providence les a bien inspirés. Quand on s'absente, si les voleurs n'ont point dévalisé la maison, on se trouve toujours du pain sur la planche.

— Dans le grenier, tu veux dire.

— Peu importe, là ou ailleurs, ils ont toujours du pain de cuit, c'est l'essentiel.

— J'accepte volontiers l'explication. Mais, avant de nous endormir, je réclame l'histoire des loups.

— Je commence....

L'an passé, vers le milieu de janvier, je projetai de venir ici avec quelques-uns de mes collègues pour quatre ou cinq jours et pêcher sous la glace à la manière des Lapons et des Samoyèdes, chasser le coq de bruyère, la gelinotte et quelques autres espèces de tétras qui,

par ces temps de froidure, s'approchent volontiers des habitations et se remisent souvent sous les hangars, à la manière des buses, ou autour des meules de foin laissées dans les clairières.

La masure que je t'ai signalée en quittant le bateau à vapeur était habitée par une famille de paysans, le père, la mère, et six ou sept enfants en bas âge. Les huttes sont, comme tu sais, fabriquées en bois. Toutes se ressemblent d'un bout à l'autre du pays. La différence est du vieux au neuf. Les fenêtres ou plutôt les lucarnes laissent entrer un filet de lumière. La porte, faite de trois planches clouées sur deux traverses, a pour gonds trois lanières en cuir ; un simple et banal loquet de bois la ferme à l'intérieur. Les contemporains du vieux roi d'Eleusis ne devaient pas bâtir autrement que cela ; quand on ne possède rien, on ne craint pas les voleurs, et ce malheureux paysan était si pauvre, qu'il n'avait nul souci d'une porte plus solide. Il vivait là avec sa famille de pain suédois, de pommes de terre, de choux, de navets cultivés à grand'peine dans tous les coins du voisinage où se trouvait un peu de terre végétale, et du poisson qu'il prenait dans le lac avec des épingles tordues, comme fit ce matin Saturnin. Quelquefois il lui arrivait d'ajouter à sa marmitte quelques canards qui avaient l'imbécillité de se laisser prendre de la même façon, quand on fait flotter l'appât des lignes sur une simple poignée de joncs ; c'est une manière comme une autre de pêcher du gibier à plume. Il arrive aussi, mais rarement, qu'une autre s'y laisse prendre.

L'hiver avait été long ; le thermomètre s'était maintenu entre 18° et 24° Réaumur. De mémoire d'homme on ne se souvenait d'un

froid aussi dur, aussi persistant. Les ouragans de neige se succédaient avec une violence à effrayer les imaginations les plus robustes. Routes, lacs, rivières, champs, étaient couverts de plus d'un mètre de neige ; les forêts à moitié enfouies, les routes jonchées de corbeaux, de pies, de pigeons gelés.

Des bandes de loups descendus des forêts du Nord rôdaient affamés autour des villes, des villages et des maisons isolées. Il ne faisait pas bon voyager en ces temps de froidure, alors que les chevaux s'enfonçaient jusqu'au ventre dans la neige. On raconte des histoires lugubres de convois de vivres ensevelis, de gens disparus, dévorés, dont on n'a plus retrouvé que des loques de vêtements et des os tachés de sang figé, histoires qui paraîtraient incroyables, si je n'en avais eu sous les yeux des preuves lamentables. Une troupe de ces bêtes fauves passant en vue de ce pauvre homme flairent la viande humaine. Mais, obéissant à cet instinct de prudence qui caractérise ce genre de carnassiers, ils se tinrent, tant qu'il fit jour, à quelque distance dans ces fouillis de buissons qui couvrent le sol rocailleux, épiant la sortie ou la rentrée des habitants.

Vers la brune, un des enfants sortit, un petit garçon de six ou sept ans, je ne sais plus pourquoi. Il fut happé, enlevé et déchiré par ces fauves. Aux cris de détresse de son enfant, le père se précipite vers la porte pour courir au secours du pauvre petit. Mais tout aussitôt des loups, gueule béante et haletante, se jettent sur lui. Il n'a que le temps de rentrer, de repousser précipitamment la porte et de la fermer solidement. D'ailleurs, il était trop tard ; l'enfant était écharpé, mis en pièces. Les fauves s'en disputaient les lambeaux.

Pendant près d'une heure, ce fut un bruit confus et sinistre de grognements bizarres, de hurlements funèbres sur tous les tons. Le père et la mère entendaient broyer, déchirer, sucer les os de l'enfant sous les crocs de ces monstres.

Comme la panthère du Dante, après ce repas ils eurent plus faim qu'auparavant. Le goût, la saveur du sang, l'espoir de manger les autres habitants de la hutte, qu'ils sentaient et voyaient à travers les fissures et les jointures distendues de la porte disloquée, excitèrent leur rage, les poussèrent à assiéger la maison mal close. Ils essayèrent de la ronger. Pour résister à cette avalanche de mâchoires ensanglantées, l'homme et la femme traînèrent un à un en travers de la porte le peu de meubles, d'outils, d'ustensiles qu'ils possédaient, et suppliaient saint Canut de leur envoyer du secours.

A l'abri de tous dangers de ce côté, les malheureux purent, le reste de la nuit, pleurer la mort de leur pauvre enfant : nuit d'angoisses et de douleurs navrantes. Jusqu'au point du jour les bêtes féroces ne cessèrent de grogner et de rôder autour de leur demeure, essayant de fouiller le sol pour pénétrer par le plancher, et ce n'était point une besogne impossible. La plupart des maisons sont posées sur des dés de granit pour les isoler de la terre. Le soleil se leva enfin au milieu de ces vapeurs visqueuses et blafardes qui lui donnent, dans ces climats et sous ces latitudes, l'aspect d'un bloc de glace perdu dans l'espace. Les assiégeants ne semblaient pas disposés à s'éloigner, bien qu'il fît déjà jour. La terreur augmentait au logis du pauvre homme. Il n'y avait à espérer du secours que par la grande route, et par ces froids atroces on ne s'aventure guère par les chemins.

Les provisions de bouche, bien que maigres, ne manquaient pas : pommes de terre, poissons salés, champignons en saumure, pains noirs, de ce pain en galette dont je te parlais tout à l'heure, se trouvaient remisés au grenier ; mais le bois de chauffage était au dehors. Cette famille allait mourir gelée. Dans ces cabanes en rondins de sapins, mal calfeutrés avec de la mousse, le froid finit toujours par pénétrer. Une température assez haute ne s'y maintient qu'en chauffant sans relâche les grands poêles en briques qui occupent une des encoignures de la pièce. La porte fermait mal ; le plancher, mal joint et presque pourri, reposait sur de minces solives à quelques centimètres de terre, et que l'humidité avait avariées en partie. Il en est d'une masure comme du linge et des habits : les vêtements malpropres ne tiennent pas chaud.

Les carnassiers continuaient de gratter, de fouiller avec une énergie d'enragés, la base des murailles vermoulues.

L'atmosphère ne variait point. Aucun de ces phénomènes atmosphériques bien connus des habitants des campagnes n'annonçait un changement de temps. Le ciel gris et comme voilé par une immense nappe uniforme de nuages chargés de neige se montrait toujours menaçant. Les forêts de mélèzes et de sapins qui enveloppaient cette masure semblaient elles-mêmes être engourdies par le froid. Aucune brise n'en sortait. Seules les immenses surfaces glacées des lacs laissaient entendre, en s'affaissant et se fissurant, des bruits étranges, que les échos renvoyaient à l'infini. Il faut avoir passé tout un hiver dans ces contrées éclairées par l'étoile polaire et les aurores boréales, pour se faire une idée de ces sons qui filent le long des lacs, en vibrant comme les cordes d'une harpe éolienne.

Depuis une semaine nous projetions, mes collègues et moi, de venir passer une semaine ici, où nous devions, en attendant l'affaissement de l'énorme amas de neige qui couvrait le sol, nous occuper soit à pêcher sous la glace à la manière des Lapons, soit à tirer des coqs de bruyère, des perdrix panachées, des gelinottes, des lièvres, qui tous se rapprochent des jardins et des champs pour déterrer des choux, et se remisent assez souvent sous les hangars et les granges. Les jours s'allongeaient, le soleil se faisait plus lumineux, se dépouillait à demi des vapeurs brumeuses qui le masquaient.

Le hasard seul détermina notre départ de Stockholm ; le froid était descendu à 18°. Nous partîmes en traîneaux, deux de voyageurs et un chargé de provisions. L'haleine de nos chevaux et celle des cochers se figeaient sur la barbe des uns et des autres en longs glaçons. Les chevaux surtout en portaient d'une longueur et d'une épaisseur qui devaient les faire horriblement souffrir. Les colliers de nos attelages portaient, selon la coutume du pays, de grosses clochettes, au timbre aigre et bruyant, dont le ramage infernal effraya les assiégeants. Le loup n'aime pas plus le bruit des grelots que les chiens celui d'une trompette.

Cette malheureuse famille se trouvait débloquée. Elle nous appela à son secours. L'homme nous raconta en pleurant à sanglots la lamentable histoire que je viens de te dire.

Nous l'aidâmes à recueillir les lambeaux de vêtements ensanglantés, quelques os rongés, déchirés, sucés, et la tête complètement dénudée de l'enfant, épars autour de sa misérable demeure. Avec tous les débris recueillis çà et là, il eût été impossible de lui rendre même un semblant de forme humaine. Je n'oublierai jamais cette

scène d'horreur. A vingt pas aux alentours, le sol portait des traces d'une sanglante orgie de carnassiers. La neige piétinée, battue, trouée, était çà et là teinte de sang à croire à une pluie de liquides colorants.

Avant de quitter ces pauvres gens, dont le désespoir poignant ne peut se décrire, nous leur laissâmes des provisions, un fusil double, de la poudre, du plomb, des balles, pour se défendre contre le retour probable de cette bande, qui, en effet, revint rôder les nuits suivantes et fut canardée à bout portant.

Une quinzaine de jours après, ce pauvre homme se joignit à une caravane de paysans profitant d'une élévation notable de la température pour venir au marché de Stockholm vendre leurs provisions. Il vint me rapporter mon fusil, et, en reconnaissance du service rendu, il m'apportait deux superbes peaux de loup, que j'acceptai en échange d'un fusil de munition armé de sa baïonnette et d'une ample provision de poudre et de plomb. Il avait juré, disait-il, de se venger de ces terribles bêtes, et me demanda si je ne pourrais pas lui indiquer un moyen plus expéditif pour leur faire la guerre, une guerre à outrance, et en exterminer le plus possible.

— J'en ai un bien simple, lui dis-je, et qui ne vous demandera pas un arsenal formidable ni bien coûteux.

— Ah ! fit-il en écarquillant les yeux.

— Quand vous serez de retour chez vous, vous vous procurerez une charogne quelconque, voire même une carcasse de loup, ou du poisson salé ou fumé, peu importe. Vous découperez les parties les plus charnues par morceaux de la grosseur du poing, vous y intro-

duirez une douzaine d'aiguilles, en ayant soin de les croiser en tous sens. Je vais vous en faire donner une vingtaine de douzaines ; le soir à la brune, vous les sèmerez autour et au plus près de la carcasse que vous aurez placée à une centaine de pas de votre demeure. Le loup qui s'avisera d'en happer une n'en demandera pas une seconde, soyez-en sûr. D'abord, ils rôderont autour, ils sentiront peut-être votre main ; mais la faim sera plus forte que la prudence.

— Et vous croyez, fit-il en grattant son chef, orné d'une forêt de cheveux roux pelotonnés comme la crinière d'un cheval de steppe, que ces carets dans un morceau de viande....

— Dites-moi, mon brave homme, si vous vous introduisiez dans le gosier une pomme de terre ou un navet empli d'aiguilles, pensez-vous que cela passerait comme une boulette de beurre ?

— Mille tonnerres ! s'écria-t-il aussitôt, en se portant à la tête un coup de poing à assommer un bœuf, mais qui n'avait pour objectif que de faire entrer cette idée lumineuse dans sa cervelle.... Je comprends.

— Le lendemain, vous compterez combien il manquera de boulettes. Autant de disparues, autant de bêtes à chercher aux alentours. Elles n'iront pas loin, croyez-le bien. Si vous êtes adroit, vous pourrez vous faire, le froid continuant encore quelques semaines, comme il y a apparence, marchand de peaux de loups. Quelle que soit sa méfiance instinctive, la bête se laissera prendre à l'appât. La faim, je viens de vous le dire, paralyse tous les instincts de prudence chez les carnassiers comme chez l'homme. Mais si vous voulez vous donner un spectacle amusant, je vous conseille de profiter du clair

de lune. A travers votre lucarne, vous pourrez jouir d'un spectacle dont vous me donnerez des nouvelles, quand vous reviendrez à Stockholm.

Le temps se maintenait le même. La neige était devenue aussi dure que la glace des lacs ; les bêtes fauves, de plus en plus affamées, ne pouvaient plus fouiller le long des troncs d'arbres pour arriver aux lichens qui en tapissent la base, et dont elles se nourrissent faute de mieux. Elles entraient dans les villes, dans les villages, cernaient à distance les maisons isolées, cherchant à pénétrer dans les écuries, les étables mal fermées, pour égorger les chevaux, les vaches, etc. Dans les villages, on entendait un bruit infernal toutes les nuits ; les chiens sentaient leurs ennemis rôder autour d'eux et aboyaient, hurlaient d'une façon lamentable ; les bestiaux mugissaient ; les paysans veillaient.

Je ne pensais plus à ce brave homme, lorsqu'un matin Saturnin introduisit dans ma chambre un individu dans le plus étrange accoutrement que l'on pût voir. Toute sa tête et la moitié de sa figure disparaissaient sous une coiffure énorme de peau de loup, ayant au sommet, pour gland jouant autour des épaules, une queue fort touffue du même animal ; une touloupe (paletot) de la même bête, poil en dehors, une paire de gants monstres à manchettes fourrées, des bottes à revers de fourrures ; en un mot, un homme des pieds à la tête dans la peau d'une bête. On aurait pu le prendre pour le fantastique *bonhomme Noël*, s'il avait été un peu plus poudré de neige.

Ce ne fut qu'après un long examen que je reconnus mon homme.

— Eh bien ! l'ami, avez-vous été heureux ?

— Ah ! monsieur, nous devons un fameux cierge à sainte Hildeberge, patronne de ma femme, exclama-t-il. J'en ai pris onze en sept nuits, et je dois vous avouer que si j'avais eu le cœur à la gaieté, j'aurais ri à me déboîter la rate et l'abdomen. A peine ces brigands avaient-ils happé un morceau, qu'ils commençaient une danse diabolique en hurlant comme des enragés, se roulant sur la neige, se redressant, marchant à reculons, essayant de leurs pattes à se débarrasser de la boulette qui leur clouait la gueule et la langue. A chaque effort du gosier pour l'expulser ou l'avaler, c'étaient de nouvelles culbutes grotesques, fantastiques, démoniaques. Les yeux leur sortaient de la tête ; ils étaient hideux à voir ; ils couraient dix pas et en reculaient vingt en zigzag. Enfin, épuisés de fatigues, de douleurs, haletants, enragés, demi-morts, ils tombaient sur le flanc, soufflaient comme des baleines, se roulaient sur le dos comme des épileptiques, les quatre pattes raides tendues, et le lendemain, je les trouvais morts ou mourants, à moitié gelés, la gueule grande ouverte, encombrée de bave ensanglantée, et la plupart du temps enfoncés dans la neige. C'était à se tordre de rire. Tous les loups qui n'avaient pas le bec pris de cette façon, voyant cette gymnastique infernale, se sont sauvés et courent encore. Chaque tête de loup me vaut une prime de 5 fr. Ma femme veut absolument faire un pèlerinage à l'image de sainte Hildeberge et y brûler un cierge d'une livre.

— Je vous félicite de vos succès.

— J'ai une prière à vous faire. C'est de ne pas ébruiter cette façon de prendre des loups. Dame ! j'aurais des concurrents. Dans les

alentours, on raconte que je suis sorcier, et que j'ai un secret pour attirer ces bêtes-là devant ma maison.

— C'est entendu, dès l'instant que vous consentez à passer pour sorcier, je n'ai rien à dire, c'est votre affaire.

— Voilà, dis-je à mon ami Berty, quand il eut fini son histoire, un singulier moyen de prendre des loups.

— Ajoute, et tous les carnassiers du monde. Je ne suis point l'inventeur de ce truc ; je l'ai vu pratiquer avec succès il y a quelques années par les paysans de l'Oural, qui prenaient aussi de la même manière des chats sauvages et des lynx.

— Ce carnassier est donc bien commun ici, qu'il voyage ainsi par troupes ?

— Les loups, cher ami, sont communs partout où ils trouvent à vivre facilement, et où l'on s'occupe peu de les chasser. Ils voyagent rarement par bandes nombreuses, qui, dans tous les cas, ne dépassent jamais six ou sept individus. Pour qu'ils se groupent, il faut que les froids se montrent d'une rudesse extraordinaire, et que tous les chemins se couvrent d'un mètre de neige. Autrement ils voyagent par couples ou isolément. Ce n'est pas par amour de la société qu'ils se rassemblent, mais pour le besoin de s'entr'aider, et ce qu'ils dépensent de ruses et d'audace pour pénétrer dans les écuries et les basses-cours ferait pâlir un renard. Quand ils ont à traverser des clairières et des espaces découverts, ils les parcourent avec une extrême vitesse, de peur d'être surpris et traqués ; mais une fois sous bois, ils vont au pas ordinaire, se donnent le temps et s'amusent. Ils louvoient, observent, écoutent, s'approchent lente-

ment et avec une prudence infinie, des chemins ou des villages où ils sentent une proie. Une chose remarquable dans les mœurs du loup : il ne suit jamais les pas de l'homme ; il les côtoie, les flaire à distance, en allongeant le museau. On dit et on croit encore que le loup ne peut pas courir. Pourquoi ne pourrait-il pas courir, puisqu'il est exactement conformé comme le chien, et qu'il a même sur celui-ci l'avantage de posséder des muscles d'une force et d'une souplesse prodigieuses, une charpente musculaire et nerveuse beaucoup plus robuste? Quand il est poursuivi, il court vite et longtemps. L'histoire rapporte des faits que l'on ne peut contester, et qui affirment l'extrême vitesse de cet animal. Lorsque François Ier faisait bâtir Fontainebleau, ce prince invita les principaux officiers de sa cour à donner la chasse à un loup de forte taille, auquel on reprochait de nombreux méfaits, voire même attaque d'hommes et d'enfants. Cet animal, poursuivi pendant plus de dix-huit heures, et blessé, put échapper. Le lendemain, on reprit la piste, et on finit par le tuer à plus de quarante lieues de son point de départ.

— Ton histoire n'est pas d'une gaieté folle, mon cher ami.

— C'est pour t'endormir. J'ai attendu que nous fussions couchés pour te la raconter.

Dans ces contrées polaires, l'été, je l'ai dit plus haut, dure trois mois, et est prodigieusement attrayant ; et ces trois mois ne sont pour ainsi dire qu'un long jour, puisque le soleil ne disparaît pas de l'horizon. Il faisait donc grand jour quand nous nous endormîmes. Cette histoire de loups m'avait très vivement impressionné et donné le cauchemar. J'en rêvai toute la nuit. Je vis des choses invraisem-

blables, inénarrables, comme un homme ivre de haschich et d'opium : des loups dévorant des enfants, puis dansant sur les pattes de derrière, puis sur celles de devant, la tête sous le ventre, rampant sur le dos. Voir danser des loups comme de simples et idiots caniches, ça n'était rien encore; mais ce qui passait, ahurissait mon imagination, c'était de les voir courir sur leurs pattes comme des saltimbanques; puis le père Kanut, tout affublé de peaux de bêtes, présidant à ces évolutions chorégraphiques, et fourrant dans la gueule de chaque bête une boulette de beurre emplie d'aiguilles pour les animer davantage à la danse.

Le lendemain, lorsque Saturnin vint nous réveiller, le soleil était depuis longtemps dans toute sa majestueuse grandeur, et la gent aquatique barbotait le long des berges voisines.

— Allons, fit Berty, c'est l'heure où elle va fourrager dans les champs d'orge, d'avoine et de seigle. Tiens, endosse ce costume, ajouta mon ami, en me montrant une peau de veau posée sur les pattes, et cousue dans sa forme naturelle; fourre tes pieds dans les jambes de derrière, loge ton corps dans le reste, tu passeras ton fusil dans une oreille, tu regarderas par les trous où étaient les yeux, puis tu marcheras autant que possible le corps penché, pour te donner les allures et les apparences d'une génisse qui se promène le long de l'eau.

— Comme un veau à deux pattes?

— Les oiseaux aquatiques ne comptent pas le nombre des pattes des animaux. L'expérience leur a seulement appris à se méfier des hommes, et non des bêtes.

— Il faut être Lapon pour se livrer à ce genre d'exercice. C'est un costume carnavalesque, qui aurait du succès à Paris à la promenade du bœuf gras.

La peau de veau que j'allais revêtir avait été préparée avec soin, de façon à ne pas endommager le poil, qui doit rester intact ; et au moyen de boucles et de boutons, on lui avait conservé à peu près sa forme primitive. C'est en cet équipage que nous partîmes en bateau pour contourner l'extrémité de l'île, par un canal étroit et sombre, emportant avec nous des provisions pour la journée, chacun une couverture, deux hachettes pour cabaner au besoin.

En débouchant des bois de sapins qui encadraient Galaad, nous aperçûmes, au milieu du lac, une forêt de cols blancs glissant sur l'eau. Nous mîmes pied à terre, et nous longeâmes lentement la berge à travers des troncs de sapins, d'aunes et de genévriers, dans l'attitude naturelle des animaux dont nous portions la dépouille. Or, pour marcher de cette façon, il nous fallait prendre la forme d'un angle aigu.

— Sais-tu, mon cher Berty, que cette attitude est éreintante ?

— Je ne dis pas non. Quand on veut chasser, il faut s'attendre à ne pas trouver ses aises.

— Tes cygnes n'ont pas l'air d'avoir une grande confiance dans notre déguisement. Peut-être se demandent-ils ce qu'il y a sous la peau.

— Un peu de patience. Ils s'éparpilleront pour se rapprocher des berges.

Quelques instants après, nous entendîmes le chant des cygnes,

une musique à vous faire grincer les dents comme les gonds rouillés d'une vieille porte. La bande palmée se nettoyait les plumes, soulevait légèrement les ailes, puis plongeait le cou dans la vase.

— Est-ce que tu fais souvent cette chasse?

— Autrefois, oui; cinq ou six fois par mois, ici ou ailleurs. Et ce



Cygnes blancs au milieu d'un lac.

que j'ai tué de gibier à duvet est incalculable. Avec un peu plus de prévoyance, j'aurais pu monter mon ménage d'édredons, de coussins, de lits de plumes.

— Tu y as renoncé?

— A faire des lits de plumes et des édredons?

— Non, à chasser par ici.

— Pas absolument; mais je n'y vais plus qu'en société. On ne sait

pas ce qui peut arriver. Depuis que j'ai fait une mauvaise rencontre qui a failli me coûter cher....

— Raconte-moi ton aventure.

— Vers la fin de l'hiver dernier, je me donnai un congé d'une semaine. La cour faisait dévotement la première semaine de carême. La diplomatie dormait. Le port de Stockholm n'était point encore ouvert. La légation n'avait absolument rien à faire. Donc, pour se mettre bien en cour, mon ambassadeur allait aussi faire ses pratiques pieuses. La reine-mère, née Clary, de Marseille, se montrait assez indifférente aux cancans de la ville. Elle avait, dans un âge avancé, conservé les mœurs et les coutumes du Directoire. Elle se levait à trois heures de l'après-midi, déjeunait à six heures du soir, dînait à minuit, soupait à cinq heures du matin et se couchait à six. C'était une petite femme assez replète, d'une physionomie très douce et fort intelligente, d'une bonté extrême. Elle avait dû être fort jolie et fort gaie. On ne la voyait à la chapelle catholique qu'une ou deux fois par an. Bien qu'elle fût restée catholique, les Suédois lui étaient reconnaissants de ne s'être jamais occupée de politique. Les états, en assemblée générale, avaient autorisé le gouvernement à bâtir une chapelle pour elle, au milieu de la ville.

Mais je me suis éloigné de mon histoire; j'y reviens.

Mon chef, n'ayant rien à écrire à son gouvernement, m'autorisa à prendre un congé de quelques jours, et je vins ici avec le citoyen Saturnin, un bien brave garçon qui a des qualités très solides et un seul défaut.

— Un seul, rien qu'un seul? Lequel?

— D'absorber chaque dimanche, après avoir entendu l'homélie de son pasteur, une bouteille de schnapp..., et il passe ici pour un modèle de tempérance....

— Et ses qualités?

— Précieuses. Il ne coûte pas cher à nourrir. Du lundi au samedi je lui donne chaque jour un ou deux harengs salés (jamais trois), quatre pommes de terre et deux tartines de pain noir, — tu sais, celui du grenier! — la ration réglementaire du soldat et de tous les domestiques.

— Cela lui suffit?

— Il se trouve heureux comme un roi; et tu vois, il est aussi dodu qu'une patte de cigogne.

— J'admire ton euphémisme.

— Je disais donc que, pendant que le chef de la mission faisait ses dévotions, je vins m'installer ici pour deux semaines.

En venant ici, je n'avais pas de parti pris; je devais chasser tout ce qui me tomberait sous la main. Pour varier mes plaisirs et passer mon temps à quelque chose en cas d'insuccès, j'emportai mes patins et mes raquets, des patins modèles comme on n'en fait qu'en Suède. Le patinage est un exercice très sain. Le propriétaire de céans y était déjà installé depuis quelques jours pour surveiller la construction d'une nouvelle glacière. La glacière est ici d'une nécessité absolue, pour conserver en été, alors que les jours durent vingt-trois heures et demie, toutes les provisions de bouche; ce genre de construction est peu coûteux ici, et la glace ne coûte que la peine de la couper, de la charrier et de l'entasser par blocs joints avec de la neige, de façon à laisser le moins d'air possible dans les jointures.

Je partis de Stockholm dans un traîneau attelé de deux vigoureux poneys norvégiens, très trapus, excellents coureurs et conduits par un cocher habile. Le choix d'un cocher de traîneau n'est pas une chose aussi indifférente que cela paraît être. S'il est inexpérimenté, le traîneau glisse deçà et delà dix fois dans une course d'un kilomètre, verse, et vous envoie rouler dans la neige. Ces chutes répétées souvent finissent par vous courbaturer, vous briser, et aident à la bise et au froid à vous geler la figure.

La neige dure, épaisse, permettait à mon attelage d'aller un train d'enfer sans soubresauts violents. Le chemin se déroulait en zigzag. Cette course vertigineuse m'enivrait ; les bouleaux bordant la route, aux troncs blancs marbrés de brisures, brunâtres, les sombres sapins à l'écorce rugueuse saturée de résine, courbant leurs branches sous le poids de la neige et du givre brillant comme des rivières de rubis et d'améthystes, semblaient danser autour du traîneau. Les corbeaux, les pies, les moineaux et d'autres volatiles voltigeaient autour de mon attelage, à la recherche du fumier laissé par les chevaux, la seule picorée, en ces temps de froidure, qu'ils puissent espérer pour se nourrir. Les pauvres volatiles affamés criaient, croassaient en voletant. D'innombrables autres légions de corneilles et de corbeaux ramassés, pelotonnés, ébouriffés, tout ratatinés dans leurs plumes, posés comme des points de festons sur les branches infléchies des sapins, frangeaient le chemin de deux lignes noirâtres et jaspées, étranges et sinistres. Ici les corbeaux vivent par millions. On les tolère, on les respecte, parce que les habitants croient que l'âme d'un corbeau passe dans le corps de celui qui l'a tué et se

venge ainsi de son meurtrier. Je dois ajouter que le corbeau polaire ne subit pas absolument l'influence du climat comme le renard, le lièvre, etc., qui deviennent blancs en hiver; tout son plumage est gris de cendre, excepté le dessus des ailes qui reste noir.

Aux trois quarts de la route, me sentant engourdi par la rudesse de la bise, malgré les épaisses fourrures dont je m'étais enveloppé, je pensais qu'une course sur la glace me ranimerait et m'ouvrirait l'appétit. Le lac que je côtoyais en ce moment, gelé à porter toute l'artillerie de la campagne de Moscou, présentait une surface magnifique et sans aspérités. Une dizaine de jours auparavant, un vent d'ouest assez doux avait fait fondre la neige et ajouté sur la glace une couche d'eau qu'un vent du nord glaçait presque aussitôt comme un miroir, lisse, polie, claire. En suivant les contours du lac, j'abrégeais ma course de plus d'un kilomètre. Environ sept kilomètres me séparaient de Galaad. Le soleil s'abaissait dans l'horizon, si l'on peut appeler soleil un point lumineux qui vous éclaire comme à travers un rideau de vapeurs. Ses rayons commençaient à disparaître derrière les cimes mobiles et festonnées de blanc des forêts de sapins qui m'enveloppaient. Une bande de lumière douce et argentée annonçait que la lune, messagère céleste, allait se lever derrière moi et éclairer ces solitudes sauvages et mystérieuses, après les derniers rayons du firmament. J'ordonnai à mon cocher de se rendre à Galaad, et, s'il y arrivait avant moi, de prévenir mon hôte que je suivais de près mon équipage en patinant.

— Alors, monsieur va faire la route à pied; cela n'est pas prudent.

— Pourquoi? Il n'y a pas de voleurs de grand chemin en Suède.

— Non, monsieur; mais il y a pire que cela; et si j'ai un conseil à vous donner, c'est de remonter en traîneau.

— Qu'ai-je donc à craindre?

— L'hiver a été d'une rudesse extrême; la neige est épaisse, les loups sont affamés et descendent le long des grandes routes et des villages; c'est une vilaine rencontre, et vous n'avez pas d'armes.

— Non, mais j'ai mes patins.

— Voyez-vous, monsieur, c'est que les loups qui ont faim mangent tout aussi bien un homme avec des patins; et quand ils courent après une proie, ils n'ont pas les côtes en long.

— Si ce n'est que cela, tu peux continuer ta route, je saurai bien me tirer d'affaire.

— Je le souhaite, monsieur; mais prenez garde à vous; prenez le milieu du lac et n'approchez pas des berges.

Mon cocher partit, et j'entendis le son des grelots s'éteindre peu à peu dans l'espace. Je m'assis sur un tronc de sapin posé sur ses racines décharnées et velues. J'ajustai mes patins et je me lançai sur la surface glacée du lac; un grésil d'une finesse extrême voltigeait autour de moi. J'avais pour une heure au plus de course, en allant modérément et selon les caprices de mon imagination.

Me voilà parti, glissant sur mes lames du plus fin acier suédois, le plus pur et le plus célèbre du monde, en chantant je ne sais plus quel air d'opéra comique, auquel se mêlaient de temps en temps ces mélodieux craquements de la glace, assez semblables aux vibrations d'une harpe éolienne. Ma voix roulant d'espace en espace, à travers ces solitudes, attira l'attention des fauves du voisinage. Tout à coup

un cri rauque, suivi d'un hurlement lugubre, rendu plus sinistre encore par les échos, me fait frissonner de la tête aux pieds. A cette heure, au milieu de ce désert, ç'a avait l'air de la trompette lugubre des enfers appelant les damnés. Je ne fus pas longtemps à deviner à quel genre de musicien j'avais affaire et quel genre de dangers me menaçait. Des loups m'avaient senti et commençaient le plus abominable concert que l'on pût imaginer. Je m'élançai vigoureusement. Une hirondelle n'eût pas fendu l'air avec une plus grande rapidité. En tournant la tête pour voir d'où venaient les hurlements, j'aperçus à mes trousses deux loups noirs tout couverts de poussière de neige, sortant des halliers touffus de la berge opposée à celle que je devais longer pour gagner Galaad.

Je ne perdis pas mon temps à les regarder, crois-le bien. Mes patins mordaient la glace et laissaient derrière moi de longues lignes sinueuses. Mes jambes se couvraient de givre. La musique de ces deux bêtes m'indiquait qu'elles me suivaient d'assez près. Je tirais des bordées avec une énergie désespérée. Chaque fois que j'obliquais à droite ou à gauche pour ralentir leur marche le long de la berge, je me rapprochais forcément d'eux; ils croyaient alors me tenir, bondissaient avec fureur, ouvraient une gueule écumante de rage. Mais d'un coup de talon j'opérais une conversion brutale et reprenais ma course comme une flèche dans une autre direction. Les monstres cherchaient à obliquer aussi rapidement que la proie qui les fuyait; ils glissaient, tombaient, roulaient comme des boules vivantes et se relevaient avec effort. Alors ils me regardaient avec des yeux phosphorescents. Leurs langues pendaient de leur gueule, leurs crocs

jaunâtres brillaient. De leurs naseaux sortaient des fusées de vapeurs chaudes qui se fondaient et se dissipaient aussitôt à l'air glacial en imperceptibles cristaux de givre. J'entendais leurs ongles rayer la glace comme un diamant coupant du verre, et leur respiration saccadée, haletante, activée par une course désordonnée sur une surface où ils ne tenaient pas pied, et peut-être aussi par la rage de me voir à quelques pas d'eux, de sentir de la viande et de ne pouvoir en happer un morceau.

Cette course vertigineuse m'enivrait. Jamais mon sang n'avait battu si fort et si vite dans mes veines. Les bouleaux aux troncs blancs marbrés de brisures brunâtres, le sombre sapin à l'écorce rugueuse saturée de résine, courbant leurs branches sous le poids de la neige et du givre transparent, brillant de feux comme des rivières de diamants, semblaient danser autour de moi une saltarelle gigantesque. Bon patineur cependant, malgré la force musculaire que ma volonté stimulée par le danger envoyait à mes jarrets, je sentais mes forces faiblir. Les pensées les plus sinistres se croisaient dans mon cerveau avec la rapidité de la foudre sillonnant l'horizon. Je me voyais atteint, renversé, déchiré, écartelé, étripé, dévoré, rongé et sucé jusqu'aux moelles, là sur la glace, au milieu de ces solitudes, par les plus viles bêtes de la création. Ma vie ne tenait qu'à un fil : un gravier, une branchette, un brin de jonc soudés à la glace et sur lesquels mes patins pouvaient heurter. J'étais harassé, en nage; ce genre d'exercice, qui n'eût été en toute autre circonstance qu'un plaisir, un délassement, et que j'aurais pu soutenir pendant vingt kilomètres sans arrêt, me brisait les membres. La sueur me ruisselait

de partout ; sur la figure elle se figeait en glaçons, qui s'amoncelaient le long de ma barbe, me tenaillaient la peau et déterminaient des douleurs lancinantes insupportables, aussi vives que si l'on m'eût arraché, poil à poil, cet appendice masculin, le plus bel ornement de l'homme, dit-on. Je pestais contre le soleil qui baissait si rapidement, comme il arrive dans ces régions polaires, où la nuit succède tout à coup au jour, pour ainsi dire sans transition.

Epuisé, à bout de forces, j'allais succomber. Pas une habitation ne se montrait, pas un voyageur ne faisait entendre les grelots sonores de son équipage. Tout était muet; rien que le silence du sépulcre, rien que moi et les deux avaloirs béants qui me poursuivaient avec autant d'acharnement et d'énergie que j'en dépensais moi-même à les fuir, à leur échapper. Quand le lac se resserrait, les loups galopaient en suivant les contours de la berge où la neige était plus épaisse, et que les roseaux, les herbes aquatiques rendaient rugueuse, d'un accès assurément plus facile à la course de ces deux monstres qui gagnaient du terrain, me devançaient de beaucoup sans jamais me quitter des yeux. Un faux pas, la moindre hésitation, la moindre chute, et c'en était fait de moi. En deux bonds ils me tombaient sur les épaules et m'étranglaient. S'ils avaient pu se maintenir sur la glace, j'étais un homme mort.

Serré de près, j'appelais par un suprême effort de volonté tout ce qui me restait de forces et d'énergie; et, bien que mes jambes n'eussent pas à ce moment plus de souplesse que celles d'un cheval fourbu, je m'élançai vigoureusement en ligne droite du côté opposé à la berge où ils cheminaient; le lac s'élargissait et me laissait un

vaste champ de course où je pouvais leur échapper. Je forçais mes ennemis à prendre aussi un élan désespéré, à s'éloigner du bois et à prendre la glace où, quelques efforts qu'ils fissent, ils tenaient pied à grand'peine; et au risque de me briser les reins et la tête, je fis une volte-face brutale.

Lancés eux-mêmes de toutes leurs forces, décuplées par la faim et l'espoir de la satisfaire à mes dépens, les deux carnassiers ne purent s'arrêter; ils passèrent près de moi comme deux flèches en glissant sur leurs pattes raidies, acculées, cherchant à se retenir, mais filant toujours, leurs griffes ne leur étant d'aucune utilité. La comédie eût été désopilante en toute autre circonstance; mais elle touchait de si près au drame, que je n'eus pas l'idée d'en rire. Ahuris de cette glissade, ils s'assirent un instant sur l'arrière-train et me regardèrent bêtement, la gueule grande ouverte, la langue pendante. Un nuage de vapeurs sortait de leurs poumons avec la même violence que la fumée d'une machine à vapeur en marche à toute vitesse. Ils reprirent presque aussitôt leur course, plus mollement, mais en hurlant plus fort. Le hurlement du loup dans ces immenses forêts du Nord a quelque chose de particulièrement sinistre; c'est une voix désagréable à entendre. Je fis un long détour pour revenir sur mes pas par longues bordées comme un navire sous voile avec vent debout. Enfin, après plus d'une demi-heure de cette rude gymnastique, j'aperçus au loin, à travers une éclaircie de feuillage, le chalet de Galaad. Quelques minutes après, j'atteignais le débarcadère où l'on amarre les bateaux pendant l'été. Le gardien de la maison, prévenu de mon arrivée par mon cocher, m'attendait au

pied de la berge. Dans ces contrées, je crois l'avoir déjà dit, quand les lacs sont gelés, l'air est merveilleusement sonore. Tous les sons, la parole même, ont une portée fabuleuse, se reproduisent nettement en cascadant de tons à travers les vallées, les collines et les vastes espaces.



Quand les bêtes furent à sa portée, il tira dessus.

Depuis près d'un quart d'heure, cet homme entendait le ramage sinistre de mes persécuteurs et ne savait dans quelle direction il devait porter son attention. Il faisait le guet, attendant que des indices plus certains arrivassent à ses oreilles pour courir au secours du voyageur en détresse. Il était là, son fusil sous le bras, lorsque je lui apparus, suivi de deux monstres. Il se faufila le long du rideau d'aunes et de jeunes sapins qui bordaient le rivage, laissa arriver les bêtes, et quand elles furent à sa portée, il tira dessus ; la première,

les flancs traversés par une balle, roula sur la glace, le nez devant, essaya de se relever et retomba lourdement ; le second coup cribla la peau de l'autre de six ou sept chevrotines. L'animal, ainsi fouetté dans sa course, culbuta à son tour ; mais il se releva assez vivement et s'en fut clopin-clopant, en hurlant, se perdre dans les halliers de la côte opposée, laissant sur la glace et sur la neige une traînée de sang. On le retrouva mort le lendemain à quelques centaines de pas au delà de la rive et la tête enfouie dans la neige.

Pendant que ce massacre s'accomplissait, je m'affaissais au pied du débarcadère. Saturnin accourut à mon aide, me prit à bras-le-corps, me transporta dans la chambre que j'occupais d'habitude, préparée et chauffée pour me recevoir.

Comme les ressorts détraqués d'une pendule, ma charpente musculaire se refusa tout à fait à fonctionner. Je ne pus plus remuer ni les bras ni les jambes, pas même faire jouer mes doigts. Je bégayais à faire croire que j'étais paralysé. On jeta dans la cheminée quatre brassées de branches de sapin dont les flammes pétillantes et vives me ranimèrent un peu. Saturnin fut obligé de me déshabiller de la tête aux pieds et de déboucler mes patins, puis me frotta vigoureusement les extrémités avec de l'eau-de-vie, m'enveloppa de couvertures de laine et me coucha entre deux lits de plumes. Si jamais tu te trouves en pareille détresse, tu apprécieras la chasse aux cygnes, dont le moelleux duvet rappela la circulation dans tous mes membres.

On me fit passer peu à peu dans l'estomac une demi-bouteille de punch suédois. Je dormis vingt-quatre heures sans remuer les pau-

pières. A notre retour à Stockholm, je t'offrirai une des deux peaux de ces bandits.

— Ton histoire m'a donné la chair de poule, le frisson ; pour me remettre les sens, je me ferais volontiers introduire dans le même endroit un verre du même punch.

Mon compagnon me présentait sa gourde, lorsque j'entendis tout à coup un roulement étrange à quelque distance de là.

— Ne te dérange pas. Absorbe à ton aise ce précieux liquide. Ce n'est qu'une gelinotte qui appelle son mâle. Laissons-la à ses amours. Dans le Midi, les cigales vous déchirent les oreilles de ce bruit que tu connais et qu'elles obtiennent en frottant leurs ailes avec leurs pattes. La gelinotte bat la caisse avec ses ailes, elle se livre à ce genre de musique pendant des heures entières jusqu'à ce que son mâle vienne la rejoindre. Souvent cet exercice commence avec le jour et finit avec le coucher du soleil. De même que le coq de bruyère, tant que dure la belle saison, la gelinotte ne se laisse distraire par rien ; les aboiements des chiens, les coups de fusil ne la font point fuir. Dans les temps de neige, on les prend avec un mâle empaillé. Rien n'est plus stupide que ce genre de gibier à plumes. Il juche de préférence dans les clairières, sur la lisière des bois, et toujours sur les arbres morts ou sur les branches dépouillées, sèches, enveloppées de mousse. Nos cygnes n'ont pas l'air de vouloir s'approcher, allons à la recherche des gelinottes....

— J'aimerais mieux me mettre sur le sentier de la maison. J'ai assez de chasse aujourd'hui. Je demande à me reposer et à me débarrasser de ton armure, elle m'a rompu. Demain nous verrons quel genre de gibier nous pourrons chasser.

Comme je finissais ces mots, la flotte de palmipèdes s'éparpillait par groupes serrés et nombreux. Leurs ailes à moitié soulevées et sous lesquelles la brise s'engouffrait leur servaient de voiles, se laissant glisser doucement de notre côté.

— Envoie tes charges de gros plomb dans le tas !

Un nuage de plumes et de duvets emporté par la brise vint s'abattre comme des flocons de neige jusque sur la berge. Une trentaine de volatiles restèrent sur le coup ; quelques-uns, blessés à mort, voulurent s'élever, battirent de l'aile et tombèrent dans le lac, la queue en avant. Le reste de la bande s'enfuit rapidement en jetant des clameurs assourdissantes. Kanut poussa son canot tout d'une pièce et alla ramasser le gibier qui flottait. Quelques cygnes qui n'étaient que blessés se défendirent du bec et des ailes, comme les plus viles bêtes féroces. Ils moururent bravement d'un coup de crochet qui leur cassa le cou. Leur trépas, contre les assertions des savants, lesquels n'ont fait que répéter les traditions de la mythologie et de l'histoire fabuleuse, n'eut rien d'harmonieux. Ces volatiles n'exhalèrent pas leur dernier soupir en musique comme aux temps héroïques. Leurs cris ressemblaient à s'y méprendre au grincement d'une vieille girouette rouillée. Ils raidirent leurs pattes, allongèrent leurs ailes, ouvrirent leur bec, fermèrent les yeux et expirèrent comme les plus viles oies de basse-cour.

Kanut (en Suède, quinze pour cent de la plus laide moitié du genre humain portent ce nom) étendit ses rames et poussa son bateau vers les victimes, dont la plupart se débattaient encore faiblement. Nous le suivîmes un instant des yeux. Quand il eut contourné la

pointe d'un îlot, se croyant caché par un bouquet de jeunes sapins, nous le vîmes qui s'administrait à même notre gourde plusieurs vastes gorgées ; une consolation alcoolique pour se donner du nerf dans les bras, et du courage au cœur pour relever tant de cadavres. Le soir, on fit le choix de deux des plus superbes bêtes pour les mettre à la broche. Leur chair m'offrit encore une déception, elle était huileuse et âcre ; et on verra plus loin ce qui advint de ce genre de rôti tout nouveau pour moi et qu'avec intention, sans nul doute, mon compagnon avait oublié de dépouiller entièrement.

— Nous avons le temps de recharger nos fusils, fit Berty. Il vente au large. Les cygnes aiment les eaux tranquilles, ils ne tarderont pas à revenir.

— Il faut, lui dis-je, avoir une passion féroce pour se livrer à ce genre de chasse. Ce n'est pas un plaisir de chrétien, c'est un travail de charcutier que ta chasse au gibier d'eau avec ce déguisement de bête sur le dos ; le bateau est chargé de cadavres. Il n'y a vraiment ni gloire ni adresse à chasser de cette façon. Ce genre de costume n'a pu être inventé que par des Lapons ou des braconniers faisant le commerce de duvet.

— Attends, cher ami, nous allons varier nos plaisirs. Allons nous poster de l'autre côté, et, en cheminant à travers les broussailles, nous ferons lever quelques perdrix panachées dont l'excellence de la chair, due aux graines de genévriers et de myrtiles dont elles se nourrissent, te ramènera à d'autres appréciations.

En effet, quelques couples de ce gibier de roi foudroyés au passage furent passés en chapelet autour de notre ceinture.

Arrivés au poste qu'il m'indiquait :

— Postons-nous là, fit-il.

Il appelait se poster, se courber comme je l'ai dit plus haut, de façon à se donner l'apparence et les allures d'une génisse au pâturage et les jambes dans l'eau, s'accôter à un tronc d'arbre, le plus incliné au-dessus de l'onde, puis attendre là avec la patience d'une tortue.

— Bigre ! j'ai froid aux jambes, exclamai-je au bout de quelques minutes.

— Fumons un cigare, ça te réchauffera, la fumée fera croire à la présence de vrais veaux.

Un quart d'heure après, une flotte de canards s'approchait en coin-coinant. Leurs longs cous irisés s'allongeaient. Bien que le canard suédois soit aussi huileux qu'un foie de morue et un gibier détestable, nauséabond, je me sentis pris tout à coup d'un accès d'orgueil. Si la flotte entière s'avançait en masse, quel beau coup de fusil ! quel carnage, quel ravage dans les rangs ! quel splendide chapelet à rapporter au logis et à raconter aux amis à mon retour en France ! J'en étais là de mon soliloque lorsque tout à coup je sentis quelque chose se poser sur mon dos et s'y agrafer pour se tenir en équilibre. Je restai immobile et j'écoutai. Qu'est cela ? Serait-ce un canard qui viendrait reconnaître à quel genre de bêtes j'appartiens ? Deux ou trois coups frappés énergiquement sur mes épaules, comme le bec d'une grue sur la peau d'un tambour Que diable est cela ? demandai-je à voix basse à mon camarade, posté à trois pas de moi et qui passait son temps à suivre des yeux les évolutions des poissons entre ses jambes pendantes et immobiles dans l'eau comme deux troncs de racines.

— Ventre de biche ! ne bouge pas, c'est un héron qui t'a pris pour une vraie génisse vivante et qui vient t'éplucher le poil ; reste immobile.... Je vais lui passer mon fusil dans le ventre....

— Tu vas faire fuir la flotte.

— Au diable les canards ! Le héron n'est pas commun en ce pays. Je vais me faire une provision de plumes pour écrire mes dépêches diplomatiques.



Héron.

Une seconde après, le héron tombait sous mes mains.

— En voilà un qui était familier, m'écriai-je en ramassant ce superbe échassier.

— C'est en partie pour cela qu'il fait bon chasser de compagnie. La société d'un héron est moins dangereuse que celle d'un loup. Saturnin, il y a deux mois, en a fait l'expérience. Il s'en fut un matin

dans mon veau à l'affût des cygnes. Son attention tout entière portée sur les roselières, il est brutalement surpris par un loup qui s'acharnait à sa peau, croyant avoir affaire à une bête à corne, et le fait culbuter. Saturnin parvient à se relever. La bête le regarde en face, et, ahurie de voir un homme déguisé de la sorte, elle s'enfuit en grognant de son étourderie, les oreilles basses et la queue dans les jambes. De son côté, Saturnin resta si hébété d'une pareille attaque, qu'il n'eut même pas la pensée de lui envoyer une charge de plomb ; il m'avoua au retour que le plus bête des deux ne fut pas la bête.

— Ta Scandinavie est pas mal peuplée de bêtes fauves ; il ne doit pas faire bon, en effet, chasser seul dans ces forêts.

— Surtout vers la fin de l'hiver, quand la neige couvre le sol ; mais on finit par s'habituer à ces sortes de rencontres.

— Je n'ai pas l'intention de me faire empailleur de palmipèdes ; et vraiment ce genre de chasse ne m'amuse pas énormément.

— Dès que ça ne t'amuse pas, rentrons. Aussi bien c'est assez pour aujourd'hui, nous avons du cygne à manger.

Ces paroles furent dites d'un air narquois, auquel je ne fis aucune attention, mais que je m'expliquai plus tard, le soir même. Que Dieu garde mes lecteurs de manger du cygne sauvage dans les Etats scandinaves et en Laponie ! ! !

Nous reprîmes le chemin de Galaad à travers un sol accidenté, tourmenté, semé de roches brisées, écornées, rugueuses ou polies, ou amoncelées les unes sur les autres au hasard, comme si elles fussent tombées du ciel.

Ces amas de cailloux, noirâtres ou rougeâtres ici, gris ou jaspés

plus loin, de tous les calibres, dans un pêle-mêle inénarrable, donnent l'idée d'un chantier de maçon où le maître de l'univers a fait tailler des montagnes de granit pour bâtir des mondes. Ce chaos ne se rencontre nulle part que sous la zone polaire, et s'accentue encore davantage en Suède, en Finlande, en Russie et en Sibérie. A chaque instant il fallait escalader ou contourner ces débris vieux comme le monde, ou grimper à des mamelons coniques assez élevés, couverts de végétaux rabougris, accrochant leurs racines dans les fissures des rochers, retenant quelques atomes de terre végétale. Du haut de ces mamelons, élevés d'une centaine de mètres au moins, la vue plongeait sur tous les alentours, dans un rayon assez étendu, sur des vallées assez rétrécies, sur des métairies et quelques villages, sur des nappes d'eau où des milliers de flottes d'oiseaux aquatiques flottaient ou pêchaient.

Mon compagnon me montrait dans les horizons lointains quelques châteaux de nobles, bâtis sur des îlots du Mélar, quelques bouts de clochers aux flèches pointues, se détachant comme des mâts de cocagne dans les lignes onduleuses des cimes des forêts.

— Là-bas, ajouta-t-il en étendant les bras vers le nord-ouest, tu vois le dôme d'Upsal et les tumuli de Gamla-Upsal renfermant, disent les savants suédois, les restes de la famille d'Odin. De ce côté, tu dois voir, émergeant des cimes de la forêt, les murailles blanches et les clochillons du château de Skokloster, le plus célèbre et le plus imposant de la Suède, au milieu d'une île peu étendue. Il est inhabité en ce moment, mais au retour nous nous y arrêterons pour visiter sa galerie d'armures ; puis les sombres tours du vieux château de

Kouksolm, où Eric XIV, retenu prisonnier pendant vingt ans, usa les briques de l'embrasure d'une petite fenêtre bardée de fer de son cachot en y posant ses coudes pour regarder le lac Mélar, par lequel il espérait que ses partisans viendraient le délivrer, et qu'il attendit vainement. Ce cachot n'a pas plus de quatre mètres carrés. Quelle agonie a dû être celle de ce malheureux, qui vécut tant d'années dans ce réduit à passer son temps à espérer ! Une des tours est meublée assez proprement et sert de rendez-vous de chasse. La cour vient quelquefois, dans les beaux jours, y passer une journée et y prendre le thé.

L'aspect du pays est charmant toujours. Cette nature des pôles a des charmes infinis et est vraiment séduisante ; c'est une Suisse en miniature, en raccourci, qui émeut l'âme et saisit le cœur. Je comprends l'attachement et l'amour des Suédois pour leur pays. Que de sujets d'études partout ici, depuis les pierres runiques — et il y en a de tous côtés — jusqu'à la langue perdue des Eddas et des Sagas, depuis les tumuli où les cendres des héros de la mythologie scandinave sont cachées depuis des siècles de siècles, jusqu'aux cygnes, dont tu me diras des nouvelles ce soir. La Suède a été, cela est incontestable, la première terre habitée par les hommes.

— Tu déplaces le paradis terrestre !

— Ah ! si tu crois au paradis terrestre, il est évident que tu ne seras pas de mon opinion. Si tu admets avec les savants que la terre a été primordialement un corps igné, une boule de feu, ce corps igné a dû évidemment commencer à se refroidir par les pôles, dont les végétaux, les animaux et les hommes ont dû naître et vivre ici, et

dans les régions qui s'étendent sous la même latitude, jusqu'au fond de la Sibérie, de l'Oural, de l'Altaï, du Thibet, du Kamtchatka. C'est donc de ces divers points de l'univers qu'ont dû commencer les migrations humaines. A mesure que la croûte terrestre se refroidissait, devenait habitable, ces migrations descendaient vers le centre. Il n'y a que ceux à qui la patrie était chère, et qui avaient au plus haut degré l'amour de la cabane paternelle, qui sont restés en ce pays et sont devenus, avec le temps, Suédois, Norvégiens, Danois, Finlandais, Lapons et Samoyèdes, Esquimaux.

— Tu aimes les paradoxes. Revenons, s'il te plaît, aux mœurs des oies, des canards, des cygnes et des phoques.

— Aurais-tu l'intention de recommencer ou de continuer la chasse aux cygnes ?

— Je voulais te demander pourquoi la chair du canard sauvage est si mauvaise, et à quelle époque ce gibier émigre de ce pays.

— Procédons par ordre. La chair du canard est mauvaise, parce qu'elle est très huileuse ; et elle est huileuse, parce que le canard se nourrit presque exclusivement de poisson. Le bon Dieu a pourvu à tous les besoins de ses créatures avec la plus admirable sagesse. Les corps gras paralysent, dans une certaine mesure, l'action du froid et sont plus légers que l'eau. Si la chair et le plumage des palmipèdes n'étaient point aussi huileux, ces volatiles ne flotteraient pas si bien sur l'eau et ne supporteraient pas aussi facilement la rudesse du froid. Remarque encore qu'il y a une très grande similitude entre la peau du canard et celle des Lapons et des Esquimaux qui vivent sous la grande Ourse, et qui ont aussi la peau granuleuse et huileuse ; c'est

un état particulier aux populations presque exclusivement ichtyophages. Les Lapons et les Esquimaux ne pourraient supporter les froids atroces de leur pays, s'ils n'absorbaient pas de l'huile de poisson sous toutes les formes. Les corps gras, surtout ceux de poissons contenant de l'iode, du phosphate, sont un combustible puissant qui refait du feu dans l'organisme et entretient sans cesse une chaleur suffisante capable de résister au froid extérieur.

Le cygne, l'oie, le canard ne sont pas des oiseaux émigrants. Ces volatiles descendent du nord au sud à mesure que les gelées ferment les lacs et les rivières. Il leur faut des eaux libres. Quand le dégel se fait, et à mesure que les glaces disparaissent, ils remontent vers les régions polaires, infiniment plus poissonneuses que celles du midi.

Nous descendions péniblement le haut mamelon d'où nous avions aperçu Upsal, Kouksolm et Skokloster. Nous cheminions côte à côte. Tout à coup il me saisit le bras et me dit à voix basse :

— Baisse-toi, ne remue pas. Vois-tu dans le fond du ravin, à l'extrémité du mamelon, deux bêtes fauves, un élan femelle et son petit, tous deux broutant l'herbe et le lichen?

L'élan s'était arrêté brusquement et regardait autour de lui ; ses oreilles girouettaient d'un côté et de l'autre pour mieux saisir le moindre bruit; le cou tendu, les jambes droites, immobiles, il écoutait : ses narines, larges ouvertes, aspiraient l'air comme pour saisir l'effluve d'un ennemi. Nous étions heureusement sous le vent. Mais à la plus petite apparence du danger, il allait déguerpir.

— Prenons garde. Ces bêtes-là ont le flair d'une subtilité extraor-

dinaire; elles perçoivent les plus petits bruits à des distances inouïes. Rampons comme nous pourrons pour contourner le mamelon et nous mettre tout à fait sous le vent.

Nous descendîmes avec toutes les précautions commandées par les circonstances. Peu habitué à ce genre de glissade, mon pied mal assuré portait sur les angles des roches cachés sous la mousse; je me



Élan femelle et son petit.

donnais des tours de reins à me rompre la colonne vertébrale. Vingt fois je faillis me casser le cou. Nous arrivâmes, tantôt rampant, tantôt glissant, devant un jet de jeunes bouleaux et de sapins tortus et rabougris, poussés dans les fissures terreuses de la pierre. Le gibier au poil roux cheminait au-dessous de nous. Je contemplai avec une muette admiration les magnifiques ramures palmées du mâle, qui suivait à distance, et que nous n'avions pas aperçu tout

d'abord, ramures toutes ciselées, à leur base, de petites découpures vermicellées, usées et polies à leurs extrémités.

— Ferme à demi les yeux, me dit mon ami. Ces animaux-là saisissent parfaitement un ennemi par l'éclat miroitant de l'œil.... Diable! ne bougeons pas; la mère se frotte l'oreille avec le pied, et le nez sur les genoux; elle stimule ses sens pour mieux sentir si l'air n'est point souillé de l'odeur de l'homme.

A cet instant, la femelle poussa un mugissement long et tremblotant, à peu près semblable à celui du cerf.

— Elle appelle son petit, qui l'a distancée d'une centaine de pas.

Le faon accourut en sautant, la tête haute, et le nez au vent.

— Quel plomb as-tu dans tes flûtes?

— Une charge à loup.

— Ventre de biche, ce n'est pas suffisant. As-tu des balles?

— J'ai une vingtaine de chevrotines.

— Passe-m'en la moitié et fourre les autres dans tes canons.

— Si nous tirions sur le petit d'abord?

— Garde-toi bien de commettre cette maladresse; nous nous ferions écraser par le père et la mère, à moins de les tuer raide avec la faible charge de nos fusils. L'élan est d'une force prodigieuse; avec ses cornes à palettes fourchues hautes d'un mètre, il faucherait une compagnie d'infanterie comme un moissonneur fauche un sillon de seigle. Pour défendre sa progéniture, il se jette sur les chasseurs, les culbute, les roule, les pétrit sous ses genoux. Cette façon d'écraser un homme, ou tout autre ennemi, est commune à tous les ruminants et aux pachydermes, depuis l'âne jusqu'à l'éléphant.

Nous échangions ce dialogue à voix basse.

La femelle, bien que paraissant inquiète, avait cependant repris sa pâture ; sa langue noire et luisante passait de temps en temps sur ses lèvres frangées de salive et de bruyères broyées. Ses yeux obliquaient à droite et à gauche. Elle dressait sa tête et cheminait le long du ravin, étroit comme un sentier, appuyant ses pieds sur les rochers, escaladant ceux qui lui fermaient le passage. Son poil fauve luisant et ombré se détachait sur le fond vert des sapins et sur les troncs blancs d'argent des bouleaux. Le mâle, indifférent à sa femelle et à son petit, s'occupait d'emplir son estomac.

Nous étions à la fin de l'été, et le soleil éclairait jusqu'à dix heures du soir. Déjà loin dans l'horizon, sa lumière passait par-dessus la cime de la forêt. Bien que nous l'eussions derrière nous, aucun de ses rayons ne pouvait cependant nous trahir, en projetant notre ombre du côté du gibier à poil, à une demi-portée de fusil de notre poste.

— Fais feu sur la mère, me dit mon compagnon. Je me tiens en réserve pour le mâle, qui viendra sur nous, sois-en sûr. Ne nous occupons pas du petit pour le moment, nous le retrouverons.

Mon fusil appuyé sur le croisement de plusieurs branches, je fis feu, et l'animal tomba sur le flanc, comme foudroyé. Il fit mouvoir ses pattes en tous sens, essaya de se relever. Le faon effrayé prit la fuite.

A cette décharge qui éclata comme un coup de tonnerre, le mâle fit un bond prodigieux, retomba sur des roches mobiles, avec lesquelles il alla rouler à plusieurs pas plus loin. Se relevant prestement, il accourut vers sa femelle. Tout à coup, redressant fièrement la

tête, nous devinant au nuage de fumée qui s'élevait derrière la touffe de jeunes sapins où nous étions postés, il nous chargea à fond de train. En plaine, nous étions perdus ; mais au milieu de ces clairières, le moindre bouquet de bois nous servait de rempart. De sa puissante ramure il fauchait les branchages en hennissant avec fureur. Mon compagnon tira à son tour en plein poitrail. La distance qui le séparait de la bête était trop courte, six ou huit pas au plus, pour que les chevrotines ne fissent pas à peu près balle. L'élan eut la base du cou enlevée, le sang sortit à flots. Frappé mortellement, il se balança comme un baliveau sous la brise, écarta prodigieusement les pattes comme pour assurer sa base ; l'animal eut comme le vertige, sa tête s'affaissa, il tomba comme une masse.

La mère agonisait ; nous voyant passer à quelques pas d'elle, elle souleva sa tête avec toute l'énergie sauvage qui lui restait et essaya de nous éventrer.

— Laissons-la mourir. Attendons le petit, il va revenir.

En effet, il accourut en bramant d'une façon plaintive. Je lui envoyai une charge de gros plomb mélangé de chevrotines, qui lui dessina des arabesques dans les épaules. Il roula à quelques pas de la mère en bramant.

— Trois bêtes en moins d'une heure, c'est joli, fit mon compagnon. Nous les ferons porter à Stockholm, où les bouchers vont s'entre-tuer pour s'en rendre acheteurs. Toute la ville en voudra manger. Il n'y en aura pas assez pour tout le monde. Saturnin est capable de les vendre 10 fr. la livre. Nous ferons des réserves pour décarêmer nos amis.

— Est-ce que tu crois que cette viande attendra six mois ?

— Mais, mon cher ami, dans ce pays tous les jours de l'année sont des jours de carême.

— Voilà que tu vas recommencer tes boutades.

— Mes boutades ! As-tu oublié qu'ici on nourrit les soldats et les gens de service exclusivement de harengs flanqués de deux pommes de terre ; que la moitié des Scandinaves n'ont pas tout le long de l'année d'autre nourriture ? Quelle aubaine ! Nous allons tous les deux passer à la postérité.

— Si tu continues ton persifflage, je renonce à chasser.

— Tu appelles persifflage un phénomène historique dont on parlera dans mille ans !... Attends. Je vais dire que c'est toi, toi seul, qui as massacré les trois bêtes. A ta rentrée en ville, les pompiers viendront, musique en tête, au-devant de toi ; on te portera en triomphe sur une civière ornée de feuillages, on te couronnera de feuilles de chêne, à défaut de laurier sauce : il n'en pousse pas ici. Le roi va te décorer de l'Etoile polaire, et, en t'en retournant en France, le roi de Danemark te fera arrêter par sa gendarmerie, comme un criminel, pour te passer autour du cou le cordon de l'Eléphant, et ton nom, ton signalement figureront sur les parchemins de toutes les académies scandinaves.... Ah ! tu crois que je plaisante !

— L'élan, quoi que tu en dises, doit être assez commun dans ces forêts immenses où ils peuvent circuler en liberté.

— Erreur, mon cher tueur d'élan. Le sol est trop coupé d'eau, de canaux naturels, de rochers ; ce n'est pas pour rien qu'on le nomme le pays des mille lacs. Cet animal aime les vastes espaces, les herbages de bruyères. En Suède, il se trouve en été un peu

emprisonné. Autrefois, il y était assez commun. L'hiver, il traverse le golfe de Bothnie et passe en Russie par la Finlande. Il est bien moins rare que les aurochs dans les forêts de la Lithuanie et que le gouvernement russe a taboués : peine de mort pour quiconque aurait le malheur d'en tuer un ; c'est donc une superbe aubaine pour nous. Cet heureux événement va être porté à la connaissance de tout le pays. On en parlera comme d'un météore extraordinaire.

En général, les animaux à l'état sauvage fuient le voisinage de l'homme. Cependant la population de la Suède n'a pas augmenté, tant s'en faut. Les statistiques prouvent, au contraire, qu'elle a plutôt une tendance à diminuer. Il ne faut donc attribuer la disparition presque complète de ce joli animal qu'au déboisement des forêts, qui depuis soixante ans et plus se fait sur une prodigieuse échelle. Bientôt cet excellent gibier se retirera vers le pôle et deviendra légendaire. Les grands propriétaires en France et en Angleterre, si soigneux de leurs chasses, n'ont jamais, que je sache, essayé de ramener l'élan qui a vécu autrefois dans nos climats, où il s'acclimaterait facilement. Sa taille est celle d'un cheval breton. Sa course, assez rapide, peut, dit-on, se soutenir pendant toute une journée et franchir jusqu'à cinquante lieues du même trot. Cette vitesse est exagérée sans doute. Charles IX de Suède a vainement essayé d'apprivoiser un élan. Jusqu'à l'âge de deux ans l'animal est resté assez familier, il s'est même laissé atteler deux ou trois fois à un traîneau ; puis tout à coup il s'est montré réfractaire à toute espèce de joug, et il est mort de la nostalgie de l'espace.

Le cerf n'est point à comparer à l'élan ; celui-ci, avec ses palettes

d'une largeur de quatre ou cinq pouces, la finesse, l'élasticité de sa membrure, l'élégance de ses formes, l'excellence de sa chair, est infiniment supérieur à son congénère, qui est beaucoup plus petit.

Moins d'une heure après nous rentrions au chalet de Galaad, et Saturnin, aidé de plusieurs paysans, allait à la recherche du faon, dont on devait faire rôtir le filet pour le dîner. Dans la nuit, le père et la mère, traînés péniblement à travers les rocailles et les broussailles, étaient embarqués sur un bateau et apportés au pied du chalet, d'où, le lendemain, à la première heure, on leur faisait prendre le chemin de Stockholm; leur apparition y fit grand bruit, Un ours blanc pris sur le lac Mélar, en vue même du palais du roi, n'eût pas produit une plus grande émotion.

Le soir, un respectable morceau de filet d'élan rôtissait devant un brasier homérique, aux flammes vives, pétillantes, élancées, enveloppant la plus vaste, la plus fabuleuse des cheminées des temps odiniques. Le rôti saturait tout le chalet d'un arome appétissant, en parfumait l'air extérieur dans une zone assez étendue.

— Tu étais en peine du dîner hier. En voilà un splendide aujourd'hui. Voici le menu écrit de la main même du citoyen Saturnin, ajouta mon compagnon, en me présentant un morceau de papier couvert de caractères étranges qui avaient la prétention de se croire des lettres magistrales romaines :

1° Soupe aux pommes et poires tapées, pruneaux, raisins secs, figues, etc.

— Merci de ton potage. Je le connais, celui-là; je sais qu'en penser; car, sur la route d'Helsingborg à Stockholm, il a fait jouer à

mon estomac une triste musique. Si l'huile de ricin disparaissait de ce monde, ta soupe pourrait la remplacer.

— Nous pourrons en corriger les effets avec du hareng salé.... Je continue. Je disais donc : soupe aux pommes tapées et aux pruneaux, radis, concombres salés, champignons en saumure et au gratin, pâté aux oignons. En voilà un plat dont tu vas faire tes délices. Saumon, canard, cygne sauvage, filet d'élan. Pour dessert, beurre salé. Il n'y a pas d'autre gourmandise en Suède que le beurre. On le mange à la cuillère. Voilà un festin splendide.

— Je me défie de tes champignons....

— Ne crains rien. Le champignon n'est malfaisant que dans les pays civilisés. Ici et en Russie, ce genre de légume n'est pas malveillant à l'estomac. On en mange de trente espèces. On les connaît; des enfants de six ans ne se tromperaient pas. Ce sont eux qui sont chargés d'en faire la cueillette dans les bois. Ah! mon Parisien, du cygne! On n'en mange pas souvent à Paris. C'est un gibier de tête couronnée.... Saturnin te gâte; tu me diras ce que tu penses de ce rôti, fit mon ami en souriant sournoisement. Il n'est guère possible de faire mieux : sous la grande Ourse, c'est un festin de roi.

Nous nous mîmes à table. C'est si rare de manger du cygne, que je réservai à ce volatile la meilleure place dans mon estomac. Mon appétit gagna les dernières limites que la nature assigne à la capacité de l'abdomen le plus vorace. Comment repousser deux ailes et surtout le foie de ce palmipède, le morceau délicat? Cependant je ne conseille à personne de se passer cette fantaisie en temps de choléra. Saturnin apporta le café, du cummel de Dantzick, des cigares, et nous nous mîmes à causer.

Depuis la fin du dîner je me sentais un malaise indéfinissable, un frisson me parcourait tous les membres.

— Voilà, je pense, ajouta mon ami, en appuyant avec intention sur les mots, une journée bien remplie : des histoires de loups, un héron qui te gratte le poil et te prend pour une bête à cornes, un massacre de cygnes, trois élans tués, puis un dîner!... du cygne.... Tout cela doit te faire admirer la Scandinavie. Avoue qu'on n'y dîne pas trop mal! Quand tu rentreras à Paris, et que tu diras que tu as mangé du cygne, du vrai cygne, on enviera ton bonheur. Songe donc, poursuivit-il avec un sourire malicieux, du cygne! C'est rare dans cette Babel.

Le frisson augmentait d'intensité, une sueur froide et visqueuse me perlait le front. Je ne me rendais pas encore exactement compte de l'agitation que j'éprouvais dans la base du torse. Je tourmentais mon cigare, je le mâchonnais sans en tirer le plus petit atome de fumée.... Je répondais comme un ahuri à la conversation. Je compris pourquoi Vitellius et ses amis recouraient si souvent au syrmaïsme, en grand usage à Rome, pour prolonger les débauches de table et échapper à l'*horrida ventris diluvies*. Maheureusement j'y songeais trop tard.

— Oh! non, répondis-je d'une voix chevrotante et anxieuse, ton gibier d'eau est un horrible poison.

Je ne pus ajouter un mot de plus, ni lutter plus longtemps contre cette douleur poignante, infernale.... Je sortis précipitamment.... pour gagner la pièce où les rois vont à pied. Depuis ce jour-là, je ne peux plus voir un cygne, même empaillé, sans éprouver un malaise

désagréable. J'ai toujours soupçonné mon ami de m'avoir, par malice, joué le vilain tour de me faire manger le foie de cette stupide bête.

Après quelques jours de repos, occupés à pêcher à la ligne, je parlai de revenir en France par Christiania et de remonter la Norvège jusqu'au cap Nord.

— Bien fâché, cher ami, de faire usage de mon *veto* et de refuser de viser ton passeport. On ne vient pas en Suède, à l'extrémité de la terre habitable, pour n'y passer qu'une semaine. Je te tiens, je te garde. Tu ne quitteras pas la Scandinavie avant d'avoir visité les mines de fer de Dannemorah, les plus curieuses et les plus riches du globe, une grande et imposante merveille. C'est un voyage de deux jours, aller et retour. Les routes en Suède ne sont pas larges, mais elles sont assez praticables. La distance en bateau d'ici à Upsal est de sept à huit heures, toujours sur le lac, dont on traverse la partie la plus pittoresque; et de là aux mines le trajet est d'une demi-journée à travers un pays d'une singulière originalité. Tu verras Upsal, une jolie petite ville, proprette, la maîtresse des études de la Scandinavie, la plus savante de l'Europe, et sa fameuse bibliothèque, l'une des plus célèbres du monde, puis sa cathédrale, dont l'architecture, roman gothique, est due aux moines qui, à cette époque, étaient tout-puissants en ce pays. Elle n'est pas absolument jolie, la ville d'Upsal, mais elle est intéressante par sa haute antiquité et par le nombre assez considérable de savants qui l'habitent et de ceux à qui elle a donné naissance, entre autres Linnée, Berzélius, le savant chimiste, Mossander, son élève. Puis, à une lieue de là, sur la route

que nous suivrons pour aller aux mines, tu rencontreras un petit village de rien, c'est Gamla-Upsal, — la vieille Upsal — au pied des trois tumuli coniques dont je t'ai fait voir hier les sommets, masses gigantesques sous lesquelles, disent les Suédois, reposent depuis des siècles Odin et sa famille, le Jupiter de la mythologie scandinave. Si je voulais trancher du savant, je te dirais qu'il y a entre ces montagnes artificielles et les tumuli dont la Crimée et les bords du Kouban sont couverts, une analogie frappante, ce qui ferait croire plus fortement encore à une émigration des peuples hyperboréens à une époque contemporaine des mammouths. Et quand tu auras achevé cette tournée, au lieu de rentrer en Allemagne par la Baltique, je te ferai prendre par le canal de Gothie, auprès duquel le fameux canal de Suez, — en tant que canal, et s'il reste navigable, ce qui est contestable, — ferait une pauvre figure. Il est vrai qu'au point de vue commercial, il est loin d'avoir la même importance; mais comme travail et difficultés, c'est gigantesque.

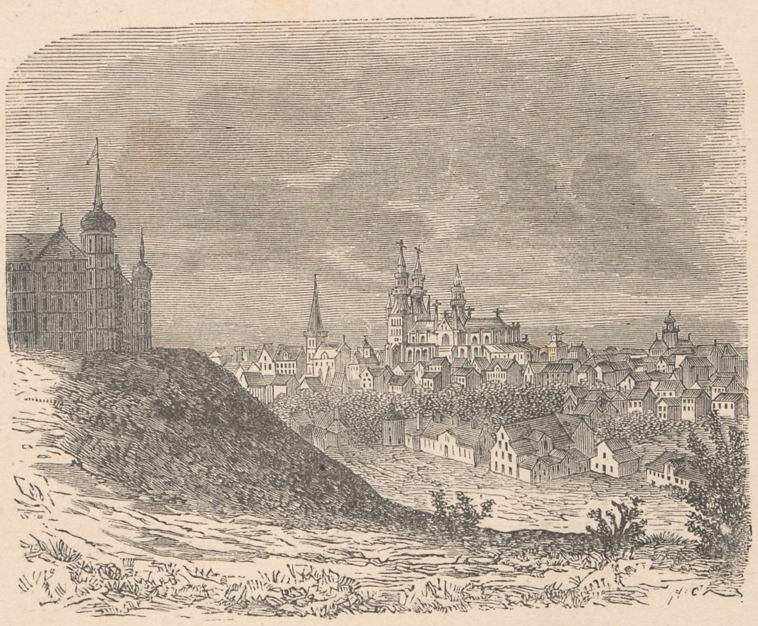
IV.

Dès qu'il fut question du voyage de Dannemorah, un jeune Suédois du voisinage, un compagnon de chasse de Berty, s'empressa avec une bonhomie charmante de se mettre à notre disposition pour nous servir de cicerone. C'était un homme très jeune encore, dans la plénitude de ses forces d'homme du Nord. Il portait fièrement une fort belle tête sur de larges et puissantes épaules. Une barbe fine, épaissie par un fin duvet d'un blond foncé, encadrait un ovale dont les lignes fines et distinguées rappelaient les beaux types arméniens. Mais il avait dans le regard quelque chose de mobile, de terne, de faïencé, qui donnait à l'ensemble de sa physionomie un caractère parfois étrange. J'attribuai cet imperceptible dérangement de la vue à une affection nerveuse ou daltonienne.

Deux ou trois jours après ce projet d'excursion à Dannemorah, le petit vapeur allant quotidiennement de Stockholm à Upsal passait au large de Galaad. Le capitaine, prévenu par un signal de terre, — convenu sur tout le parcours, une loque quelconque et de n'importe quelle couleur, hissée au haut d'un mât ou d'une perche — comprit qu'il y avait des passagers à prendre, fit stopper sa machine, s'approcha de la côte, et nous montâmes tous trois à bord de la *Stjerna* (étoile), qui nous débarqua dans l'après-midi sur le quai d'Upsal, ou plutôt sur la berge de la petite rivière sur laquelle est assise la savante cité du Nord, et qui n'est qu'un trait d'union d'un lac à un autre. Quelques heures après, une charrette basse, attelée de deux forts poneys, nous emporta vers Dannemorah.

Upsal, comme toutes les villes scandinaves, et tous les pays de ce monde où la pierre est impropre aux constructions un peu lourdes, est bâtie en majeure partie en bois. L'intérieur de la ville est coupé à angles droits, pavé en cailloux de toutes les formes. Le sol est plat. Et on ne s'explique pas comment la cathédrale, d'un fort beau gothique, et la riche et belle bibliothèque ont été construites l'une à un côté et l'autre sur le sommet d'une colline qui domine la ville. Cette cathédrale est assurément le monument le plus important de la Suède au point de vue architectural et religieux. L'art chrétien, partout où les moines avaient établi leurs demeures, a laissé des souvenirs impérissables. Et dans cette partie de l'Europe, comme dans le sud, on n'a plus rien produit d'aussi grandiose. Les moines ont été dans cette partie de l'Europe ce que les Maures ont été dans le sud de l'Espagne.

La bibliothèque d'Upsal, perchée, comme je viens de le dire, au haut d'une colline, est une grande et superbe construction recevant la lumière de tous les côtés. Elle renferme environ cent mille volumes et plusieurs milliers de manuscrits précieux, parmi lesquels est le fameux *Codex argenteus*, contenant les Evangiles traduits dans la langue des Goths par Ulphilas, évêque goth du IVe siècle, inventeur



Une vue d'Upsal.

des caractères gothiques. Cet ouvrage, précieux par son antiquité, est écrit sur vélin, en lettres d'or et d'argent. Le clergé suédois n'a qu'un seul archevêque, celui d'Upsal. La cathédrale renferme plusieurs tombeaux, entre autres celui de Gustave-Adolphe, tué en 1632, à Lutzen, pendant la guerre de Trente ans, et père de la reine Christine. On y voit aussi le tombeau de Linnée, le grand naturaliste à qui l'on doit un système de classification des plantes,

encore suivi de nos jours dans tous les pays où l'on s'occupe de cette science.

L'Université d'Upsal est une des premières de l'Europe. Elle est administrée par une légion de savants de premier ordre. Berzélius, l'un des plus grands chimistes contemporains, et Mossander, son élève, ont fait leurs études à Upsal.

En dehors du mouvement universitaire, la ville est assez triste. Il serait impossible à un étranger d'y vivre plus de quelques mois seulement dans la saison d'hiver, où tous les salons sont ouverts et reçoivent, ce qui atténue dans une certaine mesure la tristesse et la solitude dont on se sent enveloppé. Je dois ajouter que les habitants d'Upsal sont en général fort aimables et accueillent les étrangers avec beaucoup d'urbanité. Le voisinage de Dannemorah donne de temps en temps un peu d'animation à cette petite ville, pendant la saison d'été. Les touristes se donnent de garde de quitter la Suède sans avoir visité les plus fameuses mines de fer du monde.

A une demi-heure de chemin d'Upsal, nous laissons sur notre gauche les trois mamelons, isolés au milieu de la plaine, derrière lesquels quelques maisons et quelques petites fermes forment comme un chétif village d'une centaine d'habitants. C'est là tout ce qui reste de la cité des temps odiniques, si tant est que le Gamla-Upsal de la mythologie scandinave eût jamais son emplacement au pied de ces énormes buttes de terre, travail humain. Il serait plus sensé de croire que là furent élevées les tombes des rois et princes de cette époque, et que la ville qu'ils habitaient occupait l'emplacement de l'Upsal moderne, à cheval sur un cours d'eau étroit peu navigable,

et masquée au sud par de hautes collines au faîte desquelles sont la cathédrale, la bibliothèque et d'autres monuments universitaires.

La tradition, vingt ou trente fois séculaire, rapporte que le plus élevé, le plus massif de ces trois tumuli renfermait les ossements d'Odin. Le roi Bernadotte l'a fait fouiller; en pratiquant, vers la moitié de sa hauteur, une galerie souterraine, on est arrivé à une vaste voûte presque ronde formée par un amas de grosses pierres, posées l'une sur l'autre sans ciment. Dans cette espèce de cave, d'une douzaine de pieds de diamètre, et de hauteur d'homme, on n'a trouvé que la carcasse d'un cheval, quelques ossements épars, ne se rapportant pas à l'espèce humaine, quelques morceaux de ferraille enveloppés d'une épaisse couche de rouille, des silex, des poteries informes, en terre rouge.

Si c'est un roi qui s'est fait enterrer là, dans ce trou, il faut avouer que les princes de ce temps-là n'étaient pas luxueux et n'opprimaient guère leurs peuples pour se faire bâtir des palais. Ils ne devaient pas connaître ce genre de pressoir qu'on appelle l'impôt, au moyen duquel la plupart des potentats de ce monde font couler dans leurs caisses *les sueurs du peuple*.

La tradition ne dit absolument rien des premiers aborigènes. Le nom d'Odin seul a survécu. Les innombrables générations qui se sont succédé n'ont rien transmis de plus. De longues suites de siècles couvrent d'une nuit impénétrable ces temps fabuleux qui n'ont laissé que des pierres runiques, agrémentées de caractères que nul ne saurait lire. On rencontre partout en Suède de ces champs de

pierres bizarres, informes, grossières, couvertes de ce genre d'hiéroglyphes.

Le soir, vers minuit, nous dûmes nous arrêter à la dernière maison de poste avant d'arriver aux mines. Les écuries étaient vides. En Suède, les chevaux de poste ne restent pas à l'écurie. Quand ils ne sont pas occupés à l'agriculture, on les laisse paître à même les champs et les forêts du voisinage ; de telle sorte qu'à chaque relais, quand on ne s'est pas donné le luxe d'un courrier qui vous précède au moins de deux heures, si ce n'est même une demi-journée, et commandé le nombre de quadrupèdes dont on a besoin, on court le risque de ne pas faire cinq lieues par jour. Tous les chevaux de la ferme, sortis depuis le matin pour rentrer les récoltes des voisins, aux environs, n'étaient attendus que dans le courant de la nuit.

La maîtresse de la maison nous fit entrer dans la salle commune, une très grande pièce ne tirant de jour que par une fenêtre de quatre carreaux à nœuds de fonds de bouteille, A gauche et à droite de cette fenêtre, deux lits à baldaquin antique enveloppés de serge verte ; ces lits donnaient asile, d'un côté à une vieille femme toute ratatinée, presque momifiée par l'âge, de l'autre à deux petits enfants, nus comme à leur entrée dans le monde. La vieille, avec sa chevelure panachée, en désordre, ses yeux enfoncés dans le fond du crâne, son nez mince pointu, allongé en bec de flûte, ses lèvres amincies, son menton de galoche et sa bouche qui semblait vouloir rentrer dans la gorge, avait l'aspect de la plus hideuse sibylle. Le reste du mobilier était à l'avenant : un grand buffet, dont les portes grinçaient sur leurs gonds, un vieux bahut vermoulu, ébréché,

bancal et incrusté de morceaux de miroirs, une table de la même époque, des chaises disloquées à fond de paille, trois ou quatre escabeaux taillés dans un tronc de sapin. J'oublie un coucou de bois.

Pendant que la maîtresse s'empressait de jeter dans l'âtre trois brassées de branches de sapin, en nous disant qu'elle n'avait à mettre à notre disposition que du lait, du beurre salé, des harengs saumurés et du pain en galette, son mari partait pour aller rassembler ses chevaux, qu'il ne pouvait ramener que pour la pointe du jour.

En somme, le souper qu'elle nous proposait n'était pas luxueux ; mais, à tout prendre, il valait mieux se râper les dents sur ce pain, étendu de beurre, et avaler des harengs, que nous coucher sans souper. Elle nous apporta dans une grande casserole en cuivre, à queue large et ciselée, découpée à jour comme le couvercle d'une vieille bassinoire, un lait épais et onctueux. Je remarquai cet ustensile de cuisine à cause de sa forme étrange et de ses arabesques parfaitement creusées et fouillées, un petit chef-d'œuvre de ciselure.

Une demi-heure après ce trop rustique repas, nous nous retirâmes dans la chambre des voyageurs, vaste pièce à trois lits couverts de draps en toile grossière, mais parfaitement blancs. Je m'endormis d'un profond sommeil, rêvant aux trois élans, et me voyant, à ma rentrée à Stockholm, couronné de chêne, porté en triomphe sur une civière, recevant de la municipalité des compliments et le brevet de bourgeois ; puis loups, hérons, cygnes, canards, etc., etc.

Le matin, vers six heures, lorsque j'ouvris les yeux, j'étais seul

dans la pièce. Mes compagnons, levés depuis longtemps, flânaient et fumaient sur la route, dont un côté bordait une forêt de sapins de haute futaie. Je me levai. Une casserole en cuivre pleine d'eau claire, posée sur une petite table, placée là pour les besoins de la toilette des voyageurs, appela mon attention. Je pensais à m'en servir lorsque j'aperçus dans le fond un œil énorme qui suivait les oscillations de l'eau, et que je pris pour un œil de poisson.

Diable ! pensai-je, il faut croire que les eaux de ce pays sont grouillantes de ces animaux. A quel genre de poisson peut bien appartenir cet organe visuel ? Ce n'est pas au genre morue. La morue se pêche au banc de Terre-Neuve et aussi sur les côtes de la Norvège, et la Norvège est loin d'ici. Serait-ce un œil d'esturgeon ? Pas davantage. L'esturgeon a les yeux ronds et ne se rencontre jamais dans les fleuves suédois. Serait-ce celui d'un phoque ? La prunelle du phoque est noire comme du jais, et cet œil qui est là, au fond de cette casserole, est bleu azur ; et d'ailleurs je ne connais pas de poisson ayant des yeux bleus aussi grands et en forme d'amande. Si je le conservais dans l'esprit-de-vin pour en faire hommage aux savants du Jardin des Plantes, à mon retour à Paris ? J'ai là un flacon d'eau de Cologne, il y sera très bien. Que de mémoires ces messieurs vont écrire sur cet œil ! Autant au moins que sur ce forgeron qui se lavait les mains dans du fer en fusion.... sans se brûler ! ! ! Ce que c'est que d'être savant ! ! ! Leur en fait-on avaler quelquefois de ces couleuvres ! ! !

Je fouillais dans mon sac de nuit, à la recherche de mon flacon d'eau de Cologne, lorsque M. X., notre compagnon de chasse et de

voyage, rentra, courut à la casserole, plongea sa main au fond de l'eau, s'empara de l'œil qui me préoccupait tant depuis dix minutes, souffla dessus et le plaça dans la cavité veuve de son locataire. Le malheureux était borgne. Le soir, en se couchant, il avait mis tremper dans ce vase son œil de verre, oublié le matin en se levant.

L'étrangeté de son regard, observé la veille, s'expliquait.

Je ne fis aucune réflexion, ni aucune attention à son mouvement. Dans ces circonstances, le silence est ce qu'il y a de plus sage à mettre en pratique. Quelle que soit la sincérité des condoléances, ceux à qui on les adresse peuvent en être, sinon blessés, du moins chagrinés. Il est aussi prudent de ne pas parler œil à un borgne que corde dans la maison d'un pendu.

J'allai faire ma toilette *grosso modo* au puits, dans la cour. Bientôt l'hôtesse nous appela pour déjeuner. De fort jolies tasses en faïence à ramages multicolores, posées sur des assiettes assorties, meublaient une table en bois de bouleau ; des serviettes fort blanches enveloppaient chacune quatre œufs frais ; des galettes de farine d'orge et d'avoine, sortant toutes brûlantes du four, fumaient sur un grand plat au milieu de la table, à côté d'une boîte en bois de sapin rouge pleine de beurre salé.

Je m'assis entre mes deux compagnons. L'hôtesse déposa le lait bouillant, jaune de crème, dans une casserole en cuivre *à queue ciselée et découpée à jour*, exactement pareille à celle où M. X.... avait repêché son œil.

Je jetai de tous côtés des regards inquiets. J'allai visiter tous les

coins, tous les meubles de la salle et de notre chambre à coucher, pour m'assurer si je n'y rencontrerais pas un vase de même métal, de la même forme.

C'était bien le seul, l'unique de cette forme, de cette couleur, de cette ciselure, que je me rappelais avoir vu le soir dans notre chambre, et dont je m'étais servi en guise de vase de nuit. Je fis part de ma découverte et de mes réflexions à mon ami Léon Berty.

— Fais taire tes répugnances. Tu as faim, mange ; tu as soif, bois ; fais comme nous, ferme les portes de ta mémoire et de ton imagination. Crois-tu que nous sommes aveugles ? Cela ne nous empêche pas de déjeuner. Ah ! si tu es si délicat, tu es un mauvais touriste. Sache bien qu'il n'y a pas qu'en Suède que l'on voit de ces sortes de choses. En Russie, en Allemagne, chez les Tartares, où tu as vécu quelques années, tu as dû voir tantôt une soupière, tantôt des saladiers, une cruche, n'importe quel ustensile de cuisine, sous les lits, remplaçant le vase dont tu regrettes l'absence ; tu n'en es pas mort, ni moi non plus.

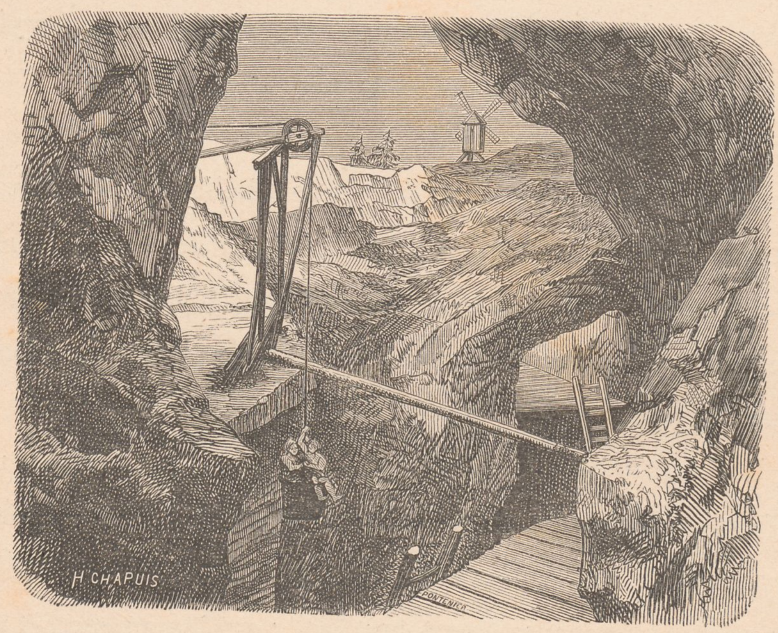
— J'ai vécu chez les Tartares et chez les Baskirs, les Kalmouks et les Cosaques, mais j'avoue que c'est la première fois qu'il m'arrive de voir l'usage que l'on fait ici de la batterie de cuisine.

Je fis comme mes compagnons, non sans me sentir la gorge se serrer comme un hydrophobe ; mais je me promis de prévenir les touristes qui s'aviseront de visiter l'Allemagne et la Scandinavie de bien remarquer les ustensiles que certains aubergistes, pauvres de vaisselle, mettront à leur disposition, et qui le plus souvent ont à la fois un emploi à la cuisine, à la salle à manger et.... dans les tables de nuit.

Après ce déjeuner, que je ne pris que du bout des lèvres, le maître de poste fit atteler la carriole à deux roues et à trois bancs et nous conduisit d'un trot allongé à Dannemorah, à une heure de chemin de sa ferme. La chaussée, macadamisée assez soigneusement et entretenue par corvée, mais étroite, se déroulait devant nous en zigzag à travers des champs, des prairies, des clairières, des landes couvertes de genévriers. Le pays est plat, bien que semé partout de blocs de granit de toutes grosseurs, tantôt isolés, tantôt amoncelés les uns sur les autres ou près les uns des autres, et projetant sous les rayons obliques du soleil levant d'immenses ombres.

Rien n'annonce l'approche des mines, si ce n'est l'absence de futaies, dont le bois a servi aux forges de l'établissement. Ce n'est qu'à trois ou quatre kilomètres en avant, que des deux côtés du chemin, et sur une étendue de sept à huit cents pas au delà, on remarque une constellation étrange d'innombrables tas de pierres noires concassées, tous surmontés d'un piquet de bois terminé au sommet par une planchette indiquant le métrage, le mois et l'année de l'extraction du minerai. Il y a là à gauche et à droite des millions de mètres cubes qui attendent, depuis un siècle peut-être, leur tour de passer au creuset. Les mineurs disent que l'acier s'affine au contact prolongé de l'air, et ils affirment que si la mine venait à s'épuiser aujourd'hui, ce qui est matériellement impossible avant des milliers et des milliers d'années, il y aurait de la pierre à fondre pendant soixante ans et plus, avec les moyens dont dispose actuellement l'établissement; sage précaution qui assurerait encore du pain à trois générations d'ouvriers. C'est la mine la plus riche, la plus vaste

du monde. La cassure du minerai présente l'aspect, le grain serré et reflétant de l'acier pur. Il en a la finesse et contient jusqu'à 88 0/0 de métal, dit-on. On peut apprécier la richesse du grain en examinant un de ces morceaux pris au hasard. Il est permis aux étrangers de choisir et d'emporter des échantillons, pourvu toutefois qu'on n'en charge pas une charrette, comme ont fait quelques Anglais il y a quelques années.



Mines de fer de Dannemorah, en Suède.

Bientôt nous aperçûmes les jeux de pompes, mues par l'eau pour épuiser les mines, puis les manivelles, tournées par des chevaux, pour descendre les hommes dans la mine et remonter le minerai, qui est aussitôt concassé, puis une foule de maisonnettes à moitié cachées dans les arbres. Cette exploitation est faite sans luxe. Rien d'inutile ;

tout est fait en vue du solide, de la sécurité, et non pour flatter l'œil.

Le Suédois est positif.

Une auberge a été construite par les propriétaires de l'usine pour le service des voyageurs. Les prix sont tarifés et très modérés. On y trouve de bons lits, d'excellent gibier, du bon poisson, du saumon, une cuisinière suédoise, bon cordon bleu, dont le talent en chatteries est inappréciable ; du tabac, du thé, du café, du hareng fumé et saumuré, des vins d'Espagne et de Portugal de premier choix, pas chers et pas frelatés ; vingt variétés de champignons, du coq de bruyère, de la viande de boucherie, et tous les jours, pour dessert, des pâtisseries très appétissantes.

A côté est le château, habitation bourgeoise, avec jardin, parc, pièces d'eau, canards domestiques et cygnes apprivoisés. Un parc ! des pièces d'eau ornées de palmipèdes, dans un pays où l'on ne voit que cela d'un bout à l'autre ! C'est bizarre. Ce que c'est que la manie de l'imitation !

Au centre du village est une pharmacie, entretenue par les propriétaires pour les besoins des mineurs, de leur famille et des habitants des alentours. A côté sont les habitations des deux médecins et une infirmerie.

Le village de Dannemorah se compose de plusieurs centaines de maisonnettes en pierre, solidement bâties, toutes à peu près de la même dimension, entre cour et jardinet, isolées les unes des autres, élevées à plus d'un mètre au-dessus du sol, mais s'alignant coquettement sur une dizaine d'avenues assez larges, se croisant en tous sens, bordées d'arbres à feuilles caduques, tels que tilleuls, bouleaux,

8

saules, etc. C'est propret, joyeux, charmant, un phalanstère en miniature. Tout y respire l'aisance, le contentement et la santé. Le temple et les écoles occupent à peu près le centre du village.

Les diverses transformations du minerai en fonte de fer et d'acier se font en autant d'ateliers séparés les uns des autres. Les fourneaux, les forges, l'affinage, la trempe, sont disséminés à droite et à gauche derrière le village, et communiquent entre eux par de vastes et belles avenues bien plantées, encadrant des vergers où les bestiaux des ouvriers paissent en liberté.

Derrière ces établissements est un vaste lac très poissonneux, dont les eaux rougeâtres ont un aspect sinistre. Il est en quelque sorte encadré de saules, de bouleaux, d'aunes, de trembles, sur lesquels s'appuient des bois de sapin réservés comme promenades. Ce lac communique à la mer par des canaux naturels et d'autres lacs plus ou moins importants, mais tous parfaitement navigables. Il est à remarquer que partout, sous le cercle polaire, les eaux des lacs et des rivières ont généralement une couleur rougeâtre d'oxyde de fer. Nulle part on ne rencontre des eaux d'une limpidité parfaite. C'est par ces voies peu rapides, il est vrai, mais essentiellement économiques que les fers, les cuivres, les bois et les objets d'exportation sont expédiés à Stockholm ou à Gothembourg, pour y être livrés au commerce européen.

Dannemorah est certainement un type très curieux d'établissement industriel. Bien que la Suède soit loin, trop loin peut-être de ce que l'on appelle le foyer de la civilisation, il n'en est pas moins un modèle très intéressant et très remarquable en son genre, qui mérite

d'être vu et que l'on fasse le voyage, ce qui prouve que les Suédois ne sont pas aussi arriérés qu'on le pense. Dannemorah est la plus intéressante merveille de l'Europe et peut-être du monde entier. Le principal propriétaire y vient quelquefois avec sa famille passer une partie de l'été, alors que les jours ont une durée de vingt-quatre heures.

L'extraction du minerai, que l'on ne peut arracher qu'au moyen de la poudre, se fait de deux manières, à ciel ouvert et par des puits et des galeries. La mine exploitée à ciel ouvert depuis plusieurs siècles présente à cette heure la forme d'un cratère d'une profondeur vertigineuse, trois ou quatre cents pieds, peut-être davantage, et d'une ouverture inouïe. Tout le jardin du Palais-Royal pourrait y valser à l'aise. De la galerie, en forts madriers, établie sur le bord de ce gouffre, les mineurs vus d'en haut apparaissent tout au plus gros comme des lapins. On y descend par un puits à l'aide de bennes manœuvrées par de petits chevaux, et aussi par des jeux d'échelles posées de distance en distance sur des vestibules creusés dans le flanc de ce cratère, qui ne mesure pas moins de trois à quatre cents pas sur toutes les faces, et dont les parois suintent incessamment une eau visqueuse que les pompes épuisent sans relâche.

Depuis des siècles plusieurs centaines d'hommes creusent tous les jours, extraient du fer, et les ingénieurs ne peuvent assigner de limites à la production. La Suède, disent-ils, n'est d'un bout à l'autre qu'un bloc de fer ; on le rencontre partout et par masses. Le fer est la plus belle fortune de la Suède, le plus clair, le plus assuré de ses revenus. Supprimez l'industrie du fer, répandue aux quatre coins

du pays, et celle du bois, connu sous le nom de sapins du Nord, et les Scandinaves meurent de faim. Le sol est peu fécond en céréales ; les pâturages y sont abondants l'été, mais complètement nuls l'hiver. La pêche des lacs n'est point très productive, et, comme les pâturages, elle ne peut s'exercer qu'une partie de l'année. Reste donc la pêche côtière, qui ne produit pas assez pour une exportation fructueuse.

En nous conduisant à travers ce vaste établissement, unique en son genre, M. X.... nous expliquait en cicerone instruit toutes les industries qui découlent de cette exploitation et les divers modes de procéder pour créer les meilleurs aciers, les meilleures trempes : trempes molles, trempes dures, etc., et les différentes espèces de charbons employés, selon les qualités que l'on veut donner au métal : charbon de chêne, charbon de saule, de sapin, de bouleau, ayant chacun, paraît-il, une propriété particulière pour la trempe.

— Le dîner doit être prêt, fit l'aubergiste chez lequel nous étions descendus.

Sous ce climat, il est nécessaire de se nourrir fortement. Il ne fait pas bon avoir l'estomac vide. Nous allâmes nous mettre à table. Au milieu du repas, arriva à Dannemorah une estafette, qui rappelait mon ami Berty à Stockholm. Son chef devait, pour affaires inattendues de famille, s'absenter pour quelques semaines, et, avant son départ, il avait des instructions à laisser à son chancelier.

— Cela ne dérange en rien ton excursion, me dit-il. Puisque tu es ici, ne reviens pas en arrière. Tu parles un peu allemand, tu sais déjà assez de suédois pour te tirer d'affaire. Va visiter les mines de

Falun (1) ; elles ne sont pas moins curieuses que celles-ci. Tu verras là un homme infiltré de sulfate de cuivre, que depuis plus de cent ans on conserve à l'état de bûche métallique, que la presse parisienne fait de temps en temps ressusciter comme une chose toute nouvelle. Je vais prier le maître de poste de te mettre en route demain. Tu n'as aucun danger à courir. Adieu donc et à bientôt. Tu t'arrêteras en route à la poste d'Isterby. On y parle français comme sur les frontières d'Espagne ; qu'importe, tu te feras comprendre. Restes-y deux ou trois jours à chasser. Je t'y rejoindrai peut-être. Je pense que mon absence ne durera que le temps de recevoir mes instructions. Cependant on ne peut répondre de rien ; je ferai le possible pour revenir sur mes pas.

Berty et le capitaine X... partirent aussitôt après le dîner et reprirent le chemin d'Upsal, où le bateau à vapeur devait les transporter à Stockholm en une dizaine d'heures, à travers le même labyrinthe d'îles et d'îlots que nous avions traversés. J'occupai mon temps à visiter en détail cette magnifique usine.

Deux jours après, je m'acheminai vers Falun en carriole. Je crois avoir déjà dit que sous la grande Ourse, à moins d'avoir une voiture à soi, on ne trouve autre chose, pour parcourir le pays, que ce genre de véhicule que nous appelons vulgairement charrette, que les Napolitains ont baptisé du nom plus poétique de corricolo. On y entasse pêle-mêle les voyageurs, les bagages, les provisions pour la route. Le conducteur s'assied sur un brancard, et fouette cocher ; gare aux

(1) Mines de cuivre et d'argent.

ornières et aux cahots, la voiture n'est pas suspendue. Les grandes routes en Suède sont généralement fort étroites ; place pour deux seulement, cela est suffisant pour les relations. Les transports des marchandises lourdes se fait exclusivement par eau. Quand, en hiver, la neige couvre les chemins, on l'enlève, ou plutôt on la repousse à droite et à gauche au moyen d'un instrument de fabrication primitive : un vaste triangle en planche, tiré par des bœufs ou des vaches. C'est sans doute parce que c'est trop simple qu'on ne pratique pas en France ce genre de chasse-neige et que l'on aime mieux utiliser le balai et la pelle pendant des semaines.

Vers minuit, après une vingtaine d'heures de marche, tantôt au trot, tantôt au pas, quelquefois au galop, quand la voiture poussait les chevaux à la descente rapide d'une colline rocailleuse ou d'un mamelon, j'arrivai à un relais de poste. Là, comme au dernier relais avant Dannemorah, il n'y avait au logis que des femmes qui filaient, les unes du chanvre, les autres du coton, d'autres de la laine, devant un âtre garni de bois de sapin dont les chaudes et longues flammes s'allongeaient dans la plus vaste des cheminées. Les fileuses paraissaient attendre le retour du maître pour souper.

Le long des murs s'accrochaient des montants en bois de bouleau, garnis de planchettes chargées de vaisselle de terre vernissée et de bois ; au-dessous, de larges et longs divans scellés sur place, rembourrés de foin et recouverts de grosse étoffe en drap foncé, pouvant à la rigueur servir de lit pour les voyageurs, un peu dur peut-être, mais où l'on pouvait coucher et dormir à l'aise. Çà et là, suspendues aux murailles, des têtes d'élans et de rennes tout encornées, des

phoques empaillés, des walrus à longues dents, des spatules et des eiders grossièrement montés. Dans les angles du fond de la pièce, deux métiers à tisser, où les femmes fabriquent des toiles de linge, des tissus de coton légers pour habiller la jeune famille, et du vademel pour les hommes. En un mot, tel était l'aspect de cette longue pièce servant de cuisine, de salle à manger, de salle de danse pendant les soirées d'hiver.

Dès que je fus assis auprès du feu, l'une des dames s'empressa de jeter dans l'âtre quatre ou cinq brassées de branches de sapin, dont la crépitation bruyante fit concurrence au bruit strident de la bise se glissant dans les fissures de la maison de bois. Toutes paraissaient comprendre le français et se montrèrent étonnées de voir un Parisien perdu ou égaré dans les forêts de leur pays à cette heure avancée de la nuit.

Le couvert, d'une propreté parfaite, était à moitié caché sous deux longues serviettes de grosse toile écrue jetées sur les assiettes. Le long des meubles on avait placé des fleurs des champs, mélangées de feuilles de sapin, espèces de guirlandes renouvelées chaque jour, qui ont pour effet d'assainir, de purifier l'air des appartements. Il faut croire que l'odeur de la résine est salutaire à la santé ; car je remarquai que partout, en ce pays, Suédois et Suédoises sont solidement constitués.

Mon conducteur avait lancé à terre mon sac de nuit et était reparti sans me dire bonsoir et sans donner à ses chevaux le temps de souffler. Dans l'impossibilité d'achever mon voyage la nuit même, je me résignai à attendre au lendemain. La maison, en rondins de sapins

encochés les uns dans les autres, comme toutes les maisons suédoises, norvégiennes et russes, était peinte en rouge avec des oxydes de fer qui ne coûtent que la peine de les ramasser çà et là, couleur favorite des indigènes, parce qu'elle est essentiellement économique et que, dit-on, elle garantit le bois contre les insectes taraudeurs. Elle se composait d'un rez-de-chaussée assez étendu, entouré d'une galerie circulaire en bois découpé, et d'un étage également enveloppé d'un balcon semblable, sur lequel les fenêtres s'ouvraient. Les croisées étaient ornées de petits rideaux de toile jaune pâle ou blanche. Ceux de mes lecteurs qui ont fait le voyage de la Suisse ont dû rencontrer des chalets qui peuvent leur donner une image des habitations rurales de la Suède.

De chaque côté de cette habitation de maître s'étendaient, complètement détachées, deux ailes servant d'écuries, d'étables, de grange, de poulaillers. Le tout clôturé par une forte palissade en longues perches posées l'une sur l'autre diagonalement et maintenues de distance en distance par des doubles pieux. Cette palissade défendait l'approche des bêtes fauves et garantissait le potager contre la dent des lièvres.

Bien qu'elle fût isolée et comme perdue au fond des bois, comme une tanière d'ours, cette maison avait un aspect honnête. Je n'étais cependant qu'à moitié rassuré. Pourquoi? Je ne saurais le dire ; mais j'éprouvais un certain malaise fiévreux de me trouver au milieu d'une forêt profonde, sombre comme les bois druidiques, un vrai refuge de bandits, dans une maison qui pouvait bien être un coupe-gorge, malgré les apparences contraires.

J'entrai et m'assis sur un escabeau, devant le foyer ; car j'étais engourdi par la fraîcheur pénétrante de la nuit. Mme Kanut, une robuste femme, se leva, emmancha sa quenouille dans son rouet, qui cessa aussitôt de faire entendre le ronflement de ses roues.

— Désirez-vous souper ? me demanda-t-elle.

Je remerciai. Quoique mon appétit fût vivement excité, je me faisais un scrupule de déranger ou du moins de compromettre les apprêts du dîner. Je déclarai donc que j'attendrais. D'ailleurs, à moitié rassuré, je préférai rester au coin du feu.

— Mon mari et ses compagnons ne rentreront peut-être pas avant le jour, ajouta Mme Kanut.

La perspective d'une nuit tout entière passée dans l'attente m'effraya. J'acceptai quelques œufs, du beurre et du thé.

Pendant que je soupais, un jeune couple entra, se tenant par la main, et chantant une ballade d'amour sur un rythme impossible. Le garçon, d'une vingtaine d'années, fort et robuste, était vêtu, comme la plupart des paysans scandinaves, d'une houppelande de vademel (gros drap gris), dont le col montait jusqu'aux oreilles, d'un gilet de même étoffe à boutons de métal ; un col de chemise fortement empesé lui emprisonnait la moitié de la tête, et une cravate moitié mouchoir retombait sur le devant de la chemise. Ajoutons, pour compléter le costume, des culottes courtes à boucles, des bas de laine grise d'une épaisseur à défier les cyclones du pôle et des souliers à l'avenant. La jeune fille, jolie et puissante, aux joues roses, aux lèvres vermeilles, aux yeux d'outremer, aux cheveux de ce blond d'épi d'orge que l'on ne voit que chez les femmes suédoises, portait

un costume dont l'ornementation bariolée de la jupe et du corsage rappelait les paysannes des Abruzzes et de la campagne de Rome. Les extrêmes se touchent.

Les deux jeunes gens, dont le plus âgé paraissait avoir vingt ans au plus, prirent place à côté l'un de l'autre devant le foyer flamboyant et s'occupèrent aussitôt de faire brûler des noix deux par deux sur des charbons ardents : une manière suédoise de pronostiquer la durée des amours et du bonheur dans le ménage. Selon que les noix se consument tranquillement, côte à côte, ou s'écartent ou se dilatent en pétillant, le ménage sera paisible, ou agité ou troublé par des brouilles sérieuses. Plus les noix éclatent bruyamment, plus les scènes seront terribles. Toutes les fois qu'un de ces fruits faisait entendre ce sifflement aigu déterminé par la dilatation de l'air comprimé, toutes ces dames se prenaient d'une joie frénétique comme les dévots du saint feu de Jérusalem. Mais quand l'éclat était fort, vibrant..., les fronts se rembrunissaient.

Les nouveaux venus étaient fiancés. En même temps qu'on allait le lendemain célébrer leurs fiançailles, on devait aussi fêter l'anniversaire de la naissance de la maîtresse du logis.

Mon souper fini, on me conduisit dans une grande chambre du rez-de-chaussée, où se trouvait un lit ancien à colonnes torses en bouleau, garni de rideaux jaunes dont la couleur était depuis longtemps passée, mais qui laissaient voir du linge d'une blancheur de lis. Mon hôtesse posa sur une table une lampe en cuivre jaune à trois becs, et se retira en me souhaitant un bon repos.

Au bout d'un quart d'heure les dames et les fiancés se retirèrent

dans leurs chambres respectives, au premier étage, et j'entendis pendant quelque temps leurs pas résonner au-dessus de ma tête, puis une conversation assez animée, suivie de rires éclatants. Riait-on des pronostics des noix? Bientôt les bruits cessèrent; la maison semblait plongée dans un sommeil profond.

Le vent gémissait, sifflait à travers les fissures de la porte et les fausses jointures de ma fenêtre, et prenait un ton de chant de mort, auquel les craquements de la membrure de la maison, le bruissement des arbres de la forêt, semblaient servir d'accompagnement funèbre. Je ne pouvais m'endormir. Le houhou des chats-huants affamés, cherchant pâture autour des meules de foin du voisinage, et le chant d'un vieux coq enroué perché dans les écuries, étaient comme des broderies d'un concert sinistre qui assombrissaient mon esprit.

Une douzaine de volumes de contes et de légendes scandinaves ornaient une planchette suspendue en forme d'étagère dans l'encoignure d'un poêle gigantesque en faïence, destiné à chauffer la pièce en hiver. C'étaient des récits curieux, d'un fantastique inouï, naïf, qui abondent dans la littérature du Nord et qui n'ont jamais, que je sache, été traduits en aucune langue. Ils mériteraient cependant de l'être. Celui qui entreprendrait la traduction de ces contes, qui se nombrent par centaines, ferait, il n'en faut pas douter, une double fortune : une fortune littéraire et fortune d'argent. Parmi ces contes, il y en a beaucoup que Hoffmann ne désavouerait pas.

Le climat bizarre, inconstant, fantasque, rude, comme toutes les régions voisines du pôle, la solitude et l'isolement où vivent en général les Scandinaves, l'aspect convulsionné, torturé, du sol, les vastes

forêts d'un vert sombre, les immenses lacs coupés, constellés de milliers d'îlots et d'îles, ces déserts polaires semés de blocs de rochers de granit entassés les uns sur les autres, la neige qui couvre la nature pendant six mois de l'année, et pour ainsi dire la rareté, l'absence de la nature vivante, les glaces sous lesquelles disparaissent les rivières et les lacs, et qui, en se fissurant sur leur immense surface, font entendre ces sifflements sonores, étranges, poétiques, éoliens ; tout, en un mot, dispose l'imagination des habitants aux croyances aux esprits.

Comme les Grecs des temps homériques, les Scandinaves ont un penchant à embellir leurs légendes. Aussi les Suédois ont-ils peuplé leurs champs, leurs rochers, leurs forêts mystérieuses, leurs marais, leurs ruisseaux cachés sous un abri de mousse, de glaïeuls jaunes et de roseaux impénétrables ; leurs vallées désertes et silencieuses, d'une multitude de génies bons ou mauvais, généreux ou terribles, dont ils s'effraient ou dont ils se réjouissent, et qui tous ont le pouvoir de faire le bien ou le mal, d'enrichir ou de ruiner selon leurs caprices. Cette mythologie boréale, avec ses armées de dieux, de demi-dieux, de déesses, de héros, de divinités, comme la mythologie grecque, remonte évidemment au delà des temps odiniques.

Les traditions populaires superstitieuses sont innombrables. Dans les provinces où les paysans vivent dans un isolement complet plus de la moitié de l'année, dans leurs petits fermages, perdus dans les landes et dans les forêts, comme les pionniers et les trappeurs de l'Amérique polaire, ils ont une croyance robuste aux esprits, aux sorciers, aux gnomes, aux êtres surnaturels, les uns peuplant les eaux, les autres les forêts.

En Suède et en Norvège, les eaux sont répandues d'une façon si étrange, si bizarre, les reliefs du sol sont d'un aspect si fantastique, qu'on est disposé à excuser ce peuple de nourrir ces croyances, qui, il faut le dire, sont enveloppées de poésies si singulières, si attrayantes même, qu'elles sont excusables. Eh ! mon Dieu, pourquoi blâmer ces anachorètes isolés du reste du monde durant près de deux cents jours l'année? pourquoi trouver ridicules ces croyances? Tous les peuples encore à l'état primitif se ressemblent par un côté. Est-ce que les anciens Romains et les anciens Grecs n'avaient pas une foi robuste dans leurs naïades, leurs faunes, leurs satyres, leurs nymphes? Dans leurs lacs, dont la conformation est si étrange, ils ont leurs strom-man, l'homme fleuve, un bon génie, un ami, un fort musicien, le ménétrier des fées et des farfadets qui demeurent dans les bois et qui viennent aux sons éoliens danser sur la rosée du matin, laissant derrière eux de longues coulées sur la prairie tout emperlée.

Le Syowa, le génie des forêts, est pour ainsi dire le soupir du vent à travers le feuillage, le bruissement lugubre du vent. Les chasseurs qui reviennent bredouille lui attribuent leur malechance. Mais il est avec lui des accommodements ; un simple clou jeté derrière l'épaule en marchant, et le Syowa est conjuré, devient votre ami et bourre votre carnier de toutes espèces de gibiers.

Il y a aussi le dieu du foyer, le dieu lare, qui protège la demeure et au besoin se bat contre les mauvais génies qui tentent d'approcher la demeure des paysans. Enfin, il est un autre génie, le skelwranger, qui est condamné à hurler toute sa vie dans les bois en expiation de ses crimes. Ce génie est un faux témoin, un faux

monnayeur qui a arrondi son patrimoine par toutes sortes de crimes.

La littérature scandinave est pleine de ces récits. Vaugastus, le Norvégien, a fait un livre curieux sur les esprits scandinaves. Piccatrix, Cornelius, Delrio, Remigius, Glauwil, ont aussi laissé des traités semblables et des histoires plus ou moins ésotériques du genre humain. La belle et richissime bibliothèque d'Upsal est encombrée d'Eddas, de Sagas dont la plupart ne relatent que des légendes.

Ne rions point de ces faiblesses ; du Thibet et de l'Himalaya aux Alpes, aux Apennins, aux Pyrénées, ces croyances sont les mêmes. Chaque peuple, chaque province ont leurs légendes, traditions confuses, si l'on veut, nées peut-être de souvenirs historiques affaiblis par des milliers de siècles, mais où l'on retrouve les empreintes des griffes des farfadets, des gnomes, du diable, des sylphes, etc.

A la moitié d'un de ces contes faits pour porter le cauchemar dans l'esprit le plus robuste, je sentis mes yeux s'alourdir et je me trouvai bientôt dans cet état de somnolence qui n'est ni la veille ni le sommeil, lorsque trois heures sonnèrent au coucou placé à l'entrée de la pièce du foyer dont je n'étais séparé que par un vestibule assez étroit. Le timbre bruissait encore sous le dernier coup de marteau, quand un grognement vigoureux parti du dehors me fit bondir sur mon lit. J'écoutai. Disons tout de suite qu'en Suède les fenêtres n'ont point de contrevents ni de persiennes. J'entendis ces paroles :

— Mille cornes du diable ! qu'il est lourd !

Et en même temps un bruit sourd comme un cadavre que l'on jette par terre se fit entendre.

Mme Kanut ouvrit sa fenêtre, et le colloque suivant vint frapper mes oreilles :

— C'est toi, Kanut?

— Oui, Ebba.

— Eh bien ! as-tu tué le bonhomme ?

— Oui, le vieux drôle est mort ; regarde, le voilà.

— Marie Jésus ! miséricorde ! quel gaillard ! il devait avoir la vie dure.

— Si dure, que j'ai cru que je ne viendrais pas à bout de cet hérétique. Il a failli m'étrangler. Il faut se hâter de le dépouiller et de le faire rôtir avant le jour et avant l'arrivée de notre monde. Mes chiens ont faim de ses os.

Les femmes éveillées se rhabillèrent à la hâte et descendirent quelques instants après cette conversation peu rassurante, où il m'apparaissait que l'on venait de commettre un assassinat. Les marches de l'escalier de bois gémissaient sous leurs pas lourds et incertains. Les deux fiancés annoncèrent leur réveil par un duo sur un rythme à faire hurler les loups. Je me levai précipitamment et regardai à travers les fissures de ma porte, qui, pour comble d'angoisses, ne fermait que par un loquet de bois, et, à la lueur de plusieurs torches de résine piquées en terre par Mme Ebba, je vis entrer un homme fort et trapu, très anguleux, sur lequel les flammes blafardes et fumeuses de la résine projetaient des ombres patibulaires. C'était maître Kanut, l'époux de dame Ebba.

Sa figure n'était point avenante.

C'était le type de la rudesse grossière, de l'obstination ou de la

persévérance. Sa chevelure épaisse, rousse comme une crinière d'ours, appelait à cor et à cri la protection d'un perruquier. Ses lèvres épaisses et bleuâtres semblaient avoir été formées d'un coup de sabre en travers la figure en un jour de bataille. Je ne dis rien de son nez, approchant d'une figure bossuée. Ses dents serrées, plates et tranchantes, qu'il montrait en parlant, la couleur sombre et bistrée de sa peau, sa voix aigre et saccadée, lui donnaient la figure d'un brigand de la pire espèce. En un mot, ce descendant d'Odin avait hérité de ses ancêtres l'ossification la plus carrée, la plus massive. Ajoutez que son pantalon, sa touloupe (paletot fourré) de gros drap gris, ruisselaient de sang, que ses mains en étaient souillées, que deux forts gaillards, taillés en Hercule, le suivaient et comme lui avaient la figure de fieffés scélérats.

Comme il prononçait une autre malédiction à l'endroit du pauvre homme, je vis sa femme lui faire signe de se taire, en lui montrant du doigt et de l'œil la chambre que j'occupais. Et ses deux grands yeux farouches, ombragés de sourcils épais et droits comme une brosse de chiendent, s'illuminèrent de cette lueur phosphorescente de bête fauve et se dirigèrent menaçants de mon côté.

Que faire? J'allumai ma pipe, je m'habillai à la hâte, je pris mes deux pistolets et je plaçai mon fusil à portée de ma main. J'attendis, bien déterminé à vendre chèrement ma vie. Quelques instants après on frappa à ma porte : c'était l'avenante Ebba, la maîtresse de la maison, qui venait me convier à prendre ma part du souper.

— Mon mari et ses amis sont revenus. Nous allons nous mettre à table.

— Ses amis! quelle scélératesse! Un repas de funérailles; des cannibales, pensais-je. Bah! que je sois égorgé dans mon lit ou à la cuisine, peu importe; ayons l'air matamore, c'est peut-être le moyen de leur imposer.

— Je suis à vous dans un instant, répondis-je de ma voix la plus fortement timbrée, le temps de me chausser.... et de mettre mes pistolets dans mes poches, ajoutai-je à voix basse.

J'allai rejoindre mes hôtes. Maître Kanut, assis devant le foyer, ranimait le brasier de brassées de sapin dont les flammes crépitantes s'allongeaient le long de l'âtre, dont elles léchaient les briques.

Les deux amis, paysans d'une taille de carabiniers, ôtaient leurs bottes et leurs touloupes. Les femmes apprêtaient prestement le souper. L'une faisait boullir le lait, l'autre s'occupait des œufs, une troisième coupait des tartines de pain et les beurrait; une autre arrangeait artistement sur des assiettes une collection d'apéritifs que Chevet n'aurait pas repoussés de ses plus illustres dîners, et qui se composait de champignons marinés, de myrtilles aigres, de petits poissons dans leur saumure, de caviar de Russie et de divers piments. Une grande bouilloire pleine de café, dont l'arome exquis parfumait la pièce, faisait entendre ce remous bruyant si agréable aux oreilles d'un gourmet.

— Quelle scélératesse! pensais-je; ces amphitrites boréales préparent leur collation avec une sérénité d'âme sans pareilles. Et elles vont tout à l'heure peut-être aider au massacre de ma personne.

M. Kanut me fit les compliments d'usage, prit sa longue pipe allemande à récipient de porcelaine décorée, la bourra d'un tabac

filandreux, noir, juteux comme du varech sortant de la mer, et l'alluma au brasier, avec une satisfaction profonde et une volupté que ses lèvres traduisaient par ces claquements étouffés si connus des fumeurs. Les premières bouffées se répandirent en épaisses spirales autour des femmes, et allèrent vers le plafond former un nuage noirâtre et âcre. Cela fait, il se mit à raconter, en me montrant, dans un accès de rire convulsif, des dents aiguës comme celles d'un loup, qu'il revenait du fond de la forêt, où il avait tué un bonhomme qui le tourmentait depuis longtemps, et que, grâce à cette bonne fortune, il rapportait de quoi régaler tout son monde le lendemain, jour fixé pour les fiançailles de sa nièce et pupille et aussi la fête de sa femme. Il se loua aussi de la Providence, qui lui avait envoyé cette bonne aubaine, et il me proposa d'aller avec lui, la nuit suivante, occire le fils, un aussi mauvais sujet que le père. Et ce disant, il me regardait avec des yeux farouches. J'étais ahuri du sang-froid de cet homme, avouant, avec un cynisme infernal, qu'il venait de commettre un assassinat, et qu'il en méditait un autre.

Enfin, me disais-je, faisons bonne contenance; et si je dois être égorgé par cette famille de scélérats, sachons mourir comme les athlètes de l'antiquité dans les arènes des Césars. Et d'un air que j'affectais de rendre aussi indifférent que possible, bien que, je l'avoue, je ne fusse pas plus rassuré que si j'eusse eu déjà le couteau sur la gorge, je lui dis :

— Puis-je vous demander, sans indiscrétion, ce que c'était que ce bonhomme que vous venez de tuer, et dont vous allez régaler vos convives?...

— C'est le père Lafourrure, monsieur, un brigand, un voleur de la pire espèce, qui ne se contentait pas, depuis qu'il était venu s'établir dans nos cantons, de voler mes poules, mes ruches, mes gerbes d'orge et d'avoine, mais qui menaçait encore la vie des voyageurs et de tous ceux qui passaient sur son chemin. Depuis longtemps je le cherchais; je m'étais promis, s'il ne quittait pas le pays, de lui envoyer un bon coup de fusil; et quand j'ai conçu une idée, voyez-vous.... J'ai été longtemps à me décider, mais enfin, cette après-dînée, j'ai dit à ma femme : « Le père Lafourrure est encore venu braconner ce matin aux alentours, il faut en finir avec ce brigand. — C'est bien, me répondit ma femme, mais prends tes précautions pour ne pas le manquer; il nous servira pour la fête. Nous avons pas mal d'invités, nous ferons cuire le meilleur pour allonger le festin. »

— Bon Dieu! me dis-je en jetant un regard de mépris sur Mme Ebba, quel pays est-ce donc que celui-ci, où les femmes poussent leurs maris dans la voie de l'assassinat et font manger de la chair humaine à leurs parents et amis? La police suédoise est donc borgne, louche et boiteuse, qu'elle laisse vivre en paix de pareils scélérats? Il est vrai que la maison est isolée au milieu des forêts, et qu'on ne peut guère deviner ce qui s'y passe. A coup sûr, mon hôte ne doit pas en être à son coup d'essai, si j'en juge par le sang-froid et l'effronterie qu'il met à me raconter ses abominables exploits. Et s'il me les raconte, il doit craindre que je le dénonce; s'il a cette crainte, et il doit l'avoir, son salut est dans ma mort. Les morts ne parlent pas. Et on dit qu'en Suède le crime est inconnu, qu'on peut y dormir

les portes ouvertes ! Assassiner son prochain, passe encore; mais se repaître de sa chair comme des cannibales, des anthropophages ! Et tous ces gens-là qui m'entourent entendent ce récit lugubre comme s'il s'agissait d'une chose naturelle, de la mort d'un lapin galeux. Voilà un mariage qui va se faire sous de tristes auspices.

— Je prends donc mon fusil, continua mon hôte, et me voilà parti, accompagné de ces deux messieurs, établis en bostells sur ma ferme et armés de longues fourches, qui devaient me soutenir en cas de besoin. Enfin, je le rencontre, cette nuit, sur une terre à moi, attelé à mes gerbes d'orge. Il faisait clair de lune. Ma présence et celle de mes compagnons parurent le contrarier vivement. Je m'approchai de lui comme d'une honnête créature, mais le fusil levé et prêt à faire feu ; et comme il faut être poli, même avec ses ennemis, je le saluai très respectueusement comme une tête couronnée. C'est l'habitude du pays. Je lui fis un speech bref, mais énergique :

« Nous ne te gênons pas, lui dis-je, laisse-nous en repos. Pourquoi viens-tu troubler notre quiétude? Je ne te ferai rien si tu passes ton chemin. Tu as l'espace devant toi, chasse; tu as les lacs et les rivières, va pêcher. Les frontières russes te sont ouvertes, va chez les Russes tes parents. Ta face est odieuse à nos femmes et à nos enfants, retire-toi; sinon, je vais te trouer la peau, et je ferai manger tes os par mes chiens, ce qui serait une vilenie pour ta famille. »

Le brigand, au lieu de me remercier de ma mansuétude, ne me répondit rien, mais s'avança pour se jeter sur moi. Mon coup partit, et ma balle lui troua le crâne; il mourut sans jeter un cri. Ce qui

prouve, monsieur, que les arguments des philosophes, pas plus que les chants des poètes, n'ont jamais séduit ni charmé les misérables de l'espèce du père Lafourrure. Je l'ai tué; il est mort; je n'ai aucun regret de ce que j'ai fait, bien au contraire, puisque nous allons le manger, le mécréant.

M. Kanut continua sur ce ton pendant une demi-heure, humant toujours d'épaisses bouffées de tabac, qu'il exhalait ensuite par les narines, ce qui lui donnait encore l'air plus diabolique. Puis il ajouta que, depuis un an, une épizootie sévissait dans le pays sur les bêtes à cornes, ce qui était cause, exclamait-il en ricanant comme une hyène affamée, que depuis plus de six mois il n'avait pas vu un bifteck sur sa table.

— Vous jugerez, continua-t-il, si c'est une bonne fortune pour nous, à la veille d'un grand festin, d'avoir logé une balle dans la tête du bonhomme. J'espère que vous nous ferez l'honneur d'en goûter avec nous. Dame! la chair ne sera peut-être pas aussi tendre que celle que l'on mange à Paris, mais elle se laissera cuire. Les vieux sont toujours un peu coriaces; mais vous verrez qu'elle n'est pas aussi désagréable qu'on se l'imagine. Dans votre pays, à Paris, on ne mange pas de ce gibier-là.... Ça vous est défendu....

Les crépitations bruyantes du foyer, dont les longues flammes s'engouffraient dans la cheminée, rappelaient les bûchers de l'inquisition. Ce bûcher monstrueux, capable de rôtir un bœuf, me trottait par la tête.

Pourquoi, me demandais-je, un tel brasier à cette heure de la nuit, alors que la température se montrait encore clémente, s'il ne

s'agissait de rôtir que quelques jambons ou autres morceaux de résistance, dans une saison où le froid n'est pas encore vif? Serait-il destiné à calciner mes os, à me rôtir entièrement, afin de faire perdre toute trace de crime?

Quand la première impression des lieux où l'on se trouve a été tout d'abord mauvaise, on reste dominé invinciblement par un sentiment de crainte qu'on ne saurait secouer; on a beau raisonner, les mêmes pensées sinistres viennent en foule vous assiéger l'esprit et vous troubler l'imagination. Aux derniers mots de M. Kanut, prononcés avec une joie frénétique, j'aurais pu me croire transporté dans la hutte d'un cannibale.

Assurément, pensais-je, je suis tombé dans une caverne de voleurs et de brigands, et je maudissais la mauvaise étoile qui m'avait conduit dans cette maison, où je n'avais aucun secours à espérer.

— Hé! là-bas, vous autres! hurla M. Kanut, d'une voix enrouée, à ses deux compagnons qui buvaient de l'hydromel et fumaient avec la gravité de magistrats sur leurs sièges. Vite à la besogne, il faut savoir ce que le bonhomme a dans le ventre.

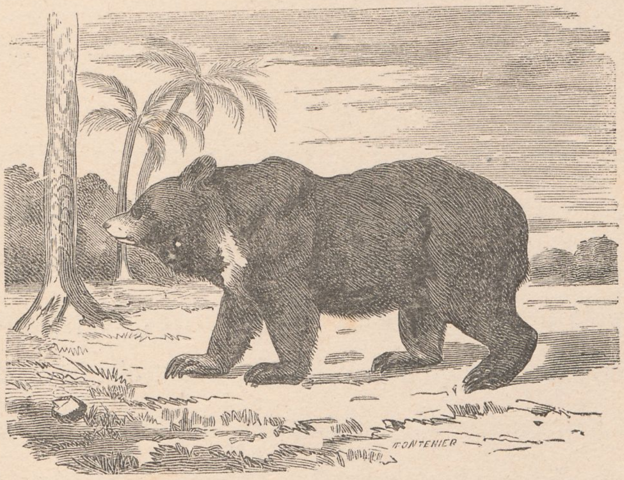
En prononçant ces paroles, il me regardait en dessous.

— Aiguisez vos coutelas, ajouta-t-il, le feu attend le gibier. Toi, femme, passe-moi la flèche de la broche pour l'empaler. Le brasier est vif; en moins d'une heure les jambons seront cuits à point.

En voyant ces deux hommes barbus aiguiser leur coutelas et s'approcher du foyer, je me demandais s'ils n'allaient pas m'égorger,

et par où j'allais échapper à mes bourreaux. Bien que j'eusse mes pistolets dans mes poches, je ne songeais pas à m'en servir. Comme j'allais m'élancer dehors, au risque de me perdre dans les sombres forêts qui enveloppaient la maison, les compagnons de M. Kanut sortirent et rentrèrent un instant après, portant ou plutôt traînant un ours, magnifique bête à poil roux, gras à lard, et orné d'une fourrure splendide.

— C'est là ce que vous appelez un bonhomme? demandai-je à mon hôte avec une satisfaction à peine contenue.



Ours polaire.

— Oui, dans notre pays, on donne à l'ours toutes espèces de sobriquets. On le nomme aussi *grand-père*, le père *la Griffe*. Vilaine rencontre, monsieur. Rusé comme le diable, brutal comme tout, et fort dangereux. En Suède, nous le mangeons, et on invite les voisins à prendre part à son enterrement.

J'avoue que j'avais un poids énorme de moins sur la poitrine.

L'animal fut aussitôt dépouillé, ouvert, vidé, dépecé en quelques instants. On en fit passer au feu quelques parties. Puis Mme Kanut annonça que le souper allait être servi. Chacun se mit à table, même les fiancés, qui ne semblaient pas pressés de manger.

Le rôti exhalait un fumet délicieux. J'en acceptai une tranche, que je trouvai excellente, puis une seconde, qui me parut meilleure.

— Cela s'arrose avec quelques verres de porto, dit le fiancé, en débouchant une vieille bouteille tapissée de moisissure, de laquelle sortit un vin clair et généreux, comme on n'en boit qu'en Portugal et chez maître Kanut, le tueur d'ours.

J'avoue que je ne croyais pas que la chair du bonhomme pût fournir un manger aussi fin, aussi savoureux.

Le souper terminé, le reste de la nuit se passa en récits empruntés à la littérature fantastique de la Scandinavie. On arrosa copieusement ces récits de punch, boisson favorite des Suédois, et M. Kanut, toujours prêt à vider la coupe inspiratrice, se passait à chaque pose un verre de grog qu'il avalait d'un seul trait; et aussitôt après ce visible témoignage de son émotion, il rendait par les naseaux une énorme fusée plus ou moins dense de fumée, qu'il avait préalablement engloutie dans ses vastes poumons.

Mon hôte, que j'avais pris d'abord pour un chef de brigands, un assassin, un détrousseur de grand chemin, était non seulement un parfait gentleman, un époux modèle, un père excellent, un citoyen dévoué, mais un homme fort instruit. Son langage, ses connaissances très variées et très étendues, donnèrent une fois de plus raison au proverbe : Il ne faut pas juger de l'arbre par l'écorce.

V.

Vers la fin de la troisième nuit, c'est-à-dire vers cinq heures du matin — le soleil éclairait déjà depuis plus de trois heures — Léon Berty revint de Stockholm, juste à temps pour m'enlever de ce banquet sans fin, où mes hôtes me retenaient si gracieusement, qu'il m'eût semblé impoli et désobligeant de me refuser à leur aimable invitation. Et d'ailleurs j'avais le temps de m'acheminer vers Falun.

— Nous allons, fit-il, partir pour Falun; nous n'en sommes qu'à une quinzaine de lieues.

— Je ne tiens pas plus que cela à voir ton homme infiltré de cuivre comme un vieux tronc d'arbre. Nous y reviendrons; je suis écrasé de fatigue. Voilà deux nuits que je suis en liesse, et j'avoue que j'en ai assez. Retournons à Stockholm, je m'y reposerai une

dizaine de jours. Si le temps se montre favorable, tu me conduiras à Happaranda, à la porte de la Laponie, au fond du golfe de Bothnie, où le soleil reste encore à l'horizon pendant vingt-trois heures, et de là à Avasaxa pour voir le soleil retourner sur ses pas, le jour de la Saint-Jean; ensuite au cap Nord par Wardhouns, où, en hiver, les habitants sont pendant sept semaines dans l'obscurité, sans une minute de soleil; et si cela ne t'ennuie pas, nous descendrons à Hammerfest et en Norvège.



Lynx.

— J'ai une visite à faire à une dizaine de lieues d'ici, par eau. Je vais renvoyer mon postillon et son attelage; nous prendrons un bateau pour nous rendre chez mon excellent ami, M. Olaff; nous resterons chez lui le temps que tu voudras. C'était autrefois un enragé pêcheur de baleines et de morses et un intrépide chasseur. Il te conduira dans les bons endroits. Tu chasseras ce que tu voudras, ours, loups, lièvres, coqs de bruyère, gélinottes; peut-être y rencontreras-tu l'élan et le lynx. Le lynx est un animal fort dangereux, dont il faut se défier. Le lac n'est qu'à dix minutes d'ici.

Nous quittâmes la famille Kanut, les plus excellentes gens du monde. Mais, avant de franchir le seuil de leur porte, il fallut promettre sérieusement de revenir les voir et passer un bout de temps chez eux.

Un paysan nous attendait avec son bateau pour nous conduire chez M. Olaff, dont le domaine, au delà de l'Œrebro, longeait un vaste canal naturel dépendant du Mélar. L'homme poussa au large et prit sa course à travers un autre labyrinthe d'îlots, toujours bordés de forêts de sapins, de bouleaux et d'aunes qui se reflétaient dans les ondes.

Les jours étaient encore longs. Le soleil restait à l'horizon jusqu'à dix heures, et reparaissait deux heures et demie après. Rien ne peut rendre la majestueuse grandeur de ces nuits boréales, le silence de l'infini où la voix humaine parcourt des distances extraordinaires, et ce ciel lumineux constellé de myriades de fleurs lumineuses.

Le lendemain matin, vers neuf heures, nous abordions enfin au pied d'une superbe allée de vieux bouleaux, au bout de laquelle se montrait une charmante demeure, tout en bois peint en rouge comme la plupart des habitations rurales, derrière une espèce de ferme avec de vastes dépendances et un jardin d'agrément, planté de lilas, de sorbiers, et un potager où étaient tous les légumes que le climat permet de cultiver, qui se résument en pommes de terre, salades, carottes, navets, plusieurs espèces de choux d'une fort belle venue, puis en lignes de groseilliers et de merisiers, etc.

— Nous tombons bien, fit mon compagnon. Tiens, le voici là-bas dans sa basse-cour; il se frotte le mollet, signe de mauvais temps.

— Pourquoi signe de mauvais temps ?

— Il te racontera cela lui-même après déjeuner.

Après la présentation d'usage, M. Olaff nous introduisit auprès de Mme Olaff, la plus excellente et la plus digne femme qui fût en Suède, et à qui mon compagnon donna sur les deux joues un bon gros baiser de paysan, qui lui fut rendu joyeusement et avec la plus affectueuse sincérité.

— Enfin ! dit-elle avec un joyeux sourire, vous voilà ! C'est heureux. Les enfants doivent être en route pour revenir ici.... Mon mari s'impatientait de ne pas vous voir, et j'étais inquiète.

— Ah ! ah ! mon cher ami, ajouta notre hôte, le capitaine Olaff, attendez-vous à une morale corsée. Depuis quinze jours Mme Olaff, mon épouse, ici présente, se promettait de....

— D'abord mettons-nous à table tout de suite ; la traversée et le froid de la nuit ont dû vous ouvrir l'appétit ; nous verrons après s'il y a lieu de gronder ce cher enfant, ajouta vivement notre hôtesse.

— Dans les temps décrits par Homère, lorsqu'un étranger était introduit dans une maison honorable par un vieil ami, on festoyait pendant neuf jours. Si vous avez bon estomac, nous allons vous faire voir, monsieur, fit l'excellent M. Olaff, en s'adressant à moi, que nous ne sommes pas ici de la famille de Sangrado. Nous ne traitons pas nos convives par l'hydrothérapie, nous laissons l'eau aux poissons et aux canards. Bien que la Suède n'ait point de vignobles, vous allez voir. ..

Le déjeuner dura longtemps. On apporta le café, quelques

bouteilles de genièvre, du bordeaux, du champagne, du porto, du xérès, et du punch, qui dressaient leurs longs goulots cachetés, autour de la théière.

Au moment où il nous offrait un verre de punch suédois, le roi des punchs, M. Olaff jeta deux ou trois exclamations douloureuses, en portant ses deux mains à son mollet gauche et en se frottant doucement la partie postérieure et charnue....

— Aïe! aïe!

— Tiens! on dirait que votre baromètre se dérange, fit mon compagnon.

— Oui, riez sans cœur, repartit M. Olaff en souriant, le temps va changer. Le vent va souffler du nord-ouest et faire danser la maison; il la roulerait comme une botte de paille, si elle n'était garantie par la forêt.

Puis, s'adressant à moi :

— Vous n'avez jamais vu un ouragan bien conditionné, n'est-ce pas? Eh bien! cette nuit, peut-être même ce soir, vous allez voir comme Borée, notre voisin, va se mettre en colère. On ne voit ça qu'auprès du pôle....

Il sortit aussitôt pour recommander à ses gens d'assujettir fortement les perches qui maintenaient les toits de ses granges et de ses meules, de fermer solidement les portes et de rappeler les chevaux et les vaches qui pâturaient dans les environs.

Le domaine du capitaine Olaff était, comme je viens de le dire, à quelques pas d'une branche du lac Mélar. La triple rangée de vieux bouleaux de l'avenue l'en séparait, et il avait eu l'ingénieuse pré-

caution, pour l'abriter de ces horribles tempêtes des pôles, de l'envelopper, ainsi que ses granges, par une ceinture de sapins, déjà âgés de plus de vingt ans, et qui rompaient le vent. Vers le soir, des éclairs lointains, suivis de roulements sinistres, annoncèrent l'approche d'un cyclone. Des nuages tranchés de bandes noirâtres et jaunâtres s'épaissirent peu à peu; puis le ciel s'assombrit et jeta sur les eaux du lac des reflets noirâtres d'un mauvais augure. Poussés par les vents boréens d'une violence inouïe, les nuages se déchirèrent, passèrent les uns au-dessus des autres, semblèrent encombrer le ciel. Les éclairs se firent plus intenses. Le tonnerre grondait avec un bruit infernal. La tempête s'abattit subitement. La maison, frappée comme à coups de canon, tremblait et vacillait. Les arbres craquaient, balançaient leurs cimes jusqu'à terre et semblaient être soulevés avec leurs racines. Le vent, s'engouffrant par les cheminées et toutes les fissures des portes et des fenêtres, ronflait comme des trompettes. Le lac, soulevé par l'ouragan, envoyait par lames monstrueuses ses eaux fouetter la base de l'habitation. La nuit, ce fut une autre musique. Les oiseaux nocturnes affamés, effrayés, gémissaient, et leurs cris monotones portaient dans l'âme d'indéfinissables tristesses.

Le souvenir de la tempête annoncée par le « baromètre » du capitaine Olaff m'est resté dans la mémoire. J'ai, en traversant le mont Cenis, les Pyrénées, le Wlady-Caucase de Derbent à Tiflis, essuyé des tourmentes d'une extrême violence; mais je dois dire qu'elles me semblèrent des brises modérées en comparaison du cyclone qui ébranlait le domaine de M. Olaff.

— J'ai remarqué, lui dis-je, que vous boitiez légèrement. Auriez-vous des rhumatismes?

— Mieux que cela.

— La goutte, peut-être?

— La maladie des fainéants, des viveurs, des gens riches, que nous guérissons ici en quelques heures.

— Alors, cette claudication vient....

— De ce que je me suis laissé manger la moitié de la jambe, en cherchant des champignons.

— Vous voulez rire....

— Dieu me garde de plaisanter! J'ai presqu'une livre de mollet absente, un loup-cervier s'en est nourri. Ce jour-là devait être la journée des accidents. Il y a des jours comme ça. Tous les malheurs vous arrivent à la fois. Et comme disent les Russes, ils marchent en troupes.

— Vous seriez bien aimable, si vous vouliez me raconter votre aventure.

— Dites plutôt mes aventures.

— Comme vous voudrez, je vous écoute.

— Tenez, voilà le pot à tabac et du feu. Ne vous effrayez pas si mon histoire est longue. Je suis un peu bavard. Sous la grande Ourse, nous n'avons pas souvent l'occasion de causer. Je n'ai pas toujours près de moi votre ami, qui se fait, comme les jolies femmes, trop souvent désirer. La patience est une vertu chrétienne. Soyez patient. Je commence.

VI.

— Tout s'enchaîne en ce monde. D'une petite cause naissent souvent d'étranges accidents. Les choses les plus vraisemblables paraissent quelquefois aussi extravagantes que les contes les plus fantastiques d'Hoffmann. Les gens qui n'ont jamais perdu de vue le clocher de leur village, à l'ombre duquel blanchissent les os de leurs ancêtres, sont portés à douter des choses les plus simples.

Deux dents cassées en mangeant une omelette ont causé la mort de deux chiens, et cette double mort a été la cause de l'accident qui m'a privé de mon mollet gauche, et que le mollet perdu m'a valu un baromètre ! ! !

A ce début oratoire, prononcé avec un grand sérieux, je pus heureusement réprimer l'homérique envie de rire qui m'étreignait la gorge.

— Il y a trois ans, poursuivit mon hôte, le lendemain de l'enterrement de la mère de Mme Olaff, vienne la Sainte-Eldeberge, on avait fait ici un festin balthazaréen pour festoyer dignement une vingtaine de parents et d'amis des deux sexes. Festin comme on n'en vit jadis aucun, même au temps du gros et ventripotent Vitellius, surnommé ainsi à cause de l'ampleur de sa carrure, égale à celle du plus gros et du plus gras des veaux romains. Lorsqu'ils eurent assez noyé le souvenir de la défunte, chacun songea à se retirer.

— Cet enterrement a dû vous coûter plus cher qu'une noce, dis-je à M. Olaff, qui me paraissait être doué d'un robuste stoïcisme.

— Que voulez-vous, on ne s'enterre pas, on ne se marie pas et on ne se fait pas baptiser tous les jours. Nous nous amusons ces jours-là à allonger le soleil. Nous avons si peu d'occasions de nous égayer, que nous profitons de toutes celles qui se présentent.

— Même la mort ?

— Plutôt la mort qu'autre chose. D'ailleurs, dans les temps les plus reculés, antérieurs à Homère, on festoyait dignement pour célébrer les vertus des morts. Nous avons conservé cette habitude. La joie, voyez-vous, dilate la poitrine, le chagrin la resserre et l'étreint, et l'on a besoin de se nourrir solidement pour faire reprendre à son estomac sa capacité ordinaire. Je continue.

A l'heure de préparer mon déjeuner, Mme Olaff oublie de fermer la porte de la cuisine. Mes deux chiens, sentant l'arome des casseroles, s'associèrent pour déjeuner, et, pénétrant dans le sanctuaire des victuailles, se servirent eux-mêmes gigot, côtelette, poisson, jambons et ce qui s'ensuit ; il ne restait plus rien. Mme Olaff prépare à la

hâte une omelette au lard, couleur d'or, magnifiquement appétissante. A peine avais-je donné le premier coup de dents, que je pousse une exclamation d'assassiné. Je me renverse en arrière, les yeux retournés, le nez rentré dans le front, comme un escargot dans sa coquille. Je tombe, à moitié asphyxié par la douleur, sur ma chaise, et je lance involontairement, sans respect pour Mme Olaff, que je vénère, une explosion de blasphèmes à faire trembler un Polonais. Dieu, quelle douleur ! Quand j'y pense, j'en ai la chair de poule jusque sous les ongles. Mille cornes de biches ! Mme Olaff, me voyant la bouche béante et ensanglantée, crut que je venais d'être pris d'une attaque d'apoplexie. Uu lardon trop rissolé, desséché, dur comme du bois, s'était introduit, sous la pression de la mâchoire inférieure sur la supérieure, entre le palais et les alvéoles d'en haut et d'en bas. Deux incisives supérieures gisaient sanglantes sur mon assiette....

Mme Olaff m'avoua que si le premier déjeuner n'avait point passé par le torse de mes brigands de chiens, mes deux dents ne se seraient point vraisemblablement expatriées de cette façon de leur domicile.

Bleu de colère, sans raisonner, sous l'empire d'une exaspération violente, j'administrai sur l'heure aux deux bandits une volée de bois vert, dont ils moururent vingt-quatre heures après.

— Cela ne t'a pas rendu tes deux dents, fit Mme Olaff avec une moue significative.

— Non, sans doute, et j'avoue mes torts ; mais leur agonie et leur trépas ont soulagé ma douleur. Que voulez-vous ? Il y a une

heure marquée pour la mort de toutes les créatures du bon Dieu, bêtes et hommes.

Ici, M. Olaff se fit passer coup sur coup entre les deux épaules deux verres de punch, et il ajouta :

— Quand vous mangerez une omelette au lard, prenez garde aux lardons.

— Votre récit m'intéresse, dis-je à mon hôte. Je vois bien l'histoire de la mort de deux chiens tués pour deux dents cassées, en mangeant une omelette, mais je ne vois pas celle du baromètre.

— J'y arrive. Pour me distraire de la perte de mes ivoires, je sortis au hasard, sans but. J'éprouvais, je l'avoue, un vif remords d'avoir assassiné si brutalement mes pauvres bêtes....

— Il était bien temps, fit Mme Olaff.

— Pour un accident qui, tôt ou tard, devait m'arriver naturellement ; car je n'ai pas la prétention de croire que j'emporterai mes dents de lait dans l'autre monde.

En grimpant sur le sommet d'un de ces mamelons rocheux dont la Suède est hérissée, à un kilomètre d'ici, l'idée me vint d'utiliser ma promenade à ramasser des champignons pour ajouter aux provisions de Mme Olaff. En Suède, ce légume sylvestre entre pour une portion notable dans l'économie culinaire. On les met à toutes sauces ; on en fait des conserves, comme ailleurs on fait des confitures ; on les prépare au gratin, à la crème, au vin de Madère, à l'huile, au beurre, en saumure ; on en fait sécher au four comme des pruneaux. Quand on en a plus que sa suffisance, on fait des échanges contre d'autres denrées, ou l'on paye son curé avec ce surcroît de provisions. Dans

notre pays, le champignon, le hareng, le beurre salé remplacent la monnaie qui manque presque totalement. Vous avez dû vous apercevoir de cette pénurie de numéraire, puisque la principale monnaie courante est du papier de banque, depuis 5 sous jusqu'à 100 fr. et plus.

J'allais donc cheminant à travers les broussailles de genévriers, songeant aux omelettes qui cassent les dents, et à mes chiens qui se mouraient, lorsque tout à coup j'entends un miaulement aigu, accompagné de ce singulier sifflement bien connu de la race féline. Je me retourne vivement et j'aperçois à cinquante pas un loup-cervier suivi de deux petits. Je restai d'autant plus pétrifié d'une telle rencontre, que ce genre d'animal est noctambule comme les hibous, et je n'avais point d'armes.

Ce n'est pas un animal agréable qu'un lynx, quoiqu'il ne soit pas beaucoup plus gros qu'un renard. Il est d'une férocité et d'une agilité dont rien n'approche. Une panthère pourrait passer pour un agneau. Les savants, qui ont la prétention de tout connaître, l'ont improprement appelé *lupus cervarius*. Pourquoi ? Il n'a pas plus la figure d'un loup que je n'ai celle d'une chouette. Figurez-vous donc un grand corps de chat maigre, efflanqué, long d'un mètre, perché sur des pattes de cigognes, solidement musclées, des griffes aiguës, rétractiles, une tête déprimée, ornée de deux longues oreilles crochues, des yeux à fleur de front, d'une mobilité féroce, et vous aurez le portrait de la bête la plus nuisible et la plus inutile de la création, la terreur de nos basses-cours, et que l'on rencontre assez fréquemment dans nos forêts, où elle attaque et étrangle les élans, et quelquefois les images du bon Dieu.

La position était critique. Sans armes, que pouvais-je faire ? Il n'y a pas de honte à fuir un ennemi de cette sorte, et il est excusable de faire rapidement mouvoir les jambes au profit de la tête. Je dégringolai à toute vitesse le revers du mamelon peu boisé, mais encombré de roches et d'innombrables lacis de racines noirâtres, rugueuses, agrafées ou s'allongeant dans les fissures de la pierre.

L'animal, le poil hérissé, le dos arqué, ramassé, la gueule ouverte, gagnait de vitesse par bonds prodigieux. Je m'élance sur le tronc d'un bouleau avec cette énergie que donne la peur. J'atteignais à peine les premières maîtresses branches, que le loup-cervier accroche trois griffes dans l'écorce et la quatrième dans mes souliers, puis, soudant sa mâchoire dentelée dans le milieu de mon mollet, il y reste suspendu.

— Malédiction ! m'écriai-je, quand je sentis ses crocs entrer dans la chair.

Ses deux mâchoires se serraient comme les deux lèvres d'un étau garnies de dents de scie. Je poussais des hurlements de caniche écorché vif par un savant. Dans la succession d'efforts désespérés que je faisais pour échapper à cette terrible étreinte, je sentais mon mollet s'étirer, se désagréger, sous le poids de mon redoutable ennemi, qui tirait dessus à belles dents. Après quelques minutes de cette situation, une douleur atroce me glaça le cœur. Le lynx venait de tomber, comme une sangsue gorgée, la gueule pleine d'un morceau de ma jambe. Le sang ruisselait le long du tronc de l'arbre. Cet affreux monstre dont, en toute autre occasion, j'aurais pu me rendre maître au moyen d'une forte trique, revint à la charge.

Mes cris, enfin, furent entendus. Un de mes hommes qui fanait dans une clairière, accourut, armé de son trident de fer, embrocha l'animal par le milieu du corps et le porta à la maison, où je me traînai avec peine, et où je pus, à mon tour, me donner la joie cannibalesque de le faire rôtir vivant, pour qu'il ne fût pas dit qu'une bête immonde eût digéré de la chair d'un chrétien vivant.

Je ne vous dirai pas les hurlements sauvages ni les contorsions qu'il fit sur les brasiers ardents de la cuisine de Mme Olaff, où il fut énergiquement maintenu et sur lesquels on jeta des branches de sapin qui convertirent en quelques instants le brasier en fournaise. Son poil rôtissait, crépitait, ses yeux s'allongeaient comme ceux d'un escargot, ses dents grinçaient et tremblotaient ; il poussait ou plutôt il soufflait des cris étranges ; sa graisse fondait et ruisselait sur sa peau grillée, ses muscles raccornissaient et rapetissaient à vue d'œil tout le corps de la bête. Ses entrailles cuisaient comme à l'étuvée, que le monstre râlait encore.

J'en conviens, je savourais son agonie avec toutes les délices que peut faire naître le sentiment de la vengeance vis-à-vis d'un animal qui vous a mangé un morceau de mollet. Vitellius, sur le champ de bataille de Bédriac, ne dut pas éprouver une jouissance plus indicible, à la vue de ses ennemis vaincus et morts.

Mais la Providence, qui ne laisse impunie aucune cruauté inutile, me réservait la peine du talion. Je m'étais fait lier fortement la jambe pour atténuer l'hémorragie. Le docteur d'Œrebro, appelé en toute hâte, arriva quelques heures après, fit rougir un fer dans le même brasier où les os du loup-cervier se calcinaient, et cautérisa la plaie

béante. Aux effroyables tortures que je dus supporter, je jugeai de celles de la bête et aussi des tourments des hérétiques que l'inquisition espagnole faisait brûler vifs, sous le règne de l'impitoyable Philippe II.

— Malédiction ! m'écriai-je après le récit de mon hôte, je croyais la Suède à peu près dépourvue d'animaux féroces. Là-bas, des loups qui mangent des enfants ; ici, des lynx qui taillent des biftecks dans les jambes du pauvre monde....

— Partout où il y a des hommes, il y a des bêtes, fit le capitaine Olaff. Pourtant je dois dire que nous en avons moins ici qu'ailleurs ; c'est un avantage que la Suède a sur les autres pays. Bah ! ajouta-t-il en bourrant sa pipe en porcelaine ornée d'une charmante tête blonde, portrait de Mme Olaff à dix-huit ans, qu'il avait fait peindre à Dresde, quelques mois après son mariage, cet accident est relégué aujourd'hui dans mes plus lointains souvenirs.

— A quelque chose malheur est bon, lui dis-je en souriant.

— Pourriez-vous me dire, mon cher ami, ce que j'ai gagné à me laisser manger le mollet ?

— Parbleu ! fit vivement Berty, un baromètre qui vous permet de prédire le temps comme Matthieu Lænsberg.... Alors, quel temps fera-t-il la semaine prochaine ?

— Est-ce que vous auriez la pensée de nous quitter ? Ce ne serait pas à faire. Regardez ma femme ! quelle grimace vous lui faites faire....

— Si vous avez des histoires à raconter à mon ami Frédé, ça le décidera à prendre ses quartiers d'hiver chez vous.

— Vous allez rester avec nous le plus longtemps possible, me dit le capitaine Olaff. Rien ne vous presse, n'est-ce pas? Vous nous ferez plaisir. Si vous aimez la chasse et la pêche, nous avons le lac devant nous et des engins de toute nature pour prendre du poisson ; plusieurs bateaux seront à votre disposition, et je vous donnerai un secret pour prendre des anguilles, des barbillons de dix livres, des saumons de trente, et un instrument pour accrocher cent cinquante harengs à l'heure. Pour chasser, nous avons des forêts de broussailles, où le lièvre, le coq de bruyère et la perdrix foisonnent.

— Et aussi le lynx, ajoutai-je.

— Ne parlons plus de celui-là, reprit M. Olaff. C'est un accident rare. Puis cela me rappelle mes deux pauvres chiens. Vous ne croiriez pas que j'en éprouve non seulement un remords profond, mais un sentiment de honte....

— Vous ne parlez pas des flottes de gibier à plumes et à duvets, fit mon compagnon, en souriant sournoisement.

— Je le connais ton gibier à plumes....

— Vous n'aimez pas le canard, ni l'oie sauvage, répliqua le capitaine Olaff. C'est pourtant un excellent manger, quand on sait le préparer. Ici le gibier d'eau doit toujours être dépouillé comme un lapin, avant de le mettre cuire.

— Mais le cygne, le cygne, monsieur Olaff.

— Il ne vaut pas le canard, cela est vrai. Il est même quelquefois assez désagréable quand on ne l'a pas dépouillé. Mais il ne faut pas vous gêner. Si vous n'êtes pas amateur de gibier à plumes, nous

irons à la recherche de la gent écaillée. Autant d'espèces, autant de trucs pour les prendre.

— Et de sauces pour les accommoder.

— Cela va sans dire. En fait de sauces pour le poisson, les Romains d'autrefois n'étaient que des marmitons en comparaison des cuisinières suédoises.

— Les Romains étaient cependant plus forts sur la pêche que sur la chasse.

— Sans doute ; mais depuis l'invention des armes à feu, la pêche en eau douce en Italie n'est plus qu'une tradition, excepté toutefois celle des anguilles du lac de Bolsena et des étangs de Comacchio.

— Dans l'ancienne Rome il y avait le poisson noble et le poisson vil ou plébéien. Avez-vous en Suède les mêmes préventions ?

— Ici tous les poissons sont nobles.... dans la casserole, quand la sauce est bonne ; à l'exception du hareng, qui ne serait pas moins noble que les autres, mais il est si commun, si abondant dans nos eaux, que nous en nourrissons presque exclusivement nos domestiques et nos chiens, et l'Etat ses soldats et ses matelots. Ici, quand nous engageons un domestique à notre service, il entre presque toujours dans les conditions qu'on ne lui en donnera que cinq jours par semaine.

— Chaque pays a ses mœurs.

— C'est goût que vous devriez dire. Les mœurs se façonnent sur les aptitudes et les caprices de l'estomac et la sensibilité du palais. Le peuple qui sait le mieux manger est le peuple le plus doux dans ses mœurs et le plus intelligent.

— Et le plus corrompu....

— Si vous voulez. Vous avez peut-être raison.... Voyez l'Allemand du Nord, autrement dit le Prussien, qui se gorge de choucroûte et de lard rance, bien qu'il se prétende très civilisé. C'est au fond un peuple brutal, très besoigneux, et froidement féroce, quand il se croit le plus fort. Voyez les Tartares et les Turcs, qui se nourrissent à la façon des corbeaux ; ce sont des peuples à pendre. Le Russe mange mieux que le Prussien, il est plus sociable, plus noble et plus poli que ce genre d'Allemand.

Les gourmets de l'ancienne Rome n'avaient jamais plus de trois plats de poissons à leurs tables, plus souvent deux que trois. Chez nous, la variété est telle, que nous ne nous nourrissons presque exclusivement que de cela. Le poisson de mer est très fortifiant. Sa nature phosphorescente donne une grande énergie à notre appareil musculaire. Il y a des moments où les rivières et les lacs en sont encombrés, surtout dans le nord. Nous sommes ichthyophages.... par nécessité.

A Rome, l'alose était un poisson vil; chez nous, tout le monde la recherche. En France, le saumon est un plat noble ; ici c'est un plat populaire. A vrai dire, il n'y a ni poisson vil ni poisson noble. La noblesse de la bête vient moins de l'excellence de sa chair que de sa rareté. A Paris, la raie est bannie des tables riches et se vend à vil prix. Ailleurs, au contraire, elle est recherchée et se vend fort cher. Faites que le sterlet soit aussi commun dans les eaux du Volga et de ses affluents que le hareng l'est dans les eaux suédoises, et la raie sur les côtes sud de France, et vous ne verrez plus les czars

payer 2,000 fr. un sterlet qui ne vaut pas certainement une barbue de quatre sous ; ils aboliront cet ukase barbare et féroce qui punit de mort le pêcheur ou le citoyen qui aura pris, sans le chercher, un sterlet, et aura préféré se le faire passer dans l'estomac plutôt que de le porter à l'autorité pour en faire présent à son monarque.

Pour préparer certains poissons, nous avons des recettes précieuses et variées, qui ne le cèdent en rien à celles tant vantées des Romains. Ils faisaient cuire les anguilles de Bolsena dans du vin doux de Sorrento ; nous remplaçons le vin doux par du vin de Malaga. Ils employaient les raisins confits d'Ana-Caprée et le petit vin blanc du même endroit ; nous remplaçons le raisin par des fruits de genièvre, et le petit blanc de Caprée par des vins secs d'Espagne ou de Portugal. Je ne crois pas que la sauce du poisson perde à cette modification.

Demain ma femme voudra bien nous préparer une yeuse (espèce de barbeau) à sa manière, qui vaudra bien celle des anguilles de Bolsena. Vos matelottes normandes, dont les restaurants de Paris sont si fiers — plat essentiellement suédois que vous devez à nos ancêtres, les Normands — ne peuvent soutenir la comparaison avec une yeuse scandinave.

Cette sauce célèbre, ajouta mon hôte, se compose des ingrédients suivants : vin, vinaigre, miel, noisettes et noix pilées, amandes de pin, pistaches, mie de pain, fromage d'Italie, œufs de canards sauvages ou de goëlands, persil, thym, romarin, marjolaine, rhubarbe, etc.

Pour assaisonner leurs viandes et quelques poissons, les Romains

faisaient usage d'une composition très renommée, le *garum*, qui se préparait avec des entrailles de thons, de maquereaux, d'écrevisses, puis des crevettes, du sel, du vinaigre, du perce-pierre, des piments, du vin chaud, et divers autres aromates qu'ils laissaient fermenter. Cette composition délicieuse et très apéritive se vendait des prix fabuleux. Ici elle coûte moins cher que votre moutarde de Dijon. Dans l'intérieur des ménages on en fait des provisions en bouteilles, pour assaisonner le poisson et les viandes. Je doute très fort que les nonnes de Sorrento, qui avaient cependant la réputation de cuisiner admirablement les carpes et les rougets aux fameux raisins de la patrie du Tasse, aient jamais fait rien de pareil à notre *garum*.

Or, quand on se mettait à table chez maître Olaff, le festin se prolongeait fort avant dans la nuit, jusqu'au lendemain assez souvent, et quelquefois toute la semaine.

Le soleil allongeait déjà ses rayons en flammes roses dans l'horizon, que Léon Berty dormait encore dans la plus vaste des bergères et me laissait en tête-à-tête avec mon hôte. M. Olaff le regardait dormir avec des yeux attendris et en hochant la tête. Le brasier, sans cesse entretenu et ravivé par de nouvelles brassées de branches de sapin, éclairait la pièce et projetait des silhouettes fantastiques sur les murailles. Les victuailles restées sur la table semblaient attristées de notre indifférence.

Maître Olaff avait des idées noires depuis quelques instants et frappait de temps à autre son verre contre le mien, en me disant :

— Goûtez cette liqueur olympique ; étouffons *nos* chagrins.

Qu'avait donc mon hôte pour nourrir en ce moment des idées si noires ? Songeait-il à ses ivoires cassées ou à sa jambe barométrique ?

J'essayai de le tirer de sa rêverie en portant un toast à ses filles, qu'il attendait, revenant d'un couvent près de Londres, où il les avait placées pour y faire leur éducation, et qu'une de ses sœurs, leur tante, était allée reprendre.

Il releva tout à coup sa tête herculéenne et me remercia de ma politesse. Puis, après quelques instants de silence, il reprit la parole et me dit :

— Bien que je n'aie l'honneur de vous connaître que depuis deux jours, je vous range néanmoins au nombre de nos amis. Notre maison est la vôtre, comme elle est aussi depuis longtemps la sienne, fit-il en regardant Léon Berty. Quand il vous plaira d'y venir.... Voyez comme il dort, le sans-cœur ! Autrefois il venait souvent nous voir. Nous l'aimons et l'accueillons toujours comme notre propre fils. Il restait ici le temps qu'il voulait ; nous le voyions toujours partir avec regret et revenir avec plaisir. Maintenant il se fait rare, il nous néglige, l'ingrat. Enfin ça n'empêche pas ma femme et moi de l'aimer comme notre enfant. Nous voulions en faire notre gendre et lui donner notre fille aînée, une jolie fille de vingt ans, vienne la Chandeleur.... Une bonne éducation ; et musicienne, monsieur, comme la Malibran. Elle aura une jolie dot, et des espérances, peut-être plus d'un million.... La petite ne demanderait pas mieux que de l'épouser ; elle l'aime de tout son pauvre cœur, la pauvrette. Songez donc qu'ils se connaissent depuis dix ans ; qu'ils ont pour ainsi dire

grandi ensemble ; ils se tutoient comme frère et sœur. Chaque année les enfants viennent passer leurs vacances ici, et de son côté il n'a garde d'y manquer ; il accourt passer avec nous une partie de son temps, et nous allons de notre côté à Stockholm quand il ne peut quitter sa chancellerie. J'ai la certitude qu'elle ne lui est pas indifférente ; mais, lorsque j'amène la conversation sur ce chapitre, savez-vous ce qu'il me répond ? Des bêtises.... Qu'il n'a pas de fortune, qu'il veut songer d'abord à se faire une position. Eh bien ! quelle plus belle position que celle d'épouser une jeune fille bien élevée, assez jolie pour flatter son amour-propre, et qui sera riche pour deux et même pour six ; puis d'entrer dans une famille où tout le monde l'aime et le regarde comme un membre aimé de la maison, où il serait heureux comme un poisson dans l'eau ? Mais non ! monsieur a de l'orgueil ; il ne se trouve pas assez riche pour prétendre à la main de notre chère enfant.

Ici, monsieur, nous nous marions sans peser nos écus. Le sac de l'un pèse-t-il plus que celui de l'autre, qu'importe, on s'aime, on se marie. Mme Olaff et moi nous nous sommes plu ; nous ne nous sommes pas demandé lequel des deux avait le plus d'argent ou de biens au soleil. Nous voulons que nos enfants fassent de même. Elles se marieront à leur fantaisie, selon leur goût. En Suède, le mariage n'est point un marché. A partir du jour où une jeune fille a mis sa main dans la main de celui qu'elle s'est choisi, elle ne s'appartient plus. Les parents n'ont garde de contrarier son inclination. C'est dans nos mœurs.

M. Olaff essuya une larme du revers de sa main.

— Il a refusé votre alliance ?...

— Mon Dieu, oui ; et il a ajouté qu'il ne voulait pas laisser confire ses os dans un bloc de glace, comme les mastodontes de la Sibérie. Ah ! la belle chose de penser à ses os ! Est-ce qu'ils ne blanchissent pas et ne se pulvérisent pas partout de même, sous l'étoile polaire aussi bien que sous l'équateur ? *Va où tu veux*, dit le proverbe, *et meurs où tu dois*. N'importe où il quittera ce monde, en aura-t-il moins quatre pieds de terre sur le nez ? « Je regrette, mon cher Léon, que vous ayez des idées aussi saugrenues, lui ai-je dit ; car elles sont saugrenues, vos idées, il faut bien le dire. Dans votre pays on brûle son existence ; les passions vous font vivre dans un enfer perpétuel. Ici on se sent vivre, on est plus près du bon Dieu, on y pense davantage. On ne s'en trouve pas plus mal pour cela. »

Je ne lui demandais qu'une chose, de passer six mois de l'année près de nous, l'hiver ou l'été, n'importe. Le reste du temps, il pouvait voyager avec sa femme là où il aurait voulu. Dame ! on aime à sentir près de soi ceux que l'on chérit. C'est assez juste. Je lui aurais fait bâtir un chalet à deux pas d'ici.

— Et la civilisation, monsieur Olaff, la civilisation ! le progrès !...

— Bien que nous soyons à cinq cents lieues, et presque perdus dans les glaces du pôle, de ce que vous appelez le foyer civilisateur, sommes-nous plus arriérés, moins heureux pour cela ? Je reçois ici des journaux français, anglais, allemands, et des revues. J'ai une bibliothèque de onze mille volumes dans ce pavillon de briques qui est là derrière ma maison, une pièce sacrée à l'abri du feu et où les

profanes ne pénètrent jamais. Chaque année, je l'augmente de cent à deux cents volumes choisis entre les meilleurs. Tout cela était à sa disposition ; ma femme et la sienne l'auraient mis dans du coton.

— Néanmoins il a refusé de devenir votre gendre ?

— L'ingrat, voyez, il dort pendant que nous nous occupons de lui.... Tenez, mon cher Frédé, aidez-moi à étouffer ce chagrin avec un verre de djinn, et n'en parlons plus.

Et le vieux loup de mer se vida un plein verre de cette liqueur dans la gorge comme s'il l'eût versé dans un entonnoir, et essuya une larme qui lui descendait le long du nez.

VII.

Une partie de pêche avait été combinée et arrêtée la veille. Nous devions partir au petit jour ; mais le festin suédois se prolongea si bien, que le grand jour nous surprit encore à table, mon hôte et moi, et de plus le révérend — qui était venu faire visite, et qu'on avait retenu — en train de déguster, entre deux pipes de tabac, de nouvelles liqueurs de la fabrique de notre hôtesse, valant bien les meilleures chartreuses du monde et les plus excellentes bénédictines.

Mon compagnon continuait à dormir dans son fauteuil. Les gens de service, levés depuis longtemps, s'occupaient de leurs besognes respectives, sous l'œil de Mme Olaff, toujours la première levée, et

tout en faisant le moins de bruit possible, pour ne pas troubler le sommeil de ses hôtes.

Il était donc trop tard pour se mettre à l'œuvre. Pour passer le temps à quelque chose, mon hôte et moi nous allâmes en batelet pêcher des harengs.

Ce genre de pêche se fait avec une ligne inconnue ailleurs qu'en Suède. Au bout d'une ficelle tannée, de six à sept brasses de



Pêcheurs de harengs à la ligne, en Suède.

longueur, est suspendu un morceau de plomb en forme de fuseau, gros et long comme le goulot d'une bouteille à peu près. Ce plomb est traversé, en sens contraire, de trois fils de crin tordus, dépassant de chaque côté de vingt-cinq à trente centimètres. A l'extrémité de chaque bout de ces fils de crin est attachée une forte épingle, recourbée en forme de hameçon, mais ayant le crochet plus ouvert.

Cela fait donc huit hameçons ou plutôt huit crochets croisés et étagés l'un au-dessus de l'autre, en sens contraire. On laisse plonger le plomb dans l'eau jusqu'à la profondeur où l'on suppose que se meut le banc de harengs, et l'on imprime sans cesse à la main un léger mouvement de bas en haut, jusqu'à ce que l'on sente à la ligne une certaine résistance, accompagnée d'une légère trépidation. On relève alors vivement le plomb, autour duquel se trouvent quelquefois deux, trois ou quatre poissons pris, les uns par la queue, les autres par le milieu du corps, par le ventre, par la tête, par un œil. Ce n'est pas difficile. Pas d'appât, pas de bouchon, rien. Le lecteur doit comprendre que cette ligne, plongée au milieu d'un banc de harengs de une à deux brasses d'épaisseur, doit, dans son évolution de bas en haut, régulière comme le balancier d'une pendule, accrocher le poisson par tous les points de sa surface. J'en ai pris jusqu'à deux cent quatre-vingts en moins d'une heure et demie, malgré mon inhabileté dans ce genre d'exercice.

Le soir, je priai Mme Olaff de me faire griller une demi-douzaine de harengs, que je mangeai du plus robuste appétit, à la grande stupéfaction du personnel de la maison, qui ne pouvait s'imaginer qu'un Français pût se nourrir de poissons aussi vils.

Si amusante et si productive que soit cette pêche, qui ne demande aucun effort d'imagination, ni de sagacité, on finit par s'en lasser; et c'est ce qui m'arriva, quand, au bout de quelques heures, je vis le fond du bateau entièrement couvert de harengs. Dans l'après-midi, je rentrai au logis, plus saturé de pêche que je n'avais été de chasse aux palmipèdes. L'abondance du gibier et les facilités qu'on a de le prendre tuent tout le plaisir que l'on se promet.

Le reste de la semaine se passa néanmoins à chasser et à pêcher, et le voyage de Falun fut, sinon oublié, du moins remis à un mois plus tard. L'avant-veille de notre départ, une dernière partie de chasse aux palmipèdes fut arrêtée.

— Je songeais, me dit M. Olaff, à vous procurer les émotions d'une chasse à l'ours. On en rencontre assez fréquemment dans les forêts du Nord, à une douzaine de lieues d'ici ; mais cette chasse est ingrate en été. Nous le chassons le plus souvent en hiver, alors que la neige couvre tout le sol, et que l'animal est cabané. Nous irons donc à l'aventure. Vous n'aurez pas besoin de vous lever pour interroger l'heure à la pendule. Dès que vous entendrez le vacarme des hirondelles de mer, vous vous lèverez. Au premier rayon de soleil, tous les volatiles s'éveillent et saluent la lumière par un gazouillement joyeux. C'est une manière à eux de prier et de remercier l'Eternel.

A peine le jour commençait-il à poindre, que le cri des mouettes, des damiers, des goëlands, des cygnes, des canards, des eiders, m'avertit qu'il était temps de me lever ; il était à peine trois heures. Quand nous sortîmes, le soleil plongeait déjà sa vive lumière dans les eaux du lac, qui la renvoyait aux alentours par ses innombrables facettes tremblotantes. Sous l'étoile polaire, le soleil d'été brille avec une intensité inconnue et illumine splendidement l'horizon. Dans ces étés hyperboréens, il chauffe sans cesse le sol ; il y a peu de pluies. Après les derniers jours de juin, le soleil baisse peu à peu, s'éloigne de ces contrées, qui le perdront de vue une grande partie de l'hiver. Dès les premiers jours d'août, la nuit commence à

envahir le pays. A huit heures du soir, il faut déjà allumer les lampes, et se préparer à vivre bientôt vingt heures sur vingt-quatre dans l'obscurité. Jusque-là on peut encore se croire en été; la beauté des jours n'est pas encore troublée par les froids et les brouillards.

Les eaux du lac étaient comme ombrées par des masses de ces grandes hirondelles de mer planant au-dessus des bancs de poissons, les suivant avec attention, guettant le moment de plonger pour les happer. Les vautours de l'Inde avertissent le chasseur en tournoyant au-dessus du tigre, le suivant dans sa marche, jusqu'à ce qu'il leur laisse à déchiqueter une charogne dont il a sucé tout le sang. De même ces sortes de pluviers et de mouettes, dont la vue est aussi subtile que celle de l'aigle, indiquent au pêcheur de quel côté le banc file le long des berges. Nous rapportâmes quelques beaux sujets largement palmés, entre autres deux spatules égarées, dont les pattes nous firent des blagues à tabac, originales, mais peu commodes, bonnes tout au plus à accrocher comme curiosité dans un cabinet de travail.

L'heure du départ pour Christiania arrivait, et ce ne fut pas sans peine que Mme Olaff consentit à nous laisser aller, nous faisant promettre de revenir prochainement chez elle.

— J'ai affaire à Stockholm, fit notre hôte, je vais vous accompagner. Ma femme nous conduira jusqu'à Upsal. Le chemin le plus long est souvent le plus court. Vous prendrez le bateau du Vener.

Les équipages furent attelés, bourrés de victuailles et de liquides pour la route. Mon ami Léon monta avec Mme Olaff, et moi avec son mari.

Chemin faisant, d'un pas très modéré, attendu la longueur de la course que nous avions à faire, environ douze lieues, quinze peut-être, maître Olaff me montrait les terres dont il était propriétaire. De son côté, Mme Olaff sermonnait Léon Berty, lui faisait honte de sa conduite et de sa négligence à venir les voir aussi souvent qu'autrefois; et il écoutait respectueusement les reproches de la brave et digne femme.

— Elles sont pauvres, ces terres-là, comparées à celles de votre pays de la Brie, l'un des plus riches de la France, s'il n'est le plus riche. Mais ici elles passent pour des meilleures. Malheureusement, la fumure nous manque. Nous sommes obligés de recourir aux jachères, que nous enseigne la Bible. Nous nous retirons par l'étendue de terrain qui nous permet de laisser reposer la terre deux ou trois années. Nous emmeulons les gerbes ou les laissons en moyettes. Il y a des siècles que nous pratiquons cet usage. Mais cette précaution ne suffit pas à sécher le grain. Nous devons souvent le faire passer dans nos avines (granges dont le plancher est à claire-voie, à une douzaine de pieds de l'aire. Quand les gerbes sont engrangées sur ce plancher, on fait du feu dessous; la fumée sèche paille et grain, imprègne celui-ci d'une légère couche grasse qui le préserve des insectes). Chez vous, vous avez le soleil qui vaut peut-être mieux.

A quelques kilomètres de sa demeure, il arrêta court son véhicule devant le front d'une fort belle forêt peuplée de sapins, de mélèzes, aussi vieux que Mahomet, et de bouleaux nés au temps des croisades.

— Vous voyez cette futaie; c'est la dot de mes filles. Je l'ai reçue

de mon père, qui la tenait du sien. Ça vaut mieux d'élever et de soigner le bois que d'enfouir son argent dans les banques de crédit. Quand les enfants seront mariées, je couperai la forêt, ou elles la feront exploiter elles-mêmes ; cela les regardera. L'exploitation n'en sera pas difficile ; le lac est là à cinquante pas sur votre droite. Il y a là-dedans cent cinquante et quelques mille pieds. Chaque tronc, d'une hauteur de plus de vingt-cinq mètres, vaut, à pied d'œuvre, une quinzaine de francs, sans compter les abattis, qui peuvent être portés comme bois de chauffage dans les villes voisines. Les bateaux vont directement d'ici à Stockholm ou à Gothembourg par le canal ; un canal qui porte des bateaux à voiles et à vapeur. Vous verrez cela en allant à Gothembourg. Ça n'est pas du bois de marais, toujours mou et spongieux, peu résistant et presque impropre à la menuiserie, mais du bon bois de roches, dur, fibreux, d'un tissu serré, bien veiné de rouge et fort recherché sur tous les marchés d'Europe. Il y a aussi un grand nombre de bouleaux. Le bouleau ici pousse tout seul. Une forêt de sapins est-elle incendiée ou abattue, le bouleau envahit tout de suite le sol, à l'exclusion des essences résineuses, de telle sorte que là où il y avait une forêt de sapins, c'est une forêt de bouleaux qui pousse d'elle-même. Ce genre de bois se vend cher ; c'est le seul bois de charronnage et d'ébénisterie du pays. Nous en exportons des masses en Allemagne, où l'on fait de jolis meubles jaunes très recherchés. Le fer et le bois, en Suède, se vendent comme du pain chez le boulanger. Si votre ami voulait être raisonnable, je le ferais plusieurs fois millionnaire, à la condition seulement de vivre chez moi la moitié de l'année. Enfin, il refuse.

Ma femme en est bien chagrine, et ce sera une douloureuse déception pour la petite....

M. Olaff allongea à son cheval un vigoureux coup de fouet qui ahurit la bête, peu habituée à cette nerveuse manifestation de son maître.

— Léon vous aime beaucoup, dis-je à mon hôte, et il a pour Mme Olaff une affection toute filiale. Je sais ce qu'il pense de vous, et je puis affirmer qu'il n'est pas aussi indifférent que vous le croyez à l'honneur que vous voulez lui faire et au bonheur que vous lui offrez. Il m'a fait de vos filles, ses petites amies d'enfance, la peinture la plus ravissante; d'où je conclus qu'il n'est pas aussi éloigné que vous pensez de devenir votre gendre.

— Que Dieu vous entende! Vous ne vous imaginez pas combien nous l'aimons....

— Je parie qu'au printemps prochain vous m'enverrez une lettre de faire part du mariage de Mlle Mathilde Olaff avec M. Léon Berty.

— Ah! non, mais une invitation en bonne forme, écrite en entier de la main de ma femme, que vous n'oserez pas refuser.

La figure de mon hôte, tout à l'heure attristée, s'épanouit tout à coup. Il devint plus loquace, et se montra heureux d'avoir la quasi-certitude qu'il allait faire le bonheur de sa chère enfant. Ce brave homme bornait à cela seul son ambition. Il ne tenait ni à la fortune ni à la position sociale. Il faisait même à Léon Berty la condition de quitter le service pour se consacrer entièrement à son intérieur.

Dix minutes plus loin, il me fit remarquer une vaste clairière rocailleuse et buissonnée.

— Vous croyez que ce sont là des landes, une terre stérile, une friche, un désert, n'est-ce pas?

— Il est vrai qu'autant que ma vue peut porter dans l'horizon, je ne vois que des buissons verts, plus ou moins grands, plus ou moins touffus....

— Précieuses broussailles, que l'on payerait bien cher aux environs de Paris, un vrai parc à perdrix, à lièvres, à gelinottes, à coqs de bruyère, et où je récolte, bon an mal an, de deux cent cinquante à trois cents tonneaux de graines de genièvre. J'en expédie les trois quarts en Angleterre et en Hollande, et je fais fermenter le reste pour me fabriquer ce bon petit djinn, meilleur que celui qui se vend à Londres et à Amsterdam. Précieuse liqueur, que vous avez trouvée si raide et qui me paraît si douce, un remède souverain contre le choléra, les indigestions, les rhumatismes, voire même les colères rentrées, ajouta-t-il en faisant allusion à la mort de ses deux chiens. Deux heures de promenade à travers cette lande suffisent à me faire une guirlande de gibier.

Lorsque nous arrivâmes à Œrebro, le vapeur chauffait sa machine, pendant que l'équipage embarquait sur le pont douze ou quinze stères de bois pour alimenter sa fournaise. Dans l'intérieur de la Suède, on brûle du bois en place du charbon de terre. Auprès des piles de bûches qui s'élevaient de chaque côté des parapets du navire, les voyageurs plaçaient eux-mêmes leurs bagages et leurs colis : les uns, des barriques de beurre salé, de poissons; les

autres, des paniers de volailles, mortes ou vivantes, des corbeilles de champignons de toutes sortes, voire même du pain *rouge*. Pourquoi rouge? Parce qu'il est pétri avec du sang de bœuf ou de mouton, qui le rend plus substantiel. C'est le pain des pauvres gens. Il faut y être habitué pour en manger.



A l'arrière du vapeur, M. Olaff et son ami aperçoivent le vieux Job qui allonge son corps hors de l'eau.

— Tenons-nous à l'arrière, fit mon hôte, lorsque nous fûmes dans la partie la plus large du lac, par le travers d'Upsal. Outre le panorama, un autre spectacle vous attend. Munissons-nous de quelques galettes suédoises pour payer tribut au vieux Job.

— Qu'est-ce que ce M. Job? Un douanier, un aveugle qui demande son pain au son d'une clarinette?

— Ce personnage est un vieux phoque, un lazzarone, saltimbanque qui fait sournoisement toute espèce d'évolutions dans l'eau pour disposer le public à lui envoyer quelques morceaux de lard.

— Si je lui envoyais une balle ?

— Ne vous avisez pas de toucher à un poil de sa peau et de son cuir, vous vous feriez assommer par l'équipage.

— Quel intérêt ont les matelots à protéger cet ogre amphibie?

— Les hommes de mer sont tous très superstitieux, ici encore plus qu'ailleurs. Si le vieux Job disparaissait accidentellement, pas un matelot ne voudrait repasser par ici.

— Alors on a dû faire une légende sur cet animal dangereux?

— Il y a vingt histoires, toutes plus absurdes les unes que les autres. Tenez, regardez sur votre gauche. Le voilà perché sur son caillou. Il connaît les heures de passage.

La bête avait son gros corps cylindrique allongé hors de l'eau, sa grosse tête, toute grisonnante et luisante, redressée et immobile. Il ressemblait, de loin, à un sphinx couché sur un piédestal de granit rougeâtre. Son pelage, moucheté de rares poils fauves d'un blanc sale, contrastait avec la couleur brunâtre de l'eau; ses grands yeux ronds, noirs et vifs, projetaient des éclats, comme des morceaux de porcelaine reflétant les rayons du soleil. Il passait de temps à autre sa longue langue noirâtre sur ses moustaches, composées de volumineux bouquets de poils, rudes comme des aiguilles de porc-épic. Ce potentat des ondes creuses du Mélar se laissa glisser comme une anguille dans l'eau; quelques secondes après, il annonçait sa présence par une espèce de mugissement semblable à celui du veau,

mais moins accentué, et dans lequel des saltimbanques prétendent entendre les noms de pâ.... pâ....

Les passagers lui envoyèrent du jambon, des gâteaux, du poisson. Job, rassasié, remercia la société par quelques évolutions grotesques, puis s'en alla reprendre sur son rocher sa posture habituelle.

Le soir, à la tombée de la nuit, nous arrivions à Stockholm, où je restai une semaine à visiter de nouveau la ville, les églises, les îles des environs.

VIII.

Je hâtai mon départ pour Christiania par la voie du canal de Gothie, qui met en communication le golfe de Bothnie avec la mer du Nord, Stockholm avec Gothembourg, la Marseille scandinave, un canal de plusieurs centaines de lieues. Le navire partait dès les premières lueurs de l'aurore, vers quatre heures du matin. Pour n'avoir point à traverser la ville à pied, la nuit, je jugeai prudent d'aller coucher à bord et de prendre aussitôt possession de notre cabine. Je fis mes adieux à M. Olaff, qui me fit promettre de nouveau d'accourir à son appel pour assister au mariage de sa fille....

Nous nous rendîmes aussitôt après dîner au bateau à vapeur. Le matin, au point du jour, selon la coutume, quatre coups de pierrier signalèrent aux habitants de la ville, encore ensevelie dans les dernières ombres de la nuit, et aux passagers couchés dans leurs

cabines respectives, que l'*Abeille* quittait ses amarres et prenait sa course.

Deux cents et quelques lieues, je viens de le dire, séparent Stockholm de Gothembourg. Cette traversée en zigzag à travers le pays s'exécute en cinq ou six jours, quelquefois davantage, selon que le temps est clair ou brumeux, et que les jours sont courts ou longs. Dans les jours sans nuit, c'est-à-dire de mai à mi-juillet, la course se fait en quatre jours et quatre nuits. L'*Abeille* filait le long des échancrures dont toutes les îles sont dentelées, avec une vitesse de huit à dix kilomètres. Les heures glissaient doucement. Un panorama pittoresque et sans fin, mais trop uniforme, se déroulait sans cesse. Quand nos yeux en étaient saturés, nous les ramenions sur le pont, encombré de voyageurs appartenant à toutes les classes de la société, de volailles, de tonneaux de bière ou de beurre salé, de poissons fumés, de provisions de bois pour alimenter la machine, de paysans dans les costumes étranges de leurs provinces, ayant horreur de l'inaction, et occupant sur l'avant les loisirs de la traversée à recoudre leurs habits, à réparer leurs bottes; puis des paysannes dans leur costume bizarre, coquet, très voyant, rappelant les paysannes russes ou suisses, tricotant de longs et gros bas de laine, et jacassant entre elles avec cette volubilité naturelle aux filles d'Ève, ou chantant en chœur des ballades de leur pays, sur un rythme traînard et plaintif.

Les paysans suédois ne restent jamais inactif. La nuit venue, on accostait le navire à une berge quelconque, on l'amarrait aux troncs ou aux racines des sapins; la chaudière s'éteignait; on soupait, et

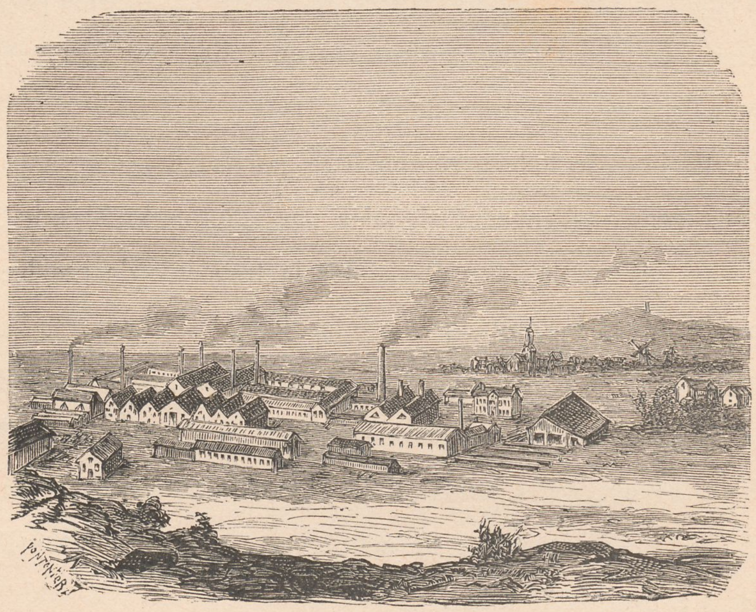
chacun se retirait dans sa cabine, fort étroite, contenant deux lits, juste assez larges pour s'y coucher en lame de couteau, et séparés l'un de l'autre par un couloir de trente à quarante centimètres de largeur. Que l'on se figure un compartiment de deuxième classe de chemin de fer, et l'on aura une idée de ces cabines, dont l'étroitesse oblige l'un des deux occupants à rester couché, pendant que l'autre fait sa toilette. Les secondes classes, reléguées là, comme partout, à l'avant, couchent dans des hamacs en toile, que l'on suspend chaque soir, après le souper, au plafond.

Au petit jour, le bateau reprenait sa marche, toujours à travers des eaux semées d'écueils, signalés par d'innombrables balises, sans lesquelles on ne pourrait risquer la traversée de ces lacs. Il en fut ainsi tout le long de la route, jusqu'à notre traversée à Gothembourg. De temps en temps, selon que les niveaux d'eau formaient des rapides, on traversait une ou deux écluses. Nous franchissions ainsi des ondulations de terrain, des collines. La station la plus intéressante de cet énorme parcours est celle de Motala, à cheval sur le canal.

Motala est le Creusot de la Suède. Cette usine métallurgique appartient, je crois, à l'Etat, qui y fait fabriquer ses engins de guerre, ses bateaux à vapeur, ses navires blindés, ses machines à vapeur, ses rails de chemin de fer, qui ne laissent rien à désirer sous le double rapport de la perfection du travail et de l'excellente qualité du fer. La ville par elle-même n'a rien de remarquable : deux églises dans le style gothique allemand.

Pendant que l'on visite l'usine, le bateau traverse quelques

écluses et nous attend au haut du plateau, où l'*Abeille* entre dans un canal assez large, boisé de chaque côté, et file à demi-vapeur jusqu'au débouché dans le Vener. Ce lac est le plus grand de toute la Suède : trente lieues de longueur sur dix de largeur moyenne. La traversée est de sept à huit heures. En ce moment, les eaux étaient calmes comme de l'huile. On fait escale à Venersborg, gros bourg



Usine métallurgique de Motala, le Creusot de la Suède.

qui a donné son nom à cette mer intérieure. On n'y remarque rien qu'une église gothique.

Là se présente la partie la plus remarquable de ce canal : dix-neuf écluses taillées à vif dans le granit noir, la plus dure des pierres après le porphyre, et qu'il faut escalader en côtoyant les chutes de Trollhættan, dont le bouillonnement des eaux, tombant presqu'à pic sur plusieurs lits de roches, s'entend à une assez grande

distance. A droite et à gauche de ces chutes, on a fait des prises d'eau pour y établir des scieries de bois, suspendues au-dessus de ces abîmes. Le bateau dut franchir ces dix-neuf écluses et en redescendre le même nombre un peu plus loin. Au bas commence la Gotha, encaissée entre deux hautes collines, dont les flancs sont constellés de vieux sapins. C'est un des plus jolis paysages de la Suède. Rien ne saurait rendre l'effet magique de ce spectacle ahurissant d'un bateau à vapeur et de trois-mâts portant des voyageurs et des marchandises, franchissant ces jeux d'écluses, et apparaissant tout à coup sur la crête d'une montagne, à plus de cent mètres au-dessus du pays que nous venions de quitter. L'émotion se fait poignante, alors que, arrivée à l'extrémité de ce plateau par un autre canal taillé également dans le granit, l'*Abeille* redescend le même nombre d'écluses pour entrer dans la Gotha, fleuve assez puissant qui va verser ses eaux dans la mer du Nord, en passant par Gothembourg, la seconde ville de la Suède. J'ai traversé deux fois le canal de Suez ; mais je dois dire qu'au point de vue pittoresque, il n'y a absolument rien qui frappe l'imagination aussi puissamment qu'ici.

Dans ces régions boréales, les soirées sont d'une fraîcheur glaciale. Il faut être Lapon pour les affronter. Nous dûmes, pour rester sur le pont, nous envelopper les épaules de nos couvertures de voyage. L'hiver, en France, le givre tombe en pluie fine et mordante, mais il n'imprègne pas les habits et ne vous glace pas jusqu'aux moelles comme les brumes des étés scandinaves. A une certaine heure de la soirée, et bien avant le coucher du soleil, il est prudent, si l'on veut échapper aux affections catarrhales, aux bronchites,

aux fluxions de poitrine, de se couvrir chaudement, et surtout de s'envelopper le cou et les poignets.

Les Pyramides, ces monuments inutiles dus à l'orgueil des Pharaons, sont loin d'approcher de la grandeur et de l'utilité de ce travail d'art, dû à l'initiative de Bernadotte, l'ami de Fouché, de Danton, de Robespierre et de tant d'autres, et qui, de jacobin forcené qu'il était, s'est fait roi de Suède. Ce canal, une incontestable merveille, n'est pas, comme on pourrait le croire, tout d'une pièce. Ce n'est qu'une série de vastes tranchées, de larges canaux, mettant les cours d'eau et les lacs en communication les uns avec les autres. Bien qu'il ait été fait par les mains de l'armée, ce travail a néanmoins coûté des sommes assez considérables à ce pays, pourtant si pauvre; mais il a donné la vie et porté la richesse, la fécondité aux provinces qu'il traverse. Ces provinces ont développé leur culture, exploité leurs bois, inutilisés jusqu'alors; elles ont défriché une grande étendue de forêts, qui ont fait place à de splendides pâturages et à de grandes cultures. Le commerce des bois et du fer, qui y était à peu près nul, faute de voies de communications faciles, se fait depuis lors sur une échelle considérable. Des industries s'y sont établies et ont contribué, pour une bonne part, au bien-être relatif que l'on remarque dans ces pays, bien-être qui décuplera quand la Suède aura terminé tous ses réseaux de chemins de fer.

Le soir, lorsque l'*Abeille* avait éteint ses feux, mon compagnon et moi nous descendions dans le salon du paquebot, comptant les heures, cherchant à noyer la lenteur désespérante de ces nuits

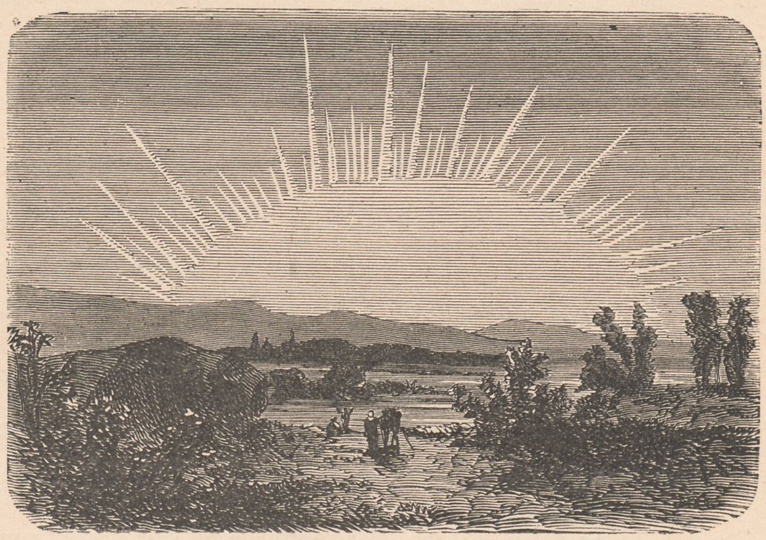
polaires, qui, à l'époque où nous étions, au mois de juillet, commençaient à dix heures du soir et finissaient entre cinq et six heures du matin, dans les nuages de fumée de tabac et dans une prodigieuse collection de tasses de thé. Nous avions à bord une forte et grosse Anglaise, une lady des plus nobles parmi les plus nobles de l'Angleterre, disait-on, la figure enjolivée et agrémentée de ces vignettes couperosée dues à une pratique imprudente du plant de Noé. Elle venait de marier sa fille à un riche Suédois, descendant d'une famille royale. Les deux premières soirées, elle se tint enfermée dans sa cabine, en compagnie de sa femme de chambre, qui ne s'amusait guère de cette réclusion forcée. Lady R.... avait une sainte horreur du tabac, et nous fumions, Berty et moi, comme dix Turcs. Cependant, par un sentiment de convenance et de respect pour une femme, nous cessâmes de fumer dans le salon, dès que nous apprîmes que le tabac lui était insupportable. Elle vint nous remercier du sacrifice que nous faisions à nos goûts et à nos habitudes, sacrifice qu'elle paya par une foule d'anecdotes fantastiques sur la société anglaise et la reine d'Angleterre, et sur un grand nombre d'hommes politiques de l'Europe.

Un soir, vers onze heures, au moment où nous allions nous retirer dans nos cabines respectives, le capitaine nous fit signaler l'apparition d'une aurore boréale.

— N'avais-je pas raison de te dire que les nuits scandinaves ont des charmes inconnus ailleurs? fit mon compagnon, en avalant en toute hâte un dernier bol de thé préparé par notre illustre et noble compagne. Tu ne quitteras pas la Suède sans avoir vu de plus

près qu'en Russie ces météores extraordinaires qui commencent à apparaître à la même époque que les étoiles filantes.

Nous montâmes sur le pont. L'aurore boréale se développait majestueusement au-dessus de l'*Abeille*, et son voisinage inespéré nous permettait de l'observer avec plus de facilité et d'attention. C'est toujours un spectacle plein d'intérêt et de magnificence. Ce genre de météore, rare en Sibérie, ne se produit, généralement, que



Aurore boréale.

par un temps sec. Contrairement à ce qui a été affirmé par les savants et beaucoup de voyageurs, que le public a crus sur parole, le foyer lumineux où viennent se mouvoir, comme des fusées volantes, mille gerbes multicolores, n'a pas assez d'intensité, dans les nuits noires, pour remplacer les rayons lunaires. Je dois ajouter que, pendant sa durée, l'aurore boréale ne fit entendre aucune de ces crépitations qui ressembleraient, au dire de certains voyageurs, aux éclats d'étin-

celles tirées d'une machine électrique. Le capitaine de notre bateau m'affirma qu'il avait, dans sa vie de marin, vu et observé des centaines de météores de ce genre, mais que jamais il n'en avait entendu sortir le moindre bruit, et que les savants qui rapportent ce fait ont confondu l'aurore boréale, où l'électricité est complètement absente, avec un autre phénomène très rare sous le cercle polaire arctique, et que l'on appelle en Suède des marionnettes, dont je parlerai plus loin. Pendant plus de dix ans, j'ai eu l'occasion cent fois de jouir de ce singulier spectacle, et je n'ai non plus jamais entendu aucun bruit sortir de ce météore. Quand l'aurore boréale apparaît dans l'horizon, il se fait dans la nature un silence extraordinaire pendant tout le temps que ces masses de lumières de teintes diverses, mais plutôt nébuleuses que vives, flottent dans le ciel, que ces torrents de rayons nébuleux, blanchâtres, s'allongent successivement et se retirent de même pour revenir encore comme des fusées d'artifice se succédant avec la rapidité de l'éclair; rien ne trouble l'atmosphère.

— Puisque tu habites la Suède depuis cinq ou six ans, demandai-je à mon compagnon, pourrais-tu m'expliquer à quelle cause est dû ce singulier et indescriptible phénomène?

— Mes connaissances astronomiques ne vont pas jusque-là. D'ailleurs, si je l'avais découverte, cette cause, je me garderais de faire concurrence aux savants de l'Observatoire de Paris. Maître Olaff, ancien capitaine au long cours, marin fort habile et fort instruit, qui a gagné son immense fortune dans la pêche à la baleine, pendant quinze ans, dans les mers polaires, m'a expliqué ce phénomène à sa manière.

D'après ses propres observations — quarante ou cinquante fois répétées — trois agents concourent, dit-il, à produire les aurores boréales.

Le premier agent se trouve dans le soleil;

Le second, dans les glaçons brillants qui entourent l'axe polaire sur un rayon d'une centaine de lieues;

Le troisième, dans les vapeurs congelées qui planent au-dessus de cet axe, à une très grande hauteur, et forme une surface blanche réflectante qui nous donne l'impression réverbérée constituant ce que nous nommons *aurore boréale.*

— Mais, répliquai-je, ces aurores boréales ont toutes les mêmes colorations prismatiques; pourtant elles ne présentent pas toujours les mêmes formes, ni le même aspect, ni les mêmes mouvements.

— Ces variations sont uniquement dues aux expositions diverses des immenses blocs de glace qui présentent tantôt leur surface unie, ou concave, ou convexe, ou angulaire, aux rayons du soleil. Or, comme les glaçons polaires sont doués de mouvements de rotation et d'oscillation assez considérables, selon leur étendue plus ou moins grande, et aussi selon les ondulations de la mer, il s'ensuit que les images sont d'une grande mobilité, dont la vitesse est égale au mouvement des glaçons dans leur épaisseur hors de l'eau. Ces glaçons étant pleins d'aspérités, d'angles, de flèches, de déchirures, de ciselures bizarres, de brisures, déterminés par des chocs entre glaçons, ou par la fonte, sont autant de sujets d'irradiation. Cette explication me paraît être la seule et vraie cause de ce phénomène (1).

(1) Si les aurores boréales étaient dues à l'électricité, comme on le croit, elles ne se renouvelleraient pas toujours et partout les mêmes.

Tu comprends pourquoi l'aurore boréale, si fréquente en ce pays, est si rare dans les contrées placées au-dessous du 52° ou 53° latitude, et presque inconnue au-dessous du 50°.

Enfin, le cinquième jour de notre traversée, dans l'après-midi, nous entrions dans Gothembourg.

IX.

A Gothembourg, le bateau à vapeur *le Berzélius*, faisant le service entre cette partie de la Suède et Christiania, capitale de la Norvège, était amarré dans le port. Mais rien n'indiquait qu'il dût partir. Aucun indice ne faisait présumer qu'on dût bientôt larguer les amarres. La cheminée ne fumait point, aucun mouvement ne se faisait autour du bateau. Quelques matelots gardaient le bâtiment, appuyés sur les plats-bords, en regardant les poissons évolutionner dans l'onde. Le reste de l'équipage fêtait, dans les rues de la ville, un saint suédois, patron de la localité, et accompagnait de ses chants rauques, gutturaux, avinés, les cloches de la cité, en branle depuis la veille.

Cependant, l'heure annoncée par les gazettes officielles et les affiches placardées aux portes des principaux négociants approchait.

Mon compagnon s'adressa au matelot posé en sentinelle sur le pont, et aussi immobile et taciturne qu'une chouette perchée sur la flèche d'un clocher.

— Quand partez-vous ?

— Je ne sais pas, répliqua le marin sans remuer la tête.

— L'heure est passée. Pourquoi ce retard ?

— Le capitaine vous le dira.

— Est-ce aujourd'hui ?

— Si ce n'est pas aujourd'hui, ce sera demain. Rien ne presse.

— Où est le capitaine ?

— Il est allé se marier.

— Alors il y a toute apparence que nous avons le temps d'aller à la pêche de la baleine.

Le matelot tira de sa pipe une bouffée de tabac à couvrir le navire et le port d'un nuage de fumée capable d'éclipser le soleil, et laissa sortir de son gosier des sons inarticulés, comme une série de hoquets étranglés au passage, qui me firent craindre pendant un moment que le pauvre homme n'eût avalé sa pipe. Sa figure, de bronzée qu'elle était, passait au bleu. Ses yeux convulsés offraient l'image d'un V. Je le crus sur le point de passer de vie à trépas, d'une apoplexie foudroyante.

— Cet homme s'étrangle, fis-je ; il a certainement avalé sa pipe.

— C'est sa manière de rire. En Suède, il y a beaucoup de gens qui rient comme ça.

Deux minutes après, le matelot reprenait ses sens et sa pipe, dont il tira de nouvelles bouffées.

— Quand attendez-vous le capitaine ?

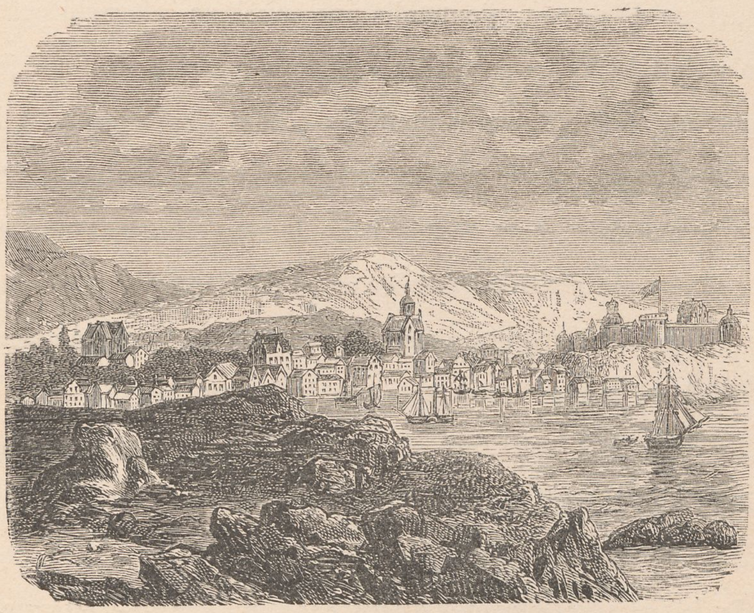
— Après la noce.

— On préviendra les voyageurs de son retour ?

— Je le crois.

Et le matelot se remit à juter son tabac dans l'eau et à fumer.

Le trajet de Gothembourg à Christiania, capitale de la Norvège, se fait en une nuit sur de très solides bateaux. Le mieux que j'eusse



Une vue de Gothembourg.

à faire, en attendant le retour du capitaine, était de choisir ma cabine et d'y déposer mon bagage, puis de retourner en ville pour la parcourir dans tous les sens.

La seconde ville de la Suède est bien bâtie et coupée de canaux comme une ville hollandaise, ou les vieux quartiers de Hambourg. La plupart des maisons sont en pierres ou en briques, peu en bois,

dans les quartiers excentriques. Sur ces canaux flottaient des barques chargées de tous les produits indigènes, particulièrement du fer, du bois, du goudron, du beurre salé, de la résine, apportés de tous les coins du pays par les lacs et le canal de Gotha; puis des vins secs d'Espagne et de Portugal, des oranges, des citrons, des raisins secs, des figues, des savons et mille autres articles de l'Europe centrale et de l'Amérique.

Au détour d'une rue, j'entendis une musique infernale produite par un archet de ficelles gommées, râcler un instrument d'une forme étrange : une boîte à cigares dont les cordes s'appuyaieut à leurs extrémités sur une vessie gonflée. Derrière le musicien venaient une dizaine de matelots, bras dessus bras dessous, hurlant une complainte sur un air à faire tomber les chiens épileptiques, festonnant la rue de gambades grotesques et lourdes. C'était l'équipage du *Berzélius*, lesté de brandwinn plus que de raison.

— Retournons à bord, fit mon compagnon, l'équipage semble vouloir y rentrer.

— Avec de tels matelots?

— Le bâtiment ne sera que mieux conduit. N'y a-t-il pas un dieu pour les ivrognes?

Le capitaine ne venant pas, mon ami Berty me quitta pour retourner à Stockholm, où ses occupations le rappelaient. Je restai seul à Gothembourg, en la société du vice-consul de France, qui, en ce temps-là, était un brave Suédois parlant français comme un Parisien, mais aimant un peu trop les produits de la Bourgogne et du Bordelais. A cela près, c'était un charmant homme, fort gai, fort serviable et fort instruit.

Deux jours, trois jours se passèrent encore, et le commandant du *Berzélius* ne se montrait pas. Nous allâmes, le vice-consul et moi, au comptoir de l'administration du paquebot, sur l'un des quais de la ville, demander si le *Berzélius* effectuerait bientôt sa traversée.

— Le *Berzélius*, répondit l'employé, un homme en perruque rousse et en lunettes vertes, le *Berzélius*, messieurs, porte le deuil de son capitaine.

— Le capitaine est mort! exclamai-je.

— Et enterré, ajouta l'employé; que Dieu reçoive son âme dans le ciel!

— On me disait qu'il était allé se marier....

— Il s'est noyé le matin même du jour où monsieur le révérend allait le marier, dit l'employé, satisfait de sa réponse, et nous regardant de ses yeux louches par-dessus ses lunettes.

Et il nous raconta l'histoire lamentable qui suit. Toutefois, avant de commencer, il essuya sa plume sur sa manche, frotta les verres de ses besicles avec son mouchoir à carreaux violets et bleus, prit une prise dans une vieille tabatière en corne, portant un médaillon sur lequel étaient gravées les lettres initiales de son nom et de ses prénoms.

— Mon Dieu, monsieur, le capitaine Erick était depuis dix ans fiancé à une jeune fille dont le père, M. Axel, fermier dans un village au-dessous des chutes de Trollhættan, ne possédait pour tout bien qu'une fille, robuste matrone, très entendue dans l'art de saler le beurre et fumer les harengs. Celle-ci, vu l'infortune de son père, ne pouvait apporter en dot que sa vertu et sa religion. Le capitaine

était donc excusable de mépriser les richesses pour ne s'attacher qu'à la religion et à la vertu, et aux connaissances culinaires de la jeune fille.

« Mes enfants, leur avait dit le père Axel brutalement, quand vous aurez amassé une somme suffisante pour orner convenablement votre ménage de meubles, d'ustensiles de cuisine et de provisions de victuailles, je vous donnerai ma bénédiction. Ne vous pressez pas, travaillez, amassez, vous êtes jeunes, vous avez du temps devant vous. »

Pendant plusieurs années, l'amour des deux jeunes gens ne se démentit pas. Les Suédois sont tenaces dans leurs affections comme des chardons dans la fourrure d'un ours.

L'avant-veille du mariage, les fiancés, en devisant sur le menu du banquet à offrir à leurs invités, s'aperçurent que la pièce capitale, le saumon, symbole de la fécondité, manquait au festin. Un dîner matrimonial sans saumon est comme une crème sans sucre. Il fallait donc des saumons de taille. Ce qu'un estomac de matelot absorbe de victuailles et de liquides suffirait à faire vivre quatre paires d'autruches pendant une semaine, et l'on serait porté à croire, en voyant ces gens-là jouer de la mâchoire, qu'ils ont des poches de réserve comme les chameaux.

Un dicton du pays dit : *Beaucoup de veaux, beaucoup de saumons.* J'ignore quelle connexité il y a entre la naissance des veaux et la propagation du saumon ; mais ce que je puis vous affirmer, c'est qu'il y a eu en Suède, cette année, beaucoup plus de veaux que de coutume. Les savants suédois pourraient seuls expliquer ce phénomène.

Le capitaine Erick connaissait aussi bien que moi les particularités des mœurs du saumon, et ce n'est pas peu dire ; car, depuis que je suis au monde, je ne vis que de ce genre de poissons, et je ne mange que ceux que je prends moi-même à la ligne. Erick avait donc raison de tenir à la présence du saumon à son repas de noce.

— Quel genre d'appâts prenez-vous? demandai-je à l'homme aux lunettes vertes.

— Le saumon est cannibale. Il mange tout ce qui passe devant son museau : des mouches, des vers, des larves de hanneton, voire même ses propres enfants, de jeunes saumonneaux. Notre homme emporta quelques lignes faites avec de vieux bouts de ficelles, aux extrémités desquelles il avait attaché des hameçons de laiton.

— Ce n'étaient pas des lignes bien élégantes.

— Qu'importe la richesse de l'arme! On tue aussi bien un Prussien avec un vieux fusil à silex qu'avec un fusil à piston ou à aiguille. L'important, c'est de lui trouer le torse.

Il ne faut pas juger du poisson d'après ce qu'il a coûté ou d'après l'engin qui l'a pris. La ficelle et l'hameçon étaient connus du temps d'Homère. Et en ce temps-là on prenait autant de poissons que de nos jours.

Le lendemain, le fiancé ne reparut pas. Vingt-quatre heures se passèrent dans la plus anxieuse attente. L'heure de se rendre à l'église approchait. Qu'était devenu le capitaine Erick? Chacun faisait des conjectures plus ou moins sinistres. La mariée se lamentait ; les invités allaient et venaient, l'estomac creux, et souhaitant de voir sonner l'heure de se mettre à table.

Impatienté de ce retard inexplicable, le père Axel prend son bâton, chausse ses grandes bottes suiffées et part à la recherche de son futur gendre. Il va droit au fleuve pour en remonter le cours, le seul chemin que le fiancé avait dû prendre et par où il pouvait revenir. Arrivé sur la berge, il voit un poisson mort dans les glaïeuls et les graminées de la rive ; ce poisson, un saumon superbe, était retenu par le museau à une ficelle. Le père Axel le tire en douceur et trouve à l'autre extrémité un homme noyé, déchiré, meurtri.

Cet homme était le fiancé de sa fille.

Le malheureux était revenu.... mort.... Il avait tenu sa promesse. On l'enterra le soir même. Le prêtre n'eut qu'à modifier son sermon. Au lieu d'une homélie, il fit une oraison funèbre.

— Et l'amas de victuailles préparées pour la noce, qu'en fit-on ? demanda le vice-consul avec un cynisme horrible.

— On en fit un repas mortuaire, qui fut mangé du même appétit que si on eût fait la noce.

— Et la femme ?

— Elle a lâché pendant une heure la bonde aux larmes ; tout a été fini et dit.

— Ce devait être un maître poisson.

— Je crois bien, monsieur, il pesait vingt-trois kilos.

— On l'a enterré avec sa victime ?...

— C'est-à-dire qu'on mit décemment le capitaine en terre, et qu'on ensevelit le poisson dans une muraille de pâte. Nous l'avons absorbé jusqu'aux dernières miettes, à sa sortie du four.

— C'est fâcheux que je ne me sois pas trouvé là, fit à voix basse mon vice-consul; j'adore le saumon arrangé de cette façon.

— Quel jour cet accident est-il arrivé?

— Précisément à l'heure où vous avez vu les matelots du *Berzélius* festonner des arabesques dans les rues de Gothembourg, au son d'une musique sauvage. C'est l'histoire éternelle de la vie humaine, répliqua l'employé; l'histoire de Jean qui rit et de Jean qui pleure.

— Et la fiancée, que va-t-elle devenir?

— La fiancée est veuve pour le moment. Après son deuil, qui durera quelques mois, pour la forme seulement, elle se refiancera.... Elle trouvera vingt maris pour un. N'a-t-elle point un ménage monté?

— Vous êtes Suédois, monsieur?

— Dieu m'en garde! Je suis Norvégien....

— Et le bateau à vapeur, quand partira-t-il?

— Dans une huitaine; le temps de rencontrer et d'installer un autre capitaine. Je vous préviendrai.

— Cet accident nous donne le temps de parcourir les environs, me dit l'agent consulaire. Il y a dans la zone extérieure de la ville des guinguettes fort décentes où, chaque dimanche, les plus jolies Suédoises vont valser et polker. On y trouve un bon restaurant.

Que faire dans une ville de quarante mille âmes placée sous la grande Ourse? J'acceptai l'offre de mon cicerone, et nous allâmes passer nos soirées à cette guinguette, qui me rappela les fêtes de nos villages, il y a une trentaine d'années, où l'on s'amusait avec autant d'entrain que de décence.

Le neuvième jour au matin, l'homme aux lunettes vertes vint en personne me prévenir que le bateau avait enfin un capitaine et quitterait Gothembourg à la marée du soir.

Je me disposais à me porter à bord du *Berzélius*, lorsque le vice-consul m'apporta une dépêche télégraphique de M. Olaff, qui me rappelait en toute hâte. Le mariage de sa fille aînée avec Léon Berty était décidé et allait avoir lieu très prochainement.

Je ne pouvais refuser l'invitation du capitaine, qui avait très probablement appris par les gazettes l'accident arrivé au capitaine Erick, et que le *Berzélius* n'avait pas encore levé l'ancre. L'*Oscar*, un concurrent de l'*Abeille*, était attendu dans l'après-midi et devait repartir le lendemain, dès la naissance du jour, pour Stockholm.

— Vous avez toute la journée à vous. Venez au parc. (Toutes les guinguettes suédoises portent ce nom.) Nous y déjeunerons, et, après le café, nous irons au cimetière, fit le consul.

— La promenade que vous me proposez n'est pas d'une gaieté folle, savez-vous, monsieur Bakmann.

— D'accord ; mais nous y verrons une cérémonie qui peut vous intéresser en qualité de voyageur étranger.

— Quelle cérémonie ?

— L'enterrement d'un fieffé gredin.

— On ne l'enterre pas vivant, je présume....

— Non, puisqu'il est mort de faim.

— On fait donc ici subir le supplice d'Ugolin aux criminels?

— Pas tout à fait. On sait que le roi n'aime pas à signer une exécution à mort par le billot. Le jury, pour débarrasser la société

d'êtres dangereux, condamne les gredins à vingt-huit jours de pain sec, sans sel et sans eau.

— Alors....

— Le condamné supporte ce régime assez bien pendant une douzaine de jours, s'imaginant qu'il en sera quitte pour un régime peu fortifiant; mais du quinzième au vingtième jour ses forces déclinent rapidement. On le voit mourir lentement. Ses yeux s'éteignent, sa figure se creuse, sa peau prend l'aspect du parchemin, le front se plisse, se ratatine, les cheveux tombent. Les membres deviennent grêles, et un beau matin, entre le vingt-sixième et le vingt-huitième jour, on le trouve mort dans sa cellule. Jusqu'à présent, on ne cite pas un condamné qui ait vécu plus de vingt-sept jours.

— Et celui qu'on enterre aujourd'hui?

— Est mort le vingt-deuxième. Il s'est éteint comme une lampe.

— Si on l'enterrait vivant comme une vestale, je vous accompagnerais au cimetière. Mais dès que votre homme est mort, il ne m'inspire ni pitié ni curiosité.

X.

Le lendemain matin, la nuit commençait à peine à céder la place au jour, les étoiles brillaient encore au firmament, lorsque l'*Oscar* prit sa course sur la Gotha. Je ne fus pas fâché de revoir l'intérieur de la Suède, les chutes de Trollhættan et ce prodigieux jeu d'écluses que notre bateau devait franchir pour gagner le lac Vener.

Le capitaine Olaff, ses deux filles et Léon Berty m'attendaient à la station de Westeraüs, où le vapeur s'arrêtait environ une demi-heure pour faire du bois, prendre des colis et des passagers.

J'étais à table avec mes compagnons de voyage, cette fois de véritables gentlemen, la plupart Anglais et Ecossais et quelques Hollandais, qui venaient s'installer en Suède pour l'hiver et y chasser les bêtes fauves ou pêcher sous la glace, lorsque je m'entendis appeler par une voix qui ne m'était pas inconnue. En un bond je fus

sur le pont, où je rencontrai le capitaine Olaff, accompagné de ses deux filles et de Léon Berty.

— Nous vous guettions au passage, fit le capitaine, en m'embrassant comme un vieil ami et en me présentant ses deux enfants, deux gracieuses et séduisantes personnes, qui se laissèrent embrasser comme si j'eusse été une vieille connaissance.

Le soir, vers neuf heures, nous arrivions chez mon hôte, où un somptueux souper nous attendait, préparé à tout hasard par l'excellente hôtesse.

— Enfin, vous voilà ! exclama-t-elle joyeusement.

— Que s'est-il donc passé, que les choses ont été si vite ? lui demandai-je.

— Pendant que vous cheminiez, ma sœur nous ramenait de Londres nos deux enfants par Stockholm, où Léon arrivait aussi de son côté. Quand ils se sont revus, Mathilde lui a dit, en mettant sa mignonne main dans la sienne : « Tiens, veux-tu ou non garder cette main? Tu sais qu'elle t'est promise depuis bien longtemps. Mais décide-toi tout de suite. Si oui, quitte Stockholm ; donne ta démission aujourd'hui même, et reviens avec nous à la maison. Si non, je retourne, après les vacances, au couvent de Norwood, j'y reste, et nous ne nous reverrons plus jamais. » La paix signée entre ces deux enfants, ils se sont embrassés, et tout a été dit.

Le reste de la soirée se passa, entre le capitaine Olaff et moi, à fumer, à causer de pêche et de chasse, pendant que les fiancés s'amusaient à faire, selon l'habitude du pays, brûler des centaines de noix, dont les éclats, comme je l'ai déjà dit, pronostiquent tantôt

des tempêtes, tantôt le bonheur dans le ménage. Mais, pour éloigner de l'imagination de sa fiancée, un peu superstitieuse, les pronostics désagréables, Léon avait pris le soin d'en percer en cachette un grand nombre, de telle sorte que, l'air ayant une issue, presque toutes brûlèrent sans éclats bruyants.

En somme, le bonheur l'emportant dans les proportions des neuf dixièmes sur les tempêtes, tous les assistants conclurent à l'unanimité que les époux seraient heureux. Conclusion que chacun s'empressa d'appuyer énergiquement en se laissant tomber dans le fond du gosier un verre de punch, une autre manière suédoise d'exprimer ses sentiments.

Il commençait à faire grand jour quand chacun se retira dans sa chambre, pour se livrer au repos.

Les fiançailles se firent en famille. Le mariage fut fixé à la semaine suivante.

Dès que les fiancés ont fait un échange d'anneaux d'or portant intérieurement leurs initiales et la date de cet heureux jour, tous deux jouissent d'une très grande liberté, se tutoient et tutoient tous les membres de la famille. Cet échange est considéré comme la première maille de la chaîne indestructible de l'hymen. La foi et l'honneur des deux jeunes gens sont engagés ; l'honneur des deux familles l'est également. La vertu de la jeune fille ne court, dans cette liberté sans limites, aucun danger. Une trahison d'une part ou de l'autre est fort rare. En Suède, ce sacrement est si puissant sur les mœurs, que nul ne songerait à s'y soustraire, à moins d'un motif d'une grande gravité. Le mariage devant le pasteur n'est plus qu'une

formalité légale d'un lien déjà formé. Celui qui romprait le traité serait honni, vilipendé, déconsidéré à jamais dans l'opinion publique et banni de toutes les sociétés.

Ces huit jours se passèrent à faire des visites et des invitations dans le voisinage : en Suède, ce qu'on appelle le voisinage s'étend au delà d'une douzaine de lieues, et quelquefois davantage.

Pendant ce temps, Mme Olaff surveillait les apprêts de la fête, le menu du repas, la chose la plus grave en une telle circonstance. La fête devait durer trois ou quatre jours. Toutes les pièces de l'habitation furent transformées, tout fut mis sens dessus dessous. L'une des granges, débarrassée du fourrage, fut convertie en dortoir pour les dames. Chacun des invités apporta son matelas, ses couvertures, ses draps. Dans les greniers réservés aux hommes on avait laissé de la paille et du foin, sur lesquels tous dormirent, roulés dans leur couverture comme les rouliers espagnols. Dans cet heureux pays, aux mœurs encore primitives, on rit de tout dans ces sortes de fêtes, et plus on est mal, plus on s'amuse. Isolé comme on l'est et si grandement logé que l'on soit, il est impossible de recevoir tant d'invités sans recourir un peu à leur obligeance. Pourvu que l'on soit logé et abrité, on est satisfait.

Plusieurs commères du voisinage invitées vinrent, quelques jours à l'avance, en chariots tirés par des bœufs ou des vaches, offrir gracieusement leurs services. Des jeunes filles accourues aussi se mirent à la disposition de Mme Olaff. Toutes s'occupèrent avec un entrain charmant et plein de gaieté des menus détails du repas monstrueux qui se préparait. Les unes, de leurs bras ronds, potelés, d'une

blancheur égale à la farine qu'elles maniaient, pétrissaient des pâtés, des galettes, des gâteaux et autres gourmandises à la crème, aux confitures ; d'autres plumaient maintes volailles qu'elles bourraient d'œufs de canards sauvages, de fruits confits, de hachis de gibier ; celles-ci fumaient dans un tonneau percé de trous vingt espèces de poissons au-dessus d'un brasier de genévriers ; celles-là préparaient des condiments, des sauces au fumet enivrant, des apéritifs composés d'œufs et de laitances de diverses espèces de poissons, de champignons marinés, ou rangeaient en ordre des bouteilles de cummel de Russie, de brandwinn, de porto, de xérès, de madère, de bordeaux, de champagne.

Les jeunes garçons tapissaient de feuillage les appartements, les granges et les greniers, préparaient aux invités une hospitalité rustique sur des lits de paille et de foin, nettoyaient les cours et le plancher des dortoirs, et les sablaient de sciures de bois de sapin et de feuilles égrenées des branches résineuses de mélèze, dont l'arome est tonifiant et sain aux poumons. D'autres n'oubliaient pas, au milieu de ces préparatifs, de raccommoder et brosser leurs habits, de cirer leurs bottes avec de l'huile de poisson pour en assouplir le cuir.

Le ministre, ou plutôt le pasteur de la paroisse, un des premiers arrivés pour célébrer la fête, n'ayant rien à faire, occupait son désœuvrement à converser avec sa pipe et une bouteille de xérès, afin de monter son esprit au ton de l'éloquence et de régaler l'assemblée d'une homélie dans les règles sur les devoirs réciproques des époux dans le mariage. Comme Cratinus, ce prêtre hérétique était un ami joyeux de la treille. Il fumait dans une pipe énorme et envoyait

des fusées de fumée dans la figure de ses voisins, qui, eux aussi, s'humectaient le larynx avec du porto ou du punch.

Le prêtre suédois n'est point soumis à cette discipline si sévère du clergé catholique. Il est marié, père de famille ; il danse, valse, fait de la musique, tient quelquefois le piano pour faire danser les autres ; il soupe d'un rude appétit pour rompre la diète qu'il observe chez lui, faute de revenus suffisants pour se payer de bonnes choses. Aussi le rencontre-t-on rarement chez lui, mais le plus souvent chez ses ouailles, mangeant, fumant.

En un mot, la maison du capitaine Olaff était soudainement devenue une Babel gastronomique, d'où sortaient des bouffées de parfums de sauces aux fines épices d'Orient. J'oserais parier que le repas offert par Achille aux envoyés d'Agamemnon, quoique je n'en connaisse pas les détails, fut moins babylonien que l'homérique bombance quue l'on préparait si diligemment chez mon hôte.

Le jour de la cérémonie nuptiale arriva. Le ciel se montra clément et resta toute la journée et les jours suivants d'une limpidité splendide. Les nuits furent ce qu'elles sont en cette saison, d'une clarté boréale. Les étoiles du firmament semblaient être, par leur vivacité scintillante, autant de fleurs que le ciel laissait tomber sur la tête de la jeune mariée. Chacun souhaitait que cette illumination céleste fût d'un bon augure pour les époux.

Dans la matinée, les invités arrivèrent dans des véhicules d'une curieuse diversité de formes et d'attelage, qui furent parqués autour de la ferme et militairement rangés en forme de camp retranché, sous la surveillance de plusieurs paysans. Rien ne saurait rendre

l'effet pittoresque du domaine de M. Olaff, que l'on eût pu prendre pour un champ de foire ou une halte de tzingari.

La cérémonie eut lieu à une heure après midi, selon le rite luthérien. Le pasteur, trop enfumé, manqua son homélie, ce qui fit froncer les sourcils buissonneux du vieux loup de mer. Cependant il s'en tira sans trop de difficulté, bien que le xérès lui eût un peu empâté la langue.

Aussitôt après la cérémonie du mariage, les jeunes mariés reçurent les compliments et les souhaits de tous les invités.

En attendant le souper plantureux, l'article principal du programme, on s'ingurgita à qui mieux mieux du thé, du café, des apéritifs, une manière suédoise de tuer le temps et de s'ouvrir l'estomac, puis on fit de la musique.

Les Suédois ont tous le goût de la musique, aiment la danse et la valse avec passion. Il est rare d'entrer dans une maison de quelque apparence sans y rencontrer un piano, un violon, une mandoline, un instrument quelconque. Cela se comprend. Durant ces longues nuits polaires et glaciales, il est nécessaire d'avoir autour de soi tout ce qui peut contribuer à agrémenter la vie. Vivre éternellement autour du feu deviendrait insupportable. Le soir venu, on danse, on polke, on chante, on valse, on soupe. On soupe beaucoup; après quoi on recommence à danser, à valser, à polker : Suédois et Suédoises danseraient au son des casseroles plutôt que de ne pas danser du tout. Ajoutons que l'on rencontre des épinettes jusqu'au delà du cercle polaire.

On se mit à table. Cette table étalait les inventions les plus variées

de l'art du confiseur et du pâtissier. Je renonce à en faire la description. Mais, de toutes les délicatesses accumulées avec une prodigieuse profusion, les gourmets préféraient le caviar, dont ils mangeaient à pleines cuillères et qui devait produire sur leurs voies digestives les mêmes effets désastreux que le cygne sur mon estomac. Chacun avait soin de précipiter cet aliment, assez rare en Suède, avec des verres de champagne ou de xérès ; mais aucun n'en but plus que de raison.

Le souper arrivait à sa fin, et le personnage le plus important de la fête, attendu impatiemment depuis la veille, pour seconder le piano, n'arrivait pas. M. Olaff avait voulu marier sa fille selon la coutume suédoise. Au lieu de faire venir un orchestre d'Upsal ou de Stockholm, il avait tout simplement retenu le ménétrier de la ville voisine. Enfin, juste au moment où l'on quittait la table et que l'on commençait à danser et à valser au son du piano, le ménétrier tant attendu fit son apparition ; son entrée fut saluée d'un hourra formidable !

Ce barde de province, l'ornement indispensable de toutes fêtes, de toutes grandes réunions, noces, fiançailles, baptêmes, s'excusa de son retard sur la nécessité où il s'était trouvé, au moment de partir, de poser quelques sangsues à un malade et de se livrer sur un autre à une pratique de son métier. Pour répondre à l'honneur des hourras dont il était l'objet, le nouveau venu accorda son instrument, espèce de violon monstrueux ayant la forme d'une cruche, se mit à le racler en chantant du nez des strophes égrillardes qui firent pâmer de rire tout le monde, même le ministre protestant, qui continuait sa con-

versation avec sa longue pipe et avait l'air pensif d'un héron guettant, immobile le passage d'un fretin.

Ne rions pas du perruquier scandinave, barde d'occasion ; il constitue une individualité très complexe : il fait à la fois l'office d'apothicaire, de dentiste, de vétérinaire, de musicien, de bouffon ; il saigne, pose les sangsues, reboute les membres ; croquemort de la paroisse, il fait danser les vivants au son de son violon et conduit les morts au cimetière sur un autre instrument.



Une noce suédoise.

L'heure de la danse venue, les demoiselles se retirèrent dans le vaste dortoir qui leur était réservé pour modifier leur toilette. Lorsqu'elles revinrent, on procéda aussitôt à l'exposition de la mariée : coutume qui, je crois, n'existe qu'en Suède. On étendit dans le vestibule un vaste tapis, au milieu duquel la mariée se plaça debout,

assistée de quatre garçons d'honneur portant chacun un flambeau. Autour de la pièce se groupaient ses compagnes. Les portes furent ouvertes au populaire des environs, accouru pour examiner la mariée, qui dut, pour se faire voir de tous côtés, tourner lentement comme ces figures de cire dans les vitrines des coiffeurs. Après cette exhibition, renouvelée trois ou quatre fois dans l'espace d'une heure, le bal commença.

Mlle Mathilde Olaff, désormais Mme Léon Berty, toute vêtue de blanc, d'une grande simplicité, portait sur la tête, selon la mode du pays, une couronne d'argent admirablement ciselée, rehaussée de la branche traditionnelle d'oranger, qui, en Suède comme dans le reste de l'Europe, est le symbole de l'innocence ou plutôt de la fécondité (1). Deux chaînes du même métal lui enveloppaient le cou : à l'une, plus longue que l'autre, se balançait un cœur d'argent qu'elle devait remettre à son mari, le soir, avant son entrée dans la chambre nuptiale ; charmant symbole que l'on pourrait traduire par ces mots : *Désormais mon cœur, ma vie, mes affections sont uniquement à vous. Je suis morte pour tout ce qui n'est pas vous.*

La jeune mariée était, je l'ai déjà dit, une gracieuse jeune femme, d'élégance native et charmante, d'esprit cultivé, fort bonne musicienne, parlant quatre langues avec une facilité remarquable. Taille bien prise, mains mignonnes, pieds d'enfant, buste irréprochable, des épaules splendides. Et ce qui la rendait encore plus séduisante,

---

(1) On sait que l'oranger est à feuille persistante, qu'il fleurit à toutes les époques de l'année, et qu'il porte en même temps des fleurs, des fruits mûrs et des fruits à tous les états de formation. C'est sans doute à cause de cela qu'on a pris ses fleurs pour symbole de la fécondité.

c'était sa beauté délicate et suave, comme on n'en voit que sous l'étoile polaire, ses yeux bleus de lapis-lazuli, d'une expression de douceur séraphique, ses cheveux blonds comme des épis d'orge en août, un profil d'une pureté exquise, des dents blanches, fines, serrées comme un collier de perles de Ceylan.

Vers minuit, à la danse, ralentie par la fatigue des musiciens aussi bien que des invités, succéda une collation debout, autre usage suédois ; des tables longues et étroites, bien garnies d'avance de comestibles et de liquides, furent apportées dans la salle du bal — toujours la salle à manger, la plus spacieuse et la plus belle de toute habitation suédoise ; — on fit encore deux tours de valse, après lesquels Mme Olaff, placée dans un des angles de la pièce, fit signe à la mariée de s'approcher, ce que celle-ci s'empressa de faire de la meilleure grâce, et toutes deux se retirèrent sans bruit vers la chambre nuptiale, toute tapissée de blanc et de bleu. M. Olaff avait fait couvrir le parquet d'un bout à l'autre d'un énorme tapis de peaux d'ours blancs, produit de ses chasses dans les mers polaires.

Les fêtes durèrent quatre jours pleins, et chacun s'en retourna chez soi dans l'équipage qui l'avait amené, les uns avec leurs femmes et les autres seuls, comme dans la chanson.

Dix jours après les noces, M. Olaff, en déjeunant en famille, dit aux jeunes mariés :

— Mes chers enfants, l'égoïsme est un vilain défaut. Tout le bonheur ne doit pas être seulement pour ma femme et pour moi. Vous avez en France une autre famille qui vous attend pour vous bénir à son tour. Il est temps de nous quitter, ajouta-t-il, en souriant

avec une grosse larme dans l'œil. D'ailleurs, quand on vient de se marier, on est bien aise de se sentir libre. Tiens, Léon, voilà huit cartouches de 1,000 et une traite de 15,000 fr. sur Paris. Toi, ma chérie, fit le capitaine en s'adressant à sa fille, voilà 150 louis. C'est ta mère qui te les donne pour payer tes ports de lettres. Rappelle-toi que tu nous dois deux bonnes épîtres par semaine. Vous allez partir cette après-midi. En quittant votre famille, vous irez en Italie pour faire le pèlerinage de Saint-Pierre de Rome, ainsi que ma femme et moi nous avons fait. Je ne suis point exclusif dans mes croyances. Dieu est partout, aussi bien dans la cathédrale de Stockholm que dans la métropole du monde catholique. Vous le prierez pour nous et vous le remercierez du bonheur qu'il vous a donné en unissant l'un à l'autre deux braves cœurs qui s'aimaient. Mais n'oubliez pas que je suis.... le parrain du premier-né et que vous devez être ici avant sa naissance. M. Frédé nous reste tout l'hiver et plusieurs autres, s'il se plaît au milieu de nous. Je le conduirai en Norvège, puis au cap Nord à travers le Lapmark (Laponie), à la rencontre des ours blancs.

— C'est convenu, dit Mme Olaff en me tendant les deux mains et en essuyant furtivement une perle qui glissait le long de sa joue.

Léon et sa femme se joignirent à mes hôtes. Je me rappelai que Chateaubriand était allé à Rome pour y passer seulement trois mois d'hiver et qu'il y resta cinq ans. J'étais venu en Suède pour voir la Scandinavie et j'y fis un séjour de plus de deux ans.

XI.

— Çà, causons un peu ensemble, monsieur Frédé, fit M. Olaff, cinq ou six jours après le départ de Berty et de sa femme, en m'entraînant dans son avenue de bouleaux, où il avait fait porter sous une tonnelle de lilas une table chargée d'une théière, de divers gâteaux, de quelques bouteilles de liqueurs, du tabac et des cigares, toujours les premiers éléments d'une conversation suédoise.

Je pressentis que ce brave cœur, heureux de voir son aînée mariée à un digne garçon, qui avait pour ainsi dire grandi près de lui, allait me proposer d'épouser sa seconde fille, Mlle Christine, qui entrait dans sa dix-neuvième année, et non moins jolie que sa sœur. Malgré le bonheur de mon ami d'être entré dans une famille de si braves gens, je ne me sentais pas le moins du monde disposé à m'éterniser en Suède, et je m'apprêtai à lui répondre par un speech bien senti

comme quoi je ferais un très mauvais mari. Le capitaine Olaff me dit à brûle-pourpoint :

— Mon cher monsieur Frédé, pourquoi ne vous mariez-vous pas ? Vous devriez épouser une Suédoise. La race est forte, vigoureuse, robuste et honnête. Suivez l'exemple de votre ami. Il y a ici des jeunes filles bien élevées qui seraient heureuses de devenir Françaises. J'en connais une entre autres — je me l'imagine du moins — qui ne repousserait pas votre alliance, qui la souhaite peut-être..... Vous n'auriez qu'un mot à dire.... Je vous réponds du succès. La vie est courte, donnons-nous au bonheur le plus tôt possible.

On ne pouvait parler plus clairement.

— Votre proposition, mon cher hôte, me séduirait, et je m'estimerais heureux de prendre les yeux fermés la jeune fille dont vous me parlez. C'est une lourde charge que le mariage. Il faut avoir des aptitudes spéciales pour se mettre en ménage, et je me reconnais incapable de faire le bonheur d'une femme....

— Voilà que vous allez déraisonner comme votre ami Léon....

— J'ai oublié le nom du philosophe de l'antiquité qui a dit : « Il n'y a pas d'homme en ce monde, y compris les savants et les monarques, qui n'ait dans le crâne une fissure laissant passer un grain de folie, une manie quelconque. » J'ai eu maintes fois l'occasion de me convaincre de la vérité de cette assertion. J'ai connu dans le milieu où j'ai vécu des hommes d'une haute intelligence qui avaient chacun une marotte, très inoffensive du reste.

L'un d'eux, un académicien, occupait ses loisirs à fabriquer des manches de parapluies et des cannes, dont il allait lui-même faire le

bois dans les haies et dans les forêts; il appelait cela botaniser. Et il ne portait jamais ni parapluie ni canne. Un autre, secrétaire général d'un ministère, s'amusait à confectionner des sacs de voyage, et ses plus longues courses ne dépassaient jamais Pontoise. Un troisième, député et membre de je ne sais plus quel institut, faisait des lignes à pêcher; il en avait des centaines chez lui, dans tous les coins; il ne pêchait jamais et avait horreur du poisson.

— Où voulez-vous en venir avec votre histoire de maniaques?

— Parbleu! vous faire connaître que, de ce côté, ma cervelle n'est point absolument immaculée. Comme les hirondelles, j'ai la manie de l'émigration périodique, n'importe dans quelle saison. Quand elle me prend, il faut bon gré mal gré que j'obéisse à ce sentiment. Alors je prends ma valise et je vais où l'idée me pousse. Cette nostalgie de l'esprit ou plutôt des jambes, à l'encontre du tourlourou qui rêve de revoir le clocher de son village, m'a poussé en Suède cette année. Peut-être irai-je l'an prochain au Gabon, ou chez les Cafres et les Hottentots. Quelle est la femme qui consentirait à avoir à perpétuité son ménage dans une malle comme les femmes d'officiers?

— S'il en est ainsi, n'en parlons plus. Ça vous viendra peut-être. Si ça vous vient d'ici au retour de Berty et de sa femme, vous me le direz; et s'il en est encore temps.... J'espère que vous ne finirez pas vos jours chez les sauvages, et que vous n'ignorerez pas toute votre vie les voluptés casanières, mais si intimes, qu'offre le foyer domestique. Aller, venir, rentrer, reconnaître que l'on est chez soi, que l'on a près de soi une femme, des enfants que l'on aime, que l'on

adore, n'est-ce pas le charme, le bonheur de la vie? Enfin, parlons d'autre chose. La moitié de mes vœux est comblée; l'autre moitié le sera peut-être un jour.

Vous n'avez rien qui vous presse. Nous allons nous donner un congé de quatre ou cinq mois. Nous irons droit devant nous. D'abord chez les Lapons, que vous êtes curieux de voir chez eux, en nature, puis au delà du golfe de Mezen, où j'ai un trois-mâts qui fait la pêche du walrus et doit hiverner là-bas. On n'a pas tous les jours l'occasion de venir sous la grande Ourse; quand on y est d'aventure, on visite le pays du haut en bas. Passer un hiver dans la glace, voilà un souvenir! Nous contournerons le cap Nord; de là nous ferons escale à Wardœhuus, la ville ou plutôt le bourg le plus septentrional de l'Europe, puis nous mettrons le cap sur Arkhangel. Nous emmènerons Saturnin. Vous m'avez exprimé le désir de chasser l'ours blanc, les renards polaires, les lièvres blancs, les baleineaux, si nous en rencontrons; les morses. Je vais satisfaire votre fantaisie; vous ne serez pas fâché du voyage. En ce moment, la mer Blanche doit être calme, comme nos lacs. J'ai fait préparer un lougre de soixante tonneaux, aménagé de façon à nous y mettre aussi à l'aise qu'il est possible de le souhaiter à la mer, et au besoin hiverner, s'il ne vous déplaît pas de passer quelques mois soudés dans les glaces. C'est un spectacle qu'il n'est pas donné à tout le monde de connaître. Nous partirons demain pour Hammerfest, où il est ancré et nous attend.

Nous fîmes nos adieux à Mme Olaff et à Mlle Christine. Une forte chaloupe, à demi pontée et bourrée de provisions, amarrée au

rivage, nous attendait, et nous partîmes à travers une série de lacs et de cours d'eau qui les soudent les uns aux autres, comme des sentiers relient plusieurs routes ensemble.

Plus on avance vers le nord, plus l'aspect du pays se fait sombre et sinistre. Ce n'est plus, à proprement parler, qu'un désert d'eau et de sapins. Vingt rivières descendent des Dofrines vers le golfe de Bothnie, s'étalent sur un sol qui n'offre que peu de pentes, forment des marécages sans écoulement et sans profondeur, couverts de palmipèdes de vingt espèces diverses, les uns à pattes roses, les autres à bec coquelicot.

Jusqu'au 65°, la nature vivante se fait encore sentir de loin en loin. On entend par intervalles le mugissement d'une vache, les hurlements d'un chien, un paysan chantant une légende du pays d'une voix traînarde, ou jouant d'une flûte à deux branches, mélodie sauvage, particulière à tous les peuples vivant dans l'isolement et qui souffrent. Quelques années auparavant, j'avais entendu cette musique, alors que j'habitais les steppes de l'Ouralsk.

Mais plus on approche du cercle polaire, plus l'imagination est frappée de ce silence de mort qui plane sur toute cette région. La voix humaine a une portée et un écho bizarres. Il semble que l'on soit dans le vide. Le paysage change peu ; ce sont toujours les mêmes ondulations granitiques, sous lesquelles gisent des couches énormes de fer et de cuivre inexploitées ; les mêmes amas de roches cassées, se succédant les unes aux autres ; des vallées plus ou moins étranglées, raccourcies, déboisées, des chapelets de lacs. Rien ne saurait rendre la navrante tristesse qui vous étreint le cœur ; on n'entend

plus rien que le frôlement de la brise à travers les panaches des sapins qui, à chaque pas, vont se rapetissant. L'homme est là seul au milieu de l'univers, en face de l'écrasante immensité. On se sent libre, détaché de tous les liens sociaux, mais petit, raccourci à la taille de l'insecte. Cette solitude vous pèse, vous écrase à la longue, vous donne le vertige, vous rendrait fou, si elle devait durer. On respire à pleins poumons, et cependant l'on se sent oppressé comme par une main invisible qui vous comprime les poumons. Les sons se répercutent à l'infini dans l'espace avec une incroyable sonorité, et la voix humaine y acquiert une portée prodigieuse. Si par hasard un bruit vient frapper vos oreilles, c'est un rocher qui s'écroule du haut d'un mamelon formé d'une accumulation de roches cassées, brisées ; un sapin centenaire qui tombe de vieillesse, ou des phoques qui se jettent à l'eau à la plus petite alerte ; et malgré soi, cette écrasante solitude vous fait songer aux trappeurs sibériens et de l'Amérique polaire, qui passent leur vie au milieu des vastes forêts vierges de l'Amérique du Nord, avec la crainte d'être scalpés.

A chaque pas que l'on fait vers le cercle polaire, la végétation se raccourcit ; la taille des sapins et des bouleaux semble s'abaisser peu à peu à la hauteur des Lapons, pour ne pas les humilier. Cependant, le bouleau croît encore avec assez d'énergie jusqu'au delà de l'embouchure de l'Alten, dans l'océan Glacial. Ces régions arctiques ont une séduction particulière, un charme mystérieux indéfinissable. Le bruissement de la brise, son frôlement à travers ces forêts de sapins — en hiver, infléchies sous le poids de la neige — la longueur des nuits en hiver et leurs lumineuses aurores boréales, les jours

souriants et si longs pendant l'été; tout, en un mot, envahit l'âme d'un sentiment de tristesse qui, loin de vous éloigner du pays, vous y rive au contraire. C'est bien le pays des légendes. On finit par aimer ce soleil et ces nuits du pôle. Dans ce silence de la nature, l'âme monte vers Dieu et reste avec lui. On comprend la vie des anachorètes dans le désert, l'amour et l'attachement du Lapon et du Samoyède pour leur pays.

Bientôt le cri des goëlands et des cygnes vint me tirer de ma rêverie. Nous approchions d'une vaste nappe d'eau, que nous cachait un rideau de forêt de sapins. Dix minutes après, nous entrions dans le *Lulea Stora*, dont l'étendue ne mesure pas moins d'une trentaine de lieues et d'une largeur variable d'une vingtaine de kilomètres, s'élargissant ici, se rétrécissant plus loin, constellé d'îles boisées maigrement, d'îlots dénudés, tapissés de lichens çà et là, de roches polies par le temps, et ayant presque l'aspect de tortues gigantesques endormies à fleur d'eau. Comme nous y débouchions, j'entendis aussitôt de tous côtés comme une succession de plongeons bruyants; c'étaient des phoques effrayés qui, des roches où ils goûtaient l'air et le soleil, se jetaient dans le lac comme des grenouilles.

Le phoque est un amphibie dont la physionomie et la structure sont des plus étranges. Pour nageoires pectorales — il n'en a que deux — la nature a cru devoir lui donner deux embryons de pattes onglées et palmées, qui lui ont valu d'être classé par les savants sous la rubrique de pinnipèdes, c'est-à-dire bras-nageoires. Son long corps cylindrique et ventru se termine par un organe assez semblable

à une queue de poisson, mais qui, à vrai dire, représente plutôt deux rudiments de pieds onglés et palmés juxtaposés. Cet organe, en forme d'hélice, d'une imperfection bizarre, est son plus puissant moteur. Sur terre, il se traîne et rampe par soubresauts, en arquant le dos, et parvient péniblement, à force d'élans répétés, à s'avancer sur les berges, parmi les herbes marines, où il aime à se vautrer; mais s'il est lourd et maladroit quand il rampe, il nage avec une aisance et une rapidité prodigieuses, soit sur le côté, soit sur le dos; cette dernière posture lui est très familière et lui permet de mieux observer ce qui se passe autour de lui.

Quand le phoque laisse sortir hors de l'eau sa tête ronde et noire, un peu mouchetée, ornée de superbes moustaches, ses grands yeux noirs en saillie, d'une extrême vivacité, et frangés de longs cils, lui donnent une expression presque humaine. On est tenté de croire que l'on a devant soi une tête d'Abyssin ou de Mozambique. Cette tête est loin d'être laide, bien qu'elle apparaisse comme une grossière ébauche de la figure humaine, greffée sur un corps de poisson, et elle a bien pu, dans l'antiquité, donner lieu à cette fable de la Sirène, fille d'Achéloüs et de Calliope, monstre moitié femme, moitié amphibie, dont la douceur et la voix harmonieuse attiraient les navires sur les récifs de la Sicile. Il faut avouer que l'harmonie de la voix de ce mammifère aquatique est assez semblable au mugissement fêlé d'un veau. De là le nom de veau marin que lui ont donné les baleiniers.

Dans l'enchaînement des êtres de la création, cette bête, d'une intelligence extrêmement remarquable, égale peut-être à celle du

chien, facilement appréciable, semble être le passage du poisson à l'animal, comme cet autre amphibie, le crocodile, est la transition du reptile au quadrupède.

Le phoque se chasse au fusil vers la fin de l'été, le long des falaises. En hiver, on le prend facilement en creusant de longues tranchées dans la glace, au plus près de terre, où il aime à venir s'ébattre et respirer l'air. Durant les beaux jours, ce monsieur, qui est polygame, vagabonde avec cinq ou six femelles, pour lesquelles il montre une jalousie féroce. Quand il est dans ses noces, plus occupé de ses amours que de son estomac, il ne mord à aucun appât et ne se laisse pas approcher. Quand la faim le tourmente, il se met à la recherche des bancs de poissons émigrants, y entre, et n'a qu'à ouvrir et fermer ses mâchoires pour se gorger. En quelques instants il en a son plein. Si nous étions dans le cœur de l'hiver, ajouta le capitaine Olaff, nous pourrions en prendre, ce ne serait ni long ni difficile; mais, dans la saison des eaux libres, ce vagabond est méfiant. Malgré sa méfiance, à force de ruses, nous pourrions en tuer quelques-uns. Un filet de phoque mariné, mis à la casserole, est un bon manger. Sa chair est moins onctueuse que celle du veau, cela va sans dire, mais elle se laisse cuisiner; et pour ma part, je trouve qu'elle vaut bien une rondelle de morue. Les Lapons en prennent beaucoup et les mangent; je ne les plains pas. Ils en font sécher de grandes quantités pour leurs provisions d'hiver, et de leurs peaux, complètement imperméables, ils se font des vêtements.

La sirène de l'antiquité est aujourd'hui reléguée dans le dictionnaire de la fable, avec les néréides, les océanides, les naïades, les

nymphes mythologiques qui peuplaient jadis la mer, les fleuves, les lacs, les marais. On ne croit plus à l'existence de ces mermanns et des mermaïds (hommes et femmes de mer). Aujourd'hui on les montre aux badauds dans un vieux baquet, ou dans les rares aquariums des jardins zoologiques, pour deux sous. Quand on manque de spectateurs, ô profanation! on les mange comme le plus vulgaire des poissons, et souvent les restaurants les servent sous le nom d'esturgeons.

Le capitaine Olaff crut plus prudent et plus court de remonter le Lulea Stora jusqu'aux Dofrines (Alpes scandinaves), que nous franchirions sur des poneys norvégiens, pour gagner Drontheim, et de là remonter en chaloupe jusqu'à Hammerfest, à travers les fiords.

A peine eûmes-nous mis pied à terre pour nous acheminer vers les montagnes, qu'un bruit étrange, comme le cliquetis de deux armées se battant à coups de sabre, vint frapper mes oreilles. L'atmosphère était calme; pas l'ombre de brise; le ciel était d'une pureté à se croire sous un climat plus clément, s'il n'avait eu cette couleur verte d'émeraude ressemblant à une voûte de glace. La chaleur, accablante comme la vapeur d'une étuve, nous collait les habits sur tous les membres. Nous étions dans la première semaine d'août. Ce singulier cliquetis s'entendait de tous les côtés à la fois. Puis, au bout de dix minutes, après un faible pétillement, une crépitation comme des grains de sel jetés sur le feu, puis plus rien. Le ciel restait calme.

— Vous venez d'entendre les marionnettes (*gykildoka*), dit le capitaine Olaff, phénomène très rare sous la latitude où nous sommes, et qui n'apparaît que vers le coucher du soleil, après une longue suite

de journées suffocantes. Je ne saurais vous en expliquer la cause occasionnelle, je crois qu'elle est due à la rencontre dans l'atmosphère de deux courants d'électricité, qui, en d'autres pays, en France, par exemple, se résumeraient en une suite d'éclairs sillonnant le ciel, sans bruit, et se dissipant de même.

Enfin, nous arrivâmes à Drontheim, dont je parlerai plus loin.

Mon compagnon avait quelques affaires à régler avec quatre ou cinq négociants de cette petite ville polaire. Quatre jours lui suffirent pour les terminer; et ce fut une série d'invitations à déjeuner et à dîner. Le menu de ces sortes de festins n'est pas, on le pense bien, d'une variété luxueuse; il se compose de viandes de rennes ou de bœufs, de quelques légumes frais et de conserves d'hiver (myrtiles rouges, framboises, fraises de bois). Le poisson est aussi un plat de résistance, et il est excellent. J'oubliais le beurre salé et le fromage de renne, avec son goût de noix. Puis des vins de Bordeaux, d'Espagne, de Portugal. Partout, dans la péninsule scandinave, on peut boire d'excellents vins de Porto, de Madère et de Xérès. Il est à rmarquer que toute la côte qui longe l'Océan jouit d'un climat d'une douceur qui ne s'explique que par les courants marins venant du golfe du Mexique et des Antilles, et qui permet aux Norvégiens de cultiver quelques légumes, même dans les îles Lofoden.

En longeant les archipels et les fiords qui enveloppent toute cette partie de la Scandinavie, du sud au nord, nous aperçûmes, en doublant l'île de Soroë, une colonne de fumée sous le vent, en terre ferme. C'était une halte de Lapons faisant paître un troupeau de deux à trois cents rennes. Spectacle bizarre, de voir toutes ces ramures

noirâtres groupées dans un bout de prairies d'un vert splendide, tapissant une étroite vallée, courant à la mer. Nous descendîmes à terre. Une légion de chiens à poils ras, queue en trompette, nous firent un accueil qui nous obligea à user de nos fusils pour les tenir en respect. La peur les prit, et je les vis galoper, les oreilles basses, vers les tentes de leurs maîtres.

Ceux-ci vinrent à nous, très cordialement, le sourire aux lèvres.

Les Lapons ne sont pas si petits ni si laids qu'on se l'imagine. Il y a dans notre armée française des soldats qui ne sont pas plus grands. Si les races polaires n'atteignent que quatre pieds et demi, elles sont néanmoins solidement bâties et musclées. Leur teint fortement bistré; leurs petits yeux noirs, presque bridés, vifs et luisants comme ceux d'un rat pris dans une trappe; leurs cheveux couleur de bronze; leurs pommettes saillantes et osseuses, leur nez un peu camard, composent une figure étrange, mais n'accusent rien de méchant. Ce sont, au contraire, des natures douces et honnêtes. La barbe se résume en quelques poils çà et là. Pas d'arbres, pas de barbes, me fait remarquer mon compagnon. L'observation est juste.

Ils ont des mâchoires solidement charpentées, ornées de dents jaunes de carnivores à égruger des cailloux. La mâchoire a ce développement anguleux que l'on remarque chez les carnassiers et les serpents. Le Lapon est curieux, bavard et assez remuant, indiscret naïvement. Est-il près de vous, sa première pensée est de s'assurer que vous êtes fait des pieds à la tête comme lui. Il demande à savoir comment vous êtes habillé, pourquoi des poches, etc. Si on le laissait faire, il vous déshabillerait.

Les peuples à demi sauvages semblent avoir tous les mêmes mœurs quant au mariage. Le Lapon, comme au temps des patriarches, achète sa femme ; mais disons à sa louange qu'elle n'est pas absolument bête de somme. Comme au temps d'Homère, il dépose sur la tombe de ses morts les objets qui leur étaient le plus chers.

Cette halte de Lapons se composait de toute une famille : deux vieillards, le père et la mère, tous deux affectés d'ophthalmies purulentes et presque aveugles ; la lumière leur faisait mal aux yeux, comme aux chauves-souris ; deux fils et leurs femmes, tous ayant les yeux bordés d'un liseré rouge, indice que l'ophthalmie couve et éclatera un jour, sous l'influence de l'atmosphère fuligineuse de la tente surchauffée ; trois ou quatre marmots ficelés dans leurs habits de peaux comme des saucissons. Plusieurs causes déterminent cette affection inflammatoire des yeux : celle que je viens de dire, puis la réverbération incessante de la neige succédant à l'éclat du soleil pendant quatre-vingts jours et plus, la violence et la fréquence des vents et du grésil, et cette atmosphère de fumée âcre, dont ils sont enveloppés pendant l'été, pour n'être pas dévorés par les moustiques, partout où la chaleur animale se fait sentir.

Les fièvres paludéennes ne sévissent que pendant l'été et sont assez bénignes. Ils les combattent avec la seconde écorce de bouleau, longtemps décortiquée. La variole y est presque inconnue ; le choléra n'a jamais franchi le 65e degré.

Hommes et femmes sont vêtus à peu près de même ; parfois il serait malaisé de loin de distinguer l'un de l'autre. Tous s'habillent de peaux de rennes en hiver, ou d'autres animaux à poils qu'ils

peuvent se procurer, ornementées de passe-poils ou de bandes de peaux colorées en rouge, en jaune ou en vert, et cousues soit avec du fil qui leur est vendu par les pasteurs, soit en filaments de muscles de poissons ou de vessie de baleine. Ce costume bizarre, toujours malpropre, n'a rien d'étrange sous un tel climat. Avec de telles aptitudes, on se figure ce qu'ils doivent être. La coiffure des femmes est



Une famille de Lapons.

bizarre, inénarrable ; mais elle a un avantage, c'est de ne pas changer de mode. La Lapone se distingue de l'homme par une taille plus exiguë, sa figure plus osseuse, et par l'ampleur de ses bottes, qui lui montent jusqu'aux hanches, rappelant le Petit-Poucet dans les escarpins de l'ogre. Quelles bottes ! Pourquoi des bottes si hautes et si évasées ?... Dans l'une elle renferme ses provisions de bouche en voyage, dans l'autre elle loge son dernier-né, qui s'y trouve aussi commodément que dans un tuyau de poêle.

Le renne et le Lapon ne font qu'un ; ce sont deux amis qui vivent à côté l'un de l'autre. Que le renne disparaisse de la création par une cause quelconque, et le Lapon meurt aussitôt de faim. La population est peu nombreuse aujourd'hui ; la mortalité des enfants est effrayante, et les hommes s'empoisonnent avec les eaux-de-vie et d'autres alcools horriblement frelatés et poivrés, qui leur sont vendus par les pasteurs russes ou suédois, quand ils viennent les évangéliser. Encore cinquante ans d'empoisonnement de cette nature, et la race s'éteint complètement. Avant de les voir disparaître, les gouvernements russe et suédois devraient au moins en faire empailler quelques-uns pour en orner les musées d'anthropologie.

En quittant ces Lapons, dont nous reparlerons plus loin, nous reprenons l'archipel et nous nous acheminons vers Hammerfest, où nous arrivons le lendemain soir, après une navigation inouïe à travers mille écueils et des centaines d'îlots ; en un mot, une mer semée de roches sous-marines, que le gouvernement fait baliser avec soin, pour permettre aux pêcheurs de reconnaître leur route, et où la boussole est complètement inutile. La nuit, la navigation y est impossible, à moins d'un clair de lune splendide. Enfin, nous sommes devant Hammerfest, dans le fond d'une baie profonde de l'île de Qualoë, en regard de l'ouest, sous le 71° de latitude.

Ces milliers d'îlots et de fiords bordant la Norvège ont été, depuis des siècles de siècles, détachés du continent par des ouragans, des cyclones terribles, dont la violence ne peut se décrire. Toutes ces falaises rongées, trouées, hachées, déchiquetées, accusent la force inouïe, la puissance destructive des eaux de la mer, aidées peut-être

par des secousses plutoniennes. N'oublions pas de dire que les Dofrines (Dowrefields) sont de nature volcanique ; que les crêtes et les pics de cette vaste chaîne de montagnes révèlent l'action du feu à des époques dont il ne reste aucune trace dans le souvenir des habitants. De nos jours encore, il est de ces fiords qui s'avancent dans les terres comme des tranchées, jusqu'à quinze et vingt lieues. On ne peut se faire une idée de cet égrugement du granit, depuis Karfiord, Arénoë, Vanéroë, Harwig, Soroë, Sjernoë, Polsoë, jusqu'à Maggéroë, sur laquelle est le cap Nord.

De Hammerfest, il nous restait un jour de navigation à travers un labyrinthe d'îles et d'îlots, sans aucune végétation, pour atterrir au gulf fiord de l'île de Maggéroë, dont l'une des trois pointes allongées, celle du milieu, forme géographiquement le cap Nord. Lorsque, à force d'efforts pour escalader les falaises, je fus arrivé à la pointe extrême de cette langue de terre ou plutôt de roches granitiques, déchiquetées de tous les côtés par les terribles cyclones qui descendent du pôle, je fus ému jusqu'aux larmes de la majestueuse grandeur du spectacle qui s'offrit à mes yeux. Dans le lointain de cette mer polaire, l'horizon de glaces flottantes détachées du Spitzberg, reflétant par des milliers de gerbes d'étincelles diamantées les rayons du soleil ; puis le remous perpétuel, lent, triste et régulier de l'océan Glacial, s'étalant sur une lande de galets, ou égrugeant, rongeant sans cesse la base de ces falaises ; puis les cris stridents, aigus, aigres, de milliers de milliers d'oiseaux de mer, palmipèdes de cinquante espèces diverses. Je restai là, écrasé d'émotions, jusqu'au soleil de minuit, pour le voir franchir d'occident en orient le

premier degré de longitude, au-dessus de ces plaines glacées du pôle que tant de navigateurs courageux ont essayé vainement de traverser, et recommencer sa course autour du monde.

Je passai toute la matinée et tout le jour à contourner les falaises, en serrant de près la grève encombrée d'énormes blocs de granit, sur lesquels les oiseaux de mer viennent se poser. Ces falaises, hautes ici, basses plus loin, s'abaissent encore çà et là, donnant naissance à d'étroites vallées, espèces de couloirs creusés par la fonte des neiges, et où des milliers de palmipèdes viennent pondre et couver, et littéralement couvertes d'œufs. J'avais autre chose à faire que de collectionner des œufs. Je cherchais des ossements de poissons, des épaves de grands mammifères marins. En longeant ces énormes couches de cailloux, je ramassai un très grand nombre de fragments d'os, puis des mâchoires complètes de walrus, armées de leurs longues dents, puis des vertèbres de cachalots, de walrus, de baleineaux, rongées, trouées, cassées, les apophyses aux trois quarts brisées ; d'autres dont il ne restait que le disque, propre à faire des escabeaux ou à orner le cabinet d'un amateur de bibelots. Toutes ces vertèbres de cétacés sont spongieuses comme des éponges. Cette conformation explique en partie la prodigieuse puissance de natation de ces animaux.

Le pays est complètement désert, et hanté en été par des Lapons qui poussent leurs troupeaux vers la mer, où les pâturages sont plus tendres. En contournant l'île de Maggéroë, je me rappelais qu'en Europe on se fait une singulière idée de cette nature polaire, du jour et de la nuit chez les Lapons. On croit généralement que ces

malheureuses peuplades ont six mois de jour et six mois de nuit. Et je me demandais comment il se faisait que les milliers de baleiniers anglais, hollandais, danois et français, qui ont fait la pêche sur le contour des côtes de ce pays n'avaient point détruit cette croyance absurde. Le cap Nord n'a que *soixante-quatorze jours de nuit*. L'îlot de Wardœhuus, sur lequel est un petit bourg du même nom, peuplé de quelques centaines d'habitants, n'a que soixante-cinq jours d'obscurité, ainsi que les trois îles de Stappenoër, vulgairement appelées « la mère et les filles ». Or, si Wardœhuus n'a que soixante et quelques jours de nuit, les Lapons qui vivent au-dessous entre cette latitude (71°) et le 68e ne peuvent être privés du soleil pendant six mois, puisque ceux qui vivent plus au sud ont à peine vingt jours de nuit.

Si toute cette région est frappée d'obscurité pendant deux mois, en revanche elle a des étés sans nuit. Pendant mai, juin, juillet, le soleil reste sur l'horizon et chauffe le sol sans désemparer. Les chaleurs y sont suffocantes, quelquefois intolérables ; mais, le soir, la fraîcheur monte et fait renaître la végétation ; le jour reste lumineux ; rien ne se voit au ciel que la lune pâle comme une bulle de savon perdue dans l'immensité. Puis, après minuit, le soleil, qui semblait s'être affaissé, décoloré, déborde de nouveau et irradie ses rayons sur cette étrange contrée. La vie, suspendue un instant, reprend son cours. La végétation, surchauffée pendant ce long jour, s'altère ; les mousses, les lichens se dessèchent ; il faudrait peu de chose pour les enflammer, ce qui arrive quelquefois. Dans la saison chaude, le pays est difficilement abordable, à cause de la multiplicité des lacs, des marais, des rivières et des moustiques. Plus on s'abaisse

vers le golfe de Bothnie, plus le sol s'accidente, se mamelonne. Cet étrange et prodigieux soulèvement, qui ressemble à des boursouflures, à des buttes de taupes gigantesques, est dû, je le présume du moins, à d'anciennes secousses plutoniennes.

Les eaux n'ont presque pas d'écoulement dans leurs parties navigables. Cette singulière lenteur de leur cours, cette marche en cascades, en rapides, sont dues, cela a déjà été dit, à l'aplatissement du pôle. Les rivières sont toutes plus ou moins accidentées de rapides ; impossible ou dangereux de descendre sans le secours d'un paysan lapon ou suédois. Le Loisio, l'Alten tombent en sauts prodigieux cinq ou six fois sur leur parcours. A mesure que l'on se rapproche de la Suède, la végétation grandit, les prairies s'émaillent de quelques fleurs en majeure partie blanches. Quand on a vu une seule fois cette étrange nature polaire et du Lappland, on en garde éternellement le souvenir.

Les Lapons n'ont jamais eu de goût pour les coutumes sédentaires. Quoi qu'on ait fait pour les y amener, on a toujours échoué. Les pasteurs qui vont les évangéliser n'ont pas eu plus de succès. Je crois l'avoir dit plus haut, ils aiment mieux vivre dans des trous l'hiver, ou sous leurs tentes de perchis, enjuponnées de peaux de rennes ou gazonnées comme les cabanes des charbonniers de nos pays. Chacun bâtit sa demeure à sa façon, là où il se trouve bien. Les plus riches — il y a ici des riches comme partout, n'en déplaise aux socialistes qui trouvent que la société humaine est mal agencée — les plus riches, dis-je, qui possèdent plusieurs centaines de rennes, se font des demeures, assez confortables, de trois ou quatre

tentes rondes, basses, juxtaposées, n'ayant qu'une seule entrée et édifiées avec une rare intelligence. D'autres donnent à leurs cabanes la forme d'une tour carrée, haute de trois ou quatre mètres. L'intérieur de ces demeures n'est point luxueux, cela va sans dire. Les lits se composent d'un amas de peaux de rennes séchées, étalées sur



Tentes de Lapons.

un lit de mousses grises, bien moins hygrométriques que la verte. Le feu se fait à même le sol, le plus souvent au milieu de la pièce, pour que tout le monde puisse se chauffer. Le Lapon a-t-il eu la chance de tuer un ours brun ou blanc, il s'en fera un lit plus moelleux. On se couche tout habillé, c'est plutôt fait. Le mobilier se compose d'une

lampe de cuivre à plusieurs becs, qui leur est vendue par les pasteurs, d'un escabeau fait dans un tronc d'arbre, et le plus souvent d'une vertèbre de baleine; d'un chaudron en fer qu'ils ont troqué contre des peaux ou du fromage et du lait gelé de rennes. Ces demeures, en toutes saisons, restent sous la garde des chiens.

Comme tous les peuples pasteurs, les Lapons vivent de fromage de rennes, de lait caillé gelé et conservé, des poissons qu'ils pêchent avec une habileté surprenante. En général, ils sont plus intelligents qu'on ne le croit.



Renne.

Le renne est un petit animal parfaitement domestiqué; il obéit à la voix de ceux qui en prennent soin. On le laisse paître en liberté, et aucun ne songe à retourner à la vie sauvage. Sa conformation, ses habitudes, le font ranger dans la famille du cerf et de l'élan, dont il a à peu près la même robe, mais plus foncée. Au moment de la mue, en mars et avril, son poil est insupportable, s'accroche aux habits de draps avec la ténacité du chardon. On a une peine infinie à s'en

débarrasser. La taille de ce charmant animal est celle d'un âne de petite taille ; sa tête est ornée de bois comme tous ses congénères ; mais ce bois, aux andouillers tronqués aux extrémités, est tout d'une venue. De la base au sommet cette armure est enveloppée d'une fourrure courte et serrée comme la garniture d'une brosse rude, coupée ras. C'est à tort que l'on croit que le renne court très vite. Je ne l'ai jamais vu galoper ; il trottine assez longtemps ; je ne crois pas qu'il puisse faire plus de deux lieues et demie à l'heure, autant que les chevaux de fiacres. Il se laisse docilement atteler. Du reste, le poids du traîneau n'est pas lourd : une boîte à savon élevée sur un châssis à patin, voilà l'équipage, dont l'intérieur est garni de peau fourrée. Le harnais est aussi simple que ceux de l'attelage du roi d'Eleusis. Une courroie en peau de baleine, large de deux doigts, fait l'office de collier ; une longe du même cuir y est accrochée par un bout, passe entre les jambes de l'animal et est fixée par l'autre au traîneau. Attelage primitif, peu solide, mais suffisant pour courir à travers le pays.

La femme et les enfants s'entassent en lame de couteau dans cette caisse recouverte à moitié par une capote de peaux. Le mari se place sur le côté pour soutenir son équipage avec ses pieds dans les endroits trop inclinés, et le Lapon s'en va par monts et par vaux visiter ses parents et ses amis à travers l'espace. Il n'y a ni chemin ni sentier en Laponie, dépenses tout à fait inutiles dans un pays qui est huit mois de l'année sous la neige, et presque sous l'eau. Quand le dégel arrive, l'eau ruisselle de tous les côtés en cascades ou en rigoles du haut des montagnes, spectable bizarre qui reste ancré dans la

mémoire quand on l'a vu une fois. Ces gens-là n'ont d'autre boussole que leur admirable instinct d'orientation et le cours des rivières et des ruisseaux. Au commencement de l'hiver, les Lapons, pour la plupart du moins, descendent vers l'ouest et le sud pour se rapprocher des forêts dont le climat est plus doux, et où le renne trouve à se nourrir de lichen en grattant la neige avec ses pieds.

La faune de la Laponie est la même que celle que l'on rencontre à peu près partout sous le cercle polaire, soit en Sibérie, soit dans l'Amérique. Les élans ne sont pas nombreux et ne s'aventurent guère au-delà du 66°. Je ne parle pas du renne, qui est complètement domestiqué d'un bout à l'autre de la Laponie. Les ours bruns circulent dans les forêts, ainsi que les loups, mais ne dépassent pas le 68°. Le renard, l'écureuil, le coq de bruyère, la gélinotte, la bécassine, la bécasse, une espèce de hibou, le corbeau gris, et quelques petits oiseaux, parmi lesquels est le satta-kielli, espèce de bergeronnette qui gazouille comme un linot.

Les lacs fourmillent de palmipèdes de vingt espèces diverses. La loutre est assez commune, et, contrairement à ce que l'on rapporte de son caractère sauvage, j'en ai vu un assez grand nombre dans les habitations des Lapons, parfaitement apprivoisées, jouant avec les enfants et aimant à se faire câliner. Le castor est plus rare. Les Lapons ne le chassent pas; ils ont pour ce petit animal aussi industrieux qu'un Limousin une vénération toute particulière. La zibeline, la marte, le putois, le blaireau, vivent assez tranquilles dans ces contrées si peu peuplées, et ne connaissent d'autres ennemis que les chiens des Lapons, les loups et les renards. D'ailleurs, voulût-

on se livrer à ce genre de chasse, qu'il serait assez difficile de pénétrer dans l'intérieur du pays à travers ces innombrables labyrinthes de ruisseaux, de lacs, de marais et de rivières, toutes obstruées par de nombreux rapides que l'on peut quelquefois descendre, mais jamais remonter en bateau.



Blaireaux.

Le poisson abonde partout et est d'assez bonne qualité. Les cours d'eau qui débouchent directement dans l'Océan ont des montées de saumons et d'un genre de squales dont les Lapons sont très friands.

On n'y connaît pas de reptiles. Cependant j'ai vu en Suède, dans des couches enveloppées de panneaux, des peaux de petites couleuvres.

Après la faune, je suis nécessairement amené à parler de la flore.

La flore de la Laponie suédoise n'est ni nombreuse ni bien

remarquable. Outre quelques graminées que nous voyons dans le haut des Alpes et des Pyrénées, les prairies ne sont émaillées que d'un très petit nombre de fleurs, la plupart inconnues en Europe. Nous rencontrions souvent une petite plante, par touffes, dont la fleur d'un bleu foncé ressemble assez aux anémones hépatiques du mont Cenis; une autre plante traçante que les Lapons nomment *jhortonn*, dont le petit fruit jaune est assez fade au palais; mais, mélangé avec de la poudre de sucre, c'est un très excellent dessert; c'est aussi un antiscorbutique. Le scorbut est la maladie sérieuse des habitants du pays, ainsi que les fièvres paludéennes, qui sévissent durant l'été seulement. Une petite germandrée est assez fréquente sur le bord des rivières et des ruisseaux. Là, comme en Russie et partout en Sibérie, les framboisiers sont très communs dans les forêts, ainsi que le *vaccinium myrtillus*, l'*andromeda cerulea*, le *polyfolia*, le *diapensa laponica*, l'*azalea procubens*, l'*angelica* à tige aromatique, qui en infusion fait le bonheur des Lapons. Dans les clairières on voit souvent une petite fleur blanche en forme d'étoile; c'est, je crois, la *trientalis europœa* qui constelle les prairies comme des flocons de neige, et encore une autre petite plante dont les pétales sont blancs et les étamines noires. (Tout est petit sur ce sol frappé d'hivers si longs et si rudes.) Un fruit très recherché des habitants, et dont les femmes font la cueillette, est le *rubus articus* (akerbair) très commun, semblable à la fraise. Ses fleurs rouges foncées sont assez gracieuses. Dans les temps de disette, les habitants font cuire le *rubus chamœmorus palustris*, pour le mélanger à leur farine. Une plante assez remarquable qui m'a bien vivement frappé,

et dont j'ignore le nom, donne des fleurs semblables à nos boules de neige. Du haut en bas de la Laponie les prairies sont, en été, couvertes d'une magnifique verdure.

— Mon cher Frédé, fit le capitaine Olaff, lorsque j'eus fini d'emmagasiner dans notre lougre toutes les trouvailles que je venais de faire sur la base des falaises et le long des galets, nous allons mettre le cap sur Arkhangel. La mer est en jolie brise, profitons-en ; et si vous êtes curieux de voir le bourg le plus élevé et le plus près du pôle, nous ferons escale demain à Wardœhuus.

Nous partîmes aussitôt pour cette petite bourgade, ignorée du reste du monde, en longeant et doublant l'helmas-fiord, le nord-kym fiord, le kous-fiord, creusés dans les terres, formant de vastes baies à y tenir à l'aise toutes les flottes du monde. Le lendemain matin, poussés par une légère brise d'entre-ouest, nous jetions l'ancre à raz-terre dans le fond d'une crique, au pied de Wardœhuus, village d'une centaine de maisons basses, sans étages, et comme éparpillées çà et là, toutes ayant la base enveloppée de blocs de roches, sans doute pour les maintenir contre les coups de vent. J'ai dit plus haut que ce nid de pêcheurs norvégiens et anglais supporte soixante-dix jours de nuit et est ravitaillé chaque année, pendant l'été, de tout ce qui est nécessaire aux habitants pour passer un hiver de près de neuf mois. Ce bourg est enveloppé, en forme de forteresse, d'une muraille de rochers et de troncs de sapins. Pourquoi ce genre de fortification dans une localité sous un climat atroce? Personne n'a pu le dire, mais je suppose que c'est une précaution contre les ours blancs.

Lorsque j'entrai dans Wardœhuus, la première personne que je rencontrai me salua en français, d'une voix sourde comme un ventriloque. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, encore fort et robuste, d'une charpente solide. Il portait toute sa barbe. Je dis barbe, je me trompe; c'est une toison de bique que je devrais dire, par respect pour un membre de la grande famille humaine, toison dans laquelle le peigne ne passait plus depuis longtemps, et qui ressemblait à s'y méprendre à la crinière pelotonnée d'un cheval de steppe. Ses yeux, profondément encaissés, apparaissaient comme deux tisons dans le fond d'une cruche. Son front vaste et bossué accusait une intelligence d'élite; son nez aquilin, d'une grande finesse de ligne, rappelait le type bourbonien, et formait un ensemble qui lui donnait l'apparence d'une tête antique.

Je m'approchai de cet étrange personnage.

— Vous êtes Français?

— Hélas! oui.

— Pourquoi hélas?

— Parce que je ne reverrai jamais mon pays.

— Pourquoi?

— Ah! voilà l'histoire, une histoire un peu longue. Avez-vous le temps de m'écouter?

— J'ai une heure à vous donner.

— C'est assez. Et si jamais vous rentrez en France, vous pourrez me rendre un fier service.

— Je vous en donne ma parole.

— Alors buvons un verre de punch.

Après ce verre de punch, il se bourra une joue d'une énorme chique qu'il mâchonna un peu, puis il me raconta une histoire terrible, propre à horripiler la toison d'un hérisson, et que j'écrirai un jour. Quand le bonhomme eut fini, sa figure ruisselait, sa gorge râlait, ses dents claquaient; il était hideux à voir. Cet homme avait été admirablement élevé, avait fait d'excellentes études, était reçu docteur en médecine, et s'était expatrié volontairement avec l'intention de ne jamais revoir son pays natal, et de mourir complètement inconnu au plus près du pôle. Et je dois ajouter que l'histoire de cet homme, un drame terrible, m'avait tout à fait bouleversé.

Avant de quitter Wardœhuus, le capitaine embarqua neuf chiens lapons, race canine qui n'est ni gracieuse, ni aimable, à poils rudes et épais, queue à demi en trompette, oreilles droites et courtes, museau très allongé, indice d'un flair des plus subtils; l'ouïe et la vue sont aussi d'une finesse et d'une portée extraordinaires. C'est la seule race de chiens qui puisse vivre sous ces latitudes. Ceux qu'on a essayé d'acclimater dans nos pays sont pour la plupart morts de nostalgie. Comme son maître, le Lapon, le chien polaire aime les solitudes et le soleil du pôle. D'où vient cette race de chiens, que l'on ne rencontre que dans l'étendue du cercle arctique, excepté cependant chez les Esquimaux des îles Melville et autres îles du même archipel? Personne ne saurait le dire.

— Mais, demandai-je au capitaine Olaff, pourquoi tant de chiens?

— D'abord pour nous promener en belock (traîneau lapon), quand le caprice nous en prendra; ensuite pour nous prévenir de la présence

des ours blancs qui pourraient se rencontrer sur notre chemin ou dans les parages. Ce chien les devine, les sent, et, quand il tombe sur les traces de ces carnassiers ou qu'il les flaire, il décampe au galop; les autres le suivent par monts et par vaux, laissant le bourgeois se tirer d'affaire comme il pourra. Le loubet lapon est conservateur; aux reproches que vous pourriez lui faire de sa lâcheté, il vous répondrait que sa vie, c'est son existence, et que devant un ours blanc on n'est jamais sûr de sauver sa peau ; il commence donc par abriter la sienne contre les dents de ce terrible plantigrade, une très redoutable bête. C'est à la fuite désespérée, ahurie, des chiens qui vous traîneront ou vous escorteront, que vous soupçonnerez le voisinage de l'ours, dont le pelage se confond si bien avec la neige, que souvent on ne l'aperçoit que quand on a le nez dessus.

Le renseignement était bon à connaître, et je me promis d'avoir toujours l'œil sur les chiens qui m'accompagneraient.

Huit jours après notre sortie de Wardœhuus, nous entrions dans la Dwina du Nord. Bientôt après nous apercevions les dômes dorés et les clochers d'Arkhangel, qui autrefois faisait partie de la Ligue hanséatique, ainsi que Nowogorod la sainte.

Arkhangel est le seul port russe sur la mer Blanche. Vieille cité mal bâtie, à rues étroites et boueuses ; une seule rue est pavée : celle qui aboutit au port, ou plutôt à la rade, où ancrent les navires. Comme toutes les villes à cheval sur une rivière, elle n'a point de port proprement dit. Excepté deux casernes, trois ou quatre églises, dont une de style gothique, un gymnase, l'hôtel du gouverneur et la statue de Lomonosoff, le célèbre grammairien qui a, dit-on,

formé la langue russe, il n'y a rien qui soit digne de fixer l'attention. Le commerce, en très grande partie, est entre les mains d'Anglais, d'Américains et de Hollandais.

Cependant Arkhangel présente un côté très curieux pendant juin, juillet, août, et quelquefois septembre : c'est le passage ou plutôt le courant de milliers de pèlerins qui se rendent des quatre coins de la Russie au fameux couvent de Solovetsk. Ce couvent est sur un groupe d'îles du même nom, à une cinquantaine de lieues d'Arkhangel, et séparées du continent d'environ un kilomètre. On y va en bateau à vapeur.

Une simple cabane en bois qui, il y a trois siècles et plus, servait de demeure à une espèce de fou, nommé Sozime, devint, par la suite des temps, la crédulité des habitants de ces contrées, les aumônes des croyants et les miracles qui s'y faisaient, une chapelle qui fut remplacée par un monastère assez imposant, un établissement religieux de premier ordre, le plus réputé de la Russie, après celui de Kiow.

Le cloître est un grand bâtiment sans prétention architecturale ; personne n'y pénètre que les religieux. Les pèlerins sont reçus, hébergés et logés dans plusieurs corps de logis séparés les uns des autres. Les hommes habitent d'un côté, les femmes de l'autre. La plupart des pèlerins que j'y vis, tous en délicatesse avec les mouchoirs, étaient d'une saleté repoussante. Ces bâtiments ne contiennent que des réfectoires, servant aussi de dortoirs. Quand le dîner est fini, on s'allonge sur les tables ou sur les bancs, ou par terre, et l'on passe la nuit dans une atmosphère infecte. Le pèlerinage dure trois jours pour chaque pèlerin. Une fois qu'il a entendu

la messe, et que l'on a dit sur sa tête les saints évangiles, on le met dehors; à lui de retrouver son chemin. Cette procession de pèlerins dure jusqu'aux gelées. A la mi-septembre on ferme le couvent, qui rentre dans le silence pour neuf mois.

Je dois ajouter que pendant quarante-sept jours Arkhangel a vingt heures de nuit.

Onze jours après notre sortie d'Arkhangel, nous atteignîmes le trois-mâts *l'Ellam*, ancré dans la vaste baie de Kolanskaja. L'équipage, heureux de revoir le patron, nous accueillit avec des bordées de hourras formidables. Le soir, il y eut un punch monstre à bord. Nous étions dans la seconde quinzaine d'août. Les jours décroissaient rapidement. Un mois en arrière le soleil ne quittait plus l'horizon; actuellement la nuit tombait entre huit et neuf heures. Dès le lendemain le capitaine fit ranger son navire au plus près de terre, pour permette à l'équipage d'établir dans une vallée creusée dans la falaise une kaschimm, baraque en madriers et planches solides pouvant défier les cyclones qui balaient fréquemment ces régions et les griffes des carnassiers, du reste assez malhabiles de leurs pattes, conformées autrement que celles de leurs congénères de terre ferme. En moins de douze jours la cabane fut bâtie, enveloppée de blocs de granit, couverte d'un prélart par-dessus, et consolidée par une couche de cailloux que la neige allait cimenter. Passer l'hiver dans ces conditions, en comptant sur les mille incidents inséparables de ce genre de campement, me plaisait assez. Cette existence si nouvelle pour moi allait me permettre d'apprécier *de visu* celle des baleiniers et en même temps de me livrer à l'exercice de la pêche et

de la chasse, de me familiariser avec ces rudes matelots que rien n'émeut, de me lancer avec eux dans les aventures les plus singulières et parfois dangereuses, bien qu'amusantes.

On avait ménagé dans l'une des encoignures du toit de la kaschimm une ouverture d'environ un demi-pied de diamètre pour le passage de la fumée, et fermée la nuit avec une toile à voile. Ainsi préparé à hiverner, l'équipage fut divisé en deux escouades, l'une restant à bord, l'autre à terre, mais devant se renouveler tous les cinq jours. Bientôt les froids commencèrent à se faire sentir. Dès la fin d'octobre la neige nous envahit; la mer restait encore libre de glaces; mais au large, des amas considérables de glaçons affectant toutes les formes flottaient sous le souffle de la brise : vieux pans de murailles déchiquetées, pics crénelés, restes de tours, de monastères, en un mot, toutes les fantaisies que l'on peut créer. Mon imagination fut bien autrement frappée quand, après deux mois de nuit, ces glaçons eurent fait place à d'autres d'une hauteur inouïe.

Une longue ligne de remparts à hauteur d'appui, formée d'amas de neige, profilait le bord de la mer, que les matelots avaient soin de tenir libre de glaces, et permettait aux morses et aux walrus de venir se poser sur la grève en s'aidant de leurs deux dents longues et pointues en forme de crochets. Dès qu'un assez grand nombre de ces amphibies avaient franchi l'ouverture de ce rempart, les matelots leur fermaient la retraite et assommaient tout ce qu'ils pouvaient atteindre, en prenant toutefois la précaution de ne pas s'exposer aux coups de crochets dont les blessures eussent été terribles.

A la fin de novembre, nous n'avions plus qu'un jour crépusculaire

de deux heures à peine. Quand les brumes ne descendaient pas du pôle, le firmament se montrait d'une limpidité splendide. Les étoiles, plus rares ici que sous les latitudes plus basses, nous apparaissaient comme des lampes suspendues dans les profondeurs du ciel. Nous sortions à cinq ou six bien armés, à la recherche des renards bleus; je dis bleus, pour ne pas contrarier les savants qui ont vu bleu ce qui est gris de cendre par l'extrémité du poil, qui reste blanc en dessous. La peau de ce genre d'isatis a néanmoins une très grande valeur. Les Promchlenicks russes, chasseurs de zibelines, qui vinrent dans notre canton nous demander pour quelques nuits l'hospitalité à bord — qu'on leur accorda aussitôt — nous dirent que la compagnie russe des fourrures les payait autant de *tzalkowe* (pièce de 4 fr.) que la peau, bien étirée et étalée en tous sens, pouvait en contenir sur toute sa surface, c'est-à-dire une somme approchant de 5 ou 600 fr. L'équipage ne put, durant l'hivernage et la pêche, en tuer que deux, malgré les appâts qu'on leur jetait à deux portées de fusil de notre kaschimm, appâts consistant en tripailles de phoques, renouvelées chaque jour.

Nous arrivions aux fêtes de Noël. Jusque-là nulle trace de *schalsky* (ours blancs). On avait entretenu jour et nuit la seule friandise qui pût les attirer, l'odeur de la graisse de poisson. Tous les baleiniers connaissent ce procédé bien simple : on forme un cône avec des carcasses de walrus ou de morses et on y met le feu. Au contact des parties grasses les flammes s'activent; une fumée épaisse et âcre s'en dégage et est portée au loin par la brise; les ours qui se trouvent sous le vent remontent le courant de cette fumée, et on les tue à l'affût,

quand on peut. Ce carnassier, d'une force inouïe, mettrait en pièces les pièges et les trappes qu'on lui tendrait.

On en a quelquefois pris, comme on prend des requins en mer, avec un morceau de lard de walrus accroché à un fort hameçon. Ce procédé est mauvais et dangereux.

Nous étions, comme je viens de le dire, à la veille du jour de Noël. A bord de tous les équipages en cours de pêche, on fête grandement cet anniversaire de la naissance du Sauveur du monde. Le capitaine Olaff ouvrit la soute aux provisions de réserves pour festoyer dignement ses hommes : boîtes de conserves, pâtés de foie gras, jambons fumés, qui, joints à quatre superbes coqs de bruyère conservés, tout enjuponnés de leurs plumes, dans une tonne de neige, en compagnie de plusieurs lièvres blancs, constituèrent un festin balthazaréen, arrosé de vins, de punch, d'eau-de-vie. Pendant l'après-midi on avait lu à haute voix et écouté avec un pieux recueillement l'Evangile de saint Luc et quelques chapitres de la Bible ; après quoi on s'était mis à table.

Le dîner fini, chacun humait son café, en fumant et devisant sur les incidents d'un hivernage forcé dans les glaces. L'un racontait ses anciennes prouesses dans les mers de Behring ; un autre narrait des histoires extraordinaires, horripilantes, abracadabrantes, que tous écoutaient avec une naïveté à croire que le mardi gras tombe le vendredi saint. Personne ne songeait qu'il pût arriver un accident. Tout à coup, au milieu d'une joie bruyante, d'éclats de rire retentissants, nos loubets, au lieu de rentrer par leur passage habituel, prennent le plus court, tombent par l'ouverture de la cheminée, et vont, le poil tout hérissé, se fourrer sous les bancs en grognant.

— Diable ! fit le capitaine, cette panique est assez significative. Est-ce un ours blanc qui vient nous visiter, attiré par l'odeur des victuailles ? Il faut voir ça.

Le matelot Kanutsonn, sans songer au danger qu'il pouvait courir, monte sur la table et passe sa tête par le trou de la cheminée ; aussitôt l'homme tombe sans jeter un cri, ni pousser un soupir. D'un terrible coup de patte, un ours venait de l'assommer et de lui écraser la première vertèbre, l'atlas, la chevelure presque enlevée ; puis aussitôt une tête longue et blanche, fuyante comme celle d'une fouine, s'introduit dans la kaschimm. Le timonier s'empare vivement d'un harpon et lui traverse le cou ; le carnassier pousse un hurlement désespéré et se retire avec une telle violence, qu'il brise le manche de l'arme, renverse l'homme, qui va tomber sur le corps de Kanutsonn. Ce pauvre diable n'avait rien de cassé ; mais quelle culbute ! Tout cela s'était passé si rapidement, que nous en étions tous muets d'ahurissement. Les hommes employés à la pêche des mammifères de mer ne sont pourtant pas gens à s'effrayer.

Ce n'était pas chose facile que d'aborder un tel animal dans ses évolutions convulsives, et qui, dans sa rage, rongeait les cailloux, la neige, le granit, se tordait comme un serpent, se démenait comme un possédé. Malgré sa blessure, saignant à flots, il était encore de force à nous tenir tête à tous. On ne peut se faire une idée de la force et de l'agilité de ce carnassier, d'ordinaire si épais et si lourd. Tout blessé qu'il était, il se rua sur les matelots les plus rapprochés de lui, les désarma d'un coup de patte, envoya à vingt pas de lui leur harpon, en culbuta plusieurs dans la neige. Le second du bord

accourut, lui décocha une balle en pleine poitrine et une autre dans l'épaule. Le sang lui ruisselait de partout : de la gorge, de l'épaule, du ventre, comme une fusée ; il se jetait à droite et à gauche, cherchant à nous atteindre. Bientôt la voix lui manqua ; il ouvrit largement les pattes, comme pour mieux assurer sa base et s'aider à se relever. Une demi-minute après, il s'affaissa en râlant. On le laissa se confire dans la neige jusqu'au lendemain.

Le matelot Kanutsonn fut enseveli dans une toile à voile et enterré à trois cents pas de la cabane, sous un amas de galets et de blocs de rochers, pour le préserver des fouilles des carnassiers. La terre était trop profondément gelée pour que l'on pût l'inhumer plus convenablement.

Pendant les jours suivants — c'est-à-dire les nuits, puisque, pendant deux mois, on ne vit qu'une pointe de jour — on brûla inutilement de la mousse et des carcasses de morses. Rien ne se montra. Un matin, le matelot de garde sur le navire nous signala une chose qui se mouvait à une centaine de pas, le long de la côte. Dix minutes après, le même matelot nous héla de nouveau que la chose représentait une ourse et deux petits trottinant l'un derrière l'autre, ayant le cap sur le brick. C'était sérieux cette fois.

— Tous les coups sur la tête de la mère, fit le capitaine, nous aurons facilement raison des petits.

L'ourse alla droit au cône et s'en tint à distance pour ne pas se roussir le poil. Ce sont des bêtes qu'il ne fait pas bon voir de trop près. Le feu les gênant, elles s'approchèrent de notre cabane, et fouillèrent sous la porte en grognant. Nous étions bloqués. L'un des

matelots eut une idée infernale pour nous tirer d'affaire. Il prit un des chiens se chauffant au foyer, lui lia les pattes et le fit passer par la cheminée. Ses cris attirèrent l'attention des carnassiers, qui d'un bond se jetèrent sur le pauvre animal. En moins d'une minute, il fut écrasé sous les dents des trois monstres. Nous pûmes enfin sortir. Une demi-douzaine de balles culbutèrent la mère ; un des oursons, déjà de la grosseur d'un fort mâtin, fut tué raide. L'autre, plus petit, ne fut pas atteint et ne sembla pas s'émouvoir des contorsions et des mugissements de sa mère, près de laquelle il continua de sucer les os du chien. Un matelot lui passa son harpon entre les deux épaules ; une minute après il agonisait. On hissa les trois carnassiers à bord du brick, et l'on s'occupa de les dépouiller de leur fourrure. Les râbles et les jambons mis à geler, et plus tard à rôtir, firent un détestable manger, qui sentait l'huile à plein nez. Néanmoins c'était de la viande fraîche, qui, dans un temps donné, pouvait rendre service à l'équipage. Les foyers de carcasses furent chaque jour alimentés par des substances graisseuses. Pendant trois semaines on ne vit rien que quelques lièvres blancs, dont plusieurs vinrent enrichir notre garde-manger. La chair en était dure ; les matelots ne s'en plaignirent pas.

Nous arrivions à la fin de janvier ; les jours croissaient lentement, et n'apparaissaient vers midi que comme une teinte blanchâtre dans le ciel, disparaissant presque aussitôt. Les froids continuaient ; la neige tombait de temps à autre, dure, sablonneuse. Le navire en eût été couvert jusqu'aux vergues, malgré le prélart qui le couvrait comme une tente, si l'on n'eût eu le soin de la rejeter dans la tran-

chée entretenue autour du navire pour le maintenir toujours à flot. Du lougre amarré à l'arrière, abandonné à son sort, on ne voyait plus que la moitié des deux mâts. Bientôt un ours vint s'égarer de notre côté et donna un peu d'animation à l'équipage. Au milieu des glaces polaires, la vie serait d'une monotonie désespérante, si elle n'était secouée de temps à autre par un événement quelconque. Ce carnassier nous fut signalé du brick ; on ne l'avait aperçu que lorsqu'il n'était plus qu'à cinquante pas. Tout le monde se hâta de remonter sur le pont. La taille et la grosseur de ce carnassier qui nous donnait cette alerte accusaient un sujet dans la plénitude de ses forces. Quand il ne fut plus qu'à dix pas du navire, il prit une allure accélérée, tourna autour en allongeant son long cou. On le laissa rôder pendant quelque temps, et au moment où il approchait de la tranchée, une balle lui traversa les poumons. Autant qu'on le peut, les balles et les harpons ne doivent jamais être lancés dans les flancs, où ils laissent des trous qui enlèvent à la peau un peu de sa valeur. La bête râlant son agonie fut laissée sur le sol. Le lendemain, ce n'était plus qu'un glaçon, que huit hommes eurent beaucoup de peine à hisser sur l'*Ellam*.

Entre Noël et la mi-mars nous avions récolté, sans autre accident que celui dont j'ai parlé plus haut, onze peaux, dont sept d'adultes et quatre de jeunes oursons. Les uns avaient été difficiles à abattre, les autres s'étaient laissés tuer comme de simples bêtes. Mais tous, blessés à mort, s'étaient montrés d'une énergie extraordinaire à retenir la vie qui les quittait.

Il est de convention, à bord des baleiniers, que ce que l'équipage

tue en dehors des animaux à huile appartient aux matelots. Comme je ne faisais partie de l'équipage qu'à titre d'amateur, on voulut bien m'abandonner le plus grand des quatre oursons. Je rapportai sa peau en France. Elle me servait de descente de lit depuis des années. Hélas ! les Prussiens me l'ont enlevée en compagnie d'autres objets : pendule, glace de Venise, etc., toujours en vertu de cet étrange principe, mis en pratique par les bandits et les voleurs, que la force prime le droit.

Ce que je viens de dire de la façon dont les baleiniers arrivent à tuer les ours polaires m'amène à faire ici une esquisse du caractère et des mœurs de ce carnassier redoutable, étudié sur le vif.



Ours blanc.

L'ours blanc est une brute redoutable, farouche, stupide, vorace, douée d'une force prodigieuse, force de dix et même vingt hommes, disent les Lapons et les Samoyèdes. Un objet, une chose qui se meut est une proie ; il a faim, il ne voit que cela, et il vous aborde sans plus d'hésitation qu'un loup aborde un lapin. Il mange de tout : baleineau mort et à la dérive, morses, chiens, lièvres, renards,

marsouins, phoques, etc. A l'occasion, heureusement rare, il ne se refuse pas un plat de chair humaine. Rencontre-t-il en mer une chaloupe en cours de pêche, il ne regarde pas s'il y a vingt matelots, ou dix, ou deux, peu lui importe le nombre ; il nage dans ses eaux, l'atteint, essaye de ses puissantes griffes — peu rétractiles — d'accrocher la lisse de l'embarcation. On lui coupe une patte, il continue le siège ; on lui coupe l'autre, il soude sa puissante mâchoire dans le bordage, semble ne pas sentir la douleur. On lui fend la tête, il continue le siège ; on le larde à coups de harpon, il ruisselle de sang ; le sang l'aveugle, il est mourant, il va à la dérive, il mugit comme une bête brûlée vive, mais il reste dans le sillage du bateau et le suit tant qu'il lui reste un souffle de vie.

Quand on est parvenu à le harponner, et que l'on a la chance de s'éloigner aussitôt, de gagner de vitesse sur lui, on le laisse s'épuiser en vains efforts et se noyer. Il se noiera d'autant plus vite, qu'il s'acharnera après le harpon, dont il ne peut se débarrasser. Il serait dangereux de tenter de s'en emparer vivant, ses ébats feraient chavirer la chaloupe.

A la poursuite en mer, au milieu des banquises sur lesquelles les vaches marines se réfugient ou restent suspendues par leurs longues dents, solidement enchâssées dans la mâchoire supérieure, il est toujours prudent d'observer les alentours, de se tenir en garde contre toutes surprises. Un ours polaire voyage couché sur un glaçon, faisant le guet ; il vous a vu, il plonge, et vous ne l'entendez que quand il est à dix brasses de vous. Blessé, il tordra le harpon comme on tord un fil de fer ; il laminera le canon de votre fusil entre ses dents.

On ne soupçonne chez ce carnassier que deux instincts ; peut-être même n'en a-t-il qu'un seul : l'éternel besoin de manger. Il n'est pas bien certain que celui des affinités naturelles se montre aussi impérieux que chez les autres animaux. Le mâle et la femelle se recherchent-ils ? C'est douteux. Ils se rencontrent d'aventure, s'accouplent, c'est tout. Chacun s'en va de son côté. On ne les rencontre que bien rarement ensemble. Ils se reproduisent peu ; deux petits seulement par portée. Si la race ne s'éteint pas, c'est qu'il n'a point d'autre ennemi que l'homme, et qu'il est assez difficile de l'atteindre et dangereux de le chasser. Sa peau ne vaut pas le danger que l'on court pour s'en emparer. On ne va point à sa recherche ; on l'attire par un moyen quelconque, celui dont on vient de parler ; on le rencontre fortuitement, on le tue, si l'on peut, ou il vous tue.

Quoi qu'en disent les voyageurs de coin du feu, ces rencontres sont extrêmement rares. C'est une espèce de gibier qui n'a point d'allures connues ; il ne stationne nulle part. Il va où le flair l'attire, que ce soit un homme, un morse, un renard, peu importe. Il arrive quelquefois cependant que, d'un navire ancré au large, on en voit cheminer plusieurs ensemble, trois ou quatre, rarement plus de cinq, dans les cantons qui abondent en walrus ou en morses. Ils ne marchent pas ; ils trottinent l'un derrière l'autre, au hasard. Est-ce un jeune qui tient la tête de la colonne, tous les autres le suivent du même pas, lourdement, en balançant la tête horizontalement, comme si cette tête était mise en mouvement par une ficelle de polichinelle. Ce balancement perpétuel s'explique. Il n'est pas besoin d'être un savant décoré de plusieurs ordres pour en saisir la cause.

Ces animaux chassent le plus souvent sur des champs de banquises d'une étendue plus ou moins considérable. Ces glaçons oscillent selon que la mer est houleuse. La tête de l'animal, très allongée, emmanchée sur un long cou, en forme de fuseau, lui sert de balancier pour se maintenir en équilibre. C'est un tic de naissance, qui lui est aussi nécessaire que le balancier à un saltimbanque.

Est-ce, au contraire, un vieux qui chemine devant, les autres lui emboîtent le pas dans le même ordre ; s'il s'arrête, tous s'arrêtent. Se couche-t-il sur la neige, près d'une large fissure de la glace, tous s'étendent de même, et, immobiles, silencieux, patients, bien qu'affamés, ils guettent, pendant des jours et des nuits, que des morses viennent aux bords des glaçons prendre l'air ou s'accoupler. Malgré leur extrême méfiance, ces amphibies se laissent surprendre et happer par ces carnassiers, qui, d'un coup de mâchoire, leur broient les vertèbres. Bien que ces amphibies fourmillent dans les mers polaires, les ours blancs font, dans les rudes et longs hivers, des jeûnes prolongés. Mais à la fonte des neiges et des glaces des fleuves sibériens, alors que les poissons commencent leur émigration par bancs épais et serrés, ces plantigrades plongent et n'ont, comme les phoques, qu'à ouvrir la mâchoire et à la refermer pour se gorger. C'est à cette époque qu'il engraisse, et que sa fourrure, dégarnie de son duvet d'hiver, a perdu la moitié de sa valeur. Cette manne bénie ne dure que quelques semaines. La gent écaillée, obéissant aux lois de sa nature, quitte ces parages ; ce qui a échappé à l'avaloir de l'ours polaire vient périodiquement se faire prendre sur les côtes de la Norvège, de la Hollande et de l'Europe centrale.

De son côté, l'ours remonte vers le Spitzberg, la Nouvelle-Zemble, etc., vers les hautes terres de la Sibérie, où il trouve un autre genre de pâture. Sa tête plate, fuyante, déprimée, une vraie tête de fouine, accuse peu de cervelle, donc peu d'instinct. Son œil petit, noir, d'une phosphorescence étrange, se détache, comme un charbon lumineux, du milieu de sa fourrure blanche un peu terne. Si un savant naturaliste avait occasion d'étudier, d'examiner de près, sur place, dans les baies profondes de la Sibérie, l'ours polaire, je doute qu'il ait la prétention d'avancer dans la palingénésie philosophique qu'il est possible que l'âme des animaux leur survive. La femelle est un peu plus petite que le mâle. Elle porte sept mois et vient à terre mettre bas dans un buisson, dans les trous des falaises et même dans la neige, où elle se creuse un gîte, toujours abrité du nord. Elle allaite ses petits pendant quelques semaines, puis les conduit à la mer.

L'ours polaire nage vite et longtemps, se maintient sur l'eau comme un tronc de liège, grâce à sa peau huileuse et à sa fourrure qui ne l'est pas moins. Est-il fatigué, il se réfugie sur un glaçon, et se laisse flotter à l'aventure. Comme tous les êtres placés dans des conditions aussi difficiles d'existence, la nature l'a doué d'une force et d'une audace prodigieuses. Bien que zoologiquement classé dans le genre plantigrade, dont il a toutes les formes extérieures, il n'est point hibernant, comme ses congénères des montagnes, et soumis, comme on sait, à cette étrange suspension de la vie organique pendant l'hiver, état léthargique commun à quelques autres animaux de la tribu des rongeurs. Il est, au contraire, toujours, en toute saison,

à la recherche de pâture. Toutes les peuplades boréennes sont très friandes de sa graisse et la conservent pour les grandes occasions. On a beau habiter un pays impossible, presque éternellement glacé et dans la nuit, on n'en aime pas moins les ripailles gargantuesques tout comme de simples communards.

Cette graisse a-t-elle la propriété qu'on lui suppose, et que la bêtise humaine se plaît à lui croire ? Certainement non. Les Lapons et les Samoyèdes, au milieu desquels j'ai vécu un bout de temps, soit à Wardœhuus, soit à Hammerfest, soit à Enonthékis, et ceux qui sont venus nous visiter à bord de l'*Ellam*, ne possédaient point une chevelure plus plantureuse qu'ailleurs. Ils avaient au contraire la barbe très clair-semée. Cependant, cette graisse aurait une action sur l'appareil pigmentaire, que je n'en serais point surpris. Les peuplades de l'arc polaire ont toutes le teint et les cheveux couleur de bronze. L'ours blanc est une espèce d'amphibie ; il naît, vit et meurt en quelque sorte dans les eaux des mers polaires, se nourrissant exclusivement de ce qui est de la mer. Sa chair huileuse doit posséder des propriétés analogues à celles du poisson vivant dans les mêmes conditions, dont la chair contient de l'iode, du brome, du sodium, du phosphate ; en un mot, tous les principes constitutifs de l'eau de mer, substances essentiellement proliférantes, qui, dit-on, donnent aux marins et aux pêcheurs des côtes maritimes cette puissance génératrice que, cependant, ne possèdent pas les peuplades boréales, qui ont rarement plus de deux ou trois enfants.

Le lecteur ne sera peut-être pas fâché de trouver ici une esquisse du pays et des mœurs des habitants de ce pays, nature et mœurs étranges, qui méritent que je m'y arrête un instant.

L'aspect de la Laponie et de la partie de la Sibérie où vivent les Samoyèdes n'est point absolument flatteur à l'œil. L'artiste le plus fantaisiste, le plus naturaliste, n'y trouverait absolument rien à admirer, si ce n'est cette solitude écrasante, cette nudité du sol dont j'ai parlé plus haut. L'hiver, la neige recouvre tout, nivelle tout. Les végétaux qui atteignent ailleurs des proportions considérables, la nombreuse famille des sapins, par exemple, se rabougrissent, se rapetissent à l'état de buisson. Avril venu, la neige et la glace se tuyautent comme des éponges et fondent rapidement ; le soleil, qui tout d'abord s'est montré, à la fin de février, de la largeur d'un croissant de la lune, émerge peu à peu dans l'horizon qu'il éclairera pendant soixante-dix jours sans désemparer. La nature prend dès lors une autre physionomie. Les broussailles se redressent et verdissent ; verdure sombre et noirâtre particulière à ce climat ; le sol se couvre de prairies. Le lichen, plus connu des baleiniers sous le nom de tripes de roches, s'étale partout, couvre tout, les cailloux, les roches répandues çà et là — autre particularité qu'on ne peut expliquer que par des cataclysmes inconnus, qui resteront inexpliqués. — Il s'étalerait sur vos bottes, si on le laissait vingt-quatre heures à l'air, tant sa puissance de fécondité est grande. Sous cette latitude tout est difforme, massif, à peine dégrossi, de la bête à l'homme, excepté toutefois le renne. La couleur des animaux, des plantes, même de l'espèce humaine, tient, en vertu de lois inconnues, à l'atmosphère, à l'action de la lumière absente pendant près de trois mois. Tout y est blanc ou sombre ; le lièvre, le renard, l'ours, la gelinotte, les chiens — pour la plus grande partie — sont

blancs. Les grands mammifères aquatiques sont d'une couleur brune désagréable ; l'homme lui-même est bronzé.

Les Lapons et les Samoyèdes ne sont point de la même famille que les Esquimaux. Les deux premiers sont de race finnoise ; les autres et les Kamtchadales sont d'origine mandchoue, et en ont conservé, à travers des siècles de siècles, le type, sauf la taille exiguë, due à la rudesse extrême du climat qu'ils habitent.

Les Esquimaux américains et groënlandais ont dû, eux aussi, à la suite d'événements dont il ne reste aucune tradition, et dans les temps les plus reculés, traverser le détroit de Behring ou passer par ce chapelet d'îles et d'îlots d'Onalatchka, se répandre le long des côtes de l'Amérique polaire, jusqu'à cette grande péninsule groënlandaise. Plus éloignés que les Lapons des civilisations modernes, les Esquimaux paraissent avoir complètement oublié les mœurs et perdu les aptitudes de leurs ancêtres ; l'intelligence de ces gens-là n'a point le don de la rétroactivité. Ils n'ont pas su domestiquer le renne, ni l'orignal (espèce d'élan), pourtant si utiles et fort nombreux, à certaines époques, dans le voisinage des terres qu'ils habitent.

Les Lapons et les Samoyèdes ne sont plus ce qu'ils étaient autrefois, il y a un siècle ; ce sont aujourd'hui des êtres qui ont comme une idée, une teinte de la civilisation moderne. Autrefois, ils avaient des mœurs patriarcales ; aujourd'hui, la plupart s'adonnent à l'ivrognerie. Les pasteurs protestants et les popes russes, qui vont en été les évangéliser, les ont corrompus, dépravés, et leur ont appris à s'enivrer.

On me croira volontiers si j'affirme que, sous le cercle polaire, on

ne cultive ni ne voit aucun végétal susceptible d'être mangé cru ou cuit, en salade, ou à la sauce, ou au beurre frais. Mais si ces gens-là



Types d'Esquimaux.

n'ont ni choux, ni oignons, ni carottes, ni asperges, ni radis, en un mot, aucun légume à mettre au pot-au-feu et varier leur nourriture, ils savent à l'occasion, pour festoyer leurs amis, trouver un excel-

lent plat de verdure, un légume chaud, cuit à point, mijoté à une douce température tout à fait économique. Que l'on en juge.

Le Samoyède tue un renne qui vient de paître à panse que veux-tu, sur des espaces couverts de lichen et de clokoy, lui ouvre le ventre, et recueille pieusement toutes les matières végétales en élaboration contenues dans l'estomac, les mange et les fait manger toutes chaudes à ses convives, qui s'en lèchent la barbe. Ce plat leur paraît aussi succulent qu'à vous, lecteur, un plat d'épinards au sucre. Il faut les voir se bourrer gloutonnement le tube œsophagien pour se faire une idée de l'excellence de cette cuisine très salutaire. Le lecteur croira sans hésitation que je n'ai pu me résigner à goûter ce genre de légume, malgré les plus pressantes sollicitations de mes hôtes de rencontre.

Tous ont un appétit des plus robustes, mais nul n'a le palais délicat. Pourquoi les trouverait-on ridicules d'aimer ce genre d'herbage cuisiné de cette façon, quand les chasseurs mangent les bécasses sans les vider, et que les Russes ne sauraient manger une caille sans la barder de tranches de graisse de mouton, puant le suif à plein nez? Tout paraît bon à ces races d'hommes étranges : chair de baleine, de morse, d'ours, de renard, de zibeline, de corbeau, arrangée à l'huile de poisson, à défaut de beurre, totalement inconnu sous ces latitudes, peu leur importe. Ce qu'ils absorbent en un seul repas dépasse ce que l'habitude de notre civilisation ne nous permet pas de concevoir. Leur palais est merveilleusement adapté aux aliments dont ils sont forcés de se nourrir. Avec une longue suite de siècles, leur tempérament s'y est fait. Il leur serait difficile certaine-

ment de se façonner à nos usages. Il est de toute évidence qu'ils n'ont jamais connu les parfums de la rose, ni du jasmin, ni des lilas, ni d'aucune sauce de nos cuisines ; mais il est permis de soupçonner qu'il n'est point de parfums plus suaves, plus délicieux à leur odorat que la bonne huile de phoque, de cette même huile dont autrefois nos pères et les rois de France graissaient leurs chaussures, avant l'invention du cirage.

Mais le lecteur va dire que les Samoyèdes et leurs congénères les Aléoutes se gorgent de chair de poissons, d'amphibies, d'oiseaux de mer, etc. Cela se comprend. Dans un tel pays, où, pendant huit mois de l'année, on coupe la neige à la hache comme une bûche, où par conséquent le gibier ne pullule pas, tant s'en faut, le choix de la nourriture est assez difficile. Mais quelle idée ont-ils de boire de l'huile de poisson, quand ils pourraient boire de l'eau de neige fondue ?

Sous ces latitudes si rudes, l'huile de poisson, les matières graisseuses sont le secret de la vie, le meilleur aliment respiratoire que l'on connaisse. Elles répandent dans l'organisme une chaleur suffisante pour lutter contre le froid. L'usage de ces substances refait du feu dans l'économie. L'huile de foie de morue n'est-elle pas recommandée aux phtisiques ? Ce genre d'aliment est pour ces peuplades le principe générateur de la chaleur. Il est prouvé que sans huile ni graisse de poisson ou d'amphibie de mer, l'homme polaire, si chaudement vêtu qu'il soit, ne pourrait pas plus se réchauffer que s'il s'enveloppait de glaçons. D'ailleurs, les Samoyèdes prétendent que ce genre d'huile a la singulière propriété de tempérer rapidement,

mieux que ne le ferait l'eau la plus délicieuse, les rages de soif qui se font cruellement sentir sous leur terrible climat. Les savants prétendent que l'effet du froid sur le corps est relatif à l'habitude, et que l'habitude ne tarde pas à modifier sensiblement le degré de froid et de chaleur que nous devons supporter. Je voudrais bien voir un savant aller se fixer en Laponie pendant quelques années et essayer de modifier ses habitudes quand les froids de 25° et 35° se font sentir.

De quelle branche de la grande famille humaine sont sorties ces peuplades ? A quelle époque a eu lieu leur migration au delà du cercle polaire ? Quelles ont été les causes de cette migration ? C'est ce que l'on ignore, ce que je n'ai point l'intention de rechercher. Alors même que je parlerais leur langue peu euphonique, je ne saurais me livrer à cette étude ; car ils n'en savent rien eux-mêmes. Les peuples européens ont pu, dans une certaine limite, refaire leur histoire nationale par les traditions qui se sont transmises d'âge en âge, tant bien que mal. Sous le cercle arctique, rien de semblable. Les traditions se bornent aux faibles souvenirs de la génération vivante, à quelques années en arrière ; par exemple, un événement qui les a frappés de stupeur, un navire qui s'est jeté à la côte dans les parages qu'ils habitent, le cadavre d'une baleine à nez pointu qui est venue s'échouer sous leurs yeux. Je laisse donc aux savants ethnographes le soin d'établir leur filiation, et les causes qui les ont amenés au milieu des glaces du pôle.

Ces peuplades peu nombreuses, dont le *modus vivendi* est si opposé au nôtre, ne se perfectionnent pas et ne perfectionnent rien

de ce qui les entoure. Elles ignorent la collectivité humaine, heureuses dans leurs domaines de neiges et de glaces, libres comme l'oiseau de l'air ; elles ne songent à rien de mieux, bornent leurs vœux au nécessaire le plus absolu ; et ce nécessaire, exactement le même pendant toute leur vie, est le poisson ou l'amphibie qui leur donne le plus de matière grasse, la chair de renne et tous les produits de ce précieux animal. Leurs idées de bonheur sont analogues aux moyens qui leur ont été donnés par la nature pour se les procurer. Leur taille, géométriquement inférieure à celle de tous les autres peuples de la terre sur lesquels le soleil verse à flots sa lumière et sa chaleur, est évidemment due à l'influence cent fois séculaire du climat excessif sous lequel elles vivent, et qui a dû atrophier la pulpe cérébrale. Mais s'ils n'ont ni l'ampleur, ni le développement, ni l'activité musculaire des Européens, la nature les a doués, en revanche, d'une ténacité de volonté équivalente.

Si misérable et si dure qae soit leur existence, ces races lilliputiennes sont singulièrement attachées à leur pays. Il y a une trentaine d'années, on avait fait venir à Stockholm quelques individus, hommes et femmes, pour les séduire par le spectacle de la vie sédentaire et des énormes avantages de la civilisation moderne. Aucun d'eux ne s'est laissé séduire, ni par le bien-être dont on les avait entourés, ni par le spectacle étourdissant de nos mœurs, ni par les riches habits dont on les avait affublés et dans lesquels ils ressemblaient plus à des singes savants de saltimbanques qu'à des créatures humaines. Ils ont insisté pour retourner dans leur pays reprendre leur vie nomade, respirer leur huile de poisson, revoir leurs rennes, leur neige, leur

soleil glacé, leurs nuits polaires de soixante jours. Peut-être ont-ils compris d'instinct que cette existence nomade sous ces latitudes, où ils sont libres comme l'oiseau, dans toute l'étendue du droit naturel, est réellement le premier des biens ; que la civilisation qu'on leur a montrée n'est qu'un trompe-l'œil et est à l'homme ce que le collier est au chien. Dans leur sagesse ou leur méfiance, ils préfèrent borner leurs désirs à ce qu'ils ont. La civilisation troublerait leurs idées sur le *tien* et le *mien*. Natures profondément honnêtes, ils n'ont pas les mœurs déréglées qu'engendrent le progrès et la liberté sans frein La propriété, dans le sens que nous attachons à ce mot, n'existe pas chez eux. L'espace est à tous, le sol appartient au premier occupant ; et jusqu'à ce que celui-ci porte ailleurs ses tentes ou sa yourte, ses cantons de pêche et de pâturages, personne ne le lui conteste.

Là, point de gouvernement, point de force publique pour en protéger le fonctionnement ; point de fourmis judiciaires vivant de la bêtise ou de la ruine des autres ; point d'administration d'aucune sorte ; point d'impôts ni de tribunaux ; point de gendarmes, ni de députés ou sénateurs ; point de rhéteurs qui dépravent le bon sens des populations pour arriver au pouvoir ; en un mot, rien de ce qui agace, ronge, pille, ruine, exploite, opprime les peuples soi-disant civilisés. Point de collectivité humaine, chacun pour soi et chez soi. Le démon de la civilisation ne pénétrera jamais dans ces pays. Leur seul souci, leur ambition, leur seule préoccupation se résument dans la plus grande somme de provisions pour les longs hivers qu'ils ont à traverser ; personne n'y connaît les richesses, personne n'y connaît la misère. Que le lecteur me signale un peuple plus parfaitement hon-

nête et heureux, plus libre que ces gens-là, et je lui offre un merle blanc à trois têtes, ou je me livre à une débauche insensée d'huile de cachalot, si ça peut lui être agréable.

L'habitant polaire est généralement vorace et glouton. Quand la pêche a été heureuse et que les réserves de provisions sont abondantes, il se gorge comme les serpents et reste dans une somnolence d'hibernant pendant vingt-quatre heures. Les réserves cachées dans des trous, abritées contre la dent des bêtes fauves, sont connues de tous et à la merci de tous; mais chacun respecte scrupuleusement le bien des autres. Il ne vient à l'idée de personne de toucher aux choses laissées sans autre protection que la bonne foi publique. Ils ont des coutumes qui leur servent de lois. J.-J. Rousseau ne disait-il pas, il y a plus d'un siècle, que la civilisation corrompait, dépravait les hommes, et que plus l'homme se rapprochait de l'état sauvage, moins il était filou?

Il n'y a pas encore bien longtemps que les Samoyèdes et les Lapons n'avaient ni rudiment de culte, ni rudiment de dogme; ils n'avaient qu'une idée confuse de deux êtres supérieurs qui, disaient-ils, flottent dans le ciel, que le mâle résidait dans le soleil et la femelle dans la lune; mais ce n'était chez eux qu'un soupçon plutôt qu'une croyance. Cependant il faut dire à leur louange que, sans connaître aucun des dogmes qui gouvernent le monde moral, ils pratiquaient religieusement cette sublime parole du Christ : « Aimez-vous, aidez-vous les uns les autres. »

Ces gens-là n'ont aucune notion de la propreté et ignorent totalement l'usage du savon. Une Laponne qui se décrasserait la figure

croirait déshonorer ses ancêtres. Tels ils naissent, tels ils vivent et meurent, sous une enveloppe de crasse huileuse, comme une praline enveloppée de sucre. Cette couche de matière grasse contribue peut-être plus qu'on ne croit à les garantir du froid.

Les hivers sont longs, huit à neuf moins, pendant lesquels, on l'a dit plus haut, ils ont à passer une nuit de soixante et quelques jours, plus ou moins, selon la latitude où ils vivent. Le thermomètre descend jusqu'à 25 et 30 degrés; il ne s'y maintient que peu de jours, il est vrai. D'horribles tourmentes passent sur ce pays, dont le sol est trop peu élevé pour en rompre la violence. Je me rappellerai toute ma vie la bourrasque qui vint nous assaillir pendant notre hivernage sur les côtes de la Nouvelle-Zemble et qui couvrit notre navire d'un mètre et demi de neige en une seule nuit. Ce fut un vacarme à croire que les falaises de granit s'égrenaient de tous les côtés, que les banquises du pôle s'effondraient près de nous, que la terre, culbutée, déroulée de son orbite, s'en allait à-vau-l'eau dans les espaces éthérés.

Pendant ces soixante jours de nuit, midi ressemble à minuit; c'est à peine si une teinte de crépuscule vient blanchir le firmament; cette teinte passe comme un bolide, une étoile filante, ne laissant dans le ciel qu'une trace grisâtre. Les aurores boréales éclataient souvent au-dessus de nous sous la forme de plusieurs assises de jets de lumière jaune ou violet, quelquefois lilas ou rose, ou orangé, plus généralement lilas, tamisée comme par un voile de gaze et se fondant dans une zone sombre, contrairement à ce qu'en ont rapporté des savants, des voyageurs en chambre, qui ne connaissent ce phénomène que sur les récits de gens qui n'ont jamais quitté le clocher natal. Cet

étrange météore, toujours plein d'intérêt et de magnificence, ne se produit jamais que dans les soirées d'hiver, avant le milieu de la nuit, ce qui donne raison à l'explication du capitaine Olaff.

Le foyer lumineux où viennent se concentrer et se mouvoir, comme des milliers de fusées volantes, mille gerbes multicolores, s'allonge et se refoule alternativement dans l'horizon, et n'a pas assez d'intensité pour remplacer les faibles rayons lunaires. — Pendant sa durée plus ou moins longue, à peu près une heure, plutôt moins, l'aurore boréale ne fait jamais entendre ces crépitations qui ressembleraient, au dire de certains voyageurs, aux éclats d'étincelles tirées d'une machine électrique. J'ai eu souvent en Russie et en Suède, et dans mon hivernage, l'occasion de voir et d'observer une centaine au moins d'aurores boréales; mais jamais, ni moi ni mes compagnons, ni les hommes d'équipage, nous n'avons entendu sortir le moindre bruit. Les savants qui ont rapporté ce fait ont confondu ce phénomène, où l'électricité est complètement absente, avec un autre phénomène très rare au delà de l'arc polaire et que les marins appellent des marionnettes, qui sont entièrement dues à deux courants d'électricité. Il se fait sous ces latitudes un silence si profond, que le moindre bruit serait assurément perçu par les oreilles les moins délicates. Rien de ce genre ne m'a jamais frappé les oreilles pendant que ces masses de lumières étranges, mobiles, souvent semi-circulaires, de teintes diverses, plutôt nébuleuses que vives, flottaient dans le ciel. Ces torrents de rayons occupent un espace assez considérable dans le ciel et ressemblent assez à un immense clavier s'allongeant, se retirant, se succédant avec une vitesse extrême. J'ai dit plus haut à quelles causes est dû ce phénomène si curieux.

Nous avons oublié de parler du genre d'embarcation dont se servent les Esquimaux et les Lapons pour faire la pêche des amphibies et des cétacés. Cette embarcation si bizarre, si étrange, est le bodarie. Que l'on se figure une bourriche longue de cinq à six mètres sur cinquante centimètres de largeur, dimension la plus ordinaire, ou encore une de ces constructions fluviales auxquelles on a donné le nom de périssoires. La carcasse est faite à claire-voie, d'os très poreux, très spongieux, de grands cétacés, et par conséquent plus flottables que le bois, et complètement entourée sur toutes ses surfaces d'une première enveloppe de peaux de squales ou de baleineaux, assez généralement d'olakisch — boyaux de poissons — puis d'une seconde de peaux de morses ou de phoques, ou de rennes, admirablement cousues, poil en dedans. Cet assemblage, très solidement et habilement cousu, huilé, est complètement imperméable. Ce genre de barque flotte sur l'eau comme un bouchon de liège, et file comme une flèche sous la pression d'une pagaie. Une ouverture ronde est ménagée vers le milieu de la partie supérieure; un homme s'y introduit jusqu'à la ceinture, assis tout de son long, le corps couvert d'un *pannkas*, chemise imperméable, aussi en olakisch, fermée au cou et aux poignets et nouée à l'extrémité inférieure au rebord saillant de cette espèce d'écoutille. L'homme et l'embarcation, soudés ensemble, ne forment plus qu'un. Cette dangereuse soudure de l'homme au bateau permet aux habitants polaires de voyager quelquefois la tête en bas et la quille en l'air, quand un paquet de mer fait chavirer cet étrange bâtiment. Dans les temps de bourrasques, les bodaries s'accostent, se groupent, se relient

ensemble par des lanières, forment ainsi des radeaux insubmersibles comme les cattamarans de la côte de Bombay ou de Madras. C'est en ce singulier équipage que Lapons, Samoyèdes, Yakoustes et autres peuplades du littoral des glaces vont à la poursuite des cachalots, des baleineaux, des morses et des ours blancs à l'occasion.

J'ai dit plus haut que sous la zone polaire on ne cultive ni la rose ni la violette, ni aucun légume. Mais on y rencontre des bruyères traçantes, dont les branches rayonnent et rampent comme des bouts de fils, et qui végètent, fleurissent, fructifient sous la neige. Le fruit, de la grosseur d'une noisette, rond, rouge, brun foncé et terne, renferme une pulpe de la même couleur; crue, cette pulpe est rèche; mais, cuite et légèrement sucrée, elle est excellente et rafraîchissante. Les matelots de l'*Ellam* en firent quelquefois des cueillettes énormes, qu'ils mélangèrent avec un peu de farine et qu'ils firent cuire. Ces petites baies sont un excellent antiscorbutique.

Les Lapons et les Samoyèdes pêchent en hiver sous les glaces des fleuves et des lacs, et prennent autant de poissons qu'en été et souvent de plus beaux. Ils ont deux façons de pêcher. La première consiste à ouvrir dans la glace une tranchée de deux pieds carrés. Si l'on pêche la nuit, une torche de résine ou un feu de jeunes branches de sapins est fixé sur le bord. Le pêcheur, à plat ventre, et armé d'un trident, observe le poisson qui vient flâner sous la lumière. Le trident, plongé avec force, transperce la tête. La seconde est plus productive, il est vrai, mais elle demande un peu plus de peine et de soins. On creuse de trois pas en trois pas, autour d'un cercle tracé à l'avance et d'une grandeur déterminée — selon la dimension du

filet que l'on doit plonger dans l'eau — des trous de trente à quarante centimètres de diamètre. Cela fait, un homme passe par un des trous une perche dont la longueur est calculée selon la distance d'un trou à un autre; au trou suivant, un autre homme la reçoit et la file à son tour, et ainsi de suite jusqu'au dernier. A la tête de cette perche est attaché un fort grelin; et au bout de ce grelin est fixée une des extrémités du filet que l'on a préalablement introduit sous la glace et dont l'ouverture est, comme je viens de le dire, calculée sur la circonférence du cercle. Quand les deux bouts du grelin sont réunis, les hommes piétinent autour de ce cercle, mais dans un rayon quadruple au moins du premier, en se rapprochant peu à peu pour forcer le poisson à se grouper vers le milieu du filet qui est amené lentement vers l'ouverture où il a été émergé. Il arrive souvent que l'on en retire jusqu'à cent kilos de poissons de toutes sortes, quelquefois aussi rien.

Le lecteur va me demander si les Lapons et les autres habitants polaires ne possèdent pas d'autres moyens de locomotion que leurs traîneaux pour circuler dans leur pays en hiver, alors que la neige couvre le sol pendant huit mois de l'année. Les Lapons et les Samoyèdes des bords de la Mezen, hommes, femmes et enfants — ceux-ci selon leur âge — se servent de patins faits de bois de bouleau, longs de près de deux mètres, larges de douze à quinze centimètres, et d'un demi-centimètre d'épaisseur. L'arrière est coupé carrément, l'avant est en pointe, relevé légèrement comme les babouches turques. Vers le milieu est fixée une lanière assez large, dans laquelle on s'emboîte le pied, retenu au talon par une autre

lanière. Le Lapon, armé d'un bâton aussi grand que lui, parcourt des distances considérables avec la même aisance, et surtout moins de fatigue, que nous avec nos petits patins d'acier; il est facile de comprendre que la neige ne s'affaisse pas sous une surface polie d'une telle planche. Il franchit quelquefois, avec une adresse admirable, la plupart des obstacles qui se présentent devant lui, et continue sa course par monts et par vaux, descend des collines d'une déclivité de plus de quarante-cinq degrés avec une rapidité vertigineuse, sans se casser le cou. Ce genre de patinage demande une grande souplesse de muscles et une certaine habitude.

Les beaux jours étaient revenus; le soleil s'élevait de plus en plus sur l'horizon. Les glaces s'étaient peu à peu fondues, depuis la fin d'avril, sous l'influence de neige mollasse, puis de pluies fines et continues. L'équipage de l'*Ellam* activa le chargement du navire, qui, dès les premiers jours de juin, prenait la route de Gothembourg directement et sans escale. Le capitaine Olaff mit son lougre, le cap sur Wardœhuus, où j'étais désireux de revoir mon compatriote, dont j'ai parlé plus haut. Après une relâche de deux jours, nous nous rendîmes à Hammerfest.

En quittant Arkhangel, la mer nous fut propice et douce avec bonne brise. Nous cheminâmes en compagnie de deux bâtiments anglais, d'un norvégien et d'un hollandais. Ce dernier avait fait, paraît-il, de très bonnes affaires avec son chargement de petits serins.

Que le lecteur ne s'imagine pas que je veuille plaisanter. Les Hollandais font ce genre de commerce en grand à Riga, à Reval, à Saint-Pétersbourg et à Arkhangel. Dès leur arrivée dans l'un de ces

ports, ils s'installent sur une promenade ou une place quelconque, déballent des milliers de cages, chacune renfermant un serin, et font une exposition grandiose de ce genre de passereaux, parmi lesquels on voit quelques perroquets, de petits chiens havanais, de petites *levrettes en paletot* ou enjuponnées chaudement. C'est une industrie assez lucrative. Le serin se place d'autant mieux, que dans les susdites localités on ne connaît que les corbeaux, les pies, les corneilles, les moineaux, et de petits éperviers. Le jaune est d'ailleurs fort prisé en Russie. Notre Hollandais retournait chez lui avec son navire bondé jusqu'aux sabords de la chambre du capitaine, de goudron, de suif, de chanvre, de miel et de cire. Du miel et de la cire à Arkhangel? Pourquoi pas? L'abeille vit tout aussi bien sous le 66° et le 67° que plus bas, en un mot, partout où le tilleul croît, dans les forêts. Et cet arbre est très commun dans les forêts de l'Oural. Les habitants font avec le miel une boisson très agréable au goût et tout aussi capiteuse que le vin de Champagne, l'hydromel avec lequel les Russes s'enivrent comme des Polonais.

A cette époque de l'année, fin mai, la mer est assez tranquille. La traversée se fit sans le plus petit incident. Nous doublons le cap Nord à raser les falaises et nous apercevons les îles des Stapennoërs. L'une a un pic beaucoup plus élevé que les deux autres; ce qui a fait donner à ce groupe d'îles — évidemment détachées du continent depuis des centaines de siècles — le nom de *la Mère et les Filles*....

Hammerfest est bâtie sur l'île de Qualoë, île abrupte, rocailleuse, trouée, déchirée, fissurée de tous les côtés, et que la mer mord et ronge sans cesse. La ville est bâtie de bric et de broc sur les rochers

à fleur d'eau, de façon que la plupart des habitants vont d'un quartier ou d'une maison à l'autre en bateau. Une remarque à faire, sous cette latitude boréale : la mer est d'une limpidité et d'une transparence étranges ; et comme partout en Norvège, les maisons sont bâties en bois, quelques-unes seulement en cailloux de galets reliés avec de la mauvaise chaux.

Au printemps et en automne, Hammerfest est le rendez-vous des navires hambourgeois, hollandais, anglais, danois, en cours de pêche à la Nouvelle-Zemble, ou en revenant. La population de la ville, un millier d'habitants au plus, est une macédoine de dix ou douze types européens, parmi lesquels l'Anglais domine.

Le capitaine Olaff visita de nouveau ses amis, et ce fut une nouvelle série de soupers, suivis de polkas, de valses, au son d'un instrument étrange tenu par un ménétrier, comme au mariage de Mlle Olaff. Les Lapons commençaient à arriver, suivis de leurs troupeaux, sur les bords de la mer, pour les soustraire aux tourments des moustiques et aussi pour faire des échanges. Bien qu'ils ne connaissent pas la valeur intrinsèque de l'or et de l'argent, ils savent parfaitement apprécier, dans les échanges qu'ils font, la véritable valeur de leurs propres produits et de ceux qu'on leur propose.

Je saisis l'occasion du retour de plusieurs de ces Lapons venus d'Enonthékis pour visiter l'intérieur de leur pays. Mon capitaine mit à ma disposition une chaloupe munie de provisions pour un mois, et son matelot Kolsonn, qui me conduisit à Alten-Gard, en longeant d'un bout à l'autre l'Alten-Fiord, une petite mer d'une quinzaines de lieues de profondeur et d'une largeur variable d'une à trois lieues. Après

soixante heures de navigation, nous entrions enfin dans l'Alten, le fleuve le plus important de cette partie de la Laponie, mais d'une navigation difficile, coupé de rapides et de sauts qui nous obligèrent à ancrer la chaloupe momentanément pour continuer le voyage à cheval, couchant sous la tente des Lapons, au milieu d'une atmo sphère de fumée âcre, souvent au milieu de la vermine. C'est de la hutte des Lapons que l'historien latin aurait pu dire avec raison : *Omne genus muscarum.*

Notre première étape se fit à Neskurkio, la seconde à Koutokemio, deux villages d'une quarantaine de maisons chacun et d'une église, ou plutôt chapelle en bois, avec un clocher à côté, fabriqué avec trois poutres au haut desquelles est une clochette recouverte d'un auvent. Ce temple contient juste la place pour une quarantaine de personnes. A Koutokemio j'étais en pleine Laponie.

De quelque côté que l'on tourne les yeux, on ne voit rien que des bouquets de sapins, de bouleaux, un fouillis de bois, des montagnes abruptes, tapissées d'herbages et sillonnées du haut en bas de petites rigoles alimentées par des eaux de neiges venant des plateaux supérieurs. La vue tombe rarement sur plus de deux ou trois campements de Lapons; souvent on les devine à la colonne de fumée qui s'élève de leurs tentes. Les rennes pâturent dans les vallées, sur le bord des ruisseaux, sur le flanc des collines, et toujours gardés par des Lapons ou des chiens. Mais d'habitations méritant ce nom, on n'en voit point. C'est le désert des pasteurs de la Bible, une solitude navrante.

La troisième soirée venue, nous demandâmes un gîte à un groupe de Lapons qui nous reçurent avec une grande bienveillance et nous

firent entrer dans leurs demeures, où un souper nous fut servi avec autant de bonhomie que chez les Finnois. On nous apporta du fromage de rennes, puis du *mysott*, boisson faite avec du lait écrémé, du *pulsott*, autre préparation de laitage qui me parut excellente et à laquelle je revins plusieurs fois; et en dernier lieu un énorme jambon de renne fumé, qui sentait la créosote et dont on détacha de larges bandes que l'on fit griller à même le brasier. Cette odeur insupportable de créosote vient de l'usage immodéré de la fumée du sapin résineux. Le Lapon fait usage du pain dur et noir norvégien dont j'ai parlé plus haut.

En somme, je ne plains pas trop les Lapons. Leurs rennes leur donnent d'excellentes choses; le laitage converti en forme de fromage, en lait caillé, en petit-lait, en beurre, etc., est une nourriture très saine, à laquelle, en hiver, ils joignent du lard huileux de walrus ou de phoques, du poisson, etc. Depuis quelques années ils boivent du café, du thé, qu'ils obtiennent des Norvégiens contre des fourrures, des peaux et des fromages de rennes. Ils sont incomparablement plus heureux que les Samoyèdes, d'un bout de l'année à l'autre volés, escroqués et maltraités par l'administration russe, qui falsifie tous les objets d'échange.

J'allais oublier les œufs d'eiders, très excellents à manger sous toutes les formes que nous employons pour nos œufs de poules. Ils prennent souvent des eiders, et les dépouillent comme on fait d'un lapin et en mangent la chair, assez coriace du reste. Ce palmipède donne le meilleur duvet.

C'est principalement en Laponie que les chasseurs norvégiens

vont à la recherche des poules de neiges ou gelinottes, très communes sur les versants est des Dofrynes.

De Koutokemio à Enonthékis par la station de Possavara, la distance à parcourir est d'une douzaine de lieues, tantôt par eau, tantôt à cheval, quand on a la chance d'en rencontrer. Enonthékis est, comme Koutokemio, plutôt une station d'église qu'un village. L'église en bois, avec son clocher à dix pas plus loin, est la répétition de tous les temples du pays : une petite grange percée de fenêtres carrées. Les distances à parcourir étant énormes et difficiles à franchir, le pasteur n'a jamais un auditoire de plus de vingt personnes, en hiver seulement. En été, je crois qu'il prêche dans le vide, tous ses paroissiens sont aux champs. Durant les grands froids, il dit la messe chez lui, où se rendent ses ouailles ; après l'office, chacun y dîne avec ce qu'il a apporté, et la maison prend l'aspect d'une salle d'auberge. Koutokemio, Possavara, Enonthékis ont environ quarante-cinq jours de nuit. Partout où nous couchons, le lit est toujours le même, mousses et bruyères, recouvertes de peaux de rennes, à moitié dépouillées de leurs poils. Mon matelot et moi nous nous enfermons chacun dans un sac en toile. La propreté chez les Lapons n'est pas absolument une vertu. Ces gens ne se mouillent que quand ils tombent dans l'eau. Mais enfin, quand on voyage sous le cercle polaire, il faut rire des mésaventures qui vous arrivent et ne jamais compter sur une ombre de confortable.

Le pasteur d'Enonthékis nous accueillit dans son presbytère ; une simple maison en bois, rondins de sapins, n'ayant qu'un rez-de-chaussée de trois petites pièces, me rappela exactement les loge-

ments du couvent des camaldules de Naples, perché au-dessus du fort Saint-Elme, et où chaque moine a une maisonnette à lui seul avec un petit jardinet, où il cultive des roses, quelques pieds de jasmins et de vignes, quelques touffes de violette. Hélas ! sous le cercle polaire, ce pauvre pasteur vivait là isolé du reste du monde, ne voyant ses semblables qu'un jour la semaine. La foi évangélique a fait et fait encore des miracles. Son jardinet à lui, c'est la plaine, la vallée, ou la montagne, couvertes de verdure en été, drapées de neige en hiver ; il cultivait autour de sa misérable demeure quelques légumes : choux, navets, carottes, dont les lièvres mangeaient la meilleure part. C'était miracle d'y voir un pied de pommes de terre y réussir à souhait. Ce pasteur, alors un homme de soixante ans, avait été marié et avait perdu à Enonthékis sa femme et tous ses enfants. Ancien élève de l'université de Lund, il s'occupait de géologie et de botanique. Si la flore de la Laponie est presque insignifiante, en revanche les minéraux riches, rares et curieux, les fossiles, y sont très abondants. Il me montra ses collections ; la plus remarquable et la plus riche, celle qui avait une réelle valeur, était celle des antédiluviens, dont il ne soupçonnait pas même l'importance. Cet excellent homme nous offrit un gîte que je m'empressai d'accepter. Le soir, en prenant le thé, il nous dit qu'il tenait note jour par jour de tous les incidents de son existence au milieu des Lapons ; un voyageur — un ou deux dans le cours d'une année — passant devant sa porte était un événement, un bonheur. Il appelait bonheur les étrangers qui lui apportaient des nouvelles de l'Europe. Il m'apprit que le duc d'Orléans, plus tard Louis-Philippe, roi des Français,

dans les premières années de ce siècle, venant d'Angleterre et passant par la Norvège et la Laponie pour se rendre en Suède, s'était arrêté dans la maison pastorale qu'il occupait, et y avait passé quelques jours pour se reposer d'une excursion au cap Nord.

Je manifestai mon étonnement du peu de population de la Laponie.

— L'homme, me répondit-il, n'est parvenu à multiplier son espèce que là où l'art de la culture et la division du sol se sont répandus. Ici le soleil est plus ingrat que le sol. Faites qu'il se montre ici comme en Suisse, ou seulement comme en Allemagne, et la Laponie deviendra tout aussi féconde. Le sol est une couche d'humus vingt ou trente fois séculaire, et ne demande qu'à produire; alors nous pourrions dire comme les Arabes : *Avec de l'eau et du soleil on ferait pousser des hommes*. Ici nous n'avons que quatre-vingts jours de chaleur au plus ; tout le reste du temps nous sommes sous la neige ou sous l'eau. Nous vivons presque exclusivement de chasses et de pêches, de pêches surtout ; il y a peu de peuples en ce monde qui soient plus ichthyophages que le Scandinave. On multiplie peu cependant. Les arts se bornent à construire tant bien que mal des huttes en peaux ou des trous en terre pour s'abriter des froids atroces de l'hiver, puis des traîneaux, des canots d'une singulière forme, des bodaries, et à s'associer avec des chiens, parce qu'ils ont les mêmes mœurs vagabondes que le Lapon.

Les Lapons savent à peine lire ; les huit dixièmes ne savent rien absolument. Leur langue est d'une dureté de sons impossible à rendre. Elle n'est pas riche assurément ; mais telle qu'elle est, elle leur suffit, n'ayant pour ainsi dire que de très rares et insignifiants

rapports avec le reste du monde. Cependant, chez le Lapon, comme partout, on connaît et on chante l'amour. L'homme achète sa femme, et la conquiert par un chant d'amour.

— L'amour ! m'écriai-je, dans un pays presque toujours glacé, dans la nuit pendant deux mois et demi, et que le soleil n'éclaire qu'accidentellement ?

— Pourquoi pas ? Toutes les créatures du bon Dieu connaissent ce sentiment ; aucune n'en est exempte. Toutes le subissent selon leur nature et leurs instincts. Je vais appeler une jeune Lapone qui habite ici, près de la rivière, avec sa famille.

Cette jeune femme entra en souriant.

— Tu es mariée ? lui dit le pasteur.

— Oui, fit-elle en nous regardant avec un sourire malin.

— Où est ton mari ?

— Il est à la pêche en haute mer.

— L'aimes-tu ?

— Vous savez bien que je l'aime, puisque vous dites que c'est un péché de ne pas aimer son mari.

— Comment l'aimes-tu ?

— Mon cœur est aussi chaud que le sang de nos rennes.

Puis elle se mit à chanter sur un rythme traînard, mais d'une voix fraîche que l'on ne soupçonnerait pas chez ces peuplades, les paroles suivantes :

« Il va venir, mon bien-aimé. Quand il paraîtra, je lui ferai sonner un baiser sur ses joues. Je renoncerais à tout plutôt que d'abandonner l'ami de mon cœur, lui que j'ai dompté pendant l'été et que j'ai apprivoisé pendant l'hiver. »

Le peuple lapon donne raison à ce proverbe : « Les peuples parleurs sont ceux qui pensent le moins. » Les Lapons et les Italiens sont les deux peuples les plus bavards qui soient sous la calotte des cieux.

J'avais assez de la Laponie. Cette solitude polaire commençait à me peser. Il me tardait de rentrer à Hammerfest, de retourner au plus vite en Suède prendre congé de mes amis et de m'acheminer vers le beau soleil de notre France. La partie ouest que je venais de parcourir est la plus peuplée : quatre ou cinq mille âmes, sur une étendue équivalente au plus grand des départements français. C'est aussi celle où il y a le moins de marais et de lacs, mais le plus d'accidents de terrain et le plus de forêts.

D'Enonthékis, cette petite ville de cent quarante maisons en bois, éparpillées çà et là dans une zone assez étendue, et à peu près semblables à celle du pasteur, pour nous rendre à Koutokemio, nous avions à traverser une série de collines caillouteuses à peine couvertes de verdure. Chemin faisant, j'aperçus six ou sept renards se promenant à travers les collines rocailleuses, avec la même quiétude que le plus simple Lapon. A chaque instant je les voyais, tout en trottinant, sauter comme des chiens savants, puis se rouler sur le sol, se relever, faire une trentaine de pas et sauter encore. Plus loin, un lièvre passe à toutes pattes, s'arrête brusquement, fait deux ou trois tours sur lui-même, terminés par un saut prodigieux, et reprend sa course. C'était à se tenir les côtes de rire.

— Voilà, dis-je à mon matelot, des animaux bien gais.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'ils dansent.

— Vous appelez cela danser ?

— Les animaux de ce pays-ci ont donc le vertige ?

— Ça, ce sont des bêtes qui ont le korma.

— Qu'est-ce que c'est que le korma ?

— Vous ne connaissez pas le korma ? C'est un insecte particulier à la Laponie, qui ne se montre que pendant l'été, et qui est bien désagréable. Il se fourre dans le poil, creuse un trou dans la chair, quelquefois deux, trois, voire même quatre et cinq trous.

— Pourquoi faire ?

— Pour s'introduire sous la peau, y pondre ses œufs entre cuir et chair. Je vous laisse à penser les jouissances qu'éprouvent les renards, les lièvres, les loups et souvent les rennes, à se sentir la peau tarauder de cette façon.... Mettez-vous à leur place. A chaque coup de lance de l'insecte, ces pauvres bêtes sautent. Le nid fait, la ponte achevée, les petits, éclos, font à leur tour la même besogne, et la plupart des animaux piqués meurent percés à jour comme une écumoire. Loups, renards et lièvres ne parviennent à se débarrasser de cette affreuse bête, à peine de la taille d'une punaise, qu'en se déplumant. Le korma n'aime pas le froid, et il meurt.

Nous reprîmes la voie de l'Alten-Gard. Nous retrouvâmes notre chaloupe où nous l'avions laissée ; elle était intacte. Personne n'y avait touché pendant les douze jours d'absence que nous venions de faire. En Laponie, il n'y a pas de voleurs.

De Hammerfest, où M. Olaff m'attendait, nous prîmes la route de Drontheim, dont le port est assez animé pendant la belle saison. L'entrée de cette immense rade, à l'abri de tous les vents et de

toutes les tentatives de guerre, est extrêmement pittoresque. Pour y arriver, il faut naviguer pendant des heures tout le long d'un fiord tortu, peu large, toujours encaissé dans une ceinture de falaises et de hautes collines très accidentées, constellées de sapins et de bouleaux ici, d'un vrai fouillis d'essences résineuses plus loin. En somme, un passage qui charme les yeux. Lorsqu'on en débouche, on se trouve tout à coup dans une vaste nappe d'eau s'étendant à droite et à gauche. En face, au pied d'une large colline, la ville, avec ses cinq ou six clochers à moitié gothiques, ses maisons badigeonnées d'oxyde de fer ou de chaux. C'est une des plus jolies villes de la péninsule scandinave. Je suis frappé de son air coquet de grande dame. La rue principale, grande, large, bordée de hautes maisons, le Munke-Gade, où se concentre la plus grande partie du commerce de la ville. Malgré l'édit du gouvernement qui prohibe les constructions en bois, on ne rencontre pas soixante maisons en pierre, y compris la maison du gouverneur. L'église, fameuse par le pèlerinage très couru de Saint-Oloff, l'hôtel de la Société des sciences et quelques autres établissements publics. L'église cathédrale de Saint-Oloff tombait en ruines. Le chœur seul, resté à peu près intact, est d'un très joli style. C'est dans cette partie que les rois de Suède et de Norvège se font sacrer. Un détail : presque tous les temples protestants sont d'une nudité affligeante ; rien que des bancs de bois à dossier.

La température y est plus douce qu'à Hammerfest. L'industrie y est à peu près la même que dans tous les autres ports de la Scandinavie : fer, bois de construction, planches, madriers, marbres, porphyres de deux couleurs, verdâtre ou sanguin tigré, d'une dureté

extraordinaire. Par exemple, je crois que l'on y prépare à peu près les trois quarts des huiles de foie de morue qui se vendent en Europe. Cette huile s'obtient en exprimant le foie et les tissus graisseux de vingt-cinq espèces de poissons de mer : baleineaux, phoques, walrus et autres, pêchés dans les parages des îles Lofoden. On y fabrique des poteries ordinaires, assez originales, exportées en Danemark et jusqu'en Laponie. C'est à Drontheim que se confectionnent ces célèbres gants de Suède, dits de Wœrdal, si renommés pour leur souplesse et leur parfum, dus, je crois, à une préparation spéciale d'écorces d'orme. Les Lapons viennent en hiver y échanger leurs fromages de renne contre de l'eau-de-vie, du café et quelques menues denrées. Les établissements de café-restaurant n'y sont ni nombreux ni brillants. Le café à l'*instar* de Paris y est encore inconnu. Au reste, il en est à peu près de même à Londres, en Allemagne et en Italie.

Je viens de parler de la douceur de la température. La cause en est due aux courants chauds du gulf-stream qui vient du golfe du Mexique et des Antilles. Les Norvégiens du littoral de la mer du Nord cultivent des légumes, des pommes de terre. Les groseilliers, les framboisiers poussent partout dans les vallées et les montagnes ; les lilas et un autre genre de syringa n'y gèlent jamais. On les plante en buissons et en bordures dans tous les jardins. Le sorbier se rencontre jusqu'en Laponie. On en fait une boisson assez peu agréable, en faisant macérer ses fruits, parfaitement mûrs, dans de l'eau miellée ; cuits en consistance de sirop épais, ils sont employés contre les hémorroïdes, assez communes dans tout le Nord. Les baies vertes du lilas sont aussi en usage comme fébrifuge, avec succès.

Les étés y sont chauds. La chaleur est tépide, assommante. La neige et les gelées ne se montrent jamais, ou du moins rarement, avant le mois de novembre. C'est alors que commencent les réunions de famille, les réceptions, les concerts, les bals. Tout le monde se livre aux plaisirs. Beaucoup de familles, aussitôt le traînage établi, vont passer l'hiver à Stockholm, où les fêtes sont plus nombreuses et donnent plus de chances aux jeunes filles de rencontrer des épouseurs ; les riches fermiers se rendent à Christiania dans le même but.

De Drontheim à Berghen la route n'est plus qu'une succession de collines, de vallées très étroites, qu'il faut sans cesse monter et descendre. La course est longue, mais animée par d'innombrables métairies, isolées les unes des autres, de petits villages insignifiants. Ce n'était pas en contournant par mer toute cette partie de la Norvège que je pouvais voir et étudier le pays. Je continuai ma route par terre, tantôt à cheval, tantôt en charrette, selon que les chemins s'y prêtaient. Les chevaux norvégiens sont courts, ramassés comme des poneys, mais puissants, solides, infatigables, et ressemblent assez à nos petits bretons. Les extrêmes de température produisent partout les mêmes effets parmi l'espèce chevaline et bovine. Dans l'Inde, les bœufs sont presque microscopiques ; en Norvège, cette même race est assez raccourcie.

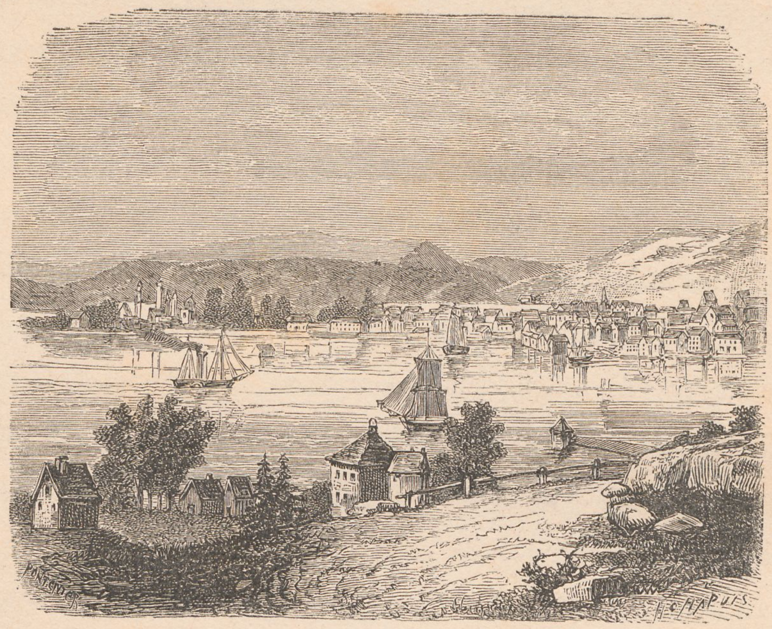
La Norvège est infiniment plus élevée, plus accidentée que la Suède. Quand on traverse ces entassements de montagnes toujours dénudées à leur sommet, ces étroites vallées profondément encaissées, ces torrents descendant des glaciers avec une rapidité vertigineuse, on revoit la Suisse. Ce pays polaire n'a rien à lui envier.

Cette accumulation de montagnes ne présente pas de dispositions oréographiques bien saillantes. Les plus hauts plateaux ne s'élèvent pas à plus de deux mille mètres au-dessus du niveau de la mer. La péninsule scandinave — la Norvège particulièrement — a été secouée bien des fois par des tremblements de terre d'une certaine violence. Sa constitution géologique accuse d'anciens foyers plutoniens ; plusieurs de ses montagnes sont remarquables par leur cône tronqué, indice de volcans éteints. Il est rare que ce pays ne ressente pas les contre-coups des convulsions souterraines qui se produisent en Europe et même en Amérique. Le tremblement de terre de Lisbonne, en 1755, s'est fait sentir dans toute l'étendue des Dowrefields ; ceux de 1601 et de 1758 ont été désastreux.

Là, plus qu'ailleurs, les cascades, les chutes, les sauts prennent des proportions assez considérables, effets de l'aplatissement de la terre vers les pôles. Les sauts de Sarpfors, de la Tisses-Tronquem, de Woringfors et cent autres, ne le cèdent en pittoresque, en volume d'eau, en rien, aux chutes tant vantées de la Suisse et des Pyrénées.

La traversée de ces montagnes serait d'une monotonie désespérante, si, de temps à autre, une métairie ou des cascades bruyantes ne venaient rompre le silence de cette nature du Nord, nature silencieuse qui vous trouble. On s'y sent comme enveloppé, étreint par quelque chose de mystérieux. Enfin, après la dernière ascension, celle de la Scaaberg, au bas de laquelle est la petite ville d'Eidevolt, en avant de quelques lieues de Christiania, où nous entrons dans la matinée par un soleil splendide.

L'entrée de cette ville, par terre, n'a rien de pittoresque. Mais tout autre est le panorama quand on y arrive par mer. Elle doit à sa magnifique rade, abritée de tous les vents, et aussi accidentée que celle de Stockholm, à l'activité et au développement de son commerce et de son industrie, et peut-être aussi au voisinage du Danemark, d'être devenue la capitale de la Norvège. Autrefois, le siège du gouvernement était à Berghen. Elle se divise en ville haute



Une vue de Christiania, capitale de la Norvège.

et en ville basse. La ville haute est en amphithéâtre et en cercle sur une haute colline. Les maisons y sont mignonnes et fort jolies. C'est le quartier du haut négoce et de la riche bourgeoisie.

Dans la ville basse, où se concentre toute l'activité commerciale, les rues sont larges, coupées à angles droits. Cet alignement de toutes les villes neuves n'a rien de pittoresque et est dû aux incendies qui

ont, à deux époques peu éloignées de nous, réduit la ville en cendres. Christiania, autrefois en bois, a fait peau neuve et s'est modernisée. Aujourd'hui, les maisons sont en pierres et briques récrépies, badigeonnées à la chaux. Cependant, dans les faubourgs, la plupart sont en bois, constructions plus combustibles, mais plus économiques, mais plus chaudes en hiver : le bois est un mauvais conducteur du calorique.

Comme dans tous les ports de mer, la ville se montre sous plusieurs aspects. Chaque quartier a ses mœurs, ses habitudes. Elle a quelques églises, très modernes et dans le lourd style allemand. Son université et ses écoles sont le rendez-vous de la jeunesse du pays. Elle possède deux théâtres, un hôpital, une académie militaire, une assez riche bibliothèque, un observatoire. Bien que les titres de noblesse soient abolis depuis plus d'un siècle, les anciennes familles font société à part; mais la bourgeoisie, les industriels forment une société fort agréable, et accueillent les étrangers avec urbanité et empressement. C'est une ville de plaisir. On y donne des bals masqués en toute saison, comme à Stockholm.

Les Norvégiens, en général, sont aimables, hospitaliers, musiciens et fort instruits. Chez eux, comme en Suède, on danse, on polke, on soupe durant toute la saison froide. Ce qui frappe le plus les étrangers qui, pour la première fois, mettent les pieds dans ce pays, est l'étrange diversité des costumes des habitants de la province. Les hommes portent des culottes de cuir, de gros bas de laine et des souliers monstrueux, des redingotes dont le col dépasse les oreilles. Les femmes ont des jupes de gros drap très étoffées,

agrémentées de passe-poils de couleurs voyantes, des espèces de casques ornés de cuivreries, coiffures inénarrables. La mode, cet autocrate qui s'impose partout, qui a détruit en Europe tant de bonnes choses, n'a pas encore mis sa griffe sur les provinces norvégiennes. Le peuple de la campagne est honnête, sobre, travailleur. Les femmes sont assez jolies, plus jolies que le sexe fort, ne sont point coquettes dans la mauvaise acception du mot. Elles sont très pieuses, chastes, et d'une fidélité conjugale à toute épreuve.

La culture du tabac est, en Norvège comme en Suède, absolument libre, et n'est soumise, pas plus que la fabrication, à aucun contrôle. La température n'est nullement contraire à ce genre de production. La seule difficulté est dans le séchage des feuilles, beaucoup plus lent ici qu'ailleurs. Lorsque la plante est venue à maturité, la saison est déjà bien avancée, les froids et les brumes commencent et s'élèvent de plus en plus. Il en résulte que les approvisionnements sont très considérables, deux années pour une. La plus grande consommation est en cigares, en carottes et en poudre. Le tabac à fumer n'est point aussi important que partout ailleurs. Comme qualité, ce tabac n'est point intérieur au tabac allemand, qui est mou, mal préparé.

Le commerce du miel a aussi une certaine importance sur les marchés norvégiens. Les forêts renferment un nombre considérable de tilleuls sur lesquels l'abeille va butiner, et la plupart du temps faire son miel dans les troncs creux de ces arbres.

J'allais oublier de parler d'un genre de culture bien singulière que j'avais déjà eu l'occasion de voir dans l'Oural, et qui se fait en

Norvège et en Suède depuis un temps immémorial, c'est la culture de l'ortie, comme fourrage pour les bestiaux. Ce genre de fourrage est d'autant plus précieux aux habitants de cette contrée, qu'il est facile à cultiver, ne demande aucun soin, s'accommode de tous les terrains où on le sème, supporte facilement toutes les intempéries sans en souffrir, et qu'il est en pleine croissance dès les premiers jours du printemps, alors que les autres herbages sortent à peine de terre. Les vaches la mangent avec assez d'avidité, et leur lait est plus abondant et meilleur, dit-on. On la fauche quand on veut. Coupée jeune, elle repousse du pied et donne une seconde et même une troisième coupe. La graine donnée aux poules et autres volailles les fait pondre. De la tige fibreuse de cette plante, traitée comme le chanvre, on obtient une espèce de filasse dont on fait des cordes, des filets de pêche. Bouillie et réduite en pâtée, on en nourrit les porcs. Cette plante, qui, en France, pousse partout le long des haies, des chemins, des vieux murs, dans les ruelles, dans les décombres, reste inutilisée, quand elle pourrait rendre tant de services.

En Norvège comme en Suède, tout le monde sait lire, écrire et compter. Mais, allez-vous demander, si la population, à peine de quatre millions, est éparpillée sur une étendue deux fois plus grande que la France, comment peut-on parvenir à répandre l'instruction primaire? Cette instruction primaire n'est point obligatoire. Ce petit peuple pratique une méthode que nos législateurs français n'ont pas encore eu le temps d'appliquer en France, dans ceux de nos départements où les habitations rurales sont très disséminées et éloignées les unes des autres, méthode bien simple pourtant, ainsi qu'on va le

voir; et c'est sans doute parce qu'elle est simple qu'on ne s'en est jamais occupé. Le pays est luthérien. Là, comme ailleurs, le pasteur habite le presbytère, toujours proche de son église, et le magister de même. Souvent c'est le pasteur qui remplit les fonctions de maître d'école. Devant les énormes distances que tous les enfants de la paroisse auraient à parcourir pour se rendre à la classe, le magister ou le pasteur — comme on voudra — divise sa paroisse en plusieurs circonscriptions, selon son étendue. Il rassemble les enfants de l'une d'elles au point le plus central où il juge possible de tenir son école. Il s'établit chez un fermier, où il est accueilli comme une tête couronnée, y passe un mois, six semaines, à instruire ses écoliers. Puis, après avoir laissé à son petit peuple des leçons à apprendre et à écrire, chacun sous la vigilance de la mère de famille, il s'achemine vers une autre circonscription, où les choses se passent de la même façon, et ainsi de suite tout le long de l'année, et de façon à ce que son passage ait lieu au moins trois fois dans chacune des stations scolaires. L'instruction religieuse se donne en même temps. Voilà comment les Scandinaves, arrivés à l'âge de quatorze ou quinze ans, ont appris à lire, écrire, compter, quelques notions d'histoire générale, de géographie, et l'histoire de leur propre pays. Je m'empresse d'ajouter que les Scandinaves sont très attachés à leur religion, et qu'il n'entrera jamais dans la cervelle d'aucun d'eux de nier l'existence de Dieu, de se faire enterrer civilement, ni de priver leurs enfants du sacrement de baptême. Heureux peuple!

FIN DE DEUX ANS SOUS L'ÉTOILE POLAIRE.

VOYAGES

AUX

RÉGIONS POLAIRES.

VOYAGES

AUX

RÉGIONS POLAIRES.

I.

PREMIERS VOYAGES DE FRANKLIN.

Le nom de Franklin tient une place si importante dans les annales des voyages, que nous croyons devoir indiquer sommairement les principales phases de la vie maritime de ce grand navigateur. Ce résumé est d'ailleurs le préambule naturel de ces expéditions scientifiques aux régions arctiques, et ne peut que justifier le zèle persévérant avec lequel l'Angleterre a poursuivi le secret de cette destinée ensevelie au milieu des glaces polaires.

Sir John Franklin naquit en 1786, à Spilsby, dans le Lincolnshire. Il fit de très bonne heure preuve d'un esprit courageux et porté aux entreprises ainsi qu'aux aventures périlleuses. Son père, qui ne

voyait pas sans un vif déplaisir se développer sa prédilection pour la vie de marin, espéra l'en guérir radicalement en l'envoyant faire un tour à Lisbonne à bord d'un vaisseau marchand. Mais le remède eut un effet contraire à celui qu'il en attendait.

En 1800, c'est-à-dire à l'âge de quatorze ans, le jeune Franklin fit partie, comme mousse, de l'équipage du *Polyphème*, commandé par le capitaine Lawford, et, pour son début, assista, le 2 avril 1801, au combat de Copenhague. Du *Polyphème*, il passa sur l'*Investigator*, sous les ordres du capitaine Flinder, et fit à la Nouvelle-Hollande un premier voyage d'exploration scientifique qui fut signalé par un naufrage. Le 21 octobre 1805, il combattit à Trafalgar avec le grade de lieutenant de pavillon. Nommé lieutenant de vaisseau en 1806, il escorta la famille royale de Portugal de Lisbonne au Brésil, et resta quelque temps dans l'Amérique du Sud, où il prit part à l'expédition dirigée en 1815 contre la Nouvelle-Orléans. Il fut légèrement blessé, et par sa belle conduite se recommanda tout spécialement à l'attention de ses chefs.

La juste récompense de tant d'activité et de dévouement ne se fit pas longtemps attendre. Vers 1816, une débâcle extraordinaire des glaces du pôle ayant ramené tout à coup le monde savant aux idées d'exploration dans les mers arctiques, oubliées depuis trente ans, la question d'un passage septentrional conduisant des côtes de l'Europe à celles de la Chine fut de nouveau fortement agitée. Un simple baleinier, William Scoresby (1), homme d'une audace originale et

(1) Ce marin, déçu dans son espoir bien légitime de prendre part aux expéditions dont il fut en effet le promoteur, abandonna la carrière maritime et entra dans les ordres.

d'un esprit sérieux, publia sur ce fait important, et dont la cause n'a pas encore été suffisamment expliquée, un long et remarquable mémoire, à la suite duquel l'Amirauté anglaise résolut d'organiser une grande expédition. Quatre navires furent équipés : l'*Isabelle*, l'*Alexandre*, le *Trent* et la *Dorothée*. Les deux premiers furent confiés à John Ross, qui eut pour lieutenant Edward Parry, les deux autres à David Buchan.

Franklin, alors âgé de trente deux ans, fut adjoint à Buchan, et reçut le commandement du navire *le Trent*. C'est par cette marque de confiance que les lords de l'Amirauté récompensèrent les nombreux services du jeune officier, et lui fournirent l'occasion de donner la mesure de son sang-froid et de sa puissance morale.

Au commencement de 1818, Ross et Buchan prirent la mer. Ross se dirigea vers la mer de Baffin ; quant à Buchan et à Franklin, ils parcoururent les parages du Spitzberg.

L'expédition n'eut aucun succès ; elle dut revenir en Angleterre sans avoir fait faire un seul pas à la question du passage septentrional.

Cependant l'Amirauté anglaise ne put refuser son admiration aux efforts de Buchan et de Franklin. Aussi, lorsque, l'année suivante, en présence de la réussite partielle de l'expédition de John Ross, elle résolut de confier à Parry la suite de l'entreprise et l'exploration des parages au delà du détroit de Lancastre, et qu'elle voulut seconder cette tentative par une expédition à travers le continent américain, elle n'hésita pas à s'adresser au jeune commandant du *Trent*. Suivant les instructions officielles qui lui furent données, Franklin

devait se diriger par terre des bords de la baie d'Hudson vers les parties les plus septentrionales de l'Amérique, déterminer diverses latitudes et longitudes et reconnaître les côtes situées à l'est de la rivière Copper-Mine. Il devait aussi, si cela était possible, donner son concours à l'expédition maritime commandée par le capitaine Parry, et dont la mission consistait à pénétrer dans le détroit de Lancastre, pour y reprendre la recherche du passage nord-ouest au point où Ross l'avait abandonnée en 1818. Disons tout de suite que cette dernière partie des instructions ne put être exécutée, ni même tentée, à cause des difficultés insurmontables qui abrégèrent le voyage de Franklin.

Le 23 mai 1819, Franklin s'embarqua, à Gravesend, à bord du *Prince-de-Galles*, navire appartenant à la grande Compagnie de pelleteries de la baie d'Hudson. Il était accompagné du docteur Richardson et de deux enseignes de la marine royale, Georges Back, qui avait déjà fait, l'année précédente, la navigation des mers polaires sur le *Trent*, et Robert Hood. Après une traversée de trois mois, rendue très pénible par la rencontre de bancs de glace dont quelques-uns ne mesuraient pas moins de cent cinquante pieds de haut, ils arrivèrent au fort York. Là, ils eurent un avant-goût des difficultés sans nombre qui les attendaient. Loin de recevoir des agents de la Compagnie d'Hudson l'assistance qu'on leur en avait fait espérer avant leur départ, ils furent à peine écoutés. Ces agents étaient alors en guerre ouverte avec ceux d'une autre compagnie désignée sous le nom de Compagnie du Nord-Ouest, à propos de la possession des terres septentrionales de l'Amérique. Le 9 septembre, le capitaine

Franklin quitta le fort York pour se rendre, par la voie des rivières et des lacs, à Cumberland-House, autre poste de la Compagnie d'Hudson. On ne saurait imaginer la quantité de rapides, de rochers et de bas-fonds qu'il lui fallut franchir durant les quarante-quatre jours qu'il mit à faire ce trajet, long de plus de deux cents lieues.

Pendant son séjour à Cumberland-House, Franklin put se faire une idée du caractère, des mœurs, usages et opinions des Indiens Crees, qui habitent le district dont ce poste fait partie. Ces Indiens sont clair-semés sur une étendue de pays immense. Peu d'entre eux ont plusieurs femmes, quelques-uns sont célibataires. Les femmes se marient fort jeunes et allaitent leurs enfants pendant plusieurs années ; leur condition est des plus tristes. Ce petit peuple est vain, léger, indolent, imprévoyant, peu scrupuleux entre la vérité et le mensonge, pourtant observateur sévère des droits de propriété, susceptible d'amitié et d'autres affections tendres, très hospitalier et décidément porté à la paix. Tout Cree redoute la puissance magique et médicale de son voisin, en même temps qu'il exalte sa propre habileté dans l'un et l'autre de ces deux arts. Un sac de médicaments, dans lequel se trouve un petit morceau de vitriol bleu, d'indigo ou de vermillon, devient, entre les mains d'un Indien habile, une source de grande terreur pour le reste de la tribu, et le met à même de s'engraisser à son aise des travaux d'hommes ignorants et superstitieux.

Le capitaine Franklin rapporte à ce sujet une assez plaisante anecdote. Un de ces sorciers fut amené un jour à Cumberland-House. Il débuta aussitôt par un pompeux exposé de son savoir-faire, pré-

tendant, entre autres choses, que si l'on voulait lui lier les mains et le mettre dans une enceinte magique, il se dégagerait par le seul secours de deux ou trois esprit familiers qui étaient à ses ordres. On le prit au mot et on lui promit une capote pour récompense, en cas de succès. Dûment garrotté avec une corde de quelques brasses qui entourait plusieurs fois son corps et ses membres, le prétendu *dieu* fut placé tout nu dans l'enceinte magique, formée, suivant l'usage, de quatre saules enfoncés en terre et recouverts d'une peau de daim. Il se mit alors à chanter, d'un ton très monotone, une espèce d'hymne que les autres Indiens, rangés autour de l'enceinte, répétèrent religieusement. Rien de remarquable n'arriva pendant une heure et demie environ, et l'attention des voyageurs commençait à se lasser, lorsqu'une violente secousse ébranla tout à coup l'enceinte magique. Aussitôt les Indiens chuchotèrent entre eux qu'un démon venait de s'y glisser; on fit alors le plus grand silence et on entendit comme un claquement de dents : c'était le malheureux sorcier qui grelottait de tous ses membres et qui finit par demander grâce. On le tira de dessous la tente, et il fut bien constaté que les nœuds qui lui liaient les mains étaient restés intacts. Cette épreuve fit naturellement tomber tout son crédit; aussi n'eut-il rien de plus pressé que de prendre la fuite.

L'expédition se rendit de Cumberland-House au fort Chepawyan. Le voyage offrit une alternative de circonstances heureuses et malheureuses; au nombre de ces dernières fut la nécessité de marcher avec des *raquettes*, sorte de patins formés de deux morceaux de bois parallèles, réunis aux extrémités par d'autres morceaux en travers

et garnis dans le milieu de courroies entrelacées. Franklin espérait trouver des provisions au fort Chepawyan ; mais telle est la pénurie de ces régions et l'incertitude des arrivages, qu'il n'y avait dans les magasins que quelques sacs de *pemmican*. Le pemmican est un composé de viande de bison réduite en poudre et de graisse fondue.

Du fort Chepawyan, l'expédition partit pour le fort Providence, dernier établissement des trafiquants situé sur les bords du grand lac de l'Esclave, où elle arriva le 29 juillet. Peu après, Franklin eut une entrevue avec Akaitcho, chef renommé et très influent des Indiens Cuivres, qui devait fournir des guides. Ce personnage fut reçu avec le plus grand cérémonial ; il fuma son calumet, but un verre de grog avec recueillement, et prit enfin la parole avec cet air de dignité grave qu'affectent tous ses pareils, sous quelque latitude qu'ils exercent leur autorité.

« Il était charmé, dit-il, de voir de si grands chefs sur ses terres : sa tribu était pauvre, mais elle aimait les Visages-Pâles, dont elle n'avait reçu que des bienfaits. Après des compliments particuliers pour chacun des officiers présents, et surtout pour le docteur Richardson, *le grand chef de la médecine*, il s'informa du but de l'expédition, demanda des nouvelles des vaisseaux du capitaine Parry, dont il avait entendu parler, et fit plusieurs autres questions très sensées auxquelles Franklin répondit avec la plus grande franchise, sachant que l'Européen convaincu du moindre mensonge perd à jamais la confiance de l'Indien. Il fut arrêté, *devant le feu de ce conseil*, qu'Akaitcho, avec neuf des siens, deux guides et sept chas-

seurs, accompagnerait l'expédition jusqu'aux rivages de la mer polaire ; qu'il s'ingénierait de tout son pouvoir pour lui procurer des vivres pendant le trajet, et qu'enfin, conformément aux désirs du chef souverain des Visages-Pâles, qui regardait tous les hommes comme ses enfants, les Indiens Cuivres s'abstiendraient de toute hostilité à l'égard de leurs ennemis héréditaires, les Esquimaux.... »

Les dispositions furent prises aussitôt pour l'excursion vers la Copper-Mine. La troupe se composait, outre les officiers, de l'agent de la Compagnie du Nord-Ouest, Wentzel, du matelot Hepburn, de dix-sept chasseurs canadiens, parmi lesquels se trouvait un Iroquois nommé Michel, de trois interprètes indiens, et enfin de trois femmes des guides, emmenées pour faire des vêtements et des souliers pendant l'hivernage.

On se mit en marche le 2 août, à travers un pays que n'avait encore visité aucun Européen, et le 20 août on arriva aux abords d'un lac. Le trajet total, depuis le fort Chepawyan, était déjà de deux cent vingt lieues environ. Le capitaine Franklin voulut descendre, sans s'arrêter, la rivière Copper-Mine et aller hiverner sur le rivage même de la mer ; mais Akaitcho l'en dissuada, en insistant fortement sur les dangers imminents qu'offrirait un pareil voyage aux approches de la mauvaise saison. Franklin renonça à son projet et se détermina à prendre ses quartiers d'hiver sur les bords du lac où il se trouvait, et qui reçut le nom de lac Winter. L'endroit présentait d'ailleurs tous les avantages qu'on pouvait désirer ; un bois de pins situé à quelque distance fournit les premiers matériaux de l'établissement et assura du combustible pour longtemps. La nouvelle résidence fut appelée le *fort Entreprise*.

Pendant les dix mois que dura la saison d'hiver, l'expédition dut vivre en grande partie des ressources que fournirent la chasse et la pêche des Indiens. Tout d'abord on trouva des rennes en abondance sur les bords de la Copper-Mine, et, avant le milieu d'octobre, une centaine de carcasses de ces animaux, mille livres de graisse et une certaine quantité de viande fumée purent être mises en réserve dans le magasin d'approvisionnement. Le 18 octobre, Back et Wentzel, accompagnés de deux voyageurs canadiens et de deux Indiens, et munis de dépêches indiquant les progrès de l'expédition, partirent pour le fort Providence, afin d'y prendre les dispositions nécessaires au transport des vivres qu'on attendait de Cumberland-House.

A la fin du mois, Akaitcho et une partie de ses Indiens arrivèrent : c'était une augmentation considérable de consommation, alors que les vivres diminuaient. Aussi, en présence des nécessités de la situation et des renseignements décourageants fournis par un messager de Back au sujet des provisions attendues, Franklin se décida à renvoyer plusieurs Canadiens au fort Providence et invita Akaitcho et ses Indiens à s'éloigner, en leur faisant observer l'impossibilité où il se trouvait de les nourrir ; il ne consentit à garder que la mère d'Akaitcho, deux femmes, et un vieux guide avec sa femme et sa fille : celle-ci était désignée sous le nom de la *Belle aux bas verts*, à cause de cette partie de son costume, et passait pour une beauté merveilleuse dans sa tribu.

Pendant les mois de janvier et de février 1821, les hommes envoyés à la recherche de provisions revinrent par petites troupes,

n'apportant qu'une bien faible partie de ce qu'on attendait. Back n'arriva que le 27 mars, après une absence de cinq mois, durant lesquels il avait fait à pied plus de onze cents milles. La disette devint grande au fort Entreprise; on en fut réduit à un peu de viande pilée et à un poisson par jour. Les malheureux Indiens établis autour de l'habitation, et parmi lesquels ne se trouvaient presque que des malades, des femmes infirmes et des enfants, souffrirent encore de plus dures privations : ils enlevèrent la neige sur l'emplacement de leur campement d'automne pour chercher des os de daim, des morceaux de peau et d'autres débris.

« Lorsque nous les voyions, dit Franklin dans la relation de son voyage, mâcher ces fragments de cuir, piler les os pour en extraire quelque nourriture en les faisant bouillir, nous déplorions notre impuissance à les assister; mais nous ne pensions guère que nous serions amenés nous-mêmes à la nécessité de ramasser une seconde fois, et avec empressement, ces os sur des tas d'ordures pour y chercher notre subsistance.... »

Le 4 juin 1821, une première troupe put quitter le fort Entreprise pour se rendre à la rivière Copper-Mine, sous la conduite du docteur Richardson. Franklin se mit à son tour en route. Akaitcho et ses Indiens l'abandonnèrent bientôt et retournèrent dans leur pays, pour ne pas se trouver en présence des Esquimaux, leurs ennemis héréditaires. Enfin, le 15 juillet, l'expédition arriva en vue de l'océan polaire. Les explorations le long du rivage, complètement libre de glaces, commencèrent le 21 et durèrent presque jusque vers le milieu du mois d'août. Après avoir touché au cap *Turnagain*, le capitaine

Franklin, n'ayant plus de vivres que pour un jour ou deux, jugea prudent de revenir en arrière. Son premier projet avait été de reprendre le même chemin ; mais la longueur du voyage et le manque de provisions le décidèrent à suivre la voie de terre.



Franklin et ses compagnons dans les neiges.

Le 5 septembre, les voyageurs n'eurent plus rien à manger ; ne pouvant, en outre, faire du feu, ils restèrent couchés toute la journée.

Un fort ouragan survint ; la neige tomba en telle abondance, qu'elle pénétra dans les tentes et couvrit les malheureux d'une couche de plusieurs pouces d'épaisseur. Jusqu'au 10 septembre, ils n'eurent pas d'autre aliment qu'une espèce de lichen gélatineux connu sous le nom de *tripe de roche*. La capture d'un bœuf musqué leur procura enfin un repas plus substantiel : dépecer l'animal fut l'affaire de quelques minutes. Ils mangèrent d'abord les viscères de l'estomac, puis les intestins crus, qui furent déclarés excellents, même par les plus délicats. On reprit alors le voyage ; mais chacun, harassé par la souffrance et la fatigue, marchait avec une sorte de morne indifférence, négligeant toute précaution et ne se préoccupant nullement des conditions les plus essentielles de sécurité. Bientôt les atteintes de la famine reparurent plus pressantes que jamais, et il fallut revenir à la tripe de roche, à laquelle on joignait quelques débris de cuir grillé. On s'estimait très heureux quand on pouvait y ajouter des ossements de daims que les loups avaient dévorés au printemps précédent ; ces os étaient d'abord réduits en poussière, puis mélangés avec de vieux souliers.

Le 26 septembre, Franklin arriva ainsi à un embranchement de la Copper-Mine ; mais le canot ayant été laissé sur le chemin par les porteurs, on se trouvait sans aucun moyen de transport pour franchir les lacs et les rivières. Le jour même, la carcasse d'un daim fut découverte dans le creux d'un rocher ; bien qu'elle fût à demi gâtée, inconvénient secondaire pour des gens affamés, cette triste proie fournit un déjeuner inattendu. « Après avoir mangé la moelle, si âcre, qu'elle écorchait les lèvres, dit Franklin, nous fîmes brûler les os et nous les mangeâmes. »

Tout le monde commençait à être à bout de forces : Franklin éprouvait une faiblesse effrayante ; Hood était passé à l'état d'ombre, et sa situation s'aggravait de cruelles douleurs d'entrailles que lui causaient les tripes de roches ; Back était tellement épuisé, qu'il ne pouvait marcher qu'à l'aide d'un bâton, et le docteur Richardson, blessé par une course si difficile, boitait avec de vives douleurs. Ce dernier proposa alors de demeurer avec Hood et quelques autres voyageurs, tandis que Franklin et le reste de la troupe pousseraient jusqu'au fort Entreprise pour y chercher du secours. Cette proposition fut acceptée ; mais, arrivé au fort Entreprise, Franklin trouva l'habitation complètement déserte : il n'y avait ni dépôt de vivres, ni trace d'Indiens, ni lettre de Wentzel pour donner quelques renseignements.

« Il est impossible, rapporte Franklin, de dire nos sensations en pénétrant dans cette misérable demeure, et en reconnaissant à quel point on nous avait délaissés ; chacun sentit couler ses larmes, bien moins sur son propre sort que sur celui des amis que nous avions laissés en arrière, et dont le salut dépendait entièrement des secours que nous devions leur envoyer de ce lieu. »

Back partit à la recherche des Indiens, se proposant, s'il ne parvenait pas à les rencontrer, d'aller jusqu'au fort Providence, afin d'y réclamer de l'aide. Le 13 octobre, un Canadien apporta une note annonçant que Back n'avait pu retrouver les traces des Indiens. Franklin prit aussitôt son parti : il laissa trois de ses hommes épuisés au fort Entreprise, et, avec les autres, il se dirigea vers le fort Providence. Mais, le second jour du voyage, il fit une chute qui,

l'empêchant de continuer du même pas que ses compagnons, le mit dans la nécessité, après quelques efforts inutiles, de retourner à l'habitation. Il retrouva ceux qu'il avait laissés complètement abattus ; leur bouche était devenue si douloureuse, qu'ils avaient renoncé à leur espèce de bouillon de gélatine et se contentaient de faire bouillir des peaux, qui leur paraissaient ainsi moins mauvaises que grillées. « Un troupeau de daims, dit Franklin, vint se jouer sur les bords de la rivière, à un demi-mille de notre demeure ; mais aucun de nous ne se sentit assez fort pour les poursuivre ni même pour tirer avec succès un coup de fusil. »

Un soir que tout le monde était réuni autour du feu, causant des secours si impatiemment attendus, un bruit de voix se fit entendre ; on se leva joyeusement, croyant à l'arrivée des Indiens ; ce n'étaient pas eux, et on vit seulement apparaître à la porte les figures sinistres du docteur Richardson et du matelot Hepburn. Ces deux malheureux avaient survécu seuls d'une troupe d'affamés qui s'étaient entre-dévorés. Malgré ce désappointement, ils furent reçus avec une sincère cordialité. Le matelot Hepburn apportait une perdrix : elle fut divisée en six parts et dévorée en un instant. Ce repas, si modeste qu'il fût, releva un peu le courage de la petite troupe.

« Toute mon occupation, dit Franklin en parlant de cette période de son voyage, était de rechercher les peaux enfouies dans la neige, car c'était la seule ressource sur laquelle nous pussions compter immédiatement ; malheureusement, ce travail même dépassait mes forces ; cependant, grâce à l'aide du docteur, j'en amassai vingt-six dans un périmètre de dix-huit mètres environ

autour du poste; et encore étaient-elles dans un état de putréfaction qui les rendait à peine mangeables, même pour des hommes réduits aux dernières extrémités de la faim. »

Après le souper habituel, composé de peau et d'os bouillis, le docteur Richardson raconta les événements qui avaient signalé son excursion. Le guide iroquois, Michel, partit un jour avec deux Canadiens pour faire une course d'exploration, rejoignit seul, peu de temps après, le docteur et Hood; depuis, on n'avait plus eu de nouvelles de ses compagnons. Les voyageurs s'étant remis en marche, Michel s'absenta de nouveau toute une journée. A son retour, il dit qu'il était allé chasser le daim, mais qu'il n'en avait pu atteindre aucun; cependant il prétendit avoir tué un loup, dont il rapportait quelques morceaux. On le crut d'abord, mais divers faits de détail firent bientôt soupçonner que c'était une partie du corps de l'un des deux hommes disparus. Dès ce moment, la conduite ambiguë de Michel, ses explications embarrassées, ses insolences, éveillèrent la plus grande méfiance; il s'absenta plusieurs fois et ne voulut plus obéir aux ordres du docteur.

Un matin, Michel refusa d'aller à la chasse et s'étendit près du feu, sous prétexte de nettoyer son fusil. Le docteur Richardson fut alors obligé d'aller lui-même à la recherche de quelques tripes de roches, laissant Hood en compagnie de l'Iroquois, tandis que le matelot Hepburn s'occupait de fendre du bois. Le traître Michel, profitant de ce qu'il était seul avec Hood, le tua d'un coup de fusil à bout portant dans la tête. Il soutint après que le malheureux s'était frappé lui-même; mais l'inspection de la blessure prouva que le coup

avait été tiré par derrière et que la balle, traversant la tête, était sortie par le front. Néanmoins Michel protesta encore de son innocence, et le docteur et Hepburn, se voyant à la merci de ce misérable, n'osèrent plus lui reprocher ouvertement son crime. Le jour suivant, ils poussèrent tout droit vers le fort Entreprise.

« L'hostilité déclarée que nous révélait Michel, dit le docteur dans le récit de ce triste épisode, me détermina à le prier de nous quitter et de se diriger lui-même vers le sud. Cette proposition accrut encore sa malveillance ; il parla à mots couverts de s'affranchir de toute contrainte, et je le surpris murmurant d'affreuses menaces contre Hepburn, qu'il accusait de l'avoir calomnié. Il prit aussi pour la première fois, vis-à-vis de moi, un ton de supériorité qui montrait qu'il nous considérait comme entièrement en son pouvoir, et il proféra plusieurs paroles de haine contre les blancs, dont quelques-uns, disait-il, avaient tué et mangé son oncle et deux de ses parents. En un mot, en appréciant tous les faits, j'en vins à cette conclusion que Michel saisirait la première occasion qui s'offrirait pour se défaire de nous ; s'il avait hésité jusque-là, c'est parce qu'il ignorait le chemin du fort Entreprise, mais il n'était pas douteux qu'il ne consentirait jamais à ce que nous arrivassions avec lui. Ni Hepburn ni moi n'étions en état de résister à une attaque ouverte, et nous ne voyions aucun moyen de lui échapper. Nos forces réunies étaient inférieures aux siennes, et, en outre, il était armé d'un fusil, de deux pistolets, d'une baïonnette indienne et d'un couteau de chasse. Dans l'après-midi, nous rencontrâmes un rocher sur lequel se trouvait un peu de tripes de roches ; Michel s'arrêta en nous disant qu'il allait en

ramasser, tandis que nous continuerions notre route, et qu'il nous aurait bientôt rattrapés.

« Hepburn et moi restâmes seuls ensemble pour la première fois depuis la mort de Hood, et le brave marin me révéla alors plusieurs incidents qui me confirmèrent dans l'opinion qu'il n'y avait de sécurité pour nous que dans la mort de Michel. Il m'offrit d'accomplir l'acte fatal ; mais, convaincu de la nécessité de cette cruelle exécution, j'en voulus prendre toute la responsabilité, et, aussitôt que Michel fut de retour, je mis fin à sa vie en lui tirant un coup de pistolet dans la tête. Si ma vie seule avait été en question, j'eusse certainement reculé devant cette extrémité ; mais je considérai que je devais toute protection à mon compagnon, à qui je m'étais tellement attaché pour son humanité et son dévouement, que j'éprouvais pour sa sécurité autant de sollicitude que pour la mienne propre. Du reste, Michel n'avait recueilli aucune tripe de roche, et il nous fut bien démontré qu'il n'avait fait halte que pour mettre son fusil en état, dans l'intention de nous attaquer, probablement lorsque nous aurions été occupés des soins du campement. »

Après la mort de Michel, les deux infortunés voyageurs poursuivirent leur route aussi rapidement que le leur permettaient les ouragans de neige et leurs membres affaiblis, et, dans la soirée du 29 octobre, ils atteignirent le fort Entreprise et eurent la consolation d'embrasser Franklin. « Aucune expression, dit le docteur Richardson, ne saurait donner une idée du dénuement affreux, de l'abandon qui régnaient dans cette demeure désolée. Notre propre misère était venue par degrés, et nous nous y étions insensiblement

accoutumés, pour ainsi dire, jour par jour; mais cet air de spectre, ces yeux dilatés, cette voix sépulcrale du capitaine Franklin et de ses compagnons présentaient un tableau qu'on pouvait à peine envisager. »

Ces longues et cruelles épreuves cessèrent enfin le 7 novembre; trois Indiens, envoyés par Back, qui avait pu retrouver le campement d'Akaitcho, apportèrent un approvisionnement de viande séchée, de graisse et de langues fumées; ils soignèrent les malades, nettoyèrent l'habitation, amassèrent du bois pour alimenter le feu, et s'efforcèrent, par tous les moyens en leur pouvoir, de ramener quelque bien-être dans la demeure. Un mois après, deux autres messagers arrivèrent avec de nouveaux secours et des dépêches d'Angleterre. Ces dépêches annonçaient l'heureuse issue du voyage du capitaine Parry et les promotions de sir John Franklin au grade de capitaine de vaisseau, et de Back et du malheureux Hood à celui de lieutenants de vaisseau.

Vers le milieu de décembre, les débris de l'expédition se trouvèrent réunis au fort Providence : douze hommes avaient péri, et les huit qui restaient étaient dans l'état le plus déplorable. L'arrivée de Back avait précédé celle de Franklin. On se rappelle que ce lieutenant s'était séparé du capitaine, dans les premiers jours d'octobre, pour aller à la recherche des Indiens; dans son voyage, il n'avait pas eu à subir de moins pénibles hasards que Franklin; comme celui-ci, il avait eu à lutter chaque jour contre la faim, cette ennemie impitoyable, sans cesse présente dans tout le cours de cette expédition.

« Privés de l'assistance des Indiens, dit-il, dépourvus de toute ressource, notre situation était des plus misérables, et nous en ressentions davantage l'amertume par la pensée de celle de nos infortunés compagnons. Toutefois la faim, il faut bien l'avouer, l'emportait sur toute autre préoccupation ; nous tâchions, sinon de la satisfaire, du moins de l'apaiser, en mâchant, sans même prendre le temps de les faire griller, quelques morceaux de viande pourrie ou de peau épars sur le sol.... Ce n'était pas sans beaucoup de difficultés que j'empêchais mes hommes de dévorer tout ce qu'ils pouvaient recueillir ; en vain leur conseillais-je plus de réserve, s'ils voulaient atteindre le but de notre voyage ; ils ne savaient pas résister à la tentation, et, dès que j'avais le dos tourné, ils ne manquaient pas de s'emparer de tout ce qui était à leur portée, que ce fût cru ou cuit. »

Les voyageurs se reposèrent pendant plusieurs mois de leurs fatigues surhumaines avant de prendre le chemin du retour. Au moment de quitter le fidèle Akaitcho, Franklin lui avoua que sa détresse le mettait dans l'impossibilité, pour le présent, de reconnaître ses services. Le bon Indien ne démentit pas son caractère de générosité chevaleresque. « Que voulez-vous, dit-il avec bonhomie, les moments sont durs ; nous sommes pauvres, vous aussi. Puisque vos marchandises ne sont pas arrivées, nous ne pouvons pas les avoir. Je n'ai aucun regret de ce que je vous ai fourni ; jamais un Indien Cuivre ne souffrira que les Visages-Pâles aient faim sur ses terres de chasse. Pour la première fois, nous serons vos créanciers. Je sais que vous notez sur vos livres tout ce qui vous arrive : si vous y avez porté tout ce que nous avons pu faire de mal, n'oubliez pas non plus ce que nous avons fait de bien. »

Le 14 juillet 1822, Franklin et ses quelques compagnons arrivèrent à la factorerie d'York, d'où ils étaient partis trois ans auparavant ; ils venaient de faire par terre et par eau plus de deux mille cinq cents lieues. Enfin, le 15 octobre, ils arrivèrent à Londres.

Malgré les difficultés toujours renouvelées de sa situation, le capitaine Franklin n'avait pas perdu de vue, pendant son voyage, la mission scientifique qui lui avait été confiée. Il releva, en effet, une grande partie de la côte septentrionale, encore peu connue, qui s'étend à l'est de l'embouchure de la rivière Copper-Mine ; il signala deux caps remarquables, qu'il nomma *caps Hearne* et *Mackensie* ; il reconnut une rivière qui se jette dans la mer à l'ouest de la Copper-Mine, et qui reçut le nom de son compagnon, le docteur Richardson ; s'étant embarqué sur deux canots dans le but de longer la côte nord-ouest, il doubla un cap escarpé, qu'il appela *cap Barrow*, découvrit l'embouchure d'une rivière nommée *rivière Back*, et toucha au *cap Turnagain* ou *du Retour*.

En 1825, les services rendus par Franklin le désignèrent pour concourir, avec les capitaines Parry et Beechey, à une nouvelle expédition polaire. Tandis que ceux-ci devaient diriger les explorations maritimes, le premier par les détroits de Lancastre et du Prince-Régent, le second par le détroit de Behring, le capitaine Franklin devait, avec son intrépide compagnon, le docteur Richardson, descendre le fleuve Mackensie, lequel se jette dans la mer polaire, puis, se séparant à l'embouchure, explorer dans des directions opposées la côte septentrionale de l'Amérique aussi loin qu'il serait possible.

En quittant l'Angleterre, Franklin eut à lutter contre des devoirs poignants et sacrés : il laissait, après deux ans de mariage, sa femme

atteinte d'une maladie mortelle et déjà près de l'agonie. Cette femme, Maria-Eléonore Porden, comptait à peine trente ans, et avait déjà conquis parmi les poètes anglais une place éclatante. Avec un courage héroïque, elle conjura son mari de ne pas différer d'un seul jour son départ, et, dans un adieu suprême, elle lui remit un pavillon de soie brodé de sa main, en lui recommandant de ne le déployer que sur une terre encore inexplorée. Franklin promit d'accomplir le vœu de la mourante, et le lendemain il mit à la voile pour l'Amérique, en compagnie du docteur Richardson, du lieutenant Back et des naturalistes Kendall et Drummond.

La Compagnie d'Hudson avait reçu l'ordre de diriger vers le lac du Grand-Ours trois bateaux faits en acajou, au lieu d'écorce de bouleau, et aussi légers, mais plus forts que ceux des sauvages. Le 29 juin, les voyageurs rencontrèrent ces bateaux sur la rivière de Méthye, à douze milles de la baie d'Hudson, dans l'intérieur des terres ; ils furent joyeusement reçus par l'équipage, et poursuivirent leur route jusqu'au fort Norman, situé sur le fleuve Mackensie, à quatre journées du lac du Grand-Ours. Arrivé à la pointe sud-ouest de ce lac, Franklin trouva l'endroit propice pour y installer ses quartiers d'hiver ; il chargea le lieutenant Back de prendre à cet égard toutes les mesures nécessaires ; et comme il restait encore cinq à six semaines d'été, il en profita pour descendre, avec quelques hommes seulement, jusqu'aux bords de la mer, et jalonner prudemment sa route de l'année suivante.

Au mois de septembre, il revint au lac du Grand-Ours, où tous les membres de l'expédition se trouvèrent réunis. L'établissement

pour l'hiver était terminé et avait reçu le nom de *fort Franklin*. Mais comme la troupe se composait de soixante personnes, dont la subsistance devait dépendre principalement de la pêche, il fut jugé prudent de se diviser. Deux maisons furent élevées, l'une à quatre milles, l'autre à sept milles de distance, et vingt hommes furent envoyés dans chacune, avec tout ce qu'il fallait pour pêcher. Alors commença un hivernage de huit mois.

L'expérience si cruellement acquise naguère épargna cette fois aux voyageurs les extrêmes souffrances du premier voyage. Des filets, constamment tendus dans le lac et confiés aux soins d'un habile pêcheur, fournirent journellement de trois cents à huit cents poissons, principalement des harengs, des saumons, des truites, des carpes, et un poisson blanc nommé *listameg*, d'une très grande délicatesse. La chasse du renne fut laissée aux Indiens, mais elle n'eut que peu de succès. Franklin eut soin de tenir ses hommes sans cesse occupés; il installa en conséquence une école où les officiers enseignèrent à lire et à écrire à plusieurs de leurs compagnons. Vers le milieu d'octobre, la neige tomba en abondance; en décembre, les jours ne furent plus que de cinq heures, mais les nuits furent égayées par de brillants clairs de lune et par de fréquentes aurores boréales.

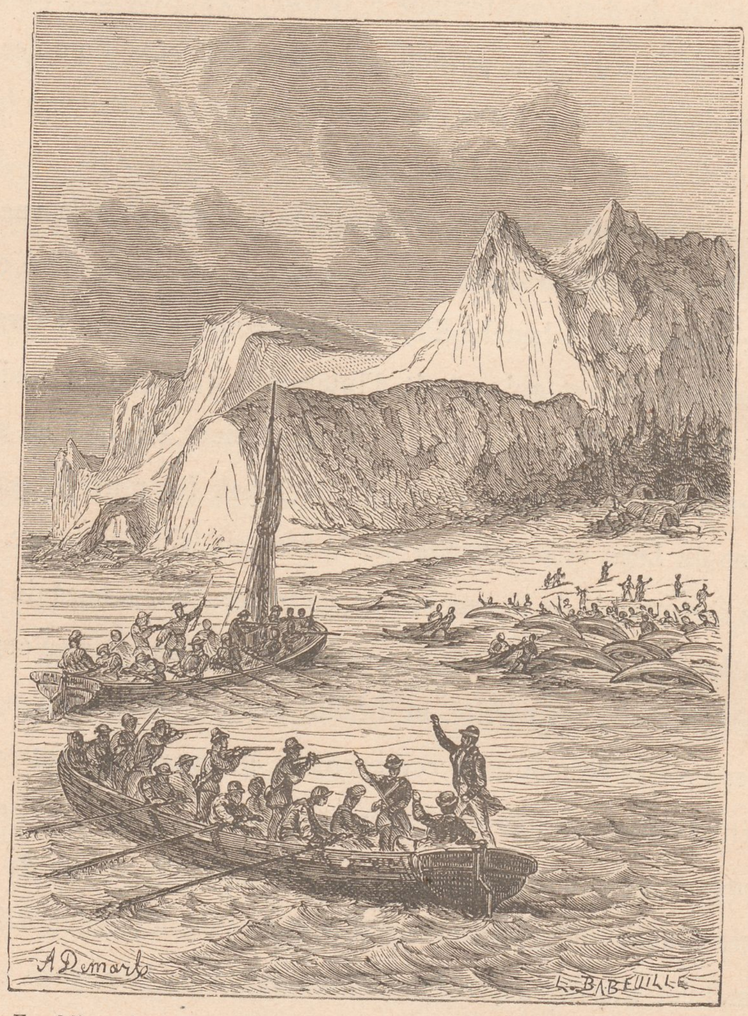
La glace ne commença à fondre qu'au mois de mai 1826. Les préparatifs de voyage furent aussitôt faits, et le 24 juin toute l'expédition s'embarqua sur les eaux du fleuve Mackensie. Huit jours après, le docteur Richardson, avec dix hommes, se sépara de la troupe pour suivre jusqu'à la mer une branche orientale du fleuve, et explorer ensuite les côtes jusqu'à la rivière Copper-Mine. Quant à Franklin, il

continua sa route à l'ouest. Le 7 juillet, il atteignit l'embouchure du Mackensie, où il faillit périr victime de la brutalité d'une tribu d'Esquimaux, qui pilla ses embarcations. Cette tribu féroce vivait sur une des îles du delta qui termine le fleuve ; à l'arrivée de Franklin, une centaine de kayaks, portant près de trois cents hommes, se détacha du rivage et entoura rapidement le *Lion* et la *Reliance* (ainsi les Anglais avaient baptisé leurs canots).

Les naturels manifestèrent d'abord une grande joie à la vue des présents qu'on leur destinait et en recevant la promesse d'un commerce lucratif de la bouche d'un de leurs congénères du Labrador, nommé Auguste, et qui servait d'interprète à Franklin ; mais un accident impossible à prévoir vint promptement changer en suites fâcheuses un début aussi heureux. Un kayak fut renversé par les avirons du *Lion*, et le sauvage qui le montait faillit se noyer. Bien qu'on s'empressât de le secourir et de le recueillir à bord de l'embarcation, de lui prêter même la capote d'Auguste pour se couvrir, il était excessivement irrité, et il fallut essayer les cadeaux pour le calmer ; mais, de mauvaise composition, il demandait tout ce qu'il voyait, et entrait en fureur au moindre refus.

Pendant qu'il occupait ainsi l'attention de l'équipage du *Lion*, ses camarades s'efforçaient d'envahir et de tirer à terre la *Reliance*. Un matelot s'aperçut que l'Esquimau sauvé de la noyade cachait sous ses vêtements un pistolet qu'il venait de dérober au lieutenant Back. Le voleur, se voyant découvert, se jeta à la mer, emportant avec lui la capote d'Auguste. Trois sauvages des plus vigoureux de la bande, sautant alors dans l'embarcation de Franklin, saisirent celui-ci

corps à corps et s'efforcèrent de le capturer. Pendant ce temps, le gros de la troupe envahissait la *Reliance* et commençait à la piller. Il fallut repousser la force par la force ; aux couteaux que brandissaient



Franklin ordonna aux équipages des deux bateaux de coucher en joue les assaillants.

les Esquimaux, les Anglais opposèrent d'abord les crosses de leurs mousquets ; mais voyant que, pour en finir, il fallait avoir recours à des moyens plus énergiques, Franklin ordonna aux équipages des

deux bateaux de coucher en joue les assaillants. Ceux-ci, comprenant le péril, se hâtèrent de regagner le rivage, où ils s'abritèrent derrière leurs kayaks, entassés en manière de barricades.

Après avoir enfin remis ses canots à flot et s'être débarrassé de ses déplaisants visiteurs, Franklin, poursuivant sa route, vint atterrir à une île du large, qui fut nommé *île Garry*. Ce fut sur cette terre sauvage, environnée de récifs, qu'il eut le solennel bonheur d'arborer le pavillon que sa femme mourante lui avait remis. De là il longea la côte à l'ouest, reconnut une ligne de terres hautes, et allait toucher à l'embouchure de la rivière Colville, en pleine Amérique russe, quand l'état de la mer le força de revenir sur ses pas. Il remonta donc le fleuve Mackensie et arriva, le 11 septembre, au fort Franklin. Le docteur Richardson était déjà de retour de son excursion vers la rivière Copper-Mine ; il avait été jusqu'au *cap Bathurst*.

Un second hivernage commença. Malgré un froid qui fit descendre le thermomètre à 40° au-dessous de zéro, les voyageurs, bien approvisionnés cette fois de nourriture et enfermés dans une demeure bien close, conservèrent assez de liberté d'esprit pour écouter des cours de minéralogie, de zoologie et de botanique, que leur firent le docteur Richardson et le naturaliste Drummond.

En 1827, Franklin revit enfin l'Angleterre ; il fut accueilli avec la sympathie la plus méritée, et reçut de la Société géographique de Paris la grande médaille d'or destinée à récompenser, chaque année, l'auteur de la plus importante découverte.

Dans le temps même où Franklin descendait le fleuve Mackensie, le capitaine Beechey, avec la frégate de guerre *le Blossom*, portant

seize canons et cent hommes d'équipage, traversait le détroit de Behring; il avait ordre d'attendre dans ces parages l'arrivée de l'expédition de Parry, et principalement celle de Franklin, et de leur fournir le moyen de revenir en Europe. Le 25 juillet 1826, Beechey atteignit l'île de Chamisso, située dans le golfe de Kotzebue, dix jours plus tard qu'il n'avait été convenu avec Franklin ; mais, par le fait, il se trouvait en avance, puisque ce dernier n'avait pas encore paru. D'après ses instructions, il devait rester à cet ancrage; il jugea cependant plus utile de continuer de s'avancer vers le nord, longeant la terre d'assez près pour découvrir l'expédition de Franklin. Une allège fut disposée en conséquence; elle suivit la côte jusqu'à une langue de terre qui fut nommée *pointe Barrow* ; là elle se trouva chassée vers le rivage avec une telle violence, qu'elle demeura plusieurs jours sur le flanc, dans une situation très critique ; un changement subit du vent lui permit de se dégager et de rejoindre le navire. Après le retour de l'allège, Beechey repassa le détroit de Behring, pour aller hiverner à San-Francisco.

L'année suivante, le *Blossom* revint dans les mêmes eaux, et l'allège fut de nouveau envoyée le long des côtes septentrionales de l'Amérique, sous le commandement du lieutenant Belcher.

« Le délai fixé pour le retour de cette expédition étant expiré depuis plusieurs jours, je ramenai, dit Beechey, le navire dans le golfe de Kotzebue. Nous fûmes très surpris de ne pas voir l'allège au mouillage de l'île de Chamisso. En examinant minutieusement le rivage avec nos télescopes, nous vîmes flotter un pavillon sur la pointe sud-est de la péninsule de Choris, et deux hommes agiter un

mouchoir blanc pour attirer notre attention. Une vive émotion s'empara aussitôt de nos cœurs, partagés entre l'espérance et la crainte. Ces hommes que nous apercevions faisaient-ils partie de l'expédition de Franklin attendue depuis si longtemps, ou appartenaient-ils à l'équipage de l'allège, brisée au milieu des glaces, ou jetée sur la côte par les tempêtes des jours précédents? L'idée que c'étaient le capitaine Franklin et ses compagnons, arrivés sains et saufs au terme de leur glorieuse entreprise, fut accueillie la première ; car elle flattait le plus cher de nos vœux. Mais elle ne tarda pas à s'évanouir devant un examen plus attentif du pavillon arboré sur la presqu'île Choris : c'était l'enseigne de l'allège, et elle flottait en berne, en signe de détresse. Bientôt nous eûmes la douleur d'apprendre que cette embarcation avait fait naufrage dans le golfe même de Kotzebue, et que trois hommes avaient péri avec elle. Lors du sinistre, le lieutenant Belcher n'avait pu tirer aucun secours des Esquimaux du voisinage, accourus en grand nombre. Ils considérèrent ce déplorable spectacle avec la plus froide indifférence, s'abstenant, à l'égard des naufragés, de toute autre assistance que de celle de leurs incantations et de leurs momeries superstitieuses. A la vue des cadavres jetés à la côte et de l'état de dénuement des survivants, ils ne songèrent qu'à piller. »

On essaya de remettre l'allège à flot, mais ce fut en vain : elle était entièrement brisée et remplie de sable.

Vers le milieu de septembre, Beechey commença ses préparatifs de départ, et, le 6 octobre 1827, il leva l'ancre. « Ayant ainsi quitté le détroit de Behring, dit-il, le principal objet de notre expédition

dans les mers polaires était manqué, et le sort du capitaine Franklin excitait en nous la plus vive inquiétude. Désappointés de n'avoir pu opérer avec lui la jonction projetée, nous nous consolions cependant en pensant que si de fâcheux événements avaient entravé sa marche, nous avions, de notre côté, si bien réussi à nous maintenir pendant deux ans au poste assigné, qu'à aucune époque du temps fixé pour notre réunion il n'aurait pu manquer l'allège ou le navire, ni arriver dans le détroit de Kotzebue sans y trouver des secours.... »

Pendant son séjour dans les mers polaires, le capitaine Beechey eut de fréquents rapports avec les peuplades qui habitent la côte nord-ouest de l'Amérique. C'étaient de bonnes et paisibles gens, ayant tous les traits caractéristiques de leur race : de larges et grosses figures rondes, les pommettes saillantes, les yeux petits, bruns et obliques, et la bouche grande. Ils ne différaient des autres Esquimaux que par leur usage d'insérer dans la lèvre inférieure un ornement taillé en ivoire, en pierre ou en verre, et muni d'une double tête, comme un bouton de manchette. Ils s'entendaient merveilleusement à trafiquer, et ne se retiraient généralement que lorsqu'ils avaient écoulé toutes leurs marchandises.

Beechey vit quelques femmes plutôt jolies que laides ; l'une d'elles, de vingt-trois ans et mariée, avait consenti à ce qu'on fît son portrait, et s'était d'abord soumise patiemment à l'indispensable examen de l'artiste ; mais tout à coup elle se voila la tête avec une certaine grâce pudique qui aurait fait honneur à une beauté plus civilisée. Quand le dessinateur voulut découvrir sa figure, elle jeta un regard inter-

rogateur à son mari ; et celui-ci ayant approuvé ses scrupules, le portrait resta inachevé.

Le 12 octobre 1828, Beechey fut de retour en Angleterre. Le capitaine Franklin l'avait précédé. Il s'en était fallu d'une cinquantaine de lieues seulement que ces deux explorateurs se rejoignissent sur les côtes de l'Amérique : c'est en effet la distance qui sépare les points les plus avancés de leurs découvertes respectives.

II.

VOYAGES DE BELLOT.

(1851-1853.)

Les lieutenants de vaisseau Emile de Bray et René Bellot furent les premiers officiers de notre marine militaire qui participèrent aux dangers et aux travaux d'une expédition aux régions arctiques. Le premier s'engagea comme volontaire à bord du navire *la Résolue*, sous le commandement de sir Edward Belcher. Le second, dont le nom est connu de tout le monde, périt, à vingt-sept ans, victime de son courage et de son dévouement.

Joseph-René Bellot naquit à Paris, le 18 mars 1826, ce qui ne l'a pas empêché de se dire toujours enfant de la ville de Rochefort, qu'il ne commença pourtant à habiter qu'à l'âge de cinq ans, en 1831,

lorsque sa famille alla s'y fixer. Après qu'il eut fait ses études élémentaires, la municipalité lui accorda une demi-bourse au collège de Rochefort. Ardent et assidu au travail, il se distingua bientôt entre tous, jusqu'au moment où, à l'âge de quinze ans et demi, il se trouva apte à subir l'examen d'entrée à l'Ecole navale. Reçu avec le numéro 20, il y fut placé avec l'assistance de la ville de Rochefort, qui, satisfaite des premiers résultats de son œuvre, ne voulut pas la laisser inachevée, et fit là encore les frais d'une demi-bourse. Pendant ce temps, il mérita les encouragements et les éloges des chefs et des professeurs, si bien qu'il sortit de l'école avec le numéro 5 : il avait à cette époque dix-sept ans et demi.

Du vaisseau-école *le Borda*, Bellot fut embarqué successivement, dans le port de Brest, sur le *Suffren* et sur le *Friedland*. Il obtint la faveur de faire sa première campagne sur la corvette *le Berceau*, et partit le 23 juin 1844 pour l'île Bourbon. Il eut sa première affaire à Madagascar, et voici en quels termes il annonça à sa famille, dans une lettre du 1er juillet 1845, qu'il avait été blessé dans l'expédition dirigée contre Tamatave :

« Je viens encore, mes bons amis, de passer par une nouvelle épreuve, dont je me suis tiré avec beaucoup de bonheur. J'ai enfin reçu le baptême du feu. Hâtez-vous de vous rassurer, et rappelez-vous que j'ai une bonne étoile qui ne m'abandonne pas. J'ai seulement payé une légère partie de ma dette au pays, en arrosant de quelques gouttes de sang la terre ennemie de Madagascar. Oui, mes bons amis, j'ai été blessé, mais trop légèrement pour que vous puissiez concevoir les moindres craintes ; j'ai reçu une balle dans la cuisse.

Je n'en parle que pour mémoire ; car le jour même de la bataille l'extraction a pu avoir lieu, et dans quelques jours tout au plus je chercherai peut-être la cicatrice de ma blessure. »

Sur la proposition de ses chefs, Bellot fut promu élève de première classe le 1er novembre 1845, et nommé chevalier de la Légion d'honneur le 2 décembre de la même année ; il n'avait pas encore vingt ans. Il quitta le *Berceau*, pour passer à bord de la frégate *la Belle-Poule*. En 1847, il fut promu au grade d'enseigne de vaisseau, et s'embarqua en cette qualité d'abord sur la *Pandore*, pendant quelques semaines, puis sur la corvette *la Triomphante*, qui, le 23 juillet 1848, appareilla pour la Plata et l'Océanie. Il opéra son retour à Rochefort le 25 août 1850, et fut attaché à la compagnie de dépôt.

Le capitaine de frégate Sochet écrivit à cette époque au ministre : « Bellot travaille toutes les matières qui se rapportent à la marine. Il a une intelligence qui fait espérer dès aujourd'hui un officier distingué.... »

Depuis son débarquement jusqu'à son premier départ pour les mers polaires, Bellot n'eut qu'une seule occasion de naviguer ; il fut chargé de conduire des troupes à Cherbourg, sur un petit bâtiment de transport qu'il commanda pendant un mois.

Au mois de mars 1851, il écrivit au capitaine de frégate Sochet, son ancien commandant, pour le prier de solliciter en sa faveur, du ministre de la marine, l'autorisation de faire partie de l'expédition nouvelle que lady Franklin se préparait à envoyer, vers cette époque, à la recherche de son mari. Ce ne fut point, comme on pourrait le croire, une sorte de coup de tête que fit Bellot, en prenant la déter-

mination d'aller, après avoir fait ses premières armes nautiques dans des contrées voisines de l'équateur, explorer les mers glaciales sur une petite goëlette anglaise. Sa correspondance établit d'une manière bien positive que cette pensée d'excursion hyperboréenne, loin d'être une improvisation subite, avait dû mûrir dans son cerveau.

Plusieurs motifs se réunirent pour le décider à prendre ce parti. Certes, le sentiment de la gloire, une légitime ambition, une sorte de conscience de sa valeur, exposée à être méconnue s'il se bornait à rester à son rang et à faire simplement son service comme un officier ordinaire ; enfin cet attrait, cette espèce de fascination qu'exercent les dangers sur certaines âmes fortement trempées, pour lesquelles tout péril semble une sorte de défi porté à l'homme par la nature et par les éléments ; certes, tous ces sentiments eurent une grande part dans sa détermination. Mais si l'on considère la position et le caractère du jeune officier, on reconnaîtra que la nécessité de venir en aide d'une façon plus efficace à une famille nombreuse et tendrement chérie, et l'impossibilité presque absolue de s'endormir dans la vie sédentaire d'une ville de province, contribuèrent surtout à le jeter dans cette périlleuse entreprise. D'ailleurs, Bellot était né essentiellement, *passionnellement* voyageur, suivant les expressions de Toussenel. On comprend, dès lors, que son imagination se soit exaltée à l'idée des écueils et des périls dont est semée la navigation aux mers polaires, que son cœur ait été profondément touché au récit de l'admirable dévouement de lady Franklin.

Aussitôt que cette femme vraiment héroïque eut vu Bellot, l'estime se confondit avec l'amitié ; elle éprouva pour lui une sorte

d'affection maternelle, qu'il lui paya bientôt en tendresse toute filiale.

« Je trouve à l'Amirauté, comme chez lady Franklin, l'empressement le plus cordial, dit Bellot dans une lettre à un de ses amis ; on ne comptait pas sur moi, et l'on me croyait bien certainement découragé par l'exposition du peu de confortable qu'offre le *Prince-Albert*. Eussé-je éprouvé la moindre hésitation, et vous savez combien j'en étais éloigné, que l'entrevue avec lady Franklin m'eût irrévocablement déterminé à partir. Cette noble douleur, si courageusement supportée, cette infatigable ardeur dans la poursuite de projets que beaucoup regardent comme désespérés, la chaleur enfin des remerciements et des sympathies dont je suis l'objet, viennent redoubler mon enthousiasme et mon dévouement à cette sainte entreprise. »

Si nous avons insisté sur ces détails intimes, c'est que nous avons voulu faire connaître l'homme autant que l'officier intrépide et savant. Bellot avait le caractère réfléchi et l'esprit gai. S'il pensait et agissait comme un Anglais, s'il étudiait, rêvait et sentait comme un Allemand, il parlait, riait et se passionnait pour le danger comme un Français.

Le ministre de la marine ayant donné son autorisation, Bellot se rendit immédiatement en Angleterre. « Me voici enfin, écrit-il, au comble de mes souhaits, plus heureux et plus favorisé par les circonstances que je n'aurais osé l'espérer. Toutes les difficultés se sont aplanies ; et, sans excès d'orgueil, je puis mettre mon succès sur le compte de l'activité, de la résolution que j'ai déployées, et de l'abnégation que j'ai mise à partir sans être en rien préparé. »

Ce fut sur le *Prince-Albert*, excellente goëlette de quatre-vingt-dix tonneaux, à laquelle, suivant l'expression de son commandant, le capitaine Kennedy, « il ne manquait que la parole, » que Bellot prit passage en qualité de second. Le 22 mai 1851, l'expédition partit d'Aberdeen, en Ecosse, et arriva le 25 en rade de Stromness, où elle se trouva retenue, pendant quelques jours, par les vents contraires du nord-ouest. Enfin, le 3 juin, on leva l'ancre, et le navire se dirigea vers Uppernawick, dernier établissement des Danois sur la côte du Groënland.

« Le *Prince-Albert*, dit Bellot dans son journal, se remue d'une façon épouvantable, et fera bien certainement des avaries à la mer; léger comme l'oiseau des tempêtes, comme lui il se roule au sommet des vagues, et plus la comparaison devient exacte, plus je me sens troublé. Je me promène sur le pont, mais je suis violemment rejeté contre le bord; hélas! je cherche en vain à me le cacher à moi-même, j'ai le mal de mer. O honte! ô désespoir! je regarde autour de moi pour voir quels sont les témoins de mon déshonneur, je n'ai heureusement que des complices : MM. Leask et Hepburn, les seuls qu'épargne ce mal fatal, ne sont pas là. Je m'épuise en efforts, je ne puis lire ni écrire. J'aurais cependant bien besoin de travailler : néant de notre humaine nature! Soyez l'homme le plus remarquable, le plus savant, soyez Arago, Lamartine, mettez les pieds à bord d'un navire : plus rien, pas une idée! Du plus grand des humains voilà ce qui vous reste! une ombre incapable de prononcer autre chose que des sons inarticulés. L'idée païenne d'une invocation à la mer me survient. Je fais à Neptune un sacrifice qu'il ne peut manquer d'ap-

précier à sa valeur : je coupe une barbe superbe, et son courroux s'apaise. *Quos ego....* je puis enfin admirer tranquillement les côtes du nord de l'Ecosse et les montagnes aux fronts neigeux sur lesquels viennent se refléter les rayons du soleil.... »

La vie à bord fut partagée entre l'étude, le travail matériel et la prière, car le capitaine Kennedy était un puritain dans toute la sévérité du terme. Dans les calmes forcés, on se raconta des histoires et des relations de voyages. Le marin Hepburn, dont Bellot parle souvent, avait accompagné Franklin dans son voyage à la rivière Copper-Mine ; ses récits pleins d'intérêt occupèrent les longues veilles dans la cabine. « Le capitaine Kennedy parle le français que l'on parle au Canada, c'est-à-dire du français de plus d'un siècle de date, dit Bellot, et je suis heureux d'entendre de temps en temps de ces vieilles expressions qui ont un parfum tout particulier. Je nage en plein Topffer quand je l'écoute. »

Les voyageurs rencontrèrent bientôt des courants de glace, qui se reconnaissent par une ligne blanche peu épaisse, mais d'une couleur éclatante et qui tranche avec le vert tendre de la mer et le bleu plus ou moins gris du ciel. Ils eurent aussi à lutter contre de nombreuses montagnes de glace flottante ou *icebergs*.

« Je cherche dans l'examen de ces différents glaçons quelque analogie de structure, écrit Bellot ; mais c'est en vain ; la variété des formes défie la comparaison, le groupement. Tantôt c'est une table régulière ou un pain de sucre, tantôt une île véritable avec ses anses, ses baies, ses promontoires. Une autre fois, c'est une immense tente de laquelle il semble qu'on s'attende à voir sortir un habitant qui

vous souhaite la bienvenue, ou l'entrée d'un souterrain ouvert par de vastes galeries, ou bien encore une caverne précédée de splendides travaux d'art. Ce sont aussi de perpendiculaires falaises, des roches à pic, aux cavités profondes, où la vague se roule et se tord en mugissant, ou des blocs informes aux flancs déchirés que la mer remplit d'écume. »

Le 22 juin, ils se trouvèrent en vue de la côte du Groënland et du cap Farewell. Au commencement de juillet, après avoir franchi le cercle polaire, ils aperçurent au loin les deux navires américains *l'Advance* et *la Rescue*, commandés par de Haven et Griffin, qui revenaient de leur expédition. Enfin, le 10 juillet, ils arrivèrent à Uppernawick et furent reçus par le gouverneur.

Cet établissement comportait un aumônier et quelques Européens. Le reste de la population était Esquimau ou le produit du croisement des races. Trois maisons en bois, une chapelle, une école, quelques magasins, composaient la ville haute, le quartier aristocratique. Les autres employés et les matelots blancs habitaient pour la plupart des huttes qui ne différaient à l'extérieur de celles des naturels que par l'emploi de portes et de fenêtres. La maison du gouverneur était assez confortable. Un véritable râtelier de pipes aux longs tuyaux dénonçait l'habitation allemande.

Pour un mouchoir, Bellot obtint de faire poser deux femmes d'Esquimaux. Le type était pour les deux sexes le même que celui observé dans l'Amérique du Sud : yeux bridés, cheveux noirs, longs et plats ; les femmes les portaient retroussés en chignon sur le sommet de la tête, comme les Chinois, mais sans tresse derrière ; de

doubles cottes en peau de phoque, disposées de façon que les côtés sans poil se touchent et puissent être graissés, des culottes et une casaque avec un capuchon, le tout également en peau de phoque, formait l'accoutrement des deux sexes. La casaque des femmes différait seulement par une queue retombant devant et derrière, et leurs bottes étaient, pour les élégantes du moins, en cuir tanné et teint en



Vue d'Uppernawick (Groënland).

couleurs éclatantes avec bigarrures de peaux de différentes couleurs. Elles portaient leurs enfants sur le dos dans une poche ménagée dans la casaque.

Bellot demanda s'il pouvait entrer dans la hutte d'un des indigènes. Ayant reçu une réponse affirmative, il chercha vainement la porte.

Chiamo! Chiamo! lui criait-on du dedans. Il lui fallut l'aide d'un des assistants pour deviner qu'une ouverture haute de deux pieds à peine et recouverte d'une peau était l'entrée. Des bouffées chaudes et chargées de fétides émanations lui arrivant en pleine figure, il sentit son courage s'ébranler ; mais enfin il pénétra dans l'intérieur, après avoir rampé, sur une longueur de deux mètres, dans une sorte d'égout aux murailles humides et plein d'une boue détrempée de sang, d'eau, d'huile et de graisse. Une enceinte rectangulaire de pierres recouvertes à l'extérieur d'une épaisse couche de terre, et à l'intérieur de trois ou quatre planches, formait la carcasse, la charpente de la hutte ; de chaque côté de la porte et au fond, une sorte de treillage à un pied du sol et de trois à quatre pieds de large, recouvert de peaux et servant de lit et de table. Dans l'espace du milieu, qui avait à peu près trois pieds, une moitié de phoque dont la graisse a été enlevée, mais dont les chairs saignantes sont foulées aux pieds, et qui est là à portée des appétits des hôtes de la hutte.

Sur un des côtés, une vieille femme presque aveugle, aux jambes et aux bras nus, aux mèches grisonnantes, cousait des peaux qu'elle remuait avec ses pieds et ses mains. Ses paupières rouges ressortaient sur la couleur bistrée par cette maigreur qu'on ne trouve que chez les individus de cette race. On aurait dit d'une vieille sorcière de *Macbeth*. Près d'elle était couché son fils, le maître de la maison, qui se mit sur son séant pour faire les honneurs de chez lui. Au fond, une jeune femme, presque nue, allaitait un enfant nu qu'elle tenait d'une main, tandis que de l'autre elle rassemblait à la hâte quelques peaux qui formaient ses vêtements. Deux lampes, où brûlait une huile

fétide, remplissaient le double rôle d'éclairer et de chauffer la demeure. Des harpons, quelques lances, des rouleaux de peaux, étaient appendus aux murs ou posés verticalement, la partie inférieure plantée au milieu de détritus de toutes sortes.

Comme le plongeur qui se prépare à un long effort, Bellot chercha à voir le plus possible, en retenant sa respiration ; mais il ne put prolonger bien longtemps sa visite ; il fit de légers présents à ses hôtes et se retira à moitié suffoqué.

Après avoir embarqué plusieurs chiens, le *Prince-Albert* quitta Uppernawick et reprit sa route vers le nord ; il rencontra près des îles de Baffin toute une flotte de baleiniers arrêtés par les glaces. Quant aux navires américains aperçus quelques jours auparavant, ils se trouvaient toujours au nord ; l'un d'eux était échoué sur un glaçon.

« La scène est on ne peut plus animée, dit Bellot ; dix navires manœuvrant dans un espace assez resserré pour éviter les glaces et ne pas s'aborder, jettent du mouvement et de la vie autour d'eux ; on dirait une ruche dont les abeilles courent de côté et d'autre. La plupart ont cinquante hommes d'équipage et un chirurgien ; ils naviguent presque toujours deux par deux dans la région des glaces, en cas d'accident. L'un des homme placés en vigie à la tête du mât signale une baleine : vite, vite, armez les embarcations ! et les rapides pirogues, toujours prêtes sur les côtés du navire, sont mises à la mer ; elles ont d'avance leurs harpons, leurs lignes de pêche soigneusement préparés. Hardis rameurs, que vos bras vigoureux ne se ralentissent point, car la victoire est à celui qui le premier a pu

harponner le cétacé ; et le canot, comme un coursier intelligent, semble animé de l'ardeur commune ; il fend l'onde et laisse derrière lui un long sillon d'écume ; le patron sur qui repose toute la manœuvre, armé d'un long aviron, le guide avec adresse ; debout à l'avant est le harponneur, épiant le moment où l'animal lui présente une partie quelconque de son corps ; le harpon est lancé ; une large nappe rougeâtre couvre la surface de l'onde. Hourra ! bien touché.

« L'inoffensif blessé plonge dans l'abîme, et, poussé par la douleur, il poursuit avec une effrayante vitesse une course frénétique vers des régions où il croit éviter son ennemi. De temps en temps il remonte à la surface pour respirer, et fait jaillir des flots d'écume et de sang ; de nouveaux harpons le forcent à replonger et à reprendre sa course ; à chaque blessure un nouvel ennemi s'attache à ses flancs, et il n'est pas rare de voir une baleine traîner ainsi trois, quatre, cinq embarcations, pour lesquelles ce moment est plein de dangers ; car la rapidité avec laquelle elles volent sur la mer est telle, que les lignes des harpons prennent souvent feu et qu'on est obligé de les arroser constamment. Enfin, épuisée par ses efforts, la baleine meurt et elle est amenée le long du bâtiment. »

Le 16 juillet, le *Prince-Albert* arriva à la limite de l'espace libre, et fut amarré à un iceberg. Ce même jour, le docteur Kane, qui faisait partie de l'expédition américaine, vint visiter le capitaine Kennedy et son équipage. « J'ai vu, dit-il au lieutenant Bellot, bien des choses qui m'ont étonné ici ; mais ce à quoi je m'attendais le moins, c'est bien à y trouver un officier français. » Jusque vers le milieu du

mois d'août, le *Prince-Albert* dut rester stationnaire. Dans l'intervalle, les Anglais et les Américains échangèrent de nombreuses visites et firent ensemble quelques excursions sur la glace. Le 23 juillet, on fit partir deux pigeons avec la notice suivante sur les plumes des ailes : *Traces authentiques de sir John Franklin, cap Riley* ; et l'on attacha à chaque patte l'avis suivant :

« *Prince-Albert*, 23 juillet 51. — Au large du *Pouce-du-Diable*, tous bien ; en compagnie avec les Américains : ils ont été jetés par les courants de glace du canal Wellington jusqu'au cap Walsingham ; maintenant on retourne sur les terrains des recherches. L'escadre entière a passé l'hiver à l'île Griffith. Des traces authentiques du navire de Franklin ont été trouvées au cap Riley ; ses premiers quartiers d'hiver ont été à l'île Beechey : trois tombes de marins, avec trois noms. — A lady Franklin, place Belford, 21, Londres. — W. Kennedy, commandant ; R. Bellot. »

Le 16 août, les voyageurs perdirent enfin de vue le *Pouce-du-Diable*, et le 24 ils arrivèrent à la baie de Pond, non loin de l'entrée du détroit de Lancastre. Le courant les porta à terre. Vers onze heures du soir, ils entendirent crier à quelque distance, et, à leur grande surprise, ils virent arriver une pirogue que l'obscurité et la houle leur avait cachée. Le cri de reconnaissance fut répété par l'équipage, et bientôt un, puis deux, trois et quatre canots montés par des Esquimaux vinrent le long du bord. On amena une embarcation pour leur permettre de grimper sur le navire. La première question qu'on leur adressa fut, naturellement, s'ils avaient vu des vaisseaux ; ils répondirent affirmativement : la veille, ils avaient aperçu deux bâtiments.

L'un d'eux dessina avec un morceau de craie deux trois-mâts, qu'il fit la tête en bas, paraissant assez satisfait de son œuvre, et y mettant, du reste, de la conscience. Interrogé si c'étaient des baleiniers, il répondit que non ; comme c'était une circonstance importante à vérifier, on revint à la charge, mais sous une forme différente ; on demanda si les navires en question avaient pris beaucoup de baleines ; il répondit d'un air vexé que non.

Ne pouvant rien tirer de plus des Esquimaux, l'équipage du *Prince-Albert* se mit à examiner à loisir ces sujets, sans le savoir, de la Grande-Bretagne. Plus petits et plus trapus que ceux d'Uppernawick, ils ne dépassaient pas quatre pieds dix pouces à cinq pieds ; ils avaient la face ronde, les joues rebondies, le front bas, de grands cheveux plats et d'un noir de corbeau, noués ou coupés sur le devant de la tête, et retombant sur les épaules de chaque côté, peu ou point de barbe, les pieds et les mains remarquablement petits.

Le don de quelques vases de fer-blanc porta leur joie à son comble. L'un d'eux, voyant le capitaine Kennedy prendre du tabac, en demanda et s'en bourra le nez ; puis, comprenant qu'il fallait se moucher, il le fit avec ses doigts de la façon la plus consciencieuse. On leur donna à chacun un morceau de sucre ; après l'avoir goûté, tous dirent : « Kouna ! » faisant entendre qu'ils le gardaient pour leurs femmes et leurs enfants qui dormaient là-bas ; du moins, on interpréta ainsi leur pantomime de la tête placée sur la main, pantomime commune à tous les peuples.

Le lendemain, l'attention de l'équipage du *Prince-Albert* fut de

nouveau éveillée par un bruit de rames, et, à l'aide de longues-vues, on distingua trois canots qui se dirigeaient vers le navire ; c'étaient encore les Esquimaux. On renouvela les questions sur les navires qu'ils prétendaient avoir vus, mais ils se contentèrent de faire les mêmes réponses que précédemment.

Après les avoir bourrés de biscuit, on leur fit les honneurs de l'orgue ; l'un d'eux, ivre de joie, se livra aux hurlements les plus frénétiques ; il sauta, se tordit, fit les plus hideuses contorsions, et se laissa retomber comme épuisé par l'excès du plaisir. Le violon, qu'ils avaient sans doute entendu à bord de quelque baleinier, les étonna et les ravit beaucoup moins. Un fusil qu'on leur prêta fut déchargé plusieurs fois sans trouble, et avec une justesse qui prouvait que leur coup d'œil était aiguisé par la nécessité de ne pas perdre leurs flèches. La vue d'un miroir, d'une poupée, leur arracha un gros rire si naïf, si franc et si stupide, qu'il se communiqua à tous sur le pont. *Kouna! kouna! kablounak* (femme de blanc), crièrent-ils aussitôt. Ils proposèrent de venir avec le *Prince-Albert* ; mais, dans la nuit, le vent s'éleva, et on les renvoya les mains pleines de cadeaux.

Le 5 septembre, les voyageurs arrivèrent enfin près du port Léopold, situé à l'entrée du détroit du Prince-Régent. Dans leur tentative pour s'y rendre, le capitaine Kennedy et cinq hommes se virent enlevés par la glace, tandis que le navire était entraîné rapidement vers le sud. Bellot se dévoua aussitôt pour retrouver son supérieur et son ami, et partit avec trois hommes accoutumés aux durs voyages de la baie d'Hudson.

Il est impossible de se faire une idée des peines, des fatigues et des privations qu'ils endurèrent. Dès le lendemain de leur départ, la neige soulevée par le vent du nord forma de tels tourbillons, qu'ils furent obligés de battre en retraite. « Nous enfoncions dans ce terrain mouvant quelquefois d'un pied ou un pied et demi, dit Bellot ; la sueur qui ruisselait sur nos visages était immédiatement congelée, et après quatorze heures de marche nous nous trouvâmes avoir fait cinq milles. » Cet insuccès ne découragea en rien Bellot, qui tenta aussitôt à travers les glaçons une expédition par mer. Mais la glace opposa un obstacle infranchissable.

Ce ne fut que le 12 octobre, plus d'un mois après la séparation, que l'entreprise put être renouvelée. On arriva enfin au port Léopold.

« Vers trois heures, dit Bellot, nous atteignîmes le cap Seppings, et nous vîmes devant nous la pointe Whaler avec la tente érigée pour sir John Franklin. Nous déchargeâmes nos armes plusieurs fois à de courts intervalles, dans l'espérance que les échos porteraient ces détonations au campement de ceux que nous cherchions. La neige, qui augmentait toujours, nous dérobait la vue des terres placées devant nous. Nos yeux interrogeaient vainement la glace pour y trouver quelque empreinte annonçant le voisinage de l'homme ; mais la glace était muette ainsi que l'air ; toute conversation avait cessé, et le bruit monotone de nos pas troublait seul la solitude.... A un mille de la tente, la terre s'éclairait un peu, et avec ma lorgnette nous distinguions une masse noire près de la chaloupe. Il nous sembla que cela remuait ; je n'y pus tenir plus longtemps, et, cou-

rant à toute haleine, je partis en promettant à mes compagnons de leur faire connaître bientôt ce que nous devions penser. Quelques instants après, mes hurrahs leur annonçaient que nos amis étaient devant nous. Ils avançaient rapidement de leur côté, et bientôt nous nous embrassâmes avec toute la joie d'amis qui ont cru ne plus se revoir. »

Quant au navire, il avait réussi à atteindre un autre mouillage, la baie de Batty, dans laquelle il se trouva aussitôt non seulement bloqué, mais absolument enveloppé dans les glaces. Durant la longue saison d'hiver, les intrépides voyageurs imaginèrent de tenter un voyage à pied, malgré les ténèbres, les tourmentes continuelles de vent et de neige, et par un froid de plus de 40° au-dessous de zéro.

Le 5 janvier 1852, le capitaine Kennedy, Bellot et plusieurs hommes firent une première excursion qui les conduisit à la pointe de la Fury. Ils trouvèrent les provisions laissées en cet endroit par le capitaine Parry en 1825 complètement gelées; néanmoins elles avaient encore un goût parfait.

Aguerris par cet essai, les voyageurs firent leurs préparatifs pour un plus long voyage. Le 4 mars, ils quittèrent de nouveau le navire, n'emportant que le strict nécessaire dans des traîneaux tirés par des chiens et par eux-mêmes. Ils descendirent d'abord dans le sud du canal du Prince-Régent, et prirent ensuite la direction de l'ouest. Arrivés au fond de la baie de Brentford, ils découvrirent un détroit séparant la terre de North-Sommerset de la presqu'île de Boothia. Ce détroit reçut le nom de détroit de Bellot. De là ils remontèrent vers le nord.

L'obligation de construire chaque jour une nouvelle maison ne fut pas un des moindres embarras de cet étonnant voyage. « Un Esquimau, écrit Bellot, sourirait peut-être à la vue de nos chefs-d'œuvre ; mais comme ils nous abritent suffisamment, c'est tout ce que nous pouvons désirer.... Tout travail porte avec lui sa récompense. Nous sommes bien fatigués, certes, lorsque, après une journée de marche, il nous faut songer à l'opération encore plus fatigante de bâtir, de porter ou de scier cette neige dure et pesante comme de la pierre de taille. Mais on ne peut s'imaginer quelle sensation de plaisir et de confort nous éprouvons lorsqu'il nous est donné enfin de fermer notre porte et de nous allonger sur nos sacs.... » Cependant il n'était pas toujours permis de jouir comme on l'aurait voulu de ces délices de la hutte de neige. Il fallait marcher toutes les fois qu'il n'y avait pas impossibilité absolue, car les vivres commençaient à s'épuiser.

Dans les premiers jours du mois de mai, ils atteignirent la côte, non loin du cap Walker. La pointe sur laquelle ils se trouvaient fut appelée cap Bellot. De là ils reprirent leur marche dans la direction de l'est, et, grâce à un vigoureux coup de collier, ils touchèrent enfin à la baie Léopold, où se trouvait un dépôt de provisions laissées en 1849 par James Ross. « Nous passons trois jours, écrit Bellot, à manger, boire et dormir ; boire, dormir et manger ; dormir, manger et boire, insouciants des conséquences.... Nous sommes tous munis de béquilles et ressemblons assez à un détachement d'invalides ; mais nous tâchons d'entretenir parmi nous la gaieté et surtout l'activité. C'est le mouvement et l'exercice qui sont les principaux

remèdes contre le scorbut ; et tous les moyens d'excitation doivent être employés contre ceux qui s'obstinent à rester couchés. »

Avant de quitter la baie Léopold, ils déposèrent sous un tas de pierres la note suivante :

« La présente a pour but de faire connaître que le petit navire de lady Franklin, le *Prince-Albert*, a passé l'hiver de 51 à 52 à la baie de Batty. En janvier, un détachement du navire a visité la pointe de la Fury sans découvrir aucune trace de sir John Franklin ou de ses hommes; les provisions qui s'y trouvaient étaient encore en bon état. Dans le mois de février 1852, quatorze personnes ont de nouveau laissé le navire pour la pointe de la Fury, d'où, après quelques préparatifs pour un long voyage au sud, elles partirent enfin le 29 mars. Leur intention était de se rendre d'abord à la baie de Brentford, et là de traverser à l'ouest, dans le but d'atteindre la mer que sir James Ross y a placée, et alors de suivre la côte jusqu'au pôle magnétique. Après avoir fait cependant cent milles dans l'intérieur et à l'ouest, les explorateurs n'y trouvèrent rien qu'une plaine uniforme, que l'on supposa pouvoir s'étendre jusqu'à la terre de Banks. Comme ils n'avaient point de ressources suffisantes pour atteindre ce point éloigné, ils se dirigèrent vers le nord, espérant trouver un chenal conduisant au sud-ouest, jusqu'à ce qu'ils eussent atteint le cap Walker, où ils arrivèrent le 4 mai. Ils trouvèrent cette terre non interrompue et lui donnèrent le nom de Prince-Albert. Du cap Walker, ils ont gouverné, à cause du manque de provisions, pour cet endroit, où ils sont arrivés le 15 mai. Pendant le voyage, pas la plus petite trace de sir John Franklin n'a été trouvée ; le cap

Walker a été soigneusement examiné, mais il ne portait aucun indice d'une visite quelconque des Européens. Le passage du Prince-Régent et le détroit de Barrow étant ouverts, aussi loin que la vue peut s'étendre, les explorateurs procéderont par eau aussi loin qu'ils le pourront. Après avoir rejoint le navire, l'examen du fond du passage situé à l'ouest de la terre de North-Sommerset sera leur premier travail ; ils visiteront ensuite, probablement, le chenal de Wellington, c'est-à-dire tout autant que des traces de Franklin n'auraient point été trouvées dans cette direction. Toute personne trouvant cette note est priée d'en envoyer copie à lady Franklin — Signé : Kennedy, commandant l'expédition arctique de lady Franklin. »

Le 30 mai, les voyageurs furent enfin à bord, dans les bras de leurs compagnons qui, calculant d'après la somme des provisions, les considéraient déjà comme perdus. De part et d'autre ce fut une joie facile à comprendre.

« Pour moi, écrit Bellot, j'ai le cœur plein ; la reconnaissance déborde, et je ne sais comment témoigner mes adorations à celui qui nous a conservés et soutenus dans nos divers périls, et qui m'a sauvé sans doute pour me rendre à ma famille et au bonheur d'embrasser tous ceux qui me sont chers. »

Le 15 juillet, le *Prince-Albert* essaya de sortir de sa prison de glace, et ce ne fut que le 8 septembre qu'il y parvint. Une fois à Uppernawick, la navigation de retour se fit avec autant de facilité que celle du départ, et en touchant aux mêmes points de la côte et aux mêmes îles. Peu de jours après, le navire revit les côtes d'Ecosse, et Bellot traversa l'Angleterre au milieu des témoignages de la plus

cordiale sympathie et souvent même du plus vif enthousiasme. Le gouvernement britannique, lady Franklin et la Société géographique de Londres donnèrent au jeune lieutenant les marques de la plus vive admiration.

Les périls et les fatigues de ce premier voyage furent loin de décourager Bellot ; la pensée de retourner dans les régions arctiques, l'idée d'aller lui-même chercher sir John Franklin dans des parages non encore explorés, où il croyait pouvoir espérer des résultats plus positifs que ceux qu'on avait obtenus jusqu'alors, voilà quels étaient les objets de ses préoccupations les plus constantes. Il espérait que la France se déciderait, à son tour, à envoyer une expédition dans les mers déjà visitées par les Anglais, les Américains et les Russes, et que naturellement il serait appelé à en faire partie.

Sa réputation était si bien faite en Angleterre, que lady Franklin lui proposa, au mois de février 1853, le commandement et la propriété d'un steamer qu'elle faisait préparer spécialement pour une expédition dans le détroit de Behring, et le capitaine Kennedy, son ancien commandant, demanda, pour cette nouvelle campagne, à servir sous ses ordres. Le jeune officier refusa. Il voulut cependant faire une nouvelle tentative auprès du ministre de la marine, et il lui adressa, le 20 mars, une lettre dans laquelle il lui demandait « la liberté d'appeler respectueusement son attention sur les points suivants :

« 1° Les diverses expéditions envoyées jusqu'à ce jour à la recherche de Franklin n'ont servi qu'à reconnaître les endroits où Franklin n'est point allé, et de l'année dernière seulement on connaît la direction probable qu'il a dû prendre ;

2° Le temps qui s'est écoulé depuis son départ n'est pas un argument irréfutable contre l'existence de ses équipages, puisqu'il y a des précédents de même nature dont le dénouement a été heureux ;

« 3° On sait qu'il se trouve dans les pays le plus au nord des ressources matérielles dont les hommes énergiques peuvent tirer parti ; la durée des provisions emportées d'Angleterre même s'est d'ailleurs augmentée par les vides que la mort a nécessairement créés dans ces nombreux équipages. »

Onze jours après l'envoi de cette lettre, Bellot, qui tenait absolument à ne pas laisser passer la saison de 1853 sans retourner dans les contrées arctiques, écrivit de nouveau au ministre de la marine, pour solliciter de lui l'autorisation de s'embarquer à bord du *Phénix*, commandé par le capitaine Inglefield. Presque aussitôt il partit pour Londres, et le 10 mai il fut à Woolwich, où ce navire stationnait. Le départ eut lieu le lendemain.

Au commencement du mois d'août, le *Phénix* atteignit l'entrée du canal de Wellington. Il portait des dépêches de l'Amirauté destinées à Belcher, qui se trouvait un peu plus au nord dans ce canal. Bellot, connaissant l'importance de la prompte remise de ces dépêches, ne crut pas devoir attendre le retour de son commandant, parti à la recherche du capitaine Pullen, séparé depuis un mois de son navire *le North-Star*. Le 12 août, il se dirigea, en compagnie d'un quartier-maître et de trois matelots, vers le cap Belcher, où l'on supposait que sir Edward Belcher devait se trouver.

Après avoir campé le premier jour à trois milles du cap Innis, les

cinq voyageurs s'arrêtèrent le lendemain sur des glaçons détachés à trois milles à peu près du cap Bowden. Dans la nuit du 14 au 15, en quittant ce cap, ils eurent à franchir une crevasse de quatre pieds de large ; ce qui se fit encore assez heureusement.

La terre était à trois milles de distance ; Bellot proposa d'y aller camper, et il essaya de s'y rendre dans le canot en caoutchouc. Deux fois repoussé par une violente brise, il se décida à faire faire une tentative par deux de ses compagnons, le quartier-maître Harvey et le matelot Madden. Cette tentative réussit, et, une fois à terre, les deux hommes, qui s'étaient munis d'une corde, établirent entre le traîneau et la côte un va-et-vient au moyen duquel trois voyages purent être accomplis. Un quatrième voyage allait être entrepris, lorsque Madden, qui était dans l'eau jusqu'à la ceinture, s'aperçut que la glace se mettait en mouvement, dérivant loin du bord.

Bellot cria de lâcher la corde ; un espoir restait encore, mais le mouvement de glace fut si rapide, qu'avant qu'on eût pris aucune mesure, elle était déjà séparée de la côte par une énorme distance.

« Je gagnai alors un tertre élevé pour les suivre de l'œil, dit Madden dans sa déposition, et je les vis entraînés vers le haut du canal, loin de terre. Je veillai en ce lieu pendant six heures ; mais je les perdis bientôt de vue. Quand je cessai de les voir, les hommes étaient debout près du traîneau, le lieutenant sur le haut du glaçon. Ils paraissaient être sur une glace très solide. En ce moment, le vent soufflait avec force du sud-est, et il neigeait. »

Ce glaçon mouvant, qu'une brise furieuse poussait ainsi vers le nord, emportait le malheureux Bellot et avec lui deux matelots,

William Johnson et David Hook. Après avoir essayé vainement de se mettre à l'abri sous la tente que portait leur traîneau, les trois hommes commencèrent à se tailler une maison dans la glace à l'aide de leurs couteaux.

« Le lieutenant déposa le matelot Johnson, s'assit une demi-heure et s'entretint avec nous sur le danger de notre position. Je lui dis que je n'avais pas peur, et que l'expédition américaine était poussée çà et là dans ce canal par la glace. Il répliqua : « Je le sais, et, avec « la protection de Dieu, pas un cheveu ne tombera de nos têtes. » Je demandai alors au lieutenant quelle heure il était ; il répondit : « Environ six heures et quart » (après minuit). Il attacha ensuite ses livres, et dit qu'il voulait aller voir comment la glace flottait.

« Il était parti depuis quatre minutes seulement, quand j'allai, pour le chercher, faire le tour du même glaçon sous lequel nous étions abrités ; mais je ne pus le trouver, et, en retournant à notre retraite, j'aperçus son bâton du côté opposé d'une crevasse d'environ cinq toises de large, où la glace était toute cassée. J'appelai alors le lieutenant, mais sans réponse. A cet instant le vent soufflait très fort. Je cherchai encore tout autour du glaçon, mais je ne pus découvrir aucune trace. Je crois que quand le lieutenant sortit de sa cachette, le vent l'emporta dans la crevasse, et, son paletot étant boutonné, il ne put nager pour revenir à la surface.

David Hook, l'autre compagnon de Bellot, déposa qu'avant la débâcle et la tentative de débarquement, quelqu'un ayant dit qu'il serait plus prudent de voyager au milieu du canal, Bellot, entendant ces paroles, reprit que les ordres étaient de se tenir près de la

côte à droite, à deux milles environ. « Il cherchait à nous expliquer, ajouta Hook, comment nous devions nous estimer plus heureux que ceux qui étaient restés à bord, puisque nous avions l'avantage de souffrir pour l'accomplissement d'un devoir. »

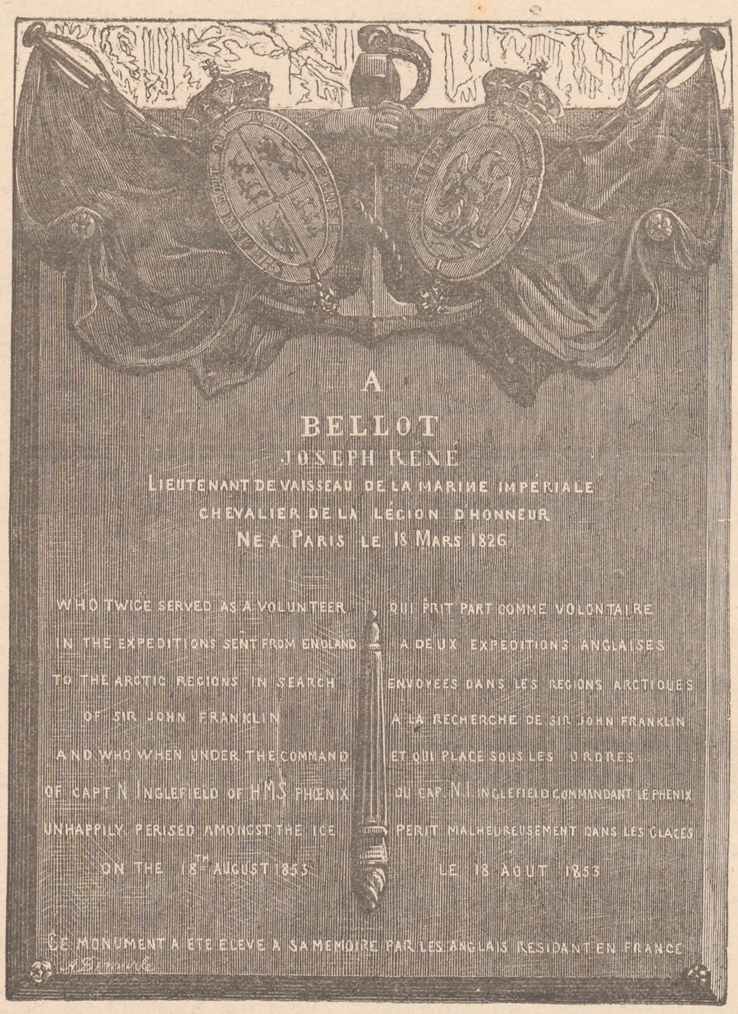
Ce dernier trait achève de faire connaître Bellot, esclave du devoir, lui sacrifiant sa propre sûreté et sans cesse disposé à donner sa vie. Quand on se retrace le genre de mort qui l'attendait, les circonstances qui l'ont amenée, le moment où il périt, la solitude qui reçut son dernier soupir, l'âme se resserre et le cœur saigne en pensant que cette nature d'élite, ce courage vivant, est mort dans la froide mer, étouffé entre deux glaçons, sans avoir pu jeter un adieu à sa famille, un regret à sa patrie.

« Ce brave et généreux jeune homme, que j'aimais comme un fils, à qui je dois tant, qui représentait si noblement l'honneur et la chevalerie de la France, qui fut aimé et respecté de nos marins comme un frère, hélas ! il n'est plus ... Il est mort comme il a vécu, en héros et en chrétien.... » Ainsi s'exprima lady Franklin en recevant la triste nouvelle.

Mais ce ne fut pas seulement en France et en Angleterre que Bellot fut pleuré. Les Esquimaux eux-mêmes, les pauvres pêcheurs de la baie de Pond, en apprenant, lors du passage du capitaine Inglefield à son retour, la mort du jeune Français, s'écrièrent : « Pauvre Bellot ! pauvre Bellot ! » et ils éclatèrent en sanglots.

On peut voir aujourd'hui, dans la cour d'honneur de l'hôpital de la marine de Greenwich, tout au bord de la Tamise, une petite pyramide en granit rose sur le socle de laquelle on lit un nom, rien

qu'un nom : Bellot. C'est un juste hommage rendu par l'Amirauté anglaise à la mémoire du jeune officier.



Musée de la marine au Louvre. — Monument élevé à la mémoire de Bellot.

Un autre monument commémoratif — dont nous donnons ici la reproduction — se trouve au Musée de la marine, installé au Louvre. Il a été élevé par les Anglais résidant en France.

III.

VOYAGE DU DOCTEUR E. KANE.

(1853 - 1855).

En 1853, une seconde expédition à la recherche de sir John Franklin partit de New-York. Ce fut le généreux négociant Grinnell qui, cette fois encore, mit un navire à la disposition du gouvernement des Etats-Unis; le commandement en fut confié au docteur Elisha Kane.

Ce hardi explorateur n'en était pas à son premier grand voyage : attaché d'abord à la délégation de Chine, il avait ensuite remonté le Nil, visité la Nubie, et, sur la côte d'Afrique, parcouru tout le royaume de Dahomey; plus tard, il avait assisté à la guerre du Mexique, puis il était venu en France, où, pendant un an, il avait

étudié la médecine à la Faculté de Paris; de là il s'était rendu successivement en Allemagne, en Suisse et en Espagne. Les régions arctiques ne lui étaient pas non plus inconnues; car il avait fait partie, en qualité de chirurgien, de l'expédition commandée en 1850 par les capitaines de Haven et Griffin. C'était, comme on le voit, un voyageur presque universel.

Le 30 mai, le brick *l'Advance* mit à la voile. « Nous étions dix-sept à bord, dit le docteur Kane; équipage d'élite s'il en fut jamais; tous volontaires, tous hommes énergiques, résolus, comprenant le danger et préparés à lui présenter un cœur intrépide et un front calme. La seule loi du bord, à laquelle on ne manqua jamais dans tout le cours de notre longue et douloureuse expédition, était : obéissance absolue au capitaine ou à son représentant, abstinence complète de liqueurs fortes, abstention absolue de tout langage grossier. »

Un mois après son départ, l'*Advance* entra dans la rade de Fiskernaes, sur la côte du Groënland. Là un chasseur esquimau, nommé Hans Christian, se joignit à l'expédition.

Arrivé le 28 août à la limite de la mer libre, dans le détroit de Smith, le docteur Kane réunit ses compagnons pour leur exposer ses vues. Presque tous furent d'avis de retourner vers le sud pour hiverner; mais, sur les observations de leur intrépide capitaine, ils renoncèrent à ce projet et consentirent à poursuivre leur route vers le nord.

Une baleinière, doublée de tôle et recouverte d'un prélart faisant office de tente, fut aussitôt équipée et partit, montée par sept hommes, à la découverte d'un port d'hivernage.

« Notre voyage, dit le docteur Kane, fut rude d'abord; il nous fallait briser la glace pour avancer. Au bout de vingt-quatre heures, nous fûmes forcés d'abandonner notre canot, que nous mîmes à l'abri dans un endroit sûr, et nous prîmes notre traîneau. Nous avancions difficilement, rencontrant à chaque instant, sur l'immense plateau où nous étions, des cours d'eau qu'il fallait passer à gué, nous arrêtant la nuit sous des tertres de neige qui surplombaient les rochers ; nous fûmes une fois surpris par la marée et obligés de passer une partie de la nuit debout, soutenant, pour les empêcher de se mouiller, les peaux de buffle qui nous servaient de lit. Le côté comique de notre situation nous aida beaucoup à en supporter l'ennui; imaginez huit cariatides américaines, dans l'eau jusqu'aux genoux, élevant en l'air ceux de leurs dieux domestiques qui craignent l'humide élément. »

Les résultats de ce voyage de recherche ne furent pas heureux; de tous côtés, une plaine immense, où se dressaient des rangées de glaçons accumulés les uns sur les autres, s'étendait à perte de vue. Il fallut donc se contenter de la petite baie près de laquelle stationnait le navire et qui fut nommée havre de Rensselaer.

A peine installés, les voyageurs virent le soleil disparaître complètement et faire place aux ténèbres. Ils passèrent l'hiver de 1853-1854 enfermés dans l'entrepont du navire, comme avaient fait tant d'autres de leurs prédécesseurs.

« A sept heures, dit le docteur Kane, tout le monde est debout ; la toilette se fait sur le pont, on ouvre les portes pour ventiler nos appartements, puis nous descendons déjeuner. Nous avons peu de combustible ; aussi fait-on la cuisine dans la cabine. Nous mangeons

tous du porc, des pommes cuites gelées et dures comme du sucre candi, du thé, du café, avec une tranche délicate de pommes de terre crues. Après déjeuner, les fumeurs prennent leur pipe jusqu'à neuf heures ; alors les oisifs de flâner, les travailleurs de se mettre au travail.

« A midi, tournée d'inspection et ordres pour l'emploi de la journée ; vient ensuite l'entraînement des chiens esquimaux ; c'est ma spécialité, exercice très agréable pour mes genoux qui craquent à chaque pas, et pour mes épaules endolories de rhumatismes, qui enregistrent chaque coup de fouet que je donne. C'est ainsi qu'on gagne le dîner ; nouvelle occasion de se réunir ; mais à ce repas point de thé, point de café ; des choux confits et des pêches sèches les remplacent fort agréablement. A dîner comme à déjeuner apparaît notre hygiénique pomme de terre crue ; comme toutes les médecines, ce mets n'est pas aussi appétissant qu'on pourrait le désirer. Je la râpe bien soigneusement, je n'en prends que les parties les plus saines, j'y mets de l'huile en quantité, et pourtant, malgré l'art que je déploie, il me faut toute mon éloquence pour persuader à mon monde de fermer les yeux et d'avaler mon ragoût.

« Deux de mes convives sont complètement récalcitrants ; j'ai beau leur dire que les Silésiens mangent les feuilles de pommes de terre en guise d'épinards, que les baleiniers se grisent avec la mélasse qui sert à conserver les grosses pommes de terre des Açores ; j'ai beau montrer à celui-ci ses gencives, hier molles et enflammées, aujourd'hui fraîches et fermes, grâce à un cataplasme de pommes de terre, rien n'y fait ; ils repoussent avec opiniâtreté mon admirable mélange. »

Cette vie de réclusion qui, au premier abord, semble assez confortable, présentait cependant de bien tristes côtés. Malgré toutes les précautions hygiéniques pour éviter l'affaiblissement des forces de son équipage, le docteur Kane ne put empêcher les ravages que cause d'ordinaire un séjour trop prolongé dans les régions arctiques. L'absence complète de viande fraîche ne tarda pas à faire naître le scorbut, et tous, à l'exception de deux hommes, en furent atteints.

L'ange de la mort, ce noir visiteur dont l'ombre planait sans cesse sur le navire, saisit un des matelots, nommé Baker. Le corps de ce malheureux fut déposé dans une ouverture creusée dans la glace.

Le 8 avril, la monotonie de la vie à bord de l'*Advance* fut rompue par l'apparition soudaine de plusieurs Esquimaux. Aussitôt qu'ils aperçurent l'équipage réuni sur le pont, ils se mirent à crier et à agiter violemment leur tête et leurs bras. Le docteur Kane alla à eux et leur demanda le lieu de leur résidence ; ils répondirent qu'ils venaient de la baie de Harstène, non loin du cap Alexandre ; leur séjour habituel s'appelait Etah : il se trouvait situé au pied des énormes roches grises qui forment la côte est du détroit de Smith. Plus au sud, un autre clan d'indigènes avait ses quartiers en un endroit nommé Pétérawick.

Kane se dirigea, en compagnie des Esquimaux, vers Etah, l'établissement le plus voisin du navire. En approchant, il aperçut comme deux taches obscures sur la neige et reconnut bientôt qu'elles étaient les ouvertures servant de portes à deux huttes habitées par quatre familles.

Le chef de cette petite tribu, appelée Metek, invita le docteur Kane

à pénétrer dans sa demeure. Pour se rendre à cette invitation, le docteur dut ramper sur les mains et sur les genoux dans un couloir long de trente pieds environ. Lorsqu'il émergea à l'intérieur, il fut accueilli par les mots répétés de « *Nalegak! nalegak! tima!* Chef! chef! salut! » Six robustes naturels d'un clan voisin, qui avaient été surpris par la tempête en chassant et s'étaient réfugiés dans la hutte, joignirent leurs cris à ces cris de bienvenue avec une énergie qui n'était rien moins qu'agréable pour les oreilles.

« Je respirai alors, dit le docteur Kane, la vapeur ammoniacale de quatorze compagnons de logement, vigoureux, bien repus, malpropres et déshabillés. Impossible de s'imaginer sans l'avoir vue une telle masse amorphe de créatures humaines, hommes, femmes, enfants, n'ayant rien pour se couvrir que leur saleté native, entassés et fourmillant comme des vers dans un panier de pêcheur. »

La hutte mesurait quinze pieds sur six ; une plate-forme semi-elliptique, ayant sept pieds de largeur sur six de profondeur et servant de siège et de lit, occupait tout un côté. Le kotluk, ou lampe de chaque matrone, brûlait avec une flamme de seize pouces de longueur ; des quartiers de phoque de dix à quinze livres cuisaient autour de ce foyer.

Le docteur Kane, en proie à une sueur abondante, se déshabilla comme les autres, et, succombant à la fatigue d'un voyage de dix-huit milles dans la neige, il prit pour oreiller l'estomac de son ami Metek et s'endormit profondément.

« Le matin suivant, dit-il, le soleil était assez haut, je m'éveillai. Mme Eider-Duk tenait prêt mon déjeuner. Elle avait placé dans

l'extrémité d'un os concave un morceau de baleine bouillie, tranche de choix ! Je n'avais pas vu les préliminaires de la cuisine ; je suis un vieux voyageur et je ne me donne pas le soin de sonder certains mystères. Mon appétit était dans son bienheureux redoublement habituel, et j'allais saisir l'offre souriante, quand je vis la matrone qui manipulait comme intendant en chef de l'autre kotluk accomplir une opération qui m'arrêta. Elle avait dans sa main un os pareil à celui qui supportait mon *déjeuner :* il est vrai que c'est l'universel ustensile d'une cuisine d'Esquimaux ; et, comme je tournais la tête, je l'aperçus le retirant tranquillement de dessous son vêtement, et, le plongeant immédiatement dans le pot-au-feu, en extraire la contre-partie de mon propre morceau fumant. J'appris plus tard que cet ustensile a deux usages reconnus, et que, quand on n'en a pas besoin immédiatement pour le pot-au-feu ou la table, il sert.... je n'ose dire à quoi. »

Les Esquimaux semblent ne pas avoir la notion de la malpropreté. C'est un trait ethnologique particulier à ces nomades du Nord, et il doit être attribué non seulement à leur régime diététique et à leur genre de vie, mais encore au froid extrême, dont l'action instantanée arrête la putréfaction et prévient les résultats intolérables de l'accumulation des chiens et de la famille. Leurs sens semblent ne pas prendre connaissance de tout ce que l'instinct et l'association rendent révoltant pour la vue, le toucher et l'odorat des hommes civilisés.

Jusqu'à la fin de l'hiver, le docteur Kane entretint des rapports suivis avec les Esquimaux d'Etah. Il fut présenté par son ami Metek

au propriétaire de la seconde hutte, qui était marié également et se nommait Kalutunah.

L'interprète Hans Christian ayant un jour raconté sur ce couple une histoire d'infanticide, Kane voulut savoir à quoi s'en tenir à ce sujet, et, feignant l'ignorance, il leur demanda des nouvelles de leur enfant. Leurs manières prouvèrent que l'histoire était vraie; ils tournèrent leurs mains vers la terre, mais sans aucune marque de confusion, et ne donnèrent même pas à ce triste souvenir le tribut de pleurs que ces naturels sont toujours prêts à prodiguer.

C'est, en effet, une coutume chez eux de témoigner leur douleur selon un système bien arrêté. Ainsi, quand l'un commence à pleurer et à se lamenter, tous les autres l'imitent, et c'est un acte de courtoisie de la part du plus distingué de l'assistance d'essuyer les yeux du chef du deuil. Il arrive même quelquefois que la compagnie se livre à cet exercice sans savoir d'abord de quoi il est question.

« Ce n'est pas cependant, rapporte le docteur Kane, la mort seule qu'ils déplorent en chœur ; tout autre malheur peut les réunir aussi bien : l'insuccès d'une chasse, la rupture d'une ligne à phoque ou la perte d'un chien. Mme Eider-Duk, née Petit-Ventre (Egurk), abandonna une fois le soin de son kotluk pour éclater devant moi en une aimable saillie de lamentations. Je ne connaissais pas le remède immédiat de sa douleur, mais, avec une remarquable présence d'esprit, je tirai mon mouchoir, coupé par mon compagnon Morton dans le corps d'une chemise usée, et, après avoir essuyé poliment ses yeux, je versai quelques pleurs moi-même. Cet aimable accès fut bientôt passé ; Mme Eider-Duk retourna à son kotluk, et moi à mes notes.... »

Le deuil est pourtant accompagné ordinairement de cérémonies d'un caractère plus sérieux. Le docteur Kane put s'en convaincre à l'occasion de la mort subite d'une sœur de Kalutunah.

Le corps de la défunte fut cousu dans des peaux, les membres étendus dans toute leur longueur. Le mari le porta seul au lieu du repos et le couvrit d'un tas de pierres. Pendant toute la durée de ce voyage funéraire, une lampe d'huile de baleine fut suspendue en dehors de la hutte. Au retour du veuf, les voisins vinrent pleurer et hurler avec lui.

La religion des Esquimaux du détroit de Smith est assez difficile à définir. Le docteur Kane crut remarquer qu'ils avaient une idée vague d'agents surnaturels et que leurs rites tendaient à se les rendre propices. Le pouvoir était réellement exercé, non par le chef de la tribu, mais par l'*angekok* ou sorcier; c'était lui qui soignait les malades, dirigeait les mouvements du petit Etat et fixait les pénitences des fautes. Celles-ci consistaient à s'abstenir de la chasse pendant toute une année, à se priver de quelque article de nourriture, ou bien encore à ne pas faire usage du *nessak* ou capuchon.

Pendant la plus grande partie de l'année, ces indigènes se nourrissent de la chair du phoque ou walrus. Leur manière de chasser ces animaux dépend beaucoup de la saison. « A la fin de l'année, quand la glace n'est formée qu'en partie, on les trouve en grand nombre autour de la région neutre de la glace mêlée à l'eau; et quand cette région devient solide à mesure que l'hiver s'avance, on les poursuit de plus en plus au sud. Les Esquimaux s'en approchent alors sur la glace nouvelle et les attaquent dans les fentes et les trous avec le filet

de la ligne. Cette pêche, quand la saison devient plus froide, plus sombre et plus tempêtueuse, offre d'affreux dangers.

« Au printemps, ou, pour être plus exact, vers le mois où reparaît le soleil, la famine d'hiver cesse généralement. Janvier et février sont souvent, presque toujours même, des mois de privations; mais pendant la dernière partie de mars la pêche de printemps commence, et avec elle renaissent la vie et l'animation. Les huttes, ces pauvres et misérables tanières couvertes de neige, deviennent alors des théâtres d'activité. Des monceaux de provisions accumulées sont empilés sur le sol. Les femmes préparent la peau pour les semelles de chaussures, et les hommes taillent une réserve de harpons pour l'hiver. Les défenses des walrus sont tirées des tas de neige, où on les a placées pour en conserver l'ivoire; les chiens sont attachés à la glace, et les enfants, armés chacun d'une côte recourbée de quelque gros amphibie, jouent à la balle et tirent au but. »

Comme tous leurs congénères, les habitants d'Etah consommaient une quantité exorbitante de vivres. Kane trouva plusieurs cachettes contenant jusqu'à vingt phoques. Cette consommation excessive, qui est la vraie cause de la disette parmi ces peuples, résulte moins toutefois d'une gloutonnerie inconsidérée que de la perte énorme de carbone occasionnée dans chaque individu par un exercice incessant et une constante exposition au froid.

Lorsque la belle saison fut revenue, le docteur Kane envoya plusieurs détachements explorer les environs du havre de Rensselaer. Des dépôts de provisions avaient été faits de distance en distance, dès les premiers jours du printemps, afin de permettre aux explora-

teurs d'avancer le plus possible ; mais on avait compté sans les ours, qui se montrèrent en grand nombre à cette époque de l'année et causèrent d'immenses dégâts.

Le 3 juin 1854, un détachement se dirigea vers l'escarpement de glace appelé glacier de Humboldt, qui se trouve sur la côte nord-est du détroit de Smith, au fond de la baie Peabody. La neige, accumulée sur les points de cette baie et déjà ramollie par la chaleur du soleil, fut le plus grand obstacle que rencontrèrent les voyageurs ; aussi ne purent-ils, malgré tous les efforts, escalader l'énorme masse de glace, but de leur excursion.

Durant une de leurs haltes de nuit, ils eurent à repousser l'attaque d'un monstrueux ours blanc qui eut l'audace de vouloir s'introduire au milieu d'eux. Ils dormaient tous après une longue journée de fatigue, quand M. Gary, un des chefs du détachement, entendit quelque chose qui grattait la neige tout près de sa tête. Il ne tarda pas à reconnaître qu'un animal était occupé à faire le tour de la tente. Son cri de surprise éveilla ses compagnons, mais sans troubler le moins du monde le malencontreux visiteur, d'autant plus malencontreux en ce moment que tous les fusils étaient restés sur le traîneau, à une petite distance de la tente, où il ne se trouvait pas même un bâton.

Il y eut, comme on le pense, un peu de confusion dans le petit conseil de guerre. Le premier mouvement fut de courir vers les armes ; mais il fut bientôt reconnu que le moyen était peu praticable et peut-être impossible, car l'ours, satisfait de la reconnaissance militaire faite par lui autour de la tente, se présentait mainte-

nant à l'ouverture. On mit le feu à de nombreux paquets d'allumettes et à des torches improvisées de papier, sans alarmer l'animal qui, fixe à son poste devant la porte, commença par souper de la carcasse d'un phoque tué la veille. Un des hommes se souvint alors d'une ruse de guerre employée pendant plus d'un siège sanglant; faisant une trouée avec son couteau, il sortit en rampant à l'arrière de la tente. Là, il dégagea de la toile une gaffe qui formait un des supports et s'en servit pour faire une légitime et vigoureuse attaque. Un coup bien appliqué sur le nez de la bête obligea celle-ci à faire un mouvement de retraite derrière le traîneau, et le courageux matelot, calculant justement sa distance, s'élança en avant, saisit un fusil et revint aussitôt vers ses camarades. Quelques secondes plus tard, une balle avait traversé le corps de l'ennemi.

Rien ne peut résister aux ours; avec leurs griffes, ils percent et coupent le métal comme pourrait le faire un ciseau à froid. Une cachette qui avait été construite avec un soin extrême, de quartiers de rochers rassemblés à grand'peine et réunis à l'aide de barres et de leviers, fut trouvée complètement dévalisée. Un tonneau d'alcool fortement cerclé en fer avait été réduit en petits fragments, et une boîte à liqueurs, en étain, triturée et contournée en boule.

Un autre détachement, sous les ordres de Morton, était parti presque en même temps que le premier, dans la direction du nord. Le voyage qu'il accomplit fut, sous tous les rapports, de la plus grande importance.

Malgré leurs échecs et leurs désappointements multipliés, les voyageurs ne perdirent pas courage, déterminés qu'ils étaient à aller

en avant. Après quinze jours de marche sur une glace pleine d'aspérités, qui les mit souvent dans la nécessité de rétrograder en quête d'un chemin plus praticable, ils arrivèrent à la pointe Jackson, au nord de la baie Peabody. Là, les chiens attelés au traîneau manifestèrent subitement une terreur qui indiquait un danger peu éloigné. En effet, le brouillard venant à se dissiper en partie, les voyageurs aperçurent, à leur grand étonnement, au milieu du détroit et à moins de deux milles sur leur gauche, un chenal d'eau libre. Sans les oiseaux qui voletaient en grand nombre sur cette surface d'un bleu foncé, Morton dit qu'il n'aurait pu en croire ses yeux. Le thermomètre dans l'eau donnait à cet endroit quatre degrés au-dessus de glace.

La vie semblait renaître à mesure que les voyageurs avançaient au nord. De nombreux canards couvraient l'eau libre ; des hirondelles, des mouettes de plusieurs variétés tournoyaient par centaines ; elles étaient si familières, qu'elles s'approchaient à quelques mètres des voyageurs ; d'autres grands oiseaux blancs s'élevaient haut dans l'air et faisaient retentir les échos des rochers de leurs notes aiguës. L'animation était partout.

Les voyageurs eurent à soutenir une lutte terrible avec une ourse et son ourson. Quand les chiens approchaient, la mère s'asseyait sur ses hanches, prenant son petit entre ses jambes de derrière et combattant avec ses griffes. « Jamais, dit Morton, je n'ai vu animal plus en détresse. » Elle allongeait le cou, s'élançait sur le chien le plus à sa portée, grinçait des dents et tournait ses pattes comme les ailes d'un moulin à vent. Si elle manquait son coup, elle n'osait pour-

suivre un chien, de peur que les autres ne se précipitassent sur le petit, faisait entendre un rugissement de rage, et continuait à jouer des pattes et à étendre sa gueule grande ouverte au-devant de ses agresseurs. Une balle tirée à bout portant dans la tête de l'animal mit fin à la lutte. L'ourson se fit tuer sur le corps de sa mère.

Le 24 juin, Morton atteignit un cap fort élevé. Avec des difficultés croissantes, il entreprit de grimper de rocher en rocher, dans l'espérance de doubler le promontoire et d'apercevoir la côte au delà ; mais l'eau entravait de plus en plus sa marche. Les rochers étaient couverts d'hirondelles de mer, oiseaux dont les habitudes demandent l'eau libre et qui se trouvaient déjà au moment de la ponte.

Au plus haut point de son ascension, Morton n'aperçut pas un atome de glace. Là, d'une hauteur de cent quarante-cinq mètres, avec un horizon de soixante-cinq kilomètres, ses oreilles furent réjouies par la nouvelle musique des vagues. Ce dut être un spectacle imposant que la vue de la vaste étendue d'eau étalée devant lui.

Les hauts sommets des montagnes s'évanouissaient au nord-ouest en gradins de plus en plus bleus, puis se confondaient avec le ciel. Des troupes de pétrels se balançaient au-dessus de la crête des vagues, comme le font les représentants de la même espèce dans les climats plus doux, par exemple au cap de Bonne-Espérance.

Morton planta le drapeau américain au haut du noir rocher qui couvrait de son ombre les eaux blanchissantes que la mer libre faisait écumer à ses pieds. Il donna à ce point, le plus septentrional non seulement de l'Amérique, mais de notre globe, le nom de son commandant, le docteur Kane ; mais celui-ci voulut qu'il fût

baptisé du nom de *cap Constitution*. Le 10 juillet, les voyageurs, harassés de fatigue et se traînant à peine, étaient de retour à bord du navire.

« Les détails de Morton, dit le docteur Kane dans une note supplémentaire sur la mer libre du pôle, concordent pleinement avec les observations de tout notre parti. Il est impossible, en rappelant les faits relatifs à cette découverte : la neige fondue sur les rochers, les troupes d'oiseaux marins, la végétation augmentant de plus en plus, l'élévation du thermomètre dans l'eau, de ne pas être frappé de la probabilité d'un climat plus doux vers le pôle. Mais signaler les modifications de température au voisinage de la mer libre, ce n'est pas résoudre la question, qui reste non résolue : Quelle est la cause de la mer libre? Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans cette discussion. Il n'y a pas de doute pour moi qu'à une époque encore dans la limite des temps historiques le climat de cette région était plus doux que maintenant. Je pourrais baser cette opinion sur le fait, mis en relief par notre expédition, du soulèvement séculaire de la ligne de côte. Mais indépendamment des anciennes plages et terrasses, et d'autres marques géologiques qui montrent que le rivage s'est élevé, des huttes de pierres sont éparpillées tout le long de ces parages, dans des lieux maintenant entourés de glace, au point d'exclure la possibilité de la chasse, et par conséquent, pour les peuplades qui en vivent, la possibilité d'y demeurer. La tradition signale ces parages comme ayant été autrefois des champs favoris de chasse. En connexion avec ces faits, attestant non seulement l'extension antérieure de la race des Esquimaux plus au nord, mais encore les changements

du climat, il faut ranger le patin trouvé par Morton sur les bords de la baie Morris, à une latitude de quatre-vingt-un degrés. Il était fait d'un os de baleine très habilement travaillé. »

L'hiver de 1854 à 1855 retrouva le docteur Kane et ses compagnons bloqués dans le havre de Rensselaer par les mêmes glaces que l'année précédente.

Cet hiver les soumit anx mêmes épreuves que le premier, et, quoiqu'ils fussent peut-être plus préparés à le supporter, ils en souffrirent cependant beaucoup plus. Deux hommes moururent, victimes de la maladie. Un troisième, Hans Christian, le chasseur esquimau qui s'était joint à l'expédition, déserta le navire.

Il partit un jour pour Etah, sous le prétexte de commander une paire de bottes, dont il avait grand besoin, à une vieille femme fort experte en semblables confections. On attendit vainement son retour. Des informations furent recueillies, et l'on apprit que Hans avait poussé jusqu'à Pétérawick, où résidait une jeune personne assez jolie pour la race dont elle sortait et le sol qui l'avait nourrie ; de Pétérawick, le déserteur avait été vu se dirigeant vers le sud, en traîneau indigène, avec la jeune personne à ses côtés et ne cachant pas son intention d'aller fonder un fief indépendant à Ouvarrow-Souk-Souk, sur les bords de la baie Murchison, au nord de la mer de Baffin.

Le printemps de 1855 n'apporta aucun changement à la situation des malheureux voyageurs. Le navire resta scellé dans la glace d'une façon si complète, qu'ils reconnurent la nécessité de l'abandonner et de préparer les canots pour le long et périlleux voyage de retour.

Ces canots étaient au nombre de trois; ils se nommaient l'*Eric*, l'*Espérance* et la *Foi;* mais ils étaient si petits et en si mauvais état, qu'ils pouvaient à peine justifier l'espoir qu'avaient les voyageurs de les voir flotter.

Le 18 juillet, les Esquimaux des environs vinrent dire adieu au docteur Kane.

« Les enfants eux-mêmes viennent me parler : « *Kuyanake*, *kuyanake*, *nelegak*, *soak*. Merci, merci, grand chef! » Mon ami Metek entasse devant nous des oiseaux comme si nous devions éternellement manger, et la pauvre Aninguah pleure à l'entrée de ma tente, s'essuyant les yeux avec une peau d'oiseau. Ils sont vingt-deux autour de moi, et en voici venir encore. Des enfants de dix ans poussent devant eux des traîneaux où se trouvent les *babies*. La tribu tout entière campe sur la plaine de glace. Nos amis nous ont toujours considérés comme leurs hôtes. Le vol est le seul reproche sérieux que nous ayons eu à leur faire. Ils ont peut-être médité la trahison, et j'ai lieu de croire qu'à notre arrivée, étant sous l'empire de craintes superstitieuses, ils ont pensé à nous tuer; mais rien de ce sentiment ne subsistait depuis longtemps. Nous nous étions si bien pliés à leur manière de vivre, nous leur avions donné une si franche hospitalité dans notre pauvre navire et pendant leurs chasses à l'ours, que toute trace d'inimitié avait complètement disparu. »

Le pouvoir que ces êtres naïfs attribuaient au docteur Kane, pouvoir confirmé par sa carabine à six coups, ne fut pas sans exercer une grande influence sur cette amitié ; ils le considéraient comme le plus puissant des *angekoks* ou sorciers, et leur respect était devenu

si profond dans les derniers temps, que des objets du plus grand prix pour eux gisaient épars de tous côtés sans que l'idée leur vînt de dérober un clou.

Grâce à eux, les préparatifs du voyage furent promptement terminés. La veille du départ, Kane leur adressa quelques mots, leur disant que par delà les glaciers, par delà la mer, ils trouveraient un pays leur offrant plus de ressources, où les jours étaient plus longs, et où il y avait plus de pêche et de chasse. Ils l'écoutèrent avec un intérêt profond, se lançant de temps à autre des coups d'œil fort significatifs.

Le docteur étant venu à leur parler du respect qu'ils avaient témoigné pour tout ce qui appartenait à l'équipage, Metek lui répondit, au nom de l'assistance, par deux courtes sentences qui résumaient toute la morale de ce peuple :

« Vous nous avez fait du bien. Nous n'avons pas faim, nous ne voulons pas vous voler. Vous nous avez fait du bien, nous voulons vous aider, nous sommes vos amis.... »

Ce fut une scène touchante que la distribution des présents d'adieu : à l'un une scie ou une lime, à l'autre un couteau, à tous un souvenir. Les chiens, à l'exception de deux, que le docteur Kane chérissait tout particulièrement, furent donnés à la communauté.

Enfin, le 19 juillet au matin, les trois embarcations prirent la mer. Le vent s'étant mis à fraîchir au moment où on doublait le cap Alexandre, le docteur voulut aborder à l'île de Sutherland ; mais une ceinture de banquises escarpées le fit renoncer à son projet ; il se dirigea vers l'île Haklyut, à l'entrée de la baie Murchison.

Ce fut un rude passage : la mer emplit d'eau un des canots, et en coula bas un autre qu'on eut toutes les peines du monde à prendre à la remorque. Malgré des barrières de glace abrupte, on réussit cependant à atterrir ; une tente fut construite pour les malades, et à leur repas de poussière de pain et de suif les malheureux purent joindre quelques oiseaux.

Le 22 juin, ils poussèrent de nouveau en avant à travers une tempête de neige. Leur marche fut lente, et le retard qu'ils éprouvèrent les força à réduire encore leurs rations déjà fort modestes : six onces de pain en poussière et un morceau de suif gros comme une noix durent composer toute leur nourriture. Ce régime débilitant fit bientôt sentir ses effets désastreux ; leurs forces diminuèrent de plus en plus, et ils finirent par perdre l'appétit.

« Sur ces entrefaites, rapporte le docteur Kane, un énorme amas de glaçons en dérive se mit à tourner comme sur un pivot en s'approchant de la glace qui nous abritait. Celle-ci, mise en mouvement, vint s'appuyer sur le rocher. En un éclair, tout ne fut plus qu'un chaos épouvantable autour de nous. Machinalement les hommes prirent chacun leur poste, s'occupant des embarcations. Pendant un moment, je perdis tout espoir. La plate-forme sur laquelle nous nous trouvions éclatait tout entière ; la glace se brisait, s'empilait et s'amoncelait de tous côtés. Disciplinés comme nous l'étions par le malheur, habitués à mesurer le danger tout en lui faisant face, il n'est pas un de nous, même à cette heure, qui puisse dire quand et comment nous nous trouvâmes à flot. Ce que nous savons seulement, c'est que, au bruit d'un fracas que rien ne peut rendre, et au milieu

duquel le son strident de mille trompettes ne se serait pas plus fait entendre que la voix d'un homme, nous fûmes secoués, soulevés, ballottés au milieu d'une masse tumultueuse de glaçons, et que, dans le calme qui suivit, nos bateaux tournoyèrent dans un tourbillon de neige, de glace et d'eau.... »

Les voyageurs cherchèrent un abri dans une cavité étroite qui se présentait dans les rochers; ils y restèrent trois jours et furent assez heureux pour y découvrir une certaine quantité d'œufs d'eiders. Une navigation pénible de sept jours les amena ensuite près du cap Dudley-Digges. Ils se croyaient hors d'embarras, quand tout à coup ils tombèrent sur un rocher; la plaine de glace qui s'étendait à sa base était plus grande encore que celle qu'ils venaient de franchir, et ils durent renoncer à la doubler. Devant eux, derrière eux se dressaient des obstacles insurmontables.

Ils découvrirent enfin un étroit chenal qui les conduisit sur des falaises escarpées où leurs embarcations trouvèrent un abri; ils y restèrent huit jours, vivant d'œufs et d'oiseaux. Le 21 juillet, ils arrivèrent à la pointe septentrionale de la baie Melville. Là, le docteur Kane réunit ses compagnons et leur expliqua que, n'ayant de provisions que pour trois semaines au plus, il était nécessaire d'avancer. Ils se lancèrent donc à travers les aspérités sans bornes de la glace. L'avenir prenait un aspect de plus en plus sombre; les provisions baissaient, et on ne trouvait plus d'oiseaux; l'humidité et la nourriture insuffisante détruisaient le peu de forces qui restaient à chacun.

Les voyageurs avaient de nouveau perdu tout espoir, lorsque, par

un bonheur providentiel, ils aperçurent un phoque sur un glaçon qu'emportait le courant. Ils se dirigèrent, tout tremblants d'anxiété, vers l'animal. En approchant, leur excitation devint telle, qu'ils ne pouvaient plus ramer ensemble.

Le phoque n'était pas endormi ; il leva la tête au moment où les voyageurs arrivaient à portée de carabine. Ce mouvement de l'animal amena sur le visage hâve et amaigri des malheureux affamés l'expression du plus terrible désespoir ; à la capture du phoque était attachée la vie de chacun d'eux.

Le docteur Kane donna le signal convenu pour faire feu, mais aucune explosion ne retentit : le tireur, paralysé par son anxiété, ne pouvait tenir sa carabine immobile. Enfin le coup partit, et l'animal, frappé à mort, tomba étendu près de l'eau, si près que la mer mouillait sa tête penchée au bord du glaçon.

« J'avais l'intention, dit le docteur, d'assurer sa mort par un nouveau coup de carabine : impossible d'y songer, il n'y avait plus de discipline ; mes hommes, poussant un hurlement sauvage, se jetèrent sur leurs avirons, se précipitant vers leur proie. Ils étaient à moitié fous ; je ne les savais pas aussi éprouvés par la faim. Brandissant leurs couteaux, ils couraient sur la glace, pleurant et riant tout ensemble. Cinq minutes après, ils étaient tous occupés, les uns à lécher leurs doigts couverts de sang, les autres à dévorer de longues bandes de graisse crue.... »

Ce fut leur dernière souffrance. Quelques jours après, ils arrivèrent aux îles Duck et se préparèrent à débarquer; mais un brouillard vint subitement leur enlever la vue de la terre ferme. Leur déception fut

de courte durée ; des voix humaines résonnèrent à leurs oreilles, et bientôt le mât d'une chaloupe baleinière montée par des pêcheurs danois leur apparut.

« Nous sommes sauvés ! » s'écrièrent les malheureux en éclatant en sanglots et en se tordant les mains. Une heure après, ils étaient à Uppernawick.

IV.

VOYAGE DE MAC-CLINTOCK.

(1857-1859.)

La dernière expédition à la recherche de sir John Franklin eut lieu en 1857 ; elle amena la découverte de documents qui ne permirent plus de douter du sort malheureux des équipages de l'*Erebus* et de la *Terror*.

Cette tentative suprême, œuvre du dévouement énergique et persévérant de lady Franklin, fut dirigée par le capitaine Mac-Clintock. Ce généreux marin ne voulut accepter qu'à titre gratuit la périlleuse mission d'aller, après tant d'autres, demander au génie du pôle le secret de la mystérieuse destinée de Franklin et de ses compagnons, et ce noble désintéressement fut imité par tous ceux qui formèrent l'équipage du navire *le Fox*.

Le 1er juillet, l'expédition quitta le port d'Aberdeen ; elle arriva le 6 août à Uppernawick, où elle compléta son armement par l'adjonction de trente-cinq chiens de trait et de deux conducteurs esquimaux, auxiliaires indispensables des futures recherches.

Le capitaine Mac-Clintock se proposait en effet d'explorer aussi minutieusement que possible l'espace de terre et de mer situé à l'ouest de la presqu'île de Boothia, entre les découvertes de James Ross, d'Austin et de Belcher au nord, celle de Collinson et de Mac-Clure à l'ouest, et enfin les excursions de Rae et d'Anderson au sud, et cette exploration ne pouvait guère, comme la suite le prouva du reste, être accomplie qu'en traîneau.

Les débuts du voyage ne furent pas heureux. Arrivé à mi-chemin de la baie de Melville au détroit de Lancastre, le navire se trouva tout à coup cerné par une immense accumulation de glace en dérive ; il lui fut impossible de se dégager.

Pendant huit mois, les voyageurs restèrent dans cette position critique. La chasse aux phoques et quelques rencontres avec des ours blancs, rencontres où l'équipage ne fut pas toujours assaillant, furent les intermèdes les plus actifs de cette longue captivité, de même que les clairs de lune, les aurores boréales, la disparition du soleil le 5 novembre et son retour le 28 janvier, formèrent les scènes les plus intéressantes des spectacles qui s'offrirent aux malheureux reclus.

Dans l'intervalle, le capitaine Mac-Clintock eut à accomplir un des devoirs les plus solennels qui puissent incomber à un commandant de navire.

« Dans la soirée du 4 décembre, dit-il, nous étions rassemblés

autour des restes mortels du pauvre Scott, notre mécanicien. La lecture de l'office des morts à la lueur des lanternes, le pavillon anglais abaissé sur le corps, tout, dans cette cérémonie, était fait pour éveiller en chacun de nous de graves émotions. La plus grande partie des prières dut être récitée à bord, à l'abri de la tente ; on plaça ensuite le cadavre sur un traîneau ; on le conduisit ainsi à quelque distance du navire, auprès d'une ouverture creusée à l'avance dans la glace ; on le descendit dans l'abîme ; puis l'équipage défila autour de l'orifice qu'un froid de 40° refermait déjà. Quelle scène ! jamais je ne l'oublierai. Cet infortuné *Fox*, isolé du reste des humains, et captif dans la glace marine ; le pavillon hissé à mi-mât, la cloche sonnant le glas funèbre, et notre petite procession s'avançant lentement sur la face congelée de l'Océan, au milieu d'une profonde obscurité ; un silence mortel, un froid intense ; et à tout cet ensemble lugubre venait s'ajouter un phénomène lunaire qui n'est pas rare dans ces régions. Notre satellite se trouvait entouré d'une auréole lumineuse que traversait en forme de croix une pâle lumière ; puis, au-dessus et au-dessous de la lune, se dessinaient deux autres segments d'auréole, et tout autour on pouvait compter jusqu'à six parasélènes ou fausses lunes. L'atmosphère grise et sombre prêtait un aspect morne à cette scène qui se prolongea plus d'une heure. »

Le 25 avril seulement de l'année 1858, l'expédition retrouva sa liberté au milieu de circonstances terribles. Une violente tempête s'éleva : l'océan, soulevé dans les profondeurs, brisa sa voûte flottante, et, lançant dans un chaotique désordre les masses désagrégées du champ de glace, menaça vingt fois de broyer le navire, qui ne fut redevable de son salut qu'à l'excellence de sa machine à vapeur.

Redevenu maître de ses mouvements, le capitaine Mac-Clintock s'empressa de revenir vers les établissements du Groënland, dans l'espoir de s'y procurer des provisions fraîches. Mais la pénurie qui règne au commencement du printemps dans ces petites colonies ne lui permit pas d'en tirer de grandes ressources, malgré toute la bonne volonté et les prévenances des résidents.

Le mois de juin revit le *Fox* dans les eaux de la baie de Melville, à la hauteur du cap York. Là, Mac-Clintock communiqua avec les indigènes. Ils reconnurent immédiatement l'interprète dont ils avaient fait la connaissance lors du voyage du docteur Kane. Ils donnèrent aussi des nouvelles de Hans Christian, l'Esquimau conducteur de chiens qui avait déserté le navire *l'Advance* en 1854, par un caprice d'amour ; son plus grand désir depuis longtemps était, paraît-il, de revenir à bord d'un bâtiment européen.

Le 12 juillet, l'expédition atteignit le cap Warrander, à l'entrée du détroit de Lancastre, et se dirigea aussitôt vers la baie de Pond, où elle n'arriva que le 27, par suite de la quantité extraordinaire de glaces accumulées dans la partie nord de la baie de Baffin, et qui, depuis le départ des côtes du Groënland, gênaient considérablement la marche du navire.

A la baie de Pond, Mac-Clintock ne trouva qu'une vieille femme et un jeune garçon, qui lui servirent de guides jusqu'à leur village, situé à quelque distance dans l'intérieur du passage. Là, sur la mousse humide d'une profonde ravine entourée de tous côtés par des escarpements de rochers ou de glaciers à pic, s'élevait un groupe de ces tentes de peaux de phoques qui forment les habitations d'été des Esquimaux.

Pendant une semaine, le capitaine fut continuellement en rapports amicaux avec la population hospitalière de ce point reculé du globe qui porte le nom peu euphonique pour une oreille européenne de Kapawroklulik, et qui n'est accessible que par mer. Ce petit clan nomade n'avait aucune notion de l'expédition de Franklin, et gardait pourtant un souvenir distinct de trois vaisseaux naufragés à une époque bien antérieure ; il communiquait, chaque hiver, avec les tribus de la péninsule de Melville, et savait que les vaisseaux de Parry y avaient passé l'hiver de 1822 à 1823 ; il avait entendu parler aussi de la visite du docteur Rae à Repulse-Bay.

Mac-Clintock quitta la baie de Pond le 6 août et arriva le 11 au mouillage de l'île Beechey. Il déposa à terre, et tout auprès de la stèle funéraire élevée à la mémoire de Bellot, une grande table de marbre envoyée par Lady Franklin, et portant l'inscription suivante :

A LA MÉMOIRE DE
FRANKLIN,
CROZIER, FITZ-JAMES
ET DE TOUS LEURS VAILLANTS FRÈRES,
officiers et fidèles compagnons, qui ont souffert et péri pour la cause de la science et pour la gloire de leur patrie.

CETTE PIERRE
est érigée près du lieu où ils ont passé leur premier hiver arctique, et d'où ils sont partis pour triompher des obstacles ou mourir.

ELLE CONSACRE
le souvenir de leurs compagnons et amis qui les admirent, et de l'angoisse, maîtrisée par la foi, de celle qui a perdu, dans le chef de l'expédition, le plus dévoué et le plus affectionné des époux.

C'EST AINSI QU'IL LES CONDUISIT AU PORT SUPRÊME OU TOUS REPOSENT.
1855.

Après avoir visité les provisions et magasins laissés sur l'île Beechey par les expéditions précédentes, et fait aux toits des maisons les réparations nécessaires, Mac-Clintock gagna le détroit de Peel; mais le trouvant entièrement obstrué de glaces encore solides, il résolut de se diriger vers le détroit de Bellot.

En chemin, il examina les provisions qui restaient au port Léopold, et y laissa un canot pour aider à sa retraite dans le cas où il serait plus tard dans la nécessité d'abandonner le *Fox*. Il trouva le détroit du Prince-Régent libre de glaces, ainsi que le détroit de Bellot.

Le navire fut aussitôt mouillé dans un endroit sûr, et, pendant les derniers jours de lumière, des dépôts de provisions furent transportés du côté du pôle magnétique, sur la côte occidentale de la presqu'île de Boothia dans le but de faciliter d'autant les opérations futures.

L'hiver de 1858 à 1859 fut d'une rigueur extrême. Pendant sa durée, les préparatifs pour mettre à exécution le plan de recherches arrêté d'avance furent poussés avec activité.

Suivant ce plan, le capitaine Mac-Clintock devait visiter personnellement l'île Matty, qui se trouve dans le détroit de James Ross, puis l'île du Roi-Guillaume; le lieutenant Hobson devait faire des recherches sur les côtes extérieures de la presqu'île de Boothia, jusqu'au pôle magnétique, et, à l'est, depuis l'île de Gateshead, près de la terre de Victoria, jusqu'à l'île de Wynniath; et enfin le capitaine Allen Young devait explorer les bords de la terre du Prince-de-Galles et du North-Sommerset.

Les premières excursions commencèrent le 17 février 1859. Le capitaine Allen Young gagna la terre du Prince-de-Galles, pendant que Mac-Clintock se dirigeait vers le sud, dans l'espoir de com-

muniquer avec les Esquimaux de la presqu'île de Boothia et d'en obtenir quelques renseignements. Il était accompagné de l'interprète Peterson et du quartier-maître Alexandre Thompson.

Arrivé près du cap Victoria, il eut la bonne fortune de rencontrer quelques indigènes faisant partie du même clan nomade qui, trente ans auparavant, avait eu des rapports suivis avec l'équipage de la *Victory*, sous les ordres du capitaine Ross. Parmi eux se trouvait même un vieillard qui avait autrefois servi de guide à cet officier ; il s'enquit avec empressement de son ancien compagnon de course et de chasses.

Mac-Clintock resta pendant plusieurs jours au milieu de ces Esquimaux pleins de prévenances ; il en obtint quelques reliques et la certitude que, plusieurs années auparavant, un navire avait été pris par les glaces, au nord de l'île du Roi-Guillaume, mais que tout l'équipage, parvenu à descendre à terre sans danger, s'était dirigé vers la rivière du Grand-Poisson, où il avait péri jusqu'au dernier homme. Nul d'entre eux n'avait rencontré cet équipage en détresse ; un des indigènes prétendit cependant avoir vu des ossements sur l'île où étaient morts les naufragés, et où quelques-uns seulement avaient été ensevelis.

Après vingt jours d'absence, Mac-Clintock et ses compagnons, exténués par de longues marches et par les rigueurs du froid auquel ils avaient été exposés, retournèrent au navire.

Au commencement d'avril, ils reprirent leurs recherches. Le lieutenant Hopson accompagna le capitaine Mac-Clintock jusqu'au cap Victoria ; ils avaient chacun, outre un traîneau traîné par quatre

hommes, un traîneau traîné par six chiens. C'était là toute la force qu'ils pouvaient réunir.

Ils firent la rencontre de deux familles d'Esquimaux vivant sur la glace dans des cabanes de neige. Ces indigènes les informèrent qu'un second navire avait été vu, huit ou neuf ans auparavant, près de l'île du Roi-Guillaume, et que dans le courant de la même année il avait été jeté et brisé sur la côte.

Ces nouveaux renseignements modifièrent le plan arrêté pendant l'hiver pour les recherches. Au lieu de passer sur la terre de Victoria, le lieutenant Hobson fut chargé de se rendre sur le lieu présumé de la catastrophe, et de suivre toutes les traces qu'il trouverait au nord et à l'ouest de l'île du Roi-Guillaume.

De son côté, Mac-Clintock, accompagné de sa petite troupe, marcha le long des côtes orientales de cette même île. Le 8 mai, près du cap Norton, il trouva un village de neige, comptant trente habitants. Ceux-ci vinrent à lui sans la moindre apparence de crainte ou d'hésitation, et mirent beaucoup d'empressement à lui communiquer tout leur savoir et à échanger leurs produits. En indiquant le nord-nord-est, ils dirent qu'à cinq jours de marche dans cette direction on arriverait au lieu du naufrage.

Une vieille femme très intelligente, et qui n'hésita jamais devant les questions de l'interprète, prétendit que le bâtiment avait été à la côte, et que plusieurs des hommes blancs avaient succombé sur la route de la Grande-Rivière. Elle ajouta qu'on trouverait des indigènes dans ces parages, et peut-être aussi sur le lieu même du naufrage.

Il n'en fut malheureusement pas ainsi : Mac-Clintock parcourut

successivement la pointe Booth, l'île Montréal et l'entrée de Barrow, mais il ne rencontra aucun Esquimau et ne découvrit que quelques morceaux de cuivre et de fer.

Il avait alors atteint les limites du champ des recherches exécutées en 1855 par Anderson et Stewart le long du fleuve Mackensie et de la Grande-Rivière du Poisson, et, n'ayant pas l'espérance d'être plus heureux dans cette direction que les deux explorateurs qui l'y avaient précédé, il repassa sur l'île du Roi-Guillaume, dont il visita les rives méridionales.

Le 24 mai, à quelque distance du cap Herschell, il découvrit un squelette autour duquel étaient encore des lambeaux de vêtements européens. Il écarta avec soin la neige, et trouva un petit portefeuille contenant plusieurs lettres qui, bien que détériorées, purent encore, néanmoins, se déchiffrer. Les indications fournies par ces tristes restes permirent de supposer que le cadavre était celui d'un garçon de cuisine ou d'un domestique d'officier.

Au cap Herschell, que Mac-Clintock atteignit le jour suivant, s'élevait un cairn assez endommagé, dont la construction remontait à 1849.

De son côté, le lieutenant Hobson, après s'être séparé de son capitaine au cap Victoria, avait pris la direction du cap Félix, pointe septentrionale de l'île du Roi-Guillaume. Ses recherches amenèrent d'importants résultats : un très large cairn de pierres, et tout près, une petite hutte contenant des couvertures, des habits et d'autres effets, deux bouteilles cassées et un morceau de papier blanc furent trouvés ; un peu plus loin, au sud, il découvrit deux autres petits cairns, une boîte pleine de thé et une pioche cassée.

Hobson poursuivit sa route et arriva, le 6 mai, à la pointe Victory, où James Ross, vingt-huit ans auparavant, en 1831, avait élevé un amas de pierres de six pieds de hauteur. Ce monument existait encore ; Hobson s'empressa de le faire fouiller, et parmi les pierres du sommet il trouva une boîte de fer-blanc contenant un court rapport, le rapport même de l'expédition recherchée.

Cet important document était écrit sur parchemin. Il constatait que, le 28 mai 1845, *tout allait bien* à bord de l'*Erebus* et de la *Terror;* que, dans le courant de la même année 1845, ces deux navires avaient remonté le chenal de Wellington, et qu'ils étaient revenus par l'ouest de l'île de Cornwallis prendre leurs quartiers d'hiver à l'île Beechey. Le 12 septembre 1846, ils étaient bloqués dans les glaces, à environ quinze milles des rivages nord-ouest de l'île du Roi-Guillaume ; ce fut là le lieu de leur second hivernage. Le lieutenant Gore et M. des Veaux, avec un parti de six hommes, vinrent déposer à terre ce document, ainsi qu'un autre exactement semblable, qui fut trouvé sous un petit cairn, à une journée de marche plus au sud. Autour des marges du parchemin se trouvaient plusieurs observations additionnelles ajoutées onze mois plus tard, le 25 avril 1848. Les navires avaient été abandonnés trois jours auparavant.

Sir John Franklin était mort le 11 juin 1847, et neuf officiers et quinze hommes l'avaient précédé ou suivi dans la tombe.

Les survivants, au nombre de *cent cinq*, avaient abordé à la pointe Victory, sous le commandement du capitaine Crozier, et reconstruit sur l'emplacement du cairn de James Ross, détruit probablement par

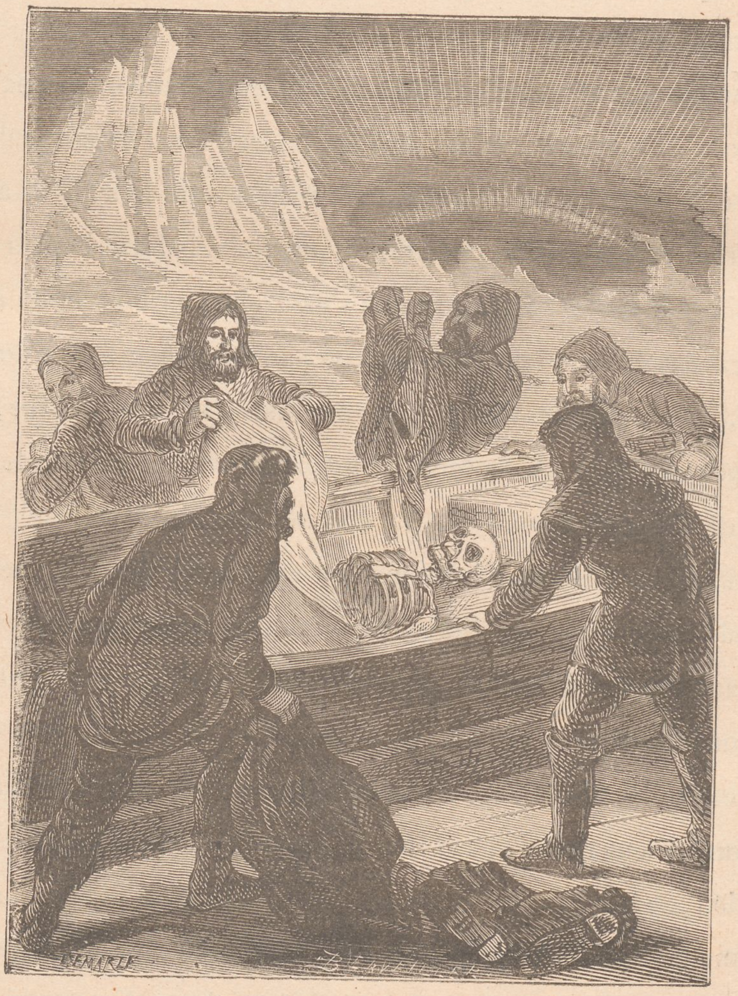
les Esquimaux, le cairn existant aujourd'hui. Leur intention était de partir le lendemain au matin pour la rivière du Poisson ou de Back, et ce rapport était signé par Crozier, comme capitaine de la *Terror* et principal officier de l'expédition, et par Fitz-James, capitaine de l'*Erebus*.

Il semble que les trois jours écoulés entre l'abandon des navires et la date de cet écrit avaient déjà épuisé les forces de ces malheureux, et il paraît qu'en se mettant en marche vers le sud, ils abandonnèrent en cet endroit une grande quantité d'habits, d'effets et de provisions de toutes sortes, comme s'ils avaient eu l'intention de se débarrasser de tous les objets qui ne pouvaient leur être d'aucune utilité. Des pioches, des pelles, des ustensiles de cuisine, des cordages, du bois, de la toile, et même un sectant portant le nom gravé de Frédéric Hornby, K.-N., étaient épars sur le sol.

Le lieutenant Hobson continua ses recherches jusqu'à quelques jours de marche du cap Herschell, sans trouver aucune autre trace des naufragés. Il laissa un rapport détaillé de ses découvertes et regagna le navire.

Le capitaine Mac-Clintock, revenant par l'ouest de l'île du Roi-Guillaume, eut l'avantage d'être mis sans retard au courant de la situation, grâce au rapport de son lieutenant. Il se dirigea aussitôt vers une grande chaloupe qui lui était également signalée à quelque distance de là. Cette chaloupe, destinée sans doute dans le principe, par les naufragés, à remonter la rivière du Poisson, mesurait vingt-huit pieds de long sur sept et demi de large. Sa construction était très légère, mais le traîneau sur lequel elle était placée était fait de chêne massif et très solide.

Elle contenait une grande quantité d'effets ; un squelette était à l'arrière, desséché et tapi sous un monceau de vêtements ; un autre, plus endommagé, probablement par les animaux, gisait non loin de



Un squelette était à l'arrière....

l'embarcation. Cinq montres de poche, des cuillers et des fourchettes en argent, plusieurs livres de religion, deux fusils à deux coups, chargés et amorcés, des munitions en abondance, trente ou quarante

livres de chocolat, du tabac, du thé, furent recueillis en cet endroit. Les habits et les carnets furent fouillés avec le plus grand soin, dans l'espoir d'obtenir d'autres renseignements, mais cela sans aucun succès.

Le 19 juin, cinq jours après le lieutenant Hobson, Mac-Clintock fut de retour au navire. Le capitaine Allen Young ne tarda pas à les rejoindre, après avoir exploré, suivant les ordres qui lui avaient été donnés, la terre du Prince-de-Galles, et s'être assuré que cette terre était une île séparée de la terre de Victoria par un détroit qui reçut le nom de détroit de Mac-Clintock.

Ces excursions pénibles, effectuées le plus souvent à travers les brouillards et les tempêtes de neige, altérèrent profondément les forces et la santé des voyageurs ; deux d'entre eux moururent, l'ingénieur Georges Brands et le maître d'hôtel Thomas Blackwell.

Enfin, le 9 août 1859, le navire *le Fox* pût quitter sa prison de glace et reprendre le chemin de la patrie, emportant les tristes dépouilles de l'expédition de sir John Franklin.

D'autres reliques de l'expédition de Franklin ont été rapportées, au mois de septembre 1873, par le capitaine Potter, commandant le *Glacier*. Le capitaine Potter quitta New-Bedfort (Massachusetts) le 18 juillet 1871, et resta absent pendant vingt-six mois, dont il passa la plus grande partie dans le voisinage du lieu où Franklin et ses compagnons abandonnèrent leurs navires. A Repulse-Bay, un parti d'Esquimaux vint pour faire le commerce avec lui. Il fut très surpris de voir qu'ils lui offrirent, en échange d'ustensiles de cuisine, des couverts d'argent, qu'ils déclarèrent avoir appartenu à l'équipage

de Franklin. C'étaient deux grandes cuillers de table, deux grandes fourchettes à quatre branches, une cuiller à thé et une cuiller à sucre ordinaire. Tous ces objets sont d'un ancien modèle. Les indigènes dirent qu'après avoir quitté leur navire, sir John et ses compagnons se divisèrent en deux bandes, dont l'une se dirigea vers la rivière Rouge (Red River) et l'autre vers le territoire de la Compagnie de la baie d'Hudson. Ils dirent aussi que sir John et ses compagnons ne moururent que par des causes naturelles. Le capitaine Potter croit qu'ils ont dit la vérité.

FIN.

Rouen. — Imp. MÉGARD et Ce, rue Saint-Hilaire, 136.